

TRAITTEZ

133

D É

L'HARMONIE,

ET CONSTITUTION

GENERALE

DV VRAY SEL,

Secret des Philosophes, & de l'Esprit
universelle du monde, suivant le troisieme
Principe du Cosmopolite.

*O Euvre non moins curieux que profitable,
traittant de la cognoissance de la vraye
medecine Chimique.*

Recueilly par le sieur de NUISSEMENT,
Receveur General du Comté de
Ligny en Barrois.



A LA HAYE,
Del'Imprimerie de THEODORE MAIRE.

M. DC. XXXIX. Google



A TRES-HAUT,
TRES-PUISSANT,
ET TRES-VERTUEUX
P R I N C E,

*Monseigneur le Duc de Lorraine
& de Bar, &c.*



ONSEIGNEUR.

Encore que ce Phoenix
des beaux esprits: (Fran-
çois Monseigneur, de la
Tres-Illustre Maison de
Candale) se fust rendu au-
tant admirable en la pratique des Arts me-
caniques, où il excelloit les plus ingenieux
& renommez de son siecle, qu'en la profon-
de Theorie des plus rares scienc es, qui sem-
blent n'avoir esté garenties de l'inondation
universelle, sinon pour le combler de gloire;
& bien qu'il peust de son invention propre
fournir en l'un & l'autre perfection les aages
):(2 suyvans

E P I S T R E

fuyvans d'exemplaires en ses inimitables
 chef d'œuvres: si ne creut il toutefois sa peine
 plus utillement employée qu'à donner par
 ses excellents commentaires une nouvelle
 naissance au Pimandre de **Hermes**, qu'une si
 longue fuite de siècles avoit tenu ensevely,
 comme trop laschement abandonné des uns
 à cause de son obscurité, & frivolement ne-
 gligé des autres, qui le jugeant par son entrée
 l'estimoient un songe fait à plaisir. Ceuxlà
 par impatience, & ceuxcy par un mespris in-
 considéré, se priverent malheureusement de
 l'usuffruit de ce tresor inestimable: & nous
 rendoyent participans de leur dommage sans
 ce nouvel **Hercule**, qui passant l'**Acheron** &
 le **Cocithe** alla malgré **Cerbere** le retirer du
 noir fleuve d'oubly, dans lequel l'ignorance
 & l'envie l'avoient precipité. Il nous le ra-
 porta donc tout moitte & degouttant de ce
 long naufrage, & luy redonna tel lustre par
 l'esclat des pierres precieuses dont il l'a enri-
 chy, que parmy la creation du monde on y
 voit clairement estinceler tant de brillans
 rayons des secrettes merveilles de **Dieu** & de
Nature, que cette premiere obscurité igno-
 ramment aborrée, & cet abhor legerement
 estimé fabuleux sont aujourd'huy admirez &
 chervis de tous: voire advoüez des plus illumi-
 nez autant agreables & mysterieux que s'ils
 avoient esté produits par quelqu'un des **Pro-**
phertes: donnant subject à beaucoup d'ad-
 jouter

D E D I C A T O I R E .

jôuster foy aux historiens qui tiennent que
 Hermes fut le beaupere de Moÿse nommé
 Getro , & que divinement inspiré en toutes
 choses plus cachées, il luy apprit la caballe, &
 la Philosophie oculte à sa sœur Marie, dite
 la prophetisse , de laquelle il nous reste com-
 me un tesmoing irreprochable certain fra-
 gment , que tous ceux qui ont escrit de la ve-
 rité de cet Art, alleguent avec reverence. Et
 semble que là plus part nous vueillent enco-
 re asseurer que ce fut luy qui, apres le deluge,
 entrant en la vallée d'Ebron trouva les sept
 tables de mabre , esquelles avoient esté par
 les premiers sages insculpez les principes des
 sept arts liberaux, afin qu'ils ne perissent avec
 eux : & qu'en ayant seul une parfaite intelli-
 gence, il les enseigna au peuple, & leur donna
 cette clairté qui nous esclaire encore à pre-
 sent. Le songe de Scipion, celui de Poliphile,
 & le Lisias de Platon, nonobstant ce tiltre
 ont autant apporté de loüange à ces auteurs
 que tous leurs anciens écrits : & n'ont esté
 moins estimez de l'invention que de l'ouvra-
 ge. Considerant que pour dignement trait-
 ter de si hautes matieres il est bien necessaire
 que l'ame se desrobant de sa prison aille li-
 brement visiter les regions supresmes , &
 conferer avec ses semblables : ce qu'elle ne
 pourroit faire ayant tousiours aux pieds l'im-
 portun contrepoids de cette masse terrestre,
 qu'elle secoue & quitte alors que le gracieux

charme du sommeil aggravant le corps luy
 laisse les portes ouvertes. Or ce fut ce puissant
 Arlette (Monseigneur) qui premier m'ouvrit
 la forte barriere qui deffend l'entrée de cette
 ample lice Philosophique, où tant de vaillans
 champions ont couru & debattu le prix pro-
 pose par le trois fois grand Mercure. Et qui
 m'obligea de suivre ses pas (quoy que lente-
 ment & d'une distance infinie) par l'encou-
 ragement & les preceptes qu'en faveur du
 Prince à qui j'avois l'honneur d'estre, il dai-
 gna me donner des ma jeunesse; apres m'a-
 voir par son humanité, non commune à
 ceux de son rang, fait participant de ce qu'il
 tenoit le plus cher, me communiquant des
 œuvres sans parangon, & des desseins qui ne
 sentoient rien de l'humain. Si de fortune il
 se remarque donc en ce bouquet, duquel j'e-
 streine vostre Altesse, quelques fleurs de son
 parterre, il me doit estre pardonné; puisque
 Platon mesme, à qui l'on donne le surnom
 de divin, n'a point fait conscience d'estaller
 comme siennes aux yeux de sa posterité les
 reliques sacrées qu'il avoit butinées dans le
 temple de Socratte. Et puis on doit aussi re-
 cevoir pour une excuse legitime, que mon
 dessein est tellement concatené & depen-
 dant du sien, que si la mort eust eu des yeux
 & du jugement pour voir & considerer le
 tort qu'elle faisoit aux mortels de leur estein-
 dre avant le temps une si belle & utile lu-
 miere,

D E D I C A T O I R E

miere, où que les vœuz & les clameurs des doctes curieux eussent peu fléchir l'impitoyé de cette sourde infatiable, & luy obtenir encore quelque peu de respit; il est indubitable qu'il eust d'une mesme main enchassé dans le pur Orde sa miniere feconde, la riche table d'esmeraude en laquelle ce vieil Philosophe Ægyptien, à l'imitation de ses sages devanciers, grava le double mystere, où le mystere unique a double sens, que l'Hortulan & quelques autres ont entierement appliqué à l'effect de leurs transmutations metaliques; ainsi que je me suis esvertué de l'attacher d'un nœud indissoluble à son Pimandre; avec lequel il a tant de conformité & simpatie, qu'ils semblent avoir esté composez l'un pour l'autre. Car si le premier traite de la Creation de l'univers; le second de peint naïvement l'Esprit universel qui donne vie & mouvement à tous les membres de ce grand corps. Esprit general auquel sont occulterment encloses les vives semences des trois genres: duquel toutes les choses sont produites au monde: par lequel elles croissent, persistent, & se multiplient: & en qui elles se doivent toutes reduire quand elles auront atteint la borne que Nature leur a plantée. Tout ce que je doy plus justemét apprehender, Monseigneur, c'est le reproche que vostre Altesse me peut faire d'employer si temerairement sa grandeur & son nom à la protection de mes

ÉPISTRE DEDICATOIRE.

labeurs, indignes de tant illustre Mœcene. Et que je debvois au moins me contenter de les avoir audacieusement prophanez une fois en les placeant au front des vers que je vous presentay il y a quelque temps; sans abuser encore un coup de vostre auguste patience. Mais je suis resolu de dire à quiconque m'en vueille blasmer, & feusse vostre Altesse mesme, que j'ayme trop mieux estre estimé insolent au desir que j'ay de m'acquiter aucunement de ce que je doy à vostre genereuse largesse, que me priver de la continuation de vos bienfaits par un lasche & honteux acte d'ingratitude. Outre que c'est mon destin qui me porte naturellement : car le Ciel ne m'a fait naistre que pour mourir,

MONSEIGNEUR,

*Vostre tres-humble, tres-obeissant, &
tres-obligé serviteur,*

DE NUISEMENT.

P R E-

P R E F A C E.

IE ne doute point que ce livre arrivant en public ne soit rejeté de plusieurs, & reçu de peu: car les esprits humains estât communément offusquez du brouillas d'ignorance, & la multitude des aveugles surmontant beaucoup le nombre des clair-voyans, les plus rares sciences ont de tout temps esté les moins connues & les plus mesprisées; soit par la negligence, ou par l'avidité du gain, preferant l'utile à l'honneste. De sorte que telles gens croyant estre nez pour avoir, non pour sçavoir, s'adonnent entierement à la fuite du lucre; & different fort peu des animaux qui n'ont soin que de la pasture. Mais s'ils rentroient quelquefois en eux-mesme, illuminez de ce rayon divin de cognoissance, ils trouveroient que l'aliment leur est donné pour soutien de la vie; & la vie pour s'employer à l'inquisition de verité: pour respect de laquelle ils sont doïez de la ratiocination. Prevoyant donc que la mesme cause qui les abastardit, & fait degenerer du glorieux destin de leur naissance, pourroit produire un mespris de ce mien labour, pour y voir estinceler quelque rayon de l'Art Chimique, (encor que ce ne soit mon but) mais parcé que j'ose entreprendre de deschiffrer ce que le trois fois grand Hermes a si couvertement

P R E F A C E.

enseigné dans sa table, que plusieurs excellents esprits s'y sont trouvez confus; j'ay bien voulu par ce Preface admonester les curieux qu'ils ne cherchent icy la toison d'Or, ou les pommes des Hesperides; mais seulement une naïve description des premiers principes de Nature; dans le riche sein de laquelle reposent tous les tresors du monde. Tresors vraiment inestimables; & devanceant d'une distance extrefme tout ce que le vulgaire admire & idolastre le plus. Que s'il aviet qu'aucuns quittent ce livre & s'en degoustent, pour abhorrer les choses Chimiques; Ny luy ny moy n'en pourrons meriter le blasme, puis que les apetits sont differents; Et que leurs palais empastez de la lie d'une erreur populaire les empesche de favoriser ces viandes exquises: lesquelles au contraire sont les deliccs plus cheres des beaux entendements; qui confesseront volontiers que l'homme ne merite absolument le tiltre de Sçavant, s'il n'est Chiriste; parce que les principes naturels, ny la vraye matiere universelle, ne seront jamais aperceuz que par l'experience de l'Art Chimique: ainsi que ce pere des Philosophes l'a clairement declaré; lors qu'ayant montré par qui, comment, & dequoy est fait le premier sujet des choses, (c'est à dire, cet Esprit general du Monde,) par quels moyens il se corporifie & specifie en diverses formes & genres: & comment de luy tout ce qui est bas &

haut,

P R E F A C E.

haut, se produit, parfait, maintiét, & augmente ; il ouvre encore le chemin aux sages d'entrer par une profonde consideration des effects secrets de nature à la recherche & invention des moyens par lesquels, à l'ayde du feu, ils puissent parvenir à la parfaite modification de cet esprit infus en tous les corps ; pour en tirer une essence tres-pure, capable de produire des effects incroyables ; & autant infinis en merveilles qu'en nombre. Ce que je ne dy point icy pour tascher d'esmouvoir les hommes à cherir mon opinion, bien qu'ils ne la doivent temerairement rejeter, sans voir si je parle avec raisons probables ; appuyées d'authoritez antiques. C'est donc à ceux qui separez du vulgaire ont quelque sentiment de la vraye Philosophie, que je remets le jugement de ce labeur, & à qui j'en voïe ce fruit, s'ils y en peuvent recueillir.

A S O N



SON ALTESSE.

*Prince, dont la belle ame auguste & magnifique;
 En tous ses mouvemēt fait briller sa splendeur:
 Splendeur qui sert de lustre à l'illustre candeur,
 Qui luy prepare un siege au conclave Angelique:*

*Daignez voir ce portait où d'une main rustique
 J'ay peint l'immense Esprit du mōde inferieur;
 Qui produit dans le centre, & sur l'exterieur,
 Trois genres differents, dont l'essence est unique.*

*J'eusse caché ma honte en voilant mon tableau;
 Mais j'ay crainct que vos yeux, penetrant le ri-
 deau,
 Dedaignassent en moy la ruse de Timanthe.*

*Grand Duc, soyez semblable à la divinité;
 Excusez les deffauts de ma debillité;
 C'est mon tout, & mon mieux, qui à mon tout
 je presente.*

C O M M E N T A I R E

ou exposition de la table de Hermes,
Trismegiste. Traitant de l'Esprit
general du monde.

Le texte de laquelle table est contenu au
Sonnet cy dessous.

S O N N E T.

*C'est un point assureé plein d'admiration,
Que le haut & le bas n'est qu'une mesme chose:
Pour faire d'une seule en tout le monde enclosé,
Des effets merueilleux par adaptation.*

*D'un seul en a tout fait la meditation,
Et pour parents, matrice, & nourrice, on luy pose
Phæbus, Diane, l'air, & la terre, ou repose
Cette chose en qui gist toute perfection.*

*Si on la mue en terre elle a sa force entiere:
Separant par grand art, mais facile maniere,
Le subtil de l'espais, & la terre du feu.*

*De la terre elle monte au Ciel; & puis en terre,
Du Ciel elle descend, Recevant peu à peu,
Les vertus de tous deux qu'en son ventre elle
enferme.*

S O N -

SONNETS CONTENANTS les arguments de ce livre.

De l'adaptation des choses Divines, Naturelles
& Artificielles.

S O N N E T.

*Dieu, la Nature, & l' Art, Triade incomparable,
Ravissent tout esprit en l'admiration
Du dessein, du labeur, de la perfection,
Où reluit de tous Trois la puissance incroyable.*

*Bien qu'en ses hauts projets Dieu soit inimitable,
Nature en ses progrès suit son intention:
Et puis l' Art qui adjouste à la simple action,
Fait admirer Nature, & se rend admirable.*

*Qui contemple, & cõprend, d'un jugement profond,
Dieu, la Nature, & l' Art; void & sçait comme
ils font
Ordonnant, produisant, & parfaissant les choses:*

*Car Dieu, Nature, & l' Art, d'un Triagle divin,
Sont le commencement, le milieu, & la fin,
De tout; tenant en eux toutes vertus encloses*

DESCRIPTION
de l'Esprit universel du monde.

S O N N E T.

*Il est un Esprit-corps, premier né de Nature;
Tres-commun, tres-caché, tres-vil, tres-precieux
Conservant, destruisant, bon, & malicieux:
Commencement & fin de toute creature.*

*Triple en substance il est, de sel, d'huile, & d'eau
pure;
Qui coagule, amasse, & arrouse, és bas lieux
Tout, par sec, unctueux, & moitte; dès hauts
Cieux
Habile à recevoir toute forme & figure.*

*Le seul Art, par Nature, à nos yeux le fait voir:
Il recelle en son centre un infiny pouvoir;
Garny des facultez du Ciel & de la Terre.*

*Il est Hermaphrodite; & donne accroissement:
A tout où il se mesle indifferemment;
A raison que dans soy tous germes il enserre:*

QUE LE MONDE EST
plein d'Esprit par lequel toutes
choses vivent.

S O N N E T.

*Ce grand corps, du grand Dieu creature premiere,
Fut remply d'un Esprit des le commencement,
Omniforme en semence; & vif en mouvement,
Dont il anime tout, & met tout en lumiere.*

*De la terre & des Cieux c'est l'ame nourrissiere;
Et de tout ce qui vit en eux pareillement.
En terre il est vapeur; au Ciel feu proprement;
Triple en une substance & premiere matiere.*

*Car de trois, & en trois, par Nature provient,
Et retourne tout corps, dont le baume il cõtient;
Ayant pour geniteurs le Soleil & la Lune.*

*Par l'air il germe en bas, & recherche le haut:
La terre le nourrit dedans son ventre cbaut:
Et des perfections il est cause commune.*

DE LA CORPORIFICATION

de l'Esprit general en toutes choses:
& de la conservation des vertus
celestes & terrestres en iceluy.

S O N N E T.

*Des globes A Etherez pleins de feu vigoureux,
D'un rouer sans repos l'influence devalle
Sur le corps de la terre; & d'ardeur animale
Perce de tous costez son grand ventre poreux.*

*Ce ventre alors s'emplit d'autre feu vapoureux,
Sans cesse alimenté d'une burneur radicale,
Qui dans ces larges flancs prend corps d'eau mi-
neralle,
Par la concoction de son feu chaleureux.*

*Cette eau coagulable engendrant toutes choses,
Terre pure devient, qui en soy tient encloses
Par tresferme union les vertus des baults Cieux.*

*Et d'autant qu'en effect sont conjoints dedans elle
Et la terre, & le Ciel; du beau nom je l'apelle,
De Ciel terrifié, tresdigne & precieux.*

D E

DE LA MONTEE DE CET
Esprit general au Ciel, & de sa descente
en terre : & de la conformité des deux
grands purificateurs , Divin ,
& Naturel.

S O N N E T.

*Ce grand Dieu qui a tout donne & garde la vie,
Établit pour remede aux ames & aux corps
Deux purificateurs de tous souillements ords,
Dont la corruption à vice les convoie.*

*Aux maux de tous les deux il pourvoit & obvie,
Leur ouvrant de la terre & du Ciel les tresors:
Tresors tresouverains contre les durs efforts
Que fait sur l'ame & corps la mort pleine d'en-
vie.*

*Ce sont les deux auteurs de restauration;
Ayant de terre & Ciel participation;
Pour aux extremités moyenner alliance.*

*C'est pourquoy l'un & l'autre est du Ciel de vallé
Bas en terre; & au Ciel derechef revollé;
Pour redescendre en terre avec toute puissance.*

DES

DES FORCES DE CET

Esprit universel, tant au limbe de son
Cahos, qu'és corps speciaux.

S O N N E T.

*En l'Esprit general contenant la semence
Tant de mort que de vie, il faut considerer.
Double force, & le faut doublement admirer
Par suc ou par venin, doubles en leur essence.*

*Le suc double entretient tous corps par sa presence;
Le venin double aussi les fait tous consumer:
Conservant, destruisant, par sel doux & amer,
D'une vertu benigne, ou d'aspre veberence.*

*Voyla ses facultez avant qu'il soit esclos
De l'immondicité de son limbe & Cahos;
Ayant mesmes effects tiré bors sur la terre.*

*Mais quand il a receu la separation
Du suc & du venin par preparation,
Lors tout bon, à tous maux, il fait mortelle
guerre.*

DES

DES SEPARATIONS DE
la substance pure, d'avec les impuritez
accidentelles. Et par quels moyens se font
telles separations en toutes choses.

S O N N E T.

*Comme pour l'ornement de la masse indigeste
Nature usa premier de separation:
Ainsi tout art qui vise à la perfection,
Doit suivre cette reigle & sentier manifeste.*

*La substance a par tout l'excrement qui l'infecte
Soit par limon terrestre ou par adustion,
Mais l'art par lavement ou calcination,
Usant d'eau, ou de feu, en bannit cette peste.*

*L'industrie de l'art peut seule separer
Et par nouvelle vie apres regenerer
Tout en tout; de tout vice exemptant l'ame pure.*

*Qui donc entend bien l'art d'user d'eau & de feu,
Sçait les deux vrais sentiers qui montent peu à
peu
Au plus haut des secrets de toute la Nature.*

A U

A U
L E C T E U R.

Sur la figure de l'Esprit general du
monde.

*Il est une partie en l'homme,
Dont le nom six lettres consomme;
Ausquelles un p adjoustant,
Puis s en m permutant;
Tu trouveras sans nuls ambages,
Le vray nom du sujet des sages.*

T A B L E

DES CHAPITRES

du premier Traicté de l'Esprit general du monde.

- Q**ue le monde est vis, & plein de vie,
Chap. 1. fol. 1
- Que le monde puis qu'il vit, a Esprit, Ame &
Corps, Chap. 2. fol. 7
- Que tout ce qui a essence & vie, est fait par l'E-
sprit du monde, & de la premiere matiere,
Chap. 3. fol. 8
- Comme le Soleil est dit par Hermes pere de l'E-
sprit du monde, & de la matiere, Chap. 4.
fol. 10
- Comment la Lune est mere de l'Esprit du mon-
de, & de la matiere universelle, Ch. 5. fol. 14
- Que la racine de l'Esprit du monde est en l'Air,
Chap. 6. fol. 16
- Comment la terre nourrit cet Esprit universel,
Chap. 7. fol. 18
- Que cet Esprit du monde est cause de la perse-
ction en tous, Chap. 8. fol. 20
- De la specification de l'Esprit universel aux
Corps, Chap. 9. fol. 22

T A B L E

Du Second Traicté.

Que l'Esprit du Monde prend Corps, & comment il se corporifie, Chap. 1. fol. 24

De la Conversion de cet Esprit en terre, & comment en cette terre sa vertu demeure entiere, Chap. 2. fol. 30

De la separation du feu d'avec la terre, du subtil d'avec l'espais, & par quelle industrie elle se doit faire, Chap. 3. fol. 47

Troisiesme Livre ou Traicté dernier pour conclusion de l'œuvre. fol. 105

F I N.

T R A I C T E Z
 DU VRAY SEL SECRET
 DES PHILOSOPHES, ET
 DE L'ESPRIT VNIVERSEL
 du Monde.

Que le Monde est vis, & plein de vie.

C H A P I T R E I.



D U I s que j'ay entrepris de traicter de l'Esprit du Monde, il est necessaire, que ie face reconnoître comment le Monde est plein d'ame & de vie : car outre que la Nature ne spiritualize rien que elle ne le vivifie : & que le Monde consiste en continuelles & indeficientes alterations des formes, qui ne se peuvent faire sans vital mouvement; si est-ce que nous voyons encore cette mesme Nature, ainsi que Merè tres-seconde & soigneuse, embrasser & nourrir ce monde; departant à chacun de ses membres suffisante portion de vie. De forte qu'il n'y a rien en tout l'Vnivers qu'elle ne tasche de rendre animant; pource qu'elle ne peut estre oisive, ains demeure toujours tendue & ententive à son action, qui est de vivifier. Or ce grand corps est agité & pourveu d'un mouvement sans repos: & ce mouvement ne se peut faire sans esprit vital: car ce qui est sans vie est necessairement immobile; non pas de lieu en autre, par mouvement violent & forcé; mais de privation à la forme, ou pour dire plus clairement, d'imperfection à perfection. La vegetation aux plantes, & la concreation aux pierres, s'avancent avec mouvement, qui se fait par l'infusion de cette ame agitant cette grande masse, par le moyen de certain Esprit radical & nourrissant: la source & Miniere duquel est assise au centre de la terre, grande ayeule de toutes choses; afin que de là provien-

A

MELT

ment & s'estendent par tout le corps (comme du cœur) toutes les fonctions vitales. Or cete racine & miniere est enclose dans l'antique sein du vieil Demogorgon, progeniteur universel, que les anciens Poëtes, tres-diligents inquisiteurs des secrets naturels, ont ingenieusement depeint revestu d'une chappe verte, enveloppee d'une rouille ferrugineuse, couverte d'obscures renebres, & nourrissant toutes fortes d'animaux: dans le ventre duquel les vertus des globes celestes incessamment decoulent, penetrant les flancs de la terre, qu'elles engrossissent de toutes sortes d'especes omniformes. Là où pareillement les qualitez & forces elementaires viennent servir ce vieil Pere, comme producteur & specifieur de toutes choses perpetuellement embesongné à la dispensation des formes specifiques par le moyen de son Iliaste, *a* & à l'excitation de la chaleur vitale, par son Archee *b*. Lesquels Iliaste & Archee sont comme les deux outils de la formation, conservation & augmentation des choses.

Ce Demogorgon est celuy avec lequel la meditation & pensee de Dieu a produit tout ce qui est creé dans les cieus & dessous les cieus: de sorte que par admirable adaptation inconnüe au vulgaire des Philosophes, & referée par eux aux causes occultes, contenant en soy son Iliaste, & son Archee, il forme & engendre tout; puis nourrit & conserve ce qu'il engendre: faisant par tout l'office d'oeconome & dispensateur; etablissant le magazin de ses munitions au milieu des entrailles de la terre, d'où il tire & depart vie & vigueur à tout ce qu'il produit, du centre en la circonference.

La terre donc, comme receptacle des influences & vertus superieures, a dedans soy la fontaine de cette ame vitale, du surgeon de laquelle decoule aux animaux, Mineraux & vegetaux le benefice de la vie, qui leur depart sentiment, essence, & vegetation, selon qu'elle trouve la matiere obey sante, & disposee à mouvement. De là vient que les animaux composez d'une masse plus ductible & facile à mouvoir, sentent, & uegetent; & pour cette

a Iliaste est le pourvoyeur qui fournit les matieres pour les generations.

b Archee est le feu ou chaleur naturelle qui digere & agit sus lesdites matieres.

cette cause engendrent aisément leurs semblables, comme pourvez de vie sensitive & vegetative. Mais les plantes, & toutes choses germinantes, de qui l'Esprit n'est point arresté par l'assemblément d'une matiere du tout crasse & dure, croissent & s'augmentent, pourvez de la seule vie vegetative : & vont engendrant leurs semblables par semence ou traduction : Mais non en la façon des animaux. Les Mineraux n'ont point la faculté sensitive ny vegetative, & vivent seulement d'une vie essentielle ; d'autant que leur composition est plus dure que celle des animaux, & vegetaux ; & leur matiere plus crasse & grossiere, qui g'esne & reserre par trop cet esprit qui les vivifie, & par ce moyen sont empeschez de pouvoir produire leur semblable, si premierement repurgez de leur grossiere impurité ils ne sont resoults en la subtilité de leur premiere matiere. Voyons ce qu'en dit Augurel, excellent Philosophe & Poëte Latin,

*Mais un chacun croira finablement
Que les Metaux vivent secrettement,
Et que de vie ils ont la force & lieu
Divinement, comme d'un don de Dieu.
Et ce qui fait que ces Metaux valables
Ne semblent pas engendrer leurs semblables
Encore moins estre si vertueux
De convertir autres choses en eux :
C'est que l'Esprit qui donne vie entiere
Est empesché de trop lour de matiere :
Et n'a pouvoir de montrer la vertu
Dont richement Nature l'a vestu,
Si l'industrie humaine & vertu vive
Ne luy fait place, à celle fin qu'il vive :
Et si l'ouvrier à l'extraire ne tache
De la matiere espaisse qui le cache.*

Alors donc n'estans plus mineraux impurs & grossiers, ils engendreront par la forme specifique en eux introduite, non pas leurs sembiables, mais en leurs semblables une alteration & perfection telle qu'on l'attribuë à ce tant cherché Elixir : que les sages admirent pour ses divines vertus, & que les fols mesprisent, pour ne pouvoir de leurs yeux facinez penetrer au centre de ses merveilles. Si donc les animaux, Mineraux, & vegetaux, qui tiennent la plupart de ce monde visible, sont remplis de

vie, quelle apparence y auroit il de croire que le tout feust plus pauvre que ses parties? Ce que l'on connoistra encore plus veritable aux choses du monde surlunaire; car les globes celestes influant la vie aux corps inferieurs, il est bien necessaire qu'ils l'ayent premierement receue de cette ame universelle, puis qu'on ne peut donner ce qu'on n'a point. Entendez Augurel.

Vaire l'on dit que l'air, & terre & cieux

Et de la mer le grand tour spacieux

Sont excitez interieurement

D'une ame vive, & generalement

Que par cette ame a vie toute chose

Que nous voyons deffous le ciel enclose,

Et qui plus est, que par une ame telle

Le monde vit, & sa vigueur tient d'elle.

Or le mouvement (j'entens naturel) est toujours acompagné de vie: comment donc produira en autrui & vie & mouvement, celuy qui n'a ny mouvement ny vie en soy? Le mouvement n'abandonne jamais ce que la vie n'a point encore abandonné: & ce qui est toujours agité & mouvant ne peut estre estimé sans vie. L'ame de l'univers se mouvant de soy mesme, est source & origine de tout corporel mouvement, estant ordinaire compagne du corps, qui fait que la tres subtile partie de cette ame du monde cherchant le haut, & habitant en haut, d'un rouër continuel tourne avec les globes celestes, qu'elle conduit d'un mouvement propre & sans fin orbiculairement: & pour cette cause toutes choses superieures sont plus vitales, parfaites, & participantes de l'immortalité, que les autres inferieures: parce que ce qui est pourveu d'une vie non defaillante, doit necessairement estre agité d'un mouvement retournant à soy mesme. Et par ainsi, que ce qui est meü sans fin est consequemment doué de vie perpetuelle & inderminable. Il paroist donc par ces raisons que le monde universel est universellement rempli de vie. Tellement que la vie de chacune espece individuelle n'est sinon une vie participante de cette generale vie du monde; qui seul peut veritablement estre dit animal. Aux elemens corporels duquel sont encloses les occultes semences de toutes les choses visibles & corporelles. Car nous voyons naistre plusieurs corps sans expres-

expresses semences precedentes ; comme les plantes : & sans conjunction de masse & de femelle ; Comme certains animaux engendrez de corruption.

Les semences des plantes sont visib es jusques au grain ; & celles des animaux jusques à la geniture. Les Metaux ont pareillement leur semence ; mais elle ne peut estre veüe sinon des vrais Philosophes qui la scauent extraire de son lieu propre avec grand Art ; & la peut on beaucoup plustost conjecturer par raison , qu'apercevoir des yeux corporels. Que si dans les elemens n'estoit occultement contenüe certaine vertu secrette produisante, en laquelle gist en puissance une faculté d'engendrer ; plusieurs herbes ne sortiroient pas de terre , ny mesme des murailles plus esleuées , que jamais n'y ont esté semées ou plantées , & dont auparavant on n'avoit cognoissance. Et tant d'animaux divers ne seroient engendrez en la terre , & en l'eau, sans precedente copulation des sexes, qui toutefois croissent, & puis par commixtion de masse & de femelle produisent leurs semblables à la perpetuité de leurs especes ; encor qu'ils ne soient engendrez par semblable assemblément de parens. Cela s'espreuve assez par la generation des anguilles, produittes du limon : & des mouches , ou bestions qu'on voit naistre des excremens des autres animaux.

De quelle vie dira l'on que vivent les huïstres , les esponges, & plusieurs choses aquatiques, lesquelles meritent mieux le nom de plantanimaux , que celuy de poissons ?

Or tous ces corps ne vivent point tant de vie qui leur soit proprement particuliere , que de celle del'univers, qui est generale & commune : Laquelle aparoist beaucoup plus vigoureuse sur la terre aux corps plus subtils, comme estans plus prochains de l'ame universelle du monde ; qu'en ceux qui sont plus grossiers, ou plus esloignez d'elle .

Le Monde donc ayant esté créé bon par celuy qui est la bonté mesme, est non seulement corporel, mais encor participant d'intelligence ; (car il est plein d'idées omyniformes) & comme j'ay desia dit , il n'a membre n' partie qui ne soit vitale. Pour cette cause les sages l'ont dit estre animal ; par tout masse & femelle, & se conjoindre par mutuelle amour & conjunction à ses membres ;

tant il est convoiteux & avide du mariage & liayson de ses parties. De là, par une translation, vient la diversité des sexes aux plantes, & aux animaux, qui s'acouplant ensemble, à l'exemple du monde, engendrent leurs semblables; non autrement que le monde mesme qui de soy produit une infinité d'autres petits mondes. Car autant qu'au monde il s'engendre de corps, autant sont ce de microcosmes: veu qu'il n'y a corps, ou les parties, vertus, & qualitez de petits mondes ne soient distinctement remarquées. De sorte qu'un semblable produit volontiers son semblable, par adaptation d'action & de passion: ce qui ne se scauroit veritablement faire sans estre plein de vie. Car quelle generation pourroit proceder d'un subiet que l'on tiendroit pour mort? n'estant probable ny possible que ce qui n'a point de vie la puisse donner à quelqu'autre. Nous voyons bien aucunesfois que sans acouplement de masse & de femelle, voire sans l'un ny l'autre, plusieurs choses sont engendrees, auxquelles par naturelle fomentation est inspiree la vie, de la vie de l'univers: comme quelques uns artificiellement font esclorre des poulers, sans que la poule en ait couvé les œufs. Et d'autres preparent certaines matieres, & les font putrier, desquelles s'engendrent des animaux estranges, comme le Basilic d'un œuf de Coc, ou des menstrues d'une femme rouillée: le Scorpion, de l'herbe ditte Basilic: des entrailles d'un bœuf la mouche à miel: des branches ou feuilles de certain arbre tombant en la mer, une espee d'oiseaux semblables à des canes: & tant d'autres choses à nous & à nostre monde incongneues, plus dignes de admiration que de creance, pour estre hors du train commun de la nature, attirant la vie de cette vie universelle à certaines matieres, en certain temps & certain lieu: tant le monde est plein de vivacité preignante, & toujours en action vitale. De sorte que rien ne meurt en luy, mais plustost que de demeurer sans agir, & par consequent sans vie, il refait incessamment d'une chose l'autre: & n'y a corps qui s'aneantisse ou perisse totalement. Car s'il estoit ainsi, toutes les parties du monde l'une apres l'autre, & peu à peu, s'esvanoüyroient de nos yeux, voire mesme depuis tant de siecles, & tant de mutations, ie ne scay s'il y en auroit aujourd'huy quelque reste. A ce propos certain Poëte, non ignorant en cette secrette philo-

Sophie, parlant aux yeux de sa maistresse, leur dit,
*Vostre aspect inégal qui ma fortune change,
Est comme le Soleil, contraire en ses effets,
Qui amollit la cire- & endurec la fange,
Et fait des corps nouveaux de ceux qu'il a desfaiçr.*

*Que le Monde puis qu'il vit, a Esprit,
Ame, & Corps.*

CHAP. II.

LE corps du Monde est familièrement connu par ses sens, mais en luy gist un esprit caché, & en cet esprit une ame, qui ne peut estre accouplée au corps que par le moyen d'iceluy, car le corps est grossier, & l'ame tres-subtile; esloignée des qualitez corporelles, d'une longue distance. Il est donc besoin à cet accouplement, d'un tiers qui soit participant de la Nature des deux, & qui soit esprit corps, parce que les extremités ne peuvent estre assemblées que par la liaison de quelque mediateur, ayant telle afinité à l'une & à l'autre, que chacune y puisse rencontrer sa propre nature. Le Ciel est haut, la Terre est basse: l'un est pur, l'autre est corrompu. Comment donc pourroit on eslever & ioindre cette lourde corruption à cette agile pureté, sans un moyen participant des deux? Dieu est infiniment pur & net: les hommes sont extremement impurs & souillez de pechez: La reconciliation & l'approchement desquels avec Dieu ne pouvoit iamais arriver sans l'entremise de Iesus-Christ, qui vraiment Dieu & homme en a esté le vray aymant. De mesme, en la machine de l'univers cet esprit corps, ou corps spirituel, est comme agent commun, ou ciment de la conionction de l'ame avec le corps. Laquelle ame est en l'esprit & corps du monde un apast & allechement de l'intelligence divine: car cette intelligence y est assez clairement apperceuë par eslevations effectives, renovations, mutations, variations, & multiplications de formes, qui ne peuvent proceder que de l'intelligence

divine, & non de la matiere, qui de foy est brutte, & ne peut causer aucune nature intelligente, pour former & specifier les choses. Le monde est donc nourry par cet esprit, & agité par l'ame infuse en luy au moyen de cet esprit meisme. Ce que Virgile, suivant la doctrine de Platon, a naïvement depeint en ces vers.

*Le ciel semé de feus, la terre, & mer flotante,
Les Astres rutilans, & la Lune luyfante,
Par un interne esprit sont tous alimentez,
Et la vivacité d'une ame en tous costez
Par les membres infuse esmeut toute la masse,
Et se mesle au grand corps qui tous les deux embrasse.*

Augurel à son imitation.

*Puisque c'est donc chose bien assurée
Qu'au corps du monde est l'ame incorporée;
Croire il convient qu'au milieu de ces deux
Gist un esprit puissant & vigoureux,
Qui ne se doit ny corps ny ame dire;
Mais qui des deux participe, & reduire
Seul peut en un ces deux extremitez,
Par ses effets en tout bien limiter.*

*Que tout ce qui a essence & vie, est fait par
l'Esprit du monde: Et de la pre-
miere matiere.*

CHAP. III.

Les choses sont nourries de ce dont elles sont faites. Il se voit que tout respire, vit, croist, & se nourrit par cet esprit infus au monde: & se dissout & meurt iceluy defaillant. Il s'ensuit donc que tout est fait de luy, qui n'est autre chose qu'une simple essence subtile, que les Philosophes nomment quinte, parce qu'elle

peut estre séparée des corps comme d'une matière crasse & grossière, & de la superfluité des quatre elements: & lors elle a des operations merueilleuses. Or elle est infuse par toutes les parties du monde, & par elle la vertu de l'ame se dilatte & devient vigoureuse: Laquelle vertu est principalement versée & donnée aux corps qui ont plus attiré & participé de cet Esprit, estant envoyée & decoulée d'enhaut, c'est à sçavoir du Soleil, qui véritablement produit la qualité de la matière en essence: Tellement que cet esprit eschauffé par l'action du Soleil, acquiert grande abondance de vie, multipliant & vivifiant les semences de toutes choses, qui croissent & augmentent jusques à la magnitude déterminée, selon l'espece & forme de la chose. Pour cette cause Virgile a véritablement dit.

*Qu'une vigueur ignée & celeste origine
Est en chaque semence, & en elle domine.*

Cet esprit donc (par les Philosophes appellé Mercure) à cause qu'il est multiforme, voire omniforme, faisant la production de tous les corps, eslargit une vie aux uns plus nette & incorruptible, & aux autres plus embrouillée, & sujette à corruption & defaillance; selon la predisposition de la matière. Par ainsi cette vigueur de feu qui provient des rayons solaires n'est pas toute une en tout & par tout, mais est diversifiée selon le plus ou le moins qui est aux semences des choses. Toutes matières donc de plus nette & pure predisposition ont l'esprit & la vie plus durable & incorruptible: car toute chose se delectant volontiers en son semblable, il est bien seant que cette chaleur celeste qui est tres-pure, entre & peneire dans les corps autant & plus profondement qu'ils sont plus purs, & les rende plus durables, vitaux, & incorruptibles.

La preuve de cela se monstre en l'or, qui estant le plus net & deuré de tous les corps terrestres, participe le plus de cette chaleur & feu celestiel, qui percant la terre trouve aux minieres les matières de l'or predisposées, à sçavoir son Mercure, & son souffre, (qu'Esdras appelle poudre) préparées selon le pouvoir de l'action & diligence de nature, par depuration & separation de toutes ordures & seculences terrestres pleines d'adustion.

Lesquelles matieres sont au commencement un sperme ou une eau meslee avec cette poudre ou souffre tres-pur, qui peu à peu aydez d'une propre vertu coagulante s'espoiffit & endurecit par la longue action d'une chaleur continuee. Tant qu'elle est à la fin conduite à sa perfection, qui est simple en nature, & teinte d'une couleur ignee: car veritablement la chaleur est mere des teintures. S'il est donc tenu pour certain que cette chaleur vient du Soleil, qui sera celuy tant ennemy de verité & de raison qui veuille debattre que le Soleil ne soit auteur & pere de perfection? eslevons nous donc un peu plus haut, & recherchons exactement comment cela se peut faire.

Comme le Soleil est dit par Hermes pere de l'Esprit du monde, & de la Matiere.

C H A P. I V.

MAis (me dira quelqu'un) puisque toutes choses procedent d'une mesme matiere, comment se peut il faire que le Soleil soit pere de la matiere, veu que d'icelle il a esté créé luy mesme? Pour respondre à cette question il faut entendre que si on regarde cette primeraine & prejacente matiere de toutes choses on la trouvera invisible, & qui ne peut estre comprise que par profonde & vive imagination: du Soleil & vital feu de laquelle, en elle naturellement inné, le Soleil celeste sortit & s'elleva plein de lumiere & de pareille vigueur ignee, qui desployant par apres cette chaleur interne & essentielle, accompagnée de cette chaleur naturelle, espart les rayons de son feu par toute la rondeur du monde; illuminant en haut les astres. & vivifiant toutes choses en bas.

Or pource que la terre est comme la matrice commune de routes choses, le Soleil agit principalement en elle comme au receptacle de toutes influences: au sein de laquelle

quelle sont cachées les semences de toutes choses, qui agitées & menées par la chaleur des rayons solaires sortent en lumière. C'est pourquoy nous voyons en Hiver. Lors que le Soleil s'est esloigné de nous, que la terre morfondue par la privation des rayons perpendiculaires d'iceluy, & par ce moyen dépourveuë de chaleur suffisante, demeure sterile: mais quand au renouveau le Soleil remonte sur nous par sa voye ordinaire, alors elle reprend vie & vigueur comme ressuscitée. De ce changement est seule cause cet esprit de l'univers, tres-plein d'ame & de vie, habitant principalement en la terre. Lequel avant que pouvoir engendrer doit necessairement habiter & demeurer en quelque corps, assavoir en la terre, qui est comme le corps de tous les corps. Et parce que toutes choses sont alimentées & nourries de ce dont elles sont faites, cet esprit est tres-aymé du Soleil, & pour cette cause les sages anciens n'ont pas dit sans raison que le Soleil vient au Printemps réchauffer & raviver son pere: aggravé de vieillesse, & languissant demy mort, par les froideurs de l'Hiver.

Puis donc qu'il est renforcé & revivifié par le Soleil, ce n'est pas sans subject que nous disons avec Hermes que le Soleil est son pere: sans lequel autrement il seroit ingenerable, & ne pourroit croistre ny multiplier, & ce d'autant plus que la chaleur influante des astres provient du Soleil & empreint la terre, qui ayant conceu, engendre, estend, & multiplie cette matiere spiritueuse; l'amenant d'incorporeité à corporeité.

L'Hortulan, qui a commenté la table d'Hermes delaisant les radicaux principes de la nature, & descendant aux particuliers principes de l'Alchimie, entend par le Soleil, l'orphilosophal, lequel il dit estre pere de la pierre: ce qui est Vray. Car les illuminez en cet art scauent par experience, & l'ont appris de tous les bons auteurs (desquels le nombre est infiny) qu'en la vraye matiere & subject de la pierre sont en puissance or & argent, & vif argent en nature. Lesquels or & argent sont meilleurs que ceux que l'on voit & touche vulgairement; pource qu'ils sont vifs, & peuvent vegeter & croistre, & les vulgaires sont morts. Et s'il n'estoit ainsi, la matiere ne parviendroit jamais à la perfection extremes que l'art luy donne. Laquelle perfection est si grande qu'elle par-

fait les imparfaits metaux quasi miraculeusement, comme dit Hermes. Et toutesfois cet or & cet argent invisibles qui par le magistere sont exaltez en si haut degré, ne scauroient cōmuniquer cette perfection aux imparfaits, sans le ministere de l'or & de l'argent vulgaires. C'est pourquoy les Maistres les y joignent à la fermentation: par ainsi l'or est tousiours pere de l'Elixir. Mais il faut que ceux qui auront desir de se confirmer en cette verité s'employent à lire les bons livres: car ce n'est pas mon dessein d'en parler icy d'avantage: parce que je pretens faire cognoistre seulement que le divin Hermes a d'un mesme doigt vou'u toucher l'une & l'autre corde; ainsi qu'il le declare assez quād il dit qu'il est appellé Mercurus trois fois grand, cōme ayant les trois parts de la sapience de tout le monde: voulant dire qu'ayant anatonnié cet esprit general, qui est auteur materiel & principe des trois genres, qui font le tour de ce grand monde, il avoit la sapience & science universelle, par laquelle rien ne luy estoit plus incogneu. Apres avoir aussi dit dès le cōmencement; & comme toutes choses procederent d'un par là meditation d'un, ainsi toutes choses sont nées de cette chose unique par adaptation. Or cet un dont procederent toutes les choses, est l'Esprit general duquel je veux traiter: Et cette chose unique de laquelle il dit que seront perperrez les miracles, est la vraye matiere mineralle de la pierre, de laquelle j'ay parlé cy dessus: qui est procreée par Nature dans la terre de cette premiere matiere generale: ou esprit universel: lequel esprit contenant en soy toutes les vertus celestes en puissance, en a communiqué à cette matiere mineralle autant qu'il estoit necessaire pour luy donner l'estre parfait auquel elle estoit destinée. Reprenant donc mes premieres erres, & m'esloignant des sentiers Chiniques autant que le sujet me le vouldra permettre, je diray que cet esprit general est la pierre, & l'Elixir, que la nature a composé, & dont elle perperre tous ses miracles, beaucoup plus dignes d'admiration que ceux de la pierre Chimique; à laquelle il est seulement eslargy par cet Esprit mesme, d'agir en son semblable; pour y introduire ce qui luy defailloit: Car estant vrayement metallique, purifiée & accōplie par arr, el e purifie & accomplit les metaux impurs qui sont demeurez imparfaits, par faute de digestiō. Mais cette pierre

phisque reproduit perennellement les choses que d'elles ont desia eu commencement, & à chacun moment en crée de nouvelles, tant au genre animal, qu'au vegetal, & mineral. Ce qu'elle ne pourroit faire sans l'ayde & faveur des corps celestes, & specialement du Soleil; source & principe de toutes vertus & generations. Elle a donc le Soleil pour pere, & contient or & argent spirituels, puis qu'elle est premiere matiere de la premiere matiere de l'or & de l'argent corporels, & parce que l'air est le moyen par lequel elle reçoit les vertus superieures, Hermes dit que le vent l'a portée en son ventre: à raison dequoy Raymond Lulle l'appelle Mercure Arien. La terre premiere parente le nourrit en son sein second: ce qui est prouvé par la production de tout ce qui sort de la terre: car si cet esprit n'y estoit enclos elle n'auroit force ny pouvoir d'engendrer & produire, n'estant proprement que le vaisseau ou matrice de tant de generations, & productions diverses. Cette matiere generale, à qui est donné le nom de Mercure, estant par le dire des sages invisible & presque incorporelle, ne peut estre corporifiée ny mise en veüe sinon par subtil artifice.

Que si elle est extraitte du sein de sa mere nourrisse, puis repurgée de toutes superfluitez accidentelles, & preparée selon l'art; Qui l'empeschera de separer des corps, auxquels elle sera administrée, les choses corrompantes qui luy sont dissemblables: & de conserver & multiplier ce qui luy est conforme? veu que toutes les forces celestes & vertus mondaines y concurrent ensemble.

Il est certain que les auteurs mal interpretez semblent tous commander ou conseiller que l'on use des metaux seuls pour faire les metaux: disant qu'en l'or seul sont les semences de l'or. Sentence, voire Arrest sans apel. Mais outre ce que j'ay desia dit n'aguier de la difference des metaux vulgaires, & de ceux qu'ils entendent que l'on prenne pour leur magistere; encore prendray-je l'audace d'affirmer que sans cet Esprit general qui est la seule cause de vegetation en toutes choses, cette faculté d'aurifier ou d'argentifier qui est en ces corps metalliques tant vulgaires que secrets & occultes, ne pourroit vegeter ny venir de puissance en effect; d'autant que la nature ne se produist point soy mesme; & qu'en toute operation il faut un agent & une matiere capable de son action.

& c'est.

& c'est ce feu dont parle Pontanus, que les sages ont tous caché comme la seule clef de leurs secrets, sans lequel il a failly deux cent foys (dit il) en l'operation sur la vraye matiere. Ce Mercure triple ou suprême universel, est donc la premiere semence de tous les metaux, ainsi que des deux autres genres: laquelle se coagule & endurecit peu à peu par l'action de la chaleur continuee qui est dedans les mines, & reçoit la teinture estant parfaitement purifiée. Mais il se specifie en divers genres, & prend diverses formes & couleurs, selon le lieu & la matiere adjacente: faisant metaux, mineraux, & pierres au dedans de la terre; & toutes sortes d'arbres & de plantes en la superficie; selon qu'il est animé par les rayons du Soleil; sans lesquels il resteroit ingenerable: car des le commencement Nature a estably cette Loy que le Soleil eschauffast & nourrist perpetuellement la matiere; afin que sa vertu triplement animale, vegetale, & minerale, feust incessamment tournée & portée à l'effect: & c'est porquoy Hermes escrit que le Soleil est son pere.

*Comment la Lune est mere de l'Esprit du monde
& de la matiere universelle.*

CHAP. V.

POur empescher que l'on ne se deçoyve icy, il faut considerer que comme nous avons corps, esprit, & ame; aussi a ce grand univers. Desquelles trois parties ne se trouvant aucune chose qui en soit despourveuë, c'est une consequence necessaire qu'elles sont toujours associées ensemble; de sorte que l'une n'est jamais sans l'autre, que si quelquefois il semble que les deux en soient separées, elles sont toutes-fois cachées en la tierce qui reste; comme le subtil & profond artiste sçaura bien cognoistre, & voir en chacun corps par l'examen du feu. Ce qui donc est matiere est aussi esprit: & ce qui est esprit peut sans impertinence estre appellé corps, eu esgard à ce:

qu'ils sont indivisibles & engendrez par la loy de Nature pour n'estre qu'une seule & mesme chose: parquoy la matiere n'est point seulement corps, ame ou esprit, mais elle est tous les trois ensemble. l'un avec l'autre engendrez & nourris, tellement qu'à la propagation & action de l'un, les deux autres se trouvent.

Quand donc nous disons que la Lune est mere de l'esprit & matiere universelle, nous ne parlons pas sans raison apparente; & n'y a rien d'absurde: Mais il nous faut faire voir d'où vient cette maternité. Chaleur & humeur sont les deux chefs de toute generation: la chaleur faisant l'office de masse, & l'humeur celuy de femelle: Par l'action du chault sur l'humide se fait premierement la corruption; qui est suivie par la generation. Cey apparoit au petit vaisseau d'un œuf; dedans lequel le sperme se putrifie par la chaleur de fermentation; puis apres le poulet se coagule & forme, le mesme arrive en la generation de l'homme, qui est amené à un corps accompli de toutes ses parties, par l'assemblément de deux spermes, l'un masculin & l'autre feminin, dedans la matrice, à l'aide de la chaleur naturelle de la femme.

L'appelle icy corruption le changement & passage de forme en forme, qui ne peut arriver sans le moyen de putrefaction, qui est le vray chemin de generation; laquelle est procuree & avancee par certain Mercure ou argent viv, comme porteur & conducteur special de la vertu vegetative. Les semences de tous les corps sont aquees, comme pleines de l'humeur de leur Mercure. Que si leur chaleur innee est tiree de puisance en acte par la chaleur externe du Soleil, alors par decoction se fait la generation. Ce qui a fait dire aux philosophes anciens, que le Soleil & l'homme engendrent, à savoir le Soleil, le Soleil terrestre, qui est l'or: & l'homme, l'homme, c'est une chose manifeste que le feu elementaire est comme mort & ingenerable sans le feu solaire: qui fait que le Soleil est communierement appellé seigneur de vie & generation. La chaleur donc en toute generation des choses vient du Soleil; mais l'humidité que l'on appelle radicale est fomentee par l'influence Lunaire, que toutes choses reçoivent & sentent, estant alterees & changees par les mouvemens de cet astre, en son croissant ou decours. Voyla perquoy Hermes a dit que la Lune est
mere

mere de la matiere universelle; & le Soleil son pere: car la chaleur du Soleil & l'humidité de la Lune engendrent toutes choses, parce que la chaleur & l'humour ayant pris temperie conçoivent, & de cette conception tout naist & reçoit vie. Et combien que le feu & l'eau soient contraires, toutes-fois l'un ne pourroit profiter sans l'autre, mais par leur diverse actiō tout est conceu & conçoit.

*Ainsi dans l'univers discordante concorde
Aux generations devient apte & s'accorde.*

Je ne veux toutesfois donner cet avantage à ceux qui lisant ce chapitre pourroient faire par precipitation un mauvais jugement de moy, sur ce que je destracque l'intention principale de Hermes du grād chemin chimique pour la ietter au sentier que je tiens: sçachant bien que selon son precepte tous les bons Philosophes veulent que leur Soleil soit conjoint à leur Lune, pour faire par leur conjoinctiō la generation necessaire. Gar comme dit Arnault de Villeneuve en sa fleur des fleurs, leur sperme ne se joint point à leur corps, sinon par le moyen de leur Lune, & cette Lune n'est point l'argent vulgaire, ains la vraye matiere de la pierre, qui assemble en son ventre, & retient inseparablement le corps, qui est le Soleil, & le sperme, qui est le Mercure. Et c'est de cette Lune qu'il parle en sa nouvelle lumiere, disant que horsmis le maître qui luy enseigna l'œuvre, il n'avoit jamais veu personne travaillant sur la vraye matiere: mais que tous s'esgaroient & extravaguoient au choix des choses, comme si d'un chien ils vouloient engendrer un homme.

*Que la racine de l'Esprit du monde est
en l'air.*

C H A P. V I.

LE vent n'est autre chose qu'un air esmen & agité: comme il se recognoist par la respiration des animaux puisque respirant par le benefice de l'air, il jette

jettent du vent. Le vent donc est air & l'air est par tout vital & spiracle de vie, veu que sans air aucune chose ne peut vivre : car ce qui en est privé ou suffoqué meurt incontinent, & les plantes mesme qui n'ont l'air ouvert & libre deviennent debilles & languissantes au respect des autres.

Nous ne disons donc pas en vain que l'air est esprit vital, traversant & penetrant tout, donnant vie & consistance à tout, liant, mouvant, & remplissant toutes choses. Par lequel air s'engendre & rend manifeste cet esprit general endos & caché en toutes choses : estant empraint & engrossé par l'air qui le rend plus puissant à engendrer. Tellement que Calid Philosophe Iuif a eu juste subject de dire que les minieres des choses ont leurs racines en l'air & leurs testes ou sommitez en terre. Comme s'il disoit que l'air est cause que cet Esprit vegette, s'augmente & multiplie sa miniere en la terre. Encore que les experts en la preparation de la pierre des sages puissent dire que Calid entend autrement ce passage : car selon la doctrine de tous, il y a deux parties en l'œuvre, l'une volatille qui s'esleve en forme de vapeur, laquelle se resoult & condense en eau, qu'ils nomment esprit, & l'autre plus fixe, qui demeure au fonds du vaisseau, qu'ils appellent corps: prenant cette partie volatille pour l'air, comme elle est à la verité, & la fixe pour la terre. Rozinus a voulu expliquer ce passage par un autre du mesme auteur où il dit. Pren les choses de leurs ames, & les exalrés hauts lieux; Moissonne les aux sommets de leurs montagnes, & les remets sur leurs racines. La glose dit que ces paroles sont claires, vrayes, sans aucune envie ny ambiguité : & toutefois qu'il n'a point nomme les choses dont il entendoit parler. Or par les montagnes (dit il) le sage a voulu signifier les pots ou cucurbites, & par les sommets d'icelles les chapes ou alembics : Moissonner, selon la similitude, est faire eslever l'eau des choses susdites dans le vaisseau: remettre sur les racines, est permettre que ladite eau retombe sur la terre d'où elle est partie. Ce qui est confirmé par M^orien, quand il dit que toute l'operation des sages n'est autre chose sice l'extractiō de l'eau d'avec la terre, & la remise de l'eau sur la terre, jusques à tant que la terre pourrisse: car cette terre se pourrit avec cette eau, & se mondifie, laquelle estant

mondifiée moyennant l'aide de Dieu dirigera & passera tout le magistere. Quelques uns parlant de l'air ne l'ont point mis au rang des autres Elements, mais l'ont estimé comme quelque glus ou ciment conjoignant leurs diverses natures, voire l'ont tenu pour l'esprit & l'instrument du monde, parce qu'il est origine, & porteur de nostre Esprit universel. Car il conçoit prochainement les influences de tous les corps celestes, & les communiquant aux autres Elements & aux corps mixtes, il reçoit & retient encore neantmoins, comme un divin miroir, les especes & formes de toutes choses naturelles: lesquelles portant avec luy, & r'entrant par les pores des animaux, il les imprime en eux, soit qu'ils veillent ou dorment. Nous apprenons des animaux & vegetaux que tout esprit qui est proprement attaché à la terre, prend sa force & vertu de l'air, car nous les voyons croistre & s'eslever en hault, tant cet esprit qui leur donne lavie est convoiteux de l'air, comme du lieu de sa propre origine. Aussi a dit Hermes que le vent, c'est à dire l'air, l'a porté en son ventre. Aquoy s'accorde Aristote, disant que les choses humides se font de l'air, & les terrestres des humides: car l'air estant tres-proche du corps de la terre, elle est humectée de tous costez, & certe humeur espaisie par la chaleur native, se tourne en certaine nature de terre, qui contient en soy Mercure & Souffre devèmment proportionnez.

Comment la Terre nourrit cet Esprit universel.

CHAP. VII.

Bien que cet Esprit soit infus & reside tant es choses inferieures que superieures, toutesfois on le peult plus evidemment & facilement voir & connoistre au corps plus proche. Or le plus proche & vegetaux de tous les corps c'est celuy de la terre. En elle donc il s'engendre & manifeste davantage, non sans

grande raison : car la terre est comme le blanc & la butte de toutes les celestes influentions & vertus superieures, en laquelle tous les astres descendent & lancent leurs rayons. Elle est aussi le fondement & baze de tous les elements, contenant en soy les semences & vertus feminales de toutes choses, qui est cause qu'on la nomme Mere commune des animaux, vegetaux, & mineraux. Estant donc engrossie par les cieus & les autres Elemens, elle produit de son sein toutes choses. Or que d'icelle on arrache cet Esprit; qu'on le lave, qu'on le separe tant que l'on voudra; si on laisse cette terre ainsi despovillee quelque temps à l'air, elle sera r'engrossie & impregnee comme devant par les vertus & forces du ciel, produisant derechef certaines pierrettes cristallines, & reluyfantes estincelles; & cet Esprit que l'on pensera en estre du tout separe, regermera toujours. Parquoy l'impregnation faite par l'action des cieus & des qualitez premieres la rend continuellement generante, car d'elle provient tout ce qui est dessous le cercle de la Lune. Elle produit toutes choses qui ont vie, les conserve, les nourrit, puis finalement les resolt & tranfume en elle mesme. Or estant agitee par les actions susdittes, elle jette double expiration tant dehors que dedans elle: lesquelles expirations sortent de cet Esprit terrien, empreint & eschauffe par la chaleur celeste. De l'expiration qui s'esleve dehors d'icelle terre, advenant qu'elle soit humide, seront engendrees les bruines ou royees; & si elle est seiche, elle produira les vents, foudres, & autres telles impressions seiches de l'air. Mais de celle qui demeure enclose & ressee en elle, advenant qu'elle soit humide, seront faites toutes choses liquesifiables, comme metaux & mineraux. Et si au contraire elle est seiche & aride, elle en produira choses non fusibles, comme pierres & autres matieres semblables. Outre cela, toutes choses vegetables en proviennent, & recoivent aliment de cet Esprit que la terre nourrit. C'est porquoy les poetes antiques nommoient cette terre grande ayeulle & nourrice de toutes choses.

Que cest Esprit du monde est cause de perfection en tout.

C H A P. VIII.

L'Esprit de l'univers est le genre general & commun de tous les genres : car si nous regardons le monde inferieur ou elementaire, nous le trouverons divisé en trois subalternes, a sçavoir le vegetal, l'animal & le mineral : toutesfois il est toujours un en chacune chose, mais il opere diversément selon la diversité des especes. De là vient cette infinie variété de creatures : Autrement il faudroit par necessité qu'il n'y eust qu'une espece de choses en tout l'univers. Mais si nous regardons le monde superieur & celeste, nous trouverons aussi que cet Esprit y est un & pareil en tout : ne differant que de la seule purification & subtilité. Car de sa pure substance,ignée ont esté faits ces Esprits celestes & tres-eloingnez de l'inferieure espaisseur corporelle. Et de la substance moyenne aereuse, ont esté composez les globes celestes, & leurs luminaires. Or il a donc fait toutes choses, parce qu'il a les vertus des choses superieures & inferieures, à cause de son exquisite temperature, car ce seul corps, entre tous, est commencement & fin de perfection : & si les vertus luy manquoient, il ne parferoit aucune chose. Nous appellons toutesfois icy la perfection simple & naturelle. Parquoy estant seulement parfait selon l'intention de nature, contenant en soy la reigle, ligne, action, & puissance de perfection, il acquiert neantmoins si grande force sur les choses naturelles, qu'il attire tout de la puissance à l'action, il altere tout : & penetre tout, quelque espois qu'il soit : mollifie les choses dures, endurecit les molles : & finalement augmente, nourrit, & conserve tout. Cest Esprit estant donc en tout corps, auteur de generation & corruption, est necessairement de triple operation, car par sa siccité il vivifie, par sa froideur il congele, & par son humeur

il amasse & assemble. Pour cette cause on luy a donné le nom de terre triple, ou trine, assavoir vitrifiante, falsugineuse, & mercurieuse: car tout ce qui est fait au monde est fait de Sel, Verre & Mercure. Bien que les principes de Paracelse soient le Sel, le Soulfre, & le Mercure: & que le verre soit mis pour le quatriesme, comme s'il vouloit dire que toutes les choses composées de ces trois premieres, se reduisent au quart pour leur dernière fin: d'autant que du verre ne se peut plus faire production quelconque, par l'industrie de la Nature, ny de l'Art. Mais je veux prouver mon opinion par l'exemple & la raison suivante: disant qu'es animaux les os sont consolidés & endurcis par vitrification: la chair & les nerfs sont concrées par le Sel, & amasiez ensemble par l'humeur Mercurieuse. Aux vegetables, les coquilles des amandes, pignons, noix, noisettes, & toutes sortes de noyaux, peuvent semblablement estre dittes vitrifiées: aussi biē que les coquilles des tortues, limaçons, huîtres, & semblables animaux que la terre & la mer produisent. Le goust seul donne suffisante preuve qu'elles sont salées à la verité, car rien n'est sans sel que ce qui est sans goust. Et mesme on en tire du sel duquel se fait le verre, comme de la fougere, du salicot ou soulde, & de force autres choses. Quelqu'un pourroit donc objecter que ce seroit le Sel & non le verre qui seroit cause de la dureté des os, coques, & coquilles des animaux & vegetaux que je viens d'alleguer. A quoy je respondray que l'experience y repugne, & la raison aussi: en ce que tout sel se fond & dissout par la moindre humidité de l'air ou de l'eau qu'il recoive; & toutes les choses susdittes y resistent; selon le plus ou le moins qu'elles ont esté endurcies par cette vertu vitrifiante, pour dernière preuve de quoy je représenteray icy les diaments, les pierres precieuses, & les cristaux, qui ne sont rien plus que verres elaborés à telle perfection dans la fournaise de l'ingenieuse Nature. Et que toutes ces choses soient condensées par l'humeur du Mercure, cela est si manifeste qu'il n'est besoin en donner autre resmoignage que l'experience commune. Les mineraux sont suffisamment pourvez de Sel, Soulfre, & Mercure. Les pierres, & tout ce qui se tire de la terre, à qui manque la fusion & l'extention sous le marteau, ont bien quelque sel en elles, mais il est surmonté

par

par l'adustion du soufre corrompant qui intervient en la vitrification & endurcissement d'icelles. Les metaux, & toutes choses fondantes & ductiles, sont creées & condencées par le Sel & le Mercure, non sans vitrification, qui les endurecit & rend indocilles au marteau: selon toutesfois le plus ou le moins d'impurité & terre-freité adustible qui s'est rencontrée à lespaisissement & coagulation de leur Mercure. Par ainsi nous pourrons veritablement dire que toutes choses sont faites, comme d'une triade, de Verre, de Sel, & de Mercure ou d'eau: le verre causant la duresté, le sel donnant la matiere, & l'eau faisant l'assemblage & condensatio.

De la specification de l'Esprit de l'univers aux corps,

CHAP. IX.

L'Âme du monde, & son action & vertu, est representée en toutes choses, dedans lesquelles elle est toute conforme. Elle lie, & conjoint ensemble les choses superieures & les inferieures. Car, autant qu'il y a d'idees aux cieus, autant a elle de causes & raisons seminales, dont par le moyen de cet esprit, elle forge autant d'especes en la matiere. Partant, s'il advient quelquefois que chacune des especes degeneré, l'ame qui est dedans pourra estre reformée & reduitte en son premier estat par le moyen de cet esprit du monde qui luy est tresprochain, obeissant à toute maniere de mouvement. Ne pensons toutesfois que cet intellect ideal soit attiré, mais bien l'ame doüée des vertus d'iceluy, & allechée par les formes materielles. Ce qui ne doit sembler estrange, car elle mesme se fait la viande & l'apaist, comme transmutable en toutes les choses par qui elle est attirée, & sollicitée; demeurant & residant tousiours volontairement en icelles. Zoroastre nomme ces congruitez & decences des formes avec les raisons de l'ame du monde, allechements. Par cela il apparoit

que chacune chose & espece puise de l'ame du monde ses dons & vertus; non pas toutes entierement, mais bien celles de la semence, & autres conformes, par lesquelles ellegerme & pullule. L'exemple s'en void & remarque en l'homme, qui se nourrissant seulement d'aliments humains, ne s'acquiert pas la nature des oyseaux ou poissons qu'il a mangez, mais bien l'humaine & convenable à son espece. Il advient aussi que quelques-fois plusieurs autres animaux vivent des mesmes aliments & viandes, desquelles neantmoins chacun attire ce qui est propre à son espece. De sorte que c'est chose veritablement admirable, que d'une mesme viande l'homme tire ce qui est propre à l'homme; & l'oyseau & l'animal ce qui convient aux oyseaux & aux animaux. Or cela se fait, non pource que en une seule & mesme viande il y ait divers & variables aliments; mais à raison de l'espece qui est nourrie, laquelle attire & transforme en soy sa nourriture conforme, par le moyen dequoy elle engendre son semblable, à cause de la vertu de cette ame & raison feminine qu'elle a en soy, selon sa qualité. Davantage, il ne faut estimer qu'en la machine du monde, l'esprit, l'ame, & le corps, soient quelques choses separees, car ces trois s'unissent & lient tousiours ensemble, ainsi qu'on void en l'homme, & rendent par cette union l'esprit vital entier, & la substance corporelle. L'ame de l'univers se feint donc & imagine diverses formes d'especes, que l'esprit recevant dans les entrailles des Elements corporifie, & produit en lumiere. C'est porquoy les animaux engendrent seulement des animaux; les plantes des plantes & les mineraux des mineraux. Non pas toutefois en tout par semblable maniere, Car les mineraux comme j'ay dit cydevant, n'engendrent par leur semblable en la mesme façon que les plantes; parceque l'esprit qu'ils possèdent est arresté & opprimé de trop grossiere & lour de matiere; Lequel esprit, advenant qu'il en soit une fois tiré & adjousté à la matiere minerale, pour ra engendrer son semblable; d'autant qu'ayant acquis ingression & entree dans les corps imparfaits, par la grande subtiliation de l'Art, & graduation du feu, il a puisé de l'ame universelle ses propres semences minerales tant seulement; non pas celles des animaux, ny des plantes; d'autant que cela repu-

gneroit à la Nature. Non que je vueille dire qu'il n'ait en luy l'action des autres vertus; Mais il ne les demonstre que selon les especes où il est accommodé. Autrement il faudroit que chacune chose en produist une dissemblable; A sçavoir, que l'homme engendrast un arbre; la plante feist un bœuf, & le metal une herbe. Ce que je dy seulement à l'esgard de la specification des choses: Car si nous considerons ce genre generalissime, (comme l'appelle Raymond Lulle) à quelque chose qu'on le baille il fera son semblable, pource qu'il est Mercure, & s'attribue la nature de tout ce à quoy il est meslé. Mais l'art humain ne peut faire ce qui est concedé à la seule Nature: laquelle engendre & procrée l'espece, que l'Art par apres dilatte & multiplie; si le commencement de l'operation est pris de la racine de l'espece: comme sçavent bien faire tous prudents Phisiciens, qui tirant des minieres cet Esprit ja commencé à specifier, apres l'avoir deuëment puisé & conduit à perfection, le rendent capable de parfaire les imparfaits. Ces choses exactement examinées, l'artiste expert & advisé en tirera des adaptations admirables.

DEUXIÈME

LIVRE.

Que l'Esprit du monde prend corps, & comment il se corporifie.

CHAP. I.

I'Estime avoir suffisamment fait cognoistre au livre precedent, que par l'Esprit general toutes choses sont, non seulement produites; ains corporifiées en l'univers: mais il reste a declarer quel corps prend cet esprit,

esprit, & de quelle façon il se corporifie en corporifiant toutes les autres choses. Car il est nécessaire que prenant de luy seul tous leurs corps, il soit luy mesme corporel, n'estant raisonnable de croire qu'il peut donner ce qu'il n'auroit jamais eu. Voyons donc de quel corps il se revest; & en quelle maniere il en est revenu. Non que ce soit tourestois mon dessein de disputer icy de la corporification des choses célestes & surnaturelles, ains seulement d'attacher mon discours aux generations physiques, souslunaires, & au corps de la terre qui est le vaisseau & propre matrice où ce premier & general corporifieur des choses, luy mesme se corporifie. Je dy donc qu'aucune corporification ne se peut faire sans moteur precedent, qui tire la puissance en action, afin que ce qui semble n'estre point, sorte en lumiere & parvienne au terme & accomplissement de l'intention de Nature; qui est toujours de corporifier ce qu'elle veut produire. Or ce moteur n'est autre chose que le feu, ou la chaleur qui se meut premier dedans l'air: Car toutes generations se commencent par là; d'autant que le feu est le plus actif de tous les Elements, & par consequent comme plus subtil & leger, plus prompt à motion. Ce feu donc, duquel le propre est de voler en haut à cause de sa vive legereté, & de rendre visibles les choses incognues, prend nécessairement la source de son mouvement & action d'embas, c'est à dire du centre du monde, où nous avons cy devant logé le vieil Demogorgon progeniteur de toutes choses; estant leans assis comme en son trosne au beau milieu de son Empire: afin que de là il gouverne, commande, entretienne, & de par là de tous costez l'essence de la vie à tout ce grand corps spherique, rondement estendu autour de luy, afin qu'un chacun reçoive en chaque membre ce qu'il luy en faut, plus facilement & par distance egalle. Dedans le sein fecond de cet antique pere est implantée la racine de ce feu; qui de la fait une vaporante halaine, que Hermes en son Timandre appelle Nature humide. Car vapeur est la premiere & prochaine action du feu; avec lequel elle est tellement conjointe qu'on ne le scauroit seulement imaginer sans elle. Mais (dira quelqu'un) puisque cette vapeur provient du feu comment est elle humide, veu que le feu est chaud & secq; & d'où luy peut donc arriver cette con-

traire qualité: Il n'y a rien icy d'estrange, si nous voulons
 considerer qu'il est impossible que le feu vive ny puisse
 estre sans humeur, qui est son aliment, entretien, & sujet;
 sans lequel le feu mesme ne scauroit estre imaginé. Car
 puis que son naturel est d'agir, & que son action est inde-
 ficiente; il faut de necessité qu'il agisse sur quelque chose:
 & que mesme cette chose ne luy manque jamais. Ainsi
 donc le feu & l'humidité coessentielle sont comme le
 masse & la femelle de toute generation; & les premiers
 parents de la corporification de cet Esprit du monde:
 comme il se verra cy apres. Mais le feu est comme le pre-
 mier operant; d'autant que l'action precede tousiours
 la passion. Combien que ce qui patit inseparablement
 coexiste avec ce qui agit: Ainsi que le stoique Zenon di-
 soit jadis, estimant que la substance du feu, par l'air con-
 vertie en eau, & conservée en icelle, comme un sperme
 general, d'où puis apres toutes choses sont engendrées,
 estoit la premiere matiere de l'univers. Thales Mille sien,
 que les Grecs honorent du nom de sage, s'arrestant à la
 matiere patiente, estimoit que c'estoit l'eau: qu'Heracleite
 aussi nomoit Mer: Et Moysse plus illuminé que ces deux,
 dit que l'Esprit de Dieu estoit porté sur les eaux avant la
 creation du ciel & de la terre: Nommant le feu à cause
 de sa noble, pure, & digne essence, l'Esprit de Dieu. Quand
 je diray donc le feu estre le principe des choses, je ne
 m'elloigneray de la raison ny de la verité: Car sans doute
 il en est le premier ouvrier: & le dernier destructeur &
 mueur des formes qu'il avoit causées: jusques à tant
 qu'il ait reduit les choses à leur periode & matiere. outre
 laquelle il n'y a plus de progression, mais bien transfor-
 mation: ainsi que je l'esclairciray tantost par la compa-
 raison des choses visibles & familiares. La premiere
 puissance active qui opere en la production de l'homme
 est l'agitation ou motion de la chaleur: Laquelle en imi-
 tant l'action du feu, de qui le naturel est principalement
 de separer, tire de tout le corps ce que l'on nomme sper-
 me, (auquel est contenue la semence humaine en puissan-
 ce) qu'elle cuir & digere pour estre fait apte à l'expulsiõ,
 puis à la generation ou augmentation parfaite de l'hom-
 me entier. Laquelle generation & augmentation est
 tousiours aydée & conduite du feu, qui est le seul opera-
 teur: jusques à ce qu'arrivant au but de son exaltation, &

Trop enflamé par le soufre des excrements procedans de l'impurité des aliments, il desseiche l'humide radical, qui est le siege & conservateur de la vie. Cela fait, ce feu mesme ne cesse point son action qu'il n'ait converti les corps en cendre par resolution & corruption, qui ne se peuvent faire que par luy seul. Mais pour faire entendre cecy plus facilement, & le toucher au doigt, afin que par la connoissance de la derniere matiere de ce corps on en connoisse la premiere: Mettons le dans le feu vulgaire, nous verrons aussi tost qu'il a je ne sçay quoy d'inflamable qui le consume presque tout, & le reduit en un peu de cendre; laquelle nous voyons de nature ignée, & nourrir en son dernier sujet & matiere un pur sel, dont le feu seul est l'unique pere & multiplicateur. Et quelque brullement que l'on en puisse faire, n'en reussit rien que du sel, qui dedans son interieur a son feu caché, lequel se resioût avec son semblable. C'est pourquoy les spagiriques ont experimenté que dans le sel il y a une incambustibilité ou secret element de feu qui a les mesmes actions de ce feu primitif, estant pour cette cause appellé baulme des corps: d'autât qu'il a dans luy ce qui donne, augmente, & conserve la vie: qui n'est sinon une vapeur humide, accompagnée de chaleur temperée. Jean de la Fontaine en son Romant Philosophique tesmoingne qu'il n'ignoroit point ce mystere, quand il fait dire à Nature:

*Aucuns disent que feu n'engendre
De son naturel jors que cendre:
Mais leur reverence sauvee
Nature est dans le feu amee:
Et si prouver je le vaulx
Le Sel a resmoy je prendroxe.*

Or pour juger qu'il est muni d'humeur, il ne faut que considerer sa resolution facile: & pour prouver qu'il est plein de chaleur, il ne faut sinõ observer sa prompte congelation, en laquelle il est ayse à remarquer que le feu agit & s'unir au feu, comme en la liqueraction l'air s'estoit joint à l'air. Car en quelle façon pourroit le Sec boire l'humide en un sujet, si la chaleur n'y estoit innee, puisque naturellement l'humeur est beué par la seicheure procedente de chaleur? Par cela peut on ay-

sément comprendre que Demogorgon, qui est le feu
 Central, n'est point destitué d'humidité, sur laquelle agis-
 sant en son sein propre, il esleve une vapeur meslée des
 deux qualitez, que je nomme l'Esprit du monde: & que
 plusieurs appellent Mercure des Mercures: parce que
 tous les autres procedent universellement de luy. Cette
 vapeur s'eslevant n'est donc pas encore corps, mais bien
 une chose moyenne entre corps & esprit, comme partici-
 pant de l'une & de l'autre substance, laquelle demeurant
 ainsi, ne pourroit engendrer aucune chose. Il faut donc
 qu'elle prenne quelque corps, ou forme de corps: Ce qui
 se fait en cette maniere. La vapeur tressubtile proced-
 dant du sec & de l'humide, venant à s'ellever prenetre
 les spongiositez de la terre, dans laquelle peu à peu elle
 se convertit en eau mercurielle par la rencontre qu'elle
 fait de l'air infus, & de la terre mesme, dont la superficie
 est grandement esloignée du centre, auquel est le foyer
 d'où part cette chaleur: tout ainsi qu'en la chappe d'un
 alembic où l'esprit & vapeur distillable se liquefie. Or
 parce que cette vapeur & son eau participent des deux
 principes, assavoir chaleur & humidité, elle s'engrossit
 & espoissit peu à peu par decoction moderée & conti-
 nue, dont le principal instrument & moyen est ce feu
 inné que contient cette vapeur mesme: induisant, voire
 forçant par son action assidue, le sec de boire son humi-
 de, & faire congeler cette eau, non avec une solidité ou
 dureté en tout & par tout semblable, mais premierement
 mussilagineuse, & differente. Ce que Nature pretend faire
 par l'information des Idées au mussilage, est le commen-
 cement d'induration & solidité; Laquelle doit de necessi-
 té tenir la voye de Nature, qui est de passer de l'un à l'au-
 tre extremité par la moyenne disposition. La Nature
 continuant donc sa digestion, ce mussilage s'afermit; Et
 de la plus grosse matiere ou partie s'engendrēt les corps
 metaliques dans les veines de là terre & concavitez des
 rochers. Lesquels corps engendrez de mesme semence
 ne diferent nullement de substance, ains seulement des ac-
 cidens qui leur arrivent selon la disposition des lieux ou
 matrices esquelles ils sont engendrez. Ce qui est donc
 de plus subtil en cette vapeur montant volontiers, par-
 vient en fin jusques à la superficie de la terre, où elle est
 contraincte de s'arrester. Et d'autant qu'elle ne peut de-
 meurer

meurer ocieuse, & ne peut toutefois devaler, ny monter plus hault, parce qu'estant esprit, c'est son propre de s'eslever; & que ne trouvant rien de solide qui la puisse porter; Il est force qu'elle continue l'intention de Nature, & s'employe à la generation & corporification des individus. Mais afin que plus clairement on puisse entendre tout ce que j'ay desia dit; prenons quelqu'un de ces individus, & pour donner une absolue conclusion à ce chapitre, voyons comment il est procréé; Car cela nous rendra certains que cet Esprit du monde prend corps, & nous descouvrira comment il se corporifie. Le gland semé dedans la terre y demeureroit à jamais inutile, ou se consumeroit sans germer, s'il n'y avoit quelque agent qui portast en acte la puissance occulte que Nature y alogée. D'cù pourroit on imaginer cette action sinon du feu central sortant du cœur de ce Demogorgon, lequel feu attiré & fomenté par les rayons du Soleil celeste, redouble sa force & vigueur? Cette germination n'a elle donc pas son commencement par ce feu de Nature, qui eslevant & multipliant sa vapeurveille & excite le feu inné dedans le gland, qui de sa part aussi se vaporise par le moyen de son air propre, puis estant commencé à vaporiser, se nourrit & augmente de cette vapeur premiere, qui jamais ne défaut ny cesse d'agir sur la matiere du gland, jusques à ce qu'il soit au période de la perfection cù l'intention de Nature l'a destiné, qui est d'estre fait chesne: lequel en son temps parvenu à sa grandeur naturelle, commence (non pas proprement à mourir) mais bien à s'acheminer au declin pour retourner en sa premiere forme; & se convertir en celle de la terre, cù cette vapeur ne manque point & n'est jamais oysive: Car elle engendre en la pourriture de l'arbre certains Polipodes, avec une infinité de bestions & vermines: ou bien ayant reduit le chesne en terre, elle y recommence quelqu'autre vegetation. De penser dire que la masse du gland s'augmente & multiplie, il y auroit de l'erreur: Car en la germination il se void qu'il demeure tout entier, & se separe de son germe sans diminution ny amoindrissement quelconque, & neantmoins l'arbre en est sorty. Ce n'est donc point par la multiplication & augmentation du gland que le chesne s'engendre: C'est aussi peu par addition, & distraction de la terre adjacente: car il s'espuiseroit autant de terre que l'arbre pourroit

estre grand, ce qui ne se fait point. Il est donc necessaire que ce soit par quelqu'autre voye & matiere, puis que ce n'est ny par l'une ny par l'autre de celles là. Or cet esprit ou vapeur seule y estant employée, c'est cela seulement qui se corporifie & fait individu, & de là que provient la creation, augmentatiō, & conservation de toutes choses, non point des masses terrestres qui ne sont que les extremens de la matiere spiritueuse & primeraïne. Comme il se void en la digestion de l'estomac, laquelle rejette les excremens au mesme poids & quantité de viandes qu'il les a prises: ayant neantmoins tiré son propre & particulier aliment, qui n'estoit autre chose que cet esprit enclos dans la masse d'icelles: lequel seul par sa siccité se corporifie, & par son humidité se dilatte & augmente, poussé & conduit par sa propre chaleur.

De la conversion de cet Esprit en terre : & comment en cette terre sa vertu demeure entiere.

CHAP. II.

PAR les raisons ja deduittes estant à mon advis suffisamment prouvé que l'Esprit du monde prend corps, il faut icy declarer comment il se corporifie. Et bien que plusieurs ayent beaucoup travaillé & fort peu avancé en cette recherche, j'essayeray à le rendre palpable & visible à ceux principalement qui favorisez d'une heureuse naissance, admirateurs des rares effects de Nature taschent d'entrer au cabinet de ses secrets. Car ce qui a deceu tant d'esprits curieux en la perquisition & descouverte de ce corps, a esté que les uns ont estimé cette cognoissance du tout hors de la faculté du sens commun de l'homme, & reservé seulement aux Anges ou demons. Les autres que le nommant l'Esprit du monde on ne luy devoit imaginer autre corps que celuy de l'univers; veu qu'à un esprit general il faut un corps universel. Les autres, qu'on ne le pouvoit autrement apperce-

voir que par la conversiō des corps plus parfaicts en leur premier esprit & sperme, par une exacte & laborieuse subtiliatiō, ne s'avisant pas qu'il n'y a point de retrogression en Nature: & que plus les corps sont parfaicts, plus ils sont esloignez de leur commencemens & corporeité premiere. Les autres encore ont pensé qu'il falloit extraire des corps ce qu'ils nomment quinte essence, croyant que ce qui estoit plus subtil & volatil feust l'esprit qu'ils cherchoient: & s'esloignant ainsi du bur où ils visioient le plus, vouloiet trouver l'Orient au Couchâr: Car ils spiritualisoient les corps au lieu de corporifier les esprits. Mais puisque cet esprit se void manifestement tourné en corps de terre; & que sans contradiction ny doute aucun tous corps sont engendrez de luy: On le doit donc tirer d'eux mesmes: d'autant que ce seroit insinimēt se detourner du droict chemin de la Nature, qu'au lieu de faire un corps terrestre on en feilt un de feu, que les quintessenciaux appellent leur Ciel. Or le commencement de corporification en toutes choses se fait par la terre; Car c'est la premiere ou plus prochaine operation du Mercure que se terrifier. Pourquoy veulent ils donc cōmencer par ignificatiō: c'est tout ainsi que de cōmencer un bastiment par la toiture & nō par les fondemens. Ceux qui tendēt à la reductiō des corps en leur premier germe auroient biē une raison plus apparente en leur dessein que les derniers qui les veulent quintessencier, s'ils ne prenoiet en ce progresz un chemin tortueux qui les conduit à l'opposite du lieu où ils aspirēt. Car outre ce que Nature ne retrograde jamais, ils ne s'avisent pas qu'ils suivent le trac de l'accomplissement, & non de la revertiō destructive; ou pour dire plus clairement, qui recōduit à la naissance. Mais outre que ces labours sont du tout impossibles; ou à tout le moins si difficiles & longs que la vie ordinaire de l'hōme n'y seroit suffisante; ils ne scauroient par cette voye arriver à la vraye & naturelle reduction, ains feroient seulement un corps fantasque, grandemēt esloigné de celuy avec lequel Nature commence toutes ses operations productives, qui est le seul & legitime sperme de tous corps. Si nous considerons que tout se corporifie par terrification, nous advoüerons necessairement qu'il y a quelque sujet pre-jacent, & prochainement apte à se terrifier: Or j'ay dir dès le commencement que le feu est le premier ope-

rateur du monde, qui jette une vapeur spiritueuse, laquelle il cuit & desseiche pour la corporifier; car la corporification ne se peut faire sans coagulation, nécessairement procurée par la siccité du feu. Mais en quel lieu se fait cette cuisson, desseichement ou coagulation, sinon dans le corps de la terre, d'où proviennent tous autres corps? Il faut donc que la prejacente matière d'iceux y soit cachée: car si elle n'y estoit, il s'en suivroit qu'ils seroient faits de rien; ce qui contredit à l'ordonnance de Nature, qui veut que toute chose ait son principe, & que de rien rien ne procedé. Cette matiere cu principe est donc attachée au corps de la terre, où elle se nourrit, espaisit, & incorpore. Pour cette cause, ceux qui ont voulu la tirer des corps metalliques parfaits, ou des imparfaits & simples, par attraction de quintessence auroient bien mieux fait, (puis qu'ils cherchoient le premier sperme) d'ouvrir la matrice de la mère, que de tuer & destruire les enfans desia parvenus à la perfection de leur aage, pour les cuider remettre en l'estat qu'ils estoient à leur conception. Mais quand ils ouvreroient ceste matrice, qu'y trouveroient ils? car rien ne se presente dedans à la veüe, & plusieurs avoiant bien que cette voye estoit la plus favorable, ont encore esté deceuz, esperant trouver dans le ventre des minieres quelque apparence de commencement d'aurification, ce qu'ils n'ont fait toutesfois, & ont desesperé de leur dessein, d'autant qu'ils ne voyoient aucune moyenne disposition entre la mollesse & la durté du metal. Puis donc que l'œil n'y void aucune chose, comment est-il possible d'y rien trouver & prendre? Cela est l'œuvre, mais cecy est le labour. Certainement tels investigateurs ne jugeoient pas que la matiere premiere n'est autre chose qu'esprit & vapeur si subtile & deliée que le seul regard de l'intellekt l'a peut voir cu imaginer. Toutefois d'autant qu'elle est attachée au corps de cette meré, & habite en icelle, il faut par vive raison qu'elle ait quelque nature quasi corporelle, & apte à se corporifier. Or jacoit que j'aye cy devant assez cuvertement déclaré à ceux qui sont doüez de subtil jugement quelle est cette Nature, si adjousteray-je icy que la spongiosité de la terre est pleine de cetté vapeur spiritueuse, qui par la vertu de la chaleur innée, acquiert une qualité seiche, accompagnée d'une humeur secrette, par laquelle

laquelle elle se condence & coagule en corps spécifique. Et comme cette nature humide desseichée a esté premierement eau, il faut aussi la reduire en eau par l'eau, qui est le seul moyen pour aquefier les choses seiches, comme le feu pour desseicher les humides : chose que Nature observe tres-exactement en la génération des metaux. Car l'eau suant par les pores terrestres, trouve une substance dissoluble, avec laquelle elle s'unit par leurs plus simples parties, & à cette union conviennent les elements deüement proportionnez. La substance adonc ainsi conjointe par sa dissolution, se congele & coagule d'elle mesme par endurcissement qu'elle a naturellement en elle, à cause de sa siccité innée : puis par successive & longue decoction elle acquiert la durté metallique. Mais puis que cette substance est dissoluble de quelle autre nature peut elle estre que de sel ? car rien ne se dissout que les sels ; desquels la multitude & variété est grande ; puis qu'il y en a autant que de choses au monde ? Tellement que tant plus il est brulé, & plus acquiert il de facilité à se dissouldre, pourveu qu'il ne soit arrivé jusques à la vitrification. Cette premiere matiere est donc un sel : C'est à dire que le sel est le premier corps, par lequel elle se rend palpable & visible, duquel sel Raymond Lulle entend parler dans son testament, quand il dit : Nous avons cy dessus déclaré qu'au centre de la terre est une terre Vierge, & un vray element : & que c'est l'œuvre de Nature. Partant Nature est logée au centre de chacune chose. Ainsi le sel est cette terre Vierge qui encore n'a rien produit ; en laquelle l'Esprit du monde se convertit premierement, par vitrification ; c'est à dire par extenuation d'humour. C'est luy qui donne forme à toutes choses, & rien ne peut tomber au sens de la veüe ny de l'atouchement que par le sel : Rien ne se coagule que le sel : Rien que le sel ne se congele : C'est luy qui donne la durté à l'or, & à tous les metaux : au diamant, & à toutes les pierres tant precieuses qu'autres, par une puissante mais tres-secrete vertu vitrifiante. Qui plus est, il se void que toutes les choses composées des quatre elements retournent en sel. Car s'il advient qu'un corps se pourrisse, qu'en restera il sinon une poudre cendieuse qui recelle un sel precieux ? & si ce corps est destruit par bruslement, calcination, ou incineration, qu'en tirerons nous en dernier

ressort sinon du sel? Les verriers nous serviront à cette preuve. C'est pourquoy Arnault de Villeneuve grand Medecin & Philosophe. en sa nouvelle lumiere chimique parlant de l'eau permanente des sages, qui est une eau seiche, laquelle ne mouille point les mains non plus que l'argent vulgaire, dist: Qui sera-ce donc qui pourra faire cette eau? certes je dis que ce sera celuy qui fait faire le verre. Le mesme Autheur parlant de l'excellence de cette eau seiche, l'a donné assez à cognoistre quand il dit en un traité chimique auquel il baille le nom de Breviaire philosophique: L'operateur ne fera non plus sans sel, qu'un archer tirera sans corde. Et la fontaine des amoureux dit aussi,

*Sans sel ne peux mettre en effect.
Vtile chose pour ton fait.*

C'est donc de sel que tous les corps ont esté premier composez, car ainsi que j'ay dit au precedent chapitre, les principes de composition & de resolution sont semblables. Et comme veulent & tiennent tous les philosophes pour maxime infallible, la premiere matiere des choses n'est point autre que leur derniere, c'est à dire celle en quoy ils se resolvent en leur fin, donnât pour exemple la glace & la neige qui par chaleur se reduisent en eau, de laquelle par congelation elles estoient faites. Et si je voulois icy rapporter tous les tesmoignages des bons Autheurs il en naistroit un juste volume. Or pour montrer que ce sel est la pure & vraye terre, non pas celle sur laquelle nous marchons, que je veux prouver n'estre que l'excremēt & lie de l'autre, j'auray recours à la premiere creation des choses, laquelle je figureray par l'exemple d'une operation familiere qui se fait à l'imitation de Nature, & par le moyen & mesme reigle que ce grand univers a esté fait. J'ay cy devant dit, que le principe des choses estoit l'eau, ou bien une Nature humide ainsi que dit Hermes, sur laquelle, suivant le texte de Moÿse, l'esprit de Dieu estoit porté. Mais on me pourra demander comment ce grand amas & confusion d'eaux a esté divisé, en sorte que cette ample & lourde masse terrestre en soit sortie? & par quel moyen tant de choses diverses sont produites de cette terre. Je responderay à telles questions.

sions ce que la seule experience m'en a fait voir, disant
 qu'il est naturellement probable qu'il se fait lors premie-
 rement quelque assiette au milieu de ces eaux par le
 moyen de separation, suivant le propre texte de Moÿse,
 qui dit que Dieu separa les eaux des eaux, car il en est de
 deux sortes, assavoir l'eau elevative, & l'eau congelative.
 La premiere s'eslevant par evaporation, laissa donc la se-
 conde fixe en bas: ainsi que le voyent journellement ceux
 qui font le sel tant marin que fontainier. Vray est que
 l'un se fait par la force attractive des rayons du Soleil: &
 l'autre par la violence expulsive du feu. Or le feu seul, où
 la seule chaleur entre toutes les choses du monde possede
 cette vertu separative, par l'une ou l'autre de ces deux
 voyes, ou naturelle, ou violente. C'est donc par l'un ou
 l'autre que cette separation a esté procurée. Mais à qui
 eust sceu Moÿse comparer ce feu sinon à l'esprit divin, qui
 ne se peut autrement definir, que la source universelle de
 lumiere, de chaleur animante & de vital mouvement: par
 lequel toutes choses sont, & persistent en leur estre: Con-
 siderons le sel de Nature estant encore en son lymbe ou
 cahos, C'est à dire dissus, dissolu, ou moyé dans son eau,
 en quelle forme apparoiſtra-il à nostre veüe, & quelle
 qualité luy attribuera nostre goust & atouchement, si-
 non d'eau amere? Laquelle forme & qualité il conserve-
 roit eternellement si le separateur n'intervenoit. Mais
 aussi tost que cette eau elevative sent l'action du feu qui
 luy est ennemy; la separation comme nce à se faire par
 evaporation, & peu à peu se diminuant fait apparoir au
 centre de son globe une petite assiette de sel qui s'assem-
 ble tout ainsi que fit le corps de la terre dans le premier
 limbe des eaux universelles. Voila donc la premiere o-
 peratiõ que fit le feu, assavoir de faire apparoiſtre l'aride,
 c'est à dire, la terre: Mais tout ainsi que cette terre pre-
 miere demeura coagulée par le feu avec ses excrements
 & feces; ce sel qui est vraiment terre retient aussi les
 siennes, encore qu'il semble pur & net, plein de blancheur
 & lucidité: Car rien ne se peut engendrer, alimenter, &
 croistre, sans engendrer aussi des excrements, de la for-
 mation & separation desquels je reserve à parler en
 leur lieu. Or ce sel ou cette terre aride qui se coa-
 gule & assiet dedans l'eau, reboit tout son humidé, &
 se desseche par la continuation du feu: gardant neant-

moins en elle une humeur interne qui ne l'abandonne point; & de laquelle luy provient cette vertu dissolutive: puis arrivant temperature, entre le sec & l'humide, elle demeure apte aux productions des choses, tirée de puissance à effect par l'action de la chaleur. Et de vray tout ainsi que le corps de la grand terre a cette vertu productive & spécifique des individus; aussi a celle cy que nous appellons sel. Non pas qu'elle produise herbes, métaux, ny animaux, comme fait l'autre, mais elle a dans son sein la semence originelle de toutes choses; de sorte que l'expérience nous y fait voir par les operations du feu, les couleurs, saveurs, accroissemens, vegetations, & endurcissements, que l'on voit en chacun de ces trois genres. Et non seulement cela, mais encore le propre feu que le Soleil y a mis; par lequel il vivifie & nourrit toutes choses. Ainsi qu'il m'est apparu au progres de certaine oeuvre philosophique: Ayant veu en cette matiere seule, distinctement & l'une apres l'autre: selon l'ordre & les intervalles determinez par les maistres; toutes les couleurs, & les apparences qu'ils disent devoir arriver en leur matiere à la confection de leur pierre: avec cette fusion soudaine apres estre parvenu à la haute rougeur du pavot champestre: Et toutefois sans avoir produit le miracle tant desiré & attendu, quand à la Meramorphose des métaux: mais ayant fait sur les corps humains par sueurs universelles & naturelles, des effects si miraculeux que je ne l'oserois publier sans craindre le tiltre de charlatan: toutefois, Monseigneur, vostre Altesse me peut garantir de cette injure; comme tesmoing irreprochable; puisque le bruit de ces merveilles estant parvenu jusqu'à elle vous daignastes bien ainsi que Jupiter visiter la demeure de vostre pauvre Philemon; portée du genereux dessein d'en estre asseurée par la bouche d'un homme de bien, qui cruellement affligé de diverses douleurs, & trop extenué de la languissante longueur de ses maux, n'avoit plus recours qu'à la bonté celeste, ny espoir qu'à la mort, à chacun moment reclamée. Le dire veritable duquel obligea encore vostre Altesse, de faire ouyr par information solemnelle une multitude d'autres que j'avois soulagez par ce mesme remede. Et si l'avidité ou l'envie de celuy auquel estoit commis & confié le soin de la santé de feu (de tres-illustre & glorieuse memoire)

Monseigneur le Reverendissime Cardinal vostre trescher frere, ne l'eust empesché d'en prendre, j'estime que Dieu n'eust desnié à son excellence la mesme grace & benediction qu'il avoit eslargie à tant de pauvres gents. Si donc ce Sel a toutes les qualitez de la terre, qui vouldra soustenir que luy mesme ne soit terre: & par consequent qu'il ne doit estre appelle Esprit universel terrifié, ainsi que Hermes l'a despeint? Mais je diray que cette conversion ne se peut faire sinon par un artifice de tres-facile pratique, & de tres-mal aisée perquisition. Car sans mentir c'est un acte qui passe l'humain de faire voir à l'œil & toucher au doigt cette premiere matiere qu'un monde d'hommes admirez pour leur grande doctrine en tous les siecles, ont estimé voire affirmé estre invisible, & incomprehensible. S'amusant seulement par une profonde theorie à discourir de l'excellence de la chose; & non pas à la rechercher & cognoistre par ses effects. De sorte qu'entre tous les curieux que j'ay pratiquez depuis quarante ans que j'en ay senty la premiere odeur, je n'en ay point trouvé six qui le cogneussent. Or ayant suffisamment esclaircy comment ce sel est converty en terre; & gagné ce point aussi, qui est la vraie operation des operations: il reste maintenant à monstrier comme apres cette conversion sa vertu luy demeure entiere. Toutefois avant que passer outre il est bien raisonnable de dire de quelle vertu & force estoit doué cet Esprit ou Sel, afin de le scavoir rechercher & retrouver en luy quand il sera terrifié. Je diray donc à cet effect que c'est une chose indubitable & qui n'a besoin de preuve, que les Cieux sont en continuel mouvement qui tendent cefairement à quelque fin. Car, combien que naturellement on puisse dire la fin de ce qui se meut estre d'aller d'un lieu en un autre, si est-ce que le mouvement se fait pour quelqu'autre cause: & l'intention de la motion n'est pas seulement de remuer de place en place: mais bien de faire ce mouvement pour parvenir à l'effect de quelqu'autre fin. Car il y a deux fins: L'une que les Philosophes appellent fin pour laquelle la chose se fait: comme la fin de la generation de Platon, c'est l'ame de Platon. Et la fin pour laquelle Platon apprend les vertus, c'est bectitude. L'autre fin est ce à quoy les choses vont à cause de la precedente; comme la fin de l'assemblement

ment

ment du mâle & de la femelle, c'est la generation; mais la fin pour laquelle se fait la generation, c'est l'homme, ou l'Animal. Aussi la fin pour laquelle Platō alla de Grece en Egypte, c'estoit pour apprendre sapsience. Mais la fin de son cheminer, c'estoit l'Egypte où il pretendoit d'aller. La fin donc du mouvement des Cieux n'est point seulement de se remuer de lieu en lieu; Mais afin d'influer leurs vertus sur les corps inferieurs. Car d'imaginer que l'influence se face & espanse inutilement, es lieux où il n'y a rien pour la recevoir, c'est une erreur trop grossiere. Or certe influence de vertus est indeficiente & continue à cause que le mouvement par lequel elle se fait est orbiculaire, toujours recommençant & retournant à soy mesme. Qui est la raison pourquoy les choses sur lesquelles elle se fait, & ce qui en procedde est de pareille nature & qualité; recevant sans cesse une force & multiplication de ces vertus qui ne manque jamais: & puis que cette influence ne s'estend point dessus les Cieux, où comme j'ay dit, il n'y a rien; il s'ensuit de necessité qu'elle se doit faire sur quelque chose inferieure & corporelle, sur quoy elle puisse agir, Car rien ne patist que ce qui a corps: Mais quel corps naturely a il au monde que ce luy de la terre? n'est ce pas le corps des corps; Et celuy seul qui de luy mesme peut subsister, ayāt toutes les qualitez requises aux corps, assavoir longueur, largeur, profondeur, & superficie? n'est ce pas le sujet ou but prefix de la Nature, à quoy sans cesse elle s'exerce de corporifier & animer? Où pourroit elle donc accomplir ces ouvrages sinon dans le corps de la terre? ainsi la terre est le seul corps inferieur qui reçoit les influences celestes, les vertus & puissances desquelles sont de penetrer, eschauffer, purger, separer, vivifier, augmenter, cōserver, & restaurer. Il n'est besoin de disputer icy maintenant si les Astres & les Cieux influent leurs corps sur le corps de la terre, car l'experiēce nous en releve par le tesmoignage des sens. Parquoy, laissant cela pour cognu, je m'efforceray seulement à desduire comment ils font leurs vertueuses influences. J'ay l'aguere dit qu'elles tendent en bas directement & non en haut. Et d'autant que le bas d'un corps spherique est son centre, c'est donc necessairement sur la terre qu'elles decoulent, & en elle seul'e ou elles finissent & s'ichent leurs pointes. Car la terre est le vray centre.

centre de l'univers, & le point de ce grand cercle où toutes les lignes de ces influxions aboutissent. Et parce que cette terre est un corps solide, & que la solidité de tous autres corps provient d'elle, il faut une vertu tres-subtile pour la penetrer par ses moindres parties. Les Cieux donc qui sont de tres-subtile matiere produisent des vertus pareilles, car les operations suivent ordinairement les qualitez du corps qui les produit. Or cette penetration ne serviroit de rien, & seroit comme une eau courante sur un champ duquel elle n'arrose que la superficie à cause de la vistesse de son cours, si elle n'y faisoit quelque pose. Mais puis qu'inailliblement elle tombe jusques au cœre, & qu'elle ne peut passer outre, ne trouvant rien de plus bas pour y descendre, elle est contraincte de s'y arrester & amasser. C'est pourquoy quelques uns ont dit que le fonds de la terre est tres-precieux, à cause que toutes les vertus celestes s'y assemblent & unissent: Lesquelles ainsi unies & assemblées ont une puissance infinie, tant parce qu'elles y affluent continuellement, que parce qu'elles procedent des corps infinis en vertus, immortels, incorruptibles, & indeficients. Les anciens Poètes qui fabuleusement nous ont laissé ce qu'ils avoient imaginé de ces choses occultes, partageant le monde en trois, assignerent à Jupiter comme premier fils de Saturne, le Ciel; encores qu'aucuns ayent voulu attribuer le droict d'aïnesse à Neptune, & l'election de ce regne superieur à Jupiter, pour certaines raisons sophistiques nullement necessaires à mon propos: auquel Neptune fut baillé la Mer pour son lot. Pluton fut apanagé de la Terre, comme cadet: Et tourefois il est estimé le plus riche des trois freres, à cause que dans son heritage naissent & renaissent continuellement tous les tresors du monde: & semble qu'il ayt rendu ses deux freres tributaires vers luy de ce qu'ils ont de plus exquis. Ils le disent Roy des enfers, & pour son lieu de plaïssance luy donner les chāps Elisées, où les esleuz & biē-heureux luy vōt faire la court. Nos Theolog'ēs veulēt aussi qu'en ce mesme lieu soïēt les enfers, & les tourmēs des ames: se persuadāt qu'estāt bien veritable que les influēces de tous les astres qui sont de nature ignée y tōbent, il y doive avoir une ardeur incroyable. L'ō peut sans doute appeller ce lieu infernal, puis qu'il n'y a riē de plus bas: Mais que les ames

y soient tourmentées par ce feu, & que l'ardeur d'iceluy soit ou puisse estre telle qu'ils disent, cela semble esloigné de la raison, & des vrayz axiomes de Philosophie. Car, outre que les ames n'occupent aucun lieu, par leur confession mesme, & que leur naturel apres qu'elles ont quitté le fardeau de leurs corps est de rendre & se porter en haut, à cause de leur legereté spirituelle, qui tient plus de la qualité ignée que de toute autre; elles ne peuvent qu'avec violence, ny comme legeres estre demergées en ce lieu souferrain, ny comme simples patir l'action du feu qui n'a point d'empire sur son semblable. Pourquoi veulent ils donc qu'elles descendent en ce lieu pour y estre tourmentées? si ce n'est que le pesant fardeau du peché dont elles sont enveloppées, deprimant leur nature les porte en bas & face descendre au centre de la terre: & que le mesme peché encore s'estant emparé & comme incorporé avec elles il se face je ne sçay quelle composition qui les rende passibles & sujettes, non à l'action simple & naturelle de ce feu, mais peut estre à la violence d'un autre feu créé de Dieu à cet effect: & peut estre de ce feu mesme dont nous parlons, son action luy estant redoublée par une secreete & vertu divine: ce qui est fort probable, & semble estre authorisé de l'escriture sainte: Toutefois je ne veux temerairement faire opiniõ à part; non plus que m'escarter de la foy orthodoxe; au soustien de laquelle j'ay de long temps voué ma vie, & le peu d'industrie que je tiens du Ciel. Je diray neantmoins en passant (pout ne m'esloigner de mon premier discours) que c'est mal conclud de dire, que puisqu'en ce lieu s'assemblent toutes les influences des Astres, il s'ensuit qu'il y doit avoir une ardeur extresme, ce qu'à la verité je confesseroy si le feu des Astres estoit ainsi que le vulgaire, destruisant & consommant, non pas vivifiant, conservant, & nourrissant: car s'il estoit tel qu'on le croit, il y a long temps que non seulement la terre, mais l'univers s'est consommé. Cès influences veritablement s'eschauffent dans le sein du vieil Demogorgon; Mais c'est d'une ardeur vitale, & non mortelle, ou destruisante: Laquelle y plante une vertu omniforme, qui par cet eschauffement se dilate par tout le corps terrestre, estant la premiere ceüe motrice des generations. Et ne faut penser que la chaleur externe qui provient du Soleil eschauffe seule

la terre ; & la face engendrer : car nous voyons qu'en hyver, alors que le Soleil est le plus esloigné de nous, le dedans d'icelle est plus chaud qu'au plus ardent de l'esté, comme il s'experimente és puits, fontaines, & caves profondes. De sorte que pendant les plus fortes gelées de l'hyver, les métaux ne laissent à se cuire & endurcir ; Et peut-on asseurer que c'est lors que se fait leur plus grande cuisson ; à cause que la chaleur centrale est reprimée & retenue dans la terre par la froideur de l'air & de l'eau qui l'environnent. Le Soleil remontant au printemps, & s'approchant de son perpendiculaire sur nous, n'est pas la principale cause de la vegetation des choses : Car si elle dependoit de luy seul, aucun ne doutera que plus il seroit haut & exalté, les vegetations s'iroient augmentant à proportion de la chaleur croissante : ce qui se void tout au contraire. Mais pource qu'un semblable attire volontiers l'autre, & que l'un s'esloignant l'autre se recule & depart aussi, le Soleil par la force aymentine de ses rayons attire & rappelle la chaleur du Soleil centrique, retirée & comprimée en l'interieur de la terre par l'aspre rigueur du froid, laquelle remontant à la superficie redonne la vertu vegetative à toutes choses. Ce n'est donc pas l'externe chaleur du Soleil celeste qui eschauffe le profond de la terre, mais bien celle du Soleil terrestre innée en elle : car il y a deux sortes de chaleur, l'une de reverberation, qui est l'externe ; l'autre d'influence & penetration, qui est l'interne, dont j'entens par'er : Le naturel de laquelle est de vivifier, augmenter, & conserver, par l'entretien de l'humeur radicale contenue en ce feu duquel j'ay fait mention au precedent chapitre. Qui plus est, pour verifier que ce feu central n'est point extremes, ny propre à tourmenter & brusler, nous voyons que tous les astres par leurs influéctions ne rendent pas à chaleur, & que ce n'est pas leur seul naturel d'eschauffer, car Saturne est froid & sec : Jupiter chaud & humide : Mars, chaud & sec : le Soleil chaud & sec : Venus froid & humide, la Lune humide & froide : & Mercure tenant du naturel de tous, s'accorde variablement à tous. C'est donc chose facile à juger que toutes ces influéctions engendrent une chaleur temperée des quatre qualitez, qui sont chaud, sec, froid, & humide. Lesquelles convenant ensemble, il est necessaire que le lieu où elles

conviennent les ayt en luy avec cette temperature. C'est pourquoy cette vapeur ou esprit qui proviēt de ce cētre participe de ces quatre. D'oū prennent leur origine toutes les qualitez des simples; dont les uns eschauffent parce que la chaleur y domine: les autres desseichent à raison de la siccité qui maistrise; les autres humectent & refroidissent selon le plus ou le moins de froideur & humidité qui abonde en eux. D'autre part, les Astres versent dans le centre plusieurs autres natures ou qualitez que celles-là, car ils y sement les germes des saveurs, couleurs, & odeurs que l'on goust, void, & sent en toutes choses. Je dy donc que les Astres eschauffent la terre en son centre; & par consequent cet Esprit originel qui y habite participe à cet eschauffement. Et parce que la vertu naturelle de la chaleur est de separer; par mesme influence descend aussi cette vertu separative, qui divise le pur de l'impur, le subtil du grossier, le leger du pesant, & le doux de l'amer. Laquelle separation, qu'on peut nommer purgative, est cause que naturellement toute chose rejette d'elle mesme les excrements qui ne sont de la substance spécifique: ce qui à la verité est tres-necessaire: car il n'y a rien au monde en qui les excrements n'excedent la substance naturelle. Et tout ce que nous voyons & touchons n'est autre chose que l'excrement qui enveloppe cette substance cachée. Nous l'appercevons clairement aux viandes que nous mangeons; la masse desquelles ne se convertit ou trans-substancie pas en nostre chair, mais s'esvacue par les lieux à ce destinez; Nature attirant seulement d'icelles le suc invisible & spirituel, apte à se carnifier & substancier en nous. De mesme pouvons nous dire que cette masse terrestre que nous foulons des pieds n'est qu'un excrement de la premiere substance, qui s'amassa dans le limbe du cahos; s'affaissant & enfonçant à l'entour du centre par egalle proportion: qui a causé cette rondeur spherique, avec la substance-equilibre, qui fait qu'elle ne peut remuer ny tomber, car estant ja devalée au plus bas lieu, elle ne scauroit passer outre qu'en remontant, de quelque costé que ce soit: & cela repugneroit totalement à son naturel. Nous voyons que les lignes qui de chacune partie de la superficie d'un cercle tombent à son centre qui est leur point, n'en peuvent estre tirées sans remonter d'oū elles sont parties. Je ne dy pas qu'au

corps de la terre il n'y ait rien qu'excrement ; car jaçoit qu'il apparroisse tout excrementel, si est-ce qu'en ses excremens est enveloppée une substance pure ; qui toute spirituelle ne peut substantier sans l'administration d'un corps: ainsi que nous voyons en toutes les choses qui en proviennent, dont la semence & premiere matiere est invisible; mais est portée & conduite par la masse corporelle qui s'engendre mesme avec elle, par ce que rien ne se corporifie sans l'excrement. Parquoy aux generations des choses cette substance est separée du corps de la terre par l'operation de la chaleur influée ; ne prenant ny retenant rien d'icelle terre : mais s'en aydant seulement à son soustien. Laquelle n'a servy des le commencement sinon d'un receptacle & magasin des influences celestes ; ou pour mieux dire qu'un vaisseau ou cette matiere spirituelle fait ses operations: cōme il sera plus clairement traité avec demonstration evidente au chapitre suivant, ou je parleray des separations. Or seroit-ce peu fait de separer les choses, si apres la separation elles demenroient inutiles & sans action. Le but auquel tend Nature est de vivifier en separant, afin d'eviter la mort qui ne vient d'ailleurs que de l'abondance des excremens qui suffoquent la pure & naturelle substance : j'entens la mort naturelle, & non la violante & forcée. Que si les semences des choses demeueroiēt toujours ensevelies en cette terre excrementeuse, rien ne sortiroit en lumiere, & ne recevrait le benefice de la vie. Mais la vertu du Ciel par son influence vitale les tire dehors en l'esprit primitif, qui réply d'icelle la depart & dilatte en toutes especes & chacune d'icelles, selon que leur nature & compositiō le requiert. La vivificatiō provient donc de la purification que font les Astres en influant: avec laquelle decoule aussi une vertu d'augmentation & restauration. Car estant en continuel mouvement ils sont aussi en continuelle action d'influer; & par consequent en perpetuelle vivification: incessamment adjoustant vie à vie. Ce qui ne se peut faire, que l'augmentation ne s'en ensuive, avec la conservation & restauration: L'une par l'indeficient entretien de la vie ; l'autre par le resournissement infiny de ce qui s'employe & depart aux generations des especes: cōme il se void appertemēt en cette premiere matiere corporifiée; laquelle engrossie par l'impregnation celeste se nourrit, multiplie.

plie & accroist de soy mesme, par une vive source d'affluement & accroissement qui flue inepuisable. Qui est la cause qu'elle est nommée dragon ou serpent luxuriant en soy mesme: Toujours renaissant & germinant comme les vegetables, en quelque lieu qu'il soit. De sorte que tout endroit & place qui en aura esté une fois peuplée, n'en sera jamais despourvue, quelque lavement ou brullement que l'on en puisse faire. Et voyla certainement une des marques plus insignes avec laquelle on puisse discerner cette matiere premiere. Ce sont donc icy les principales vertus que cet esprit universel receut des influences celestes dès le commencement du monde, & recevra jusqu'à la fin; produisant toujours des effets merveilleux en tous les membres de ce grand corps universel. Mais on me pourroit demander pourquoy cette premiere matiere que j'ay dit avoir receu du Ciel tant de pures & vertueuses influences, est ordinairement trouvée farcie de tant de vicieuses qualitez? & comment les retient elle apres les avoir receües, veu qu'elle est sans cesse en besongne aux actions de separation, vivification, augmentation, conservation, & restauration? car si elle ne separe, il est necessaire qu'elle mortifie. Et si elle n'augmente, conserve & restaure, il faut bien qu'elle diminue, détruise, & affoiblisse: ce qu'à vray dire elle ne fait jamais. Je respondray que les Astres ont double influence; L'une naturelle, L'autre accidentelle. La naturelle est celle qui est innée en eux, & leur fut donnée dès la creation, qui est ce gouvernement de l'univers dont parle Hermes au Pimandre, par lequel ils l'entretiennent en son estre, le gardent & conservant par leurs vertus de destruction, decadence, & aneantissement des vertus de cette influence, dont l'Esprit de l'univers est incessamment fourny & doué; comme nous voyons; lequel les applique & fait voir en toutes choses auxquelles il donne accroissement & subsistance. Mais l'accidentelle est celle qui leur survient outre leur nature par les occurrences de leurs situations & regards: Et celle cy change à toute heure, de sorte qu'elle n'est jamais semblable: & n'a puissance que sur les effets de la matiere, & non sur la matiere mesme. Car quelque maligne influence qui arrive, nous voyons que la terre en son centre ne laisse pas à deuement faire ses operations, & sans cesse produire animaux,

maux, vegetaux, & mineraux. Que s'il arrive quel quefois des mortifications, cela procedae seulement de la malice de l'aspect qui ne touche que la superficie des corps, c'est à dire la masse excrementeuse, & non pas la substance interieure, qui est la chose mesme. Et de vray cet accident se change, tellement que cette influxion opere tantost une chose, & tantost une autre toute contraire: Ce que ne fait jamais la naturelle & principale, qui demeure fixe & permanente en son poinct. De la se doit tirer une conclusion que la matiere premiere comme simple de soy ne reçoit sinon les vertus celestes, qu'elle reçoit & garde encore en sa terrification. Or il faut declarer comme elle les retient; afin de prouver ce que dit Hermes, que sa force demeure entiere estant convertie ou muée en terre, d'autant que toutes les vertus celestes descendent & conviennent au centre de la terre: & que leurs cours ne tendent sinon à l'information de la matiere qui est comme un recepracle des Idées supresmes. Cette matiere mesme estant pleine de formes, non actuellement, mais par possibilité, se diversifie par innombrables specifications. Ainsi n'est elle pas proprement corps, mais quasi corps; & continuelle compagne des corps, que toujours elle appetite par un desir d'information vers laquelle sans repos elle se meut & achemine. Laquelle motion & acheminement luy arrive par l'action du feu celeste que j'ay cy devant dit estre le premier moteur dans le Cahos. Ce que les anciens poëtes comme Orphée, & Hesiodé ont décrit sous le nom d'amour, & que l'Homere & Pindare François, Ronsard, a divinement chanté en cette inimitable stance.

*Je suis amour le grand maistre des Dieux,
Je suis celuy qui fait mouvoir les Cieux,
Je suis celuy qui gouverne le monde:
Cui le premier hors de la masse éclos.
Donnay lumiere, & fendy le cahos,
Dont fut basty cette machine ronde.*

Puis donc que cette matiere de son propre naturel & desir tend à se corporifier, qui pourra dire avec raison valable qu'en se corporifiant nature la despoille & prive des vertus mesmes qui causent sa corporification? Et
puisque

puis que venant à prendre corps elle se convertit premièrement & prochainement en terre; Qui voudra nier que cette terre ne soit douée de ses mesmes vertus? Car jaçoit qu'à cause de la conmixtion & concurrence des elemēts elle ayt quelques impuritez, si est-ce qu'en son profond elle est toujours tres-pure: de sorte qu'apres sa purification le plus puissant & actif de tous les elemēts, qui est le feu, n'y a plus de puissance destructive, car elle le surpasse en perfection & subtilité. C'est pourquoy elle penetre si promptement tous corps, les vivifiant & augmentāt en force: restaurant & conservant en eux ce qu'elle y trouve estre de sa nature, assavoir l'humide radical; que par sa subtilité ignée elle purge & separe des excremens qui l'enveloppent & taschent à le suffoquer. C'est en un mot cette excellente medecine que Salomon dit estre tirée de la terre, & que l'homme prudent ne desdaignera point. C'est encore le sel precieux auquel ce grand Docteur des Docteurs compara ses Apostres, comme au tresor plus exquis que les Cieux ayent produit. Car il eust aussi tost dit vous estes les diaments, les rub's, les perles, l'or où l'argent de la terre, s'il n'eust bien sceu que toutes ces choses, quoy qu'admirables, n'ont rien en elles de comparable à ce sel general: auquel seul elles doivent l'hommage de leur glorieuse perfection. Cette medecine opere comme le feu en consommant l'impur qu'elle separe du pur, par un banissement perpetuel des parties Etherogenes; & une adoption des Homogenes. Le Ciel ayant donc engendré cette vierge dans la matrice de la terre, elle a justement retenu les vertus de ses parents. Et comme l'enfant qui est naturellement participant des humeurs de ses pere & mere, par la conmixtion de leurs semences, y est esté des sages anciens apellé d'un nom proprement composé des noms de ses deux geniteurs, assavoir Androgine; que les poētes ont dit Hermaphrodite; par ce qu'il ne pouvoit encore estre appellé homme n'y femme, estant incapable de produire les effets de l'un n'y de l'autre: aussi est il convenable d'attribuer à cette vierge le nom d'Uranogée, où Ciel terrifié, puis qu'estant terre elle à neantmoins en soy, par leurs vertus, tous les Cieux enclos & joints d'un lien indissoluble: desquels e'le fait voir les operations admirables. Dont toutefois j'ay desia fait icy une suffisante ouverture à ceux qui par la lumiere

de leur noble intellect pourront traverser la sombre épaisseur de la forêt noire : & comme dit Virgile , lesquels sera donné d'en haut d'entrer dans les obscurs cahots de la terre .

De la separation du feu d'avec la terre ; du subtil d'avec l'espais , & par quelle industrie elle se doit faire.

CHAP. III.

LA nature tres-sage ouvriere nous enseigne par ses operations propres que nous devons en toutes choses considerer la fin où nous desirons parvenir ; & par où nous devons commencer nos ouvrages. Pour cette cause le prudent inquisiteur des secrets naturels doit avoir vraye cognoissance des principes, progresz , & qualitez , tant internes qu'externes de la matiere ; afin que pretendant accomplir quelque excellent oeuvre il ne confonde la fin avec le commencement , & par regimens fantastiques & sentiers inconnus il ne s'esgare & s'esloigne du grand, plain, & droit chemin que Nature à tracé dès le premier projet & fondement du monde . Le divin Hermes a bien sceu tenir cette voye par la cognoissance parfaite qu'il avoit de la constitution de l'univers : & voulant par Art ensuivre les vestiges & traces naturelles s'imagina tres-prudemment que la terre est le principe de toutes choses : & la premiere qui fut créée par separation dedans le ventre du chaos. C'est pourquoy il entra ainsi discrettement au sacraire des arcanes naturels par la terrification de cette matiere premiere, que j'ay dit cy devant estre nourrie dans la matrice de la terre. Mais comme ce n'est pas assez à un Architecte d'avoir les materiaux d'un edifice , s'il n'a la science de bastir & les mettre en œuvre : Hermes ne se contenta pas aussi d'estre pourveu de la matiere convenable , mais il rechercha & apprit soigneusement les moyens de la mettre en œuvre , à l'imitation du grand Phisicien en la

conféction du monde; creant d'icelle un petit monde auquel il sceut enclorre toutes les vertus du grand, duquel, & sur le patron duquel il l'auroit pris & façonné. Considerant donc que ce qu'il vouloit faire estoit une chose tres-parfaite, & que pour parvenir à telle perfection il falloit commencer par les choses basses & encore grossieres, c'est à dire par la separation de ce qui estoit superflu & nuisible à son œuvre: il voulut premierement divider les Natures contraires, pour éviter la ruyne d'icelle. En quoy véritablement on peut dire qu'il prit l'oyseau par le pied, suivant l'adage: & fit son entrée par la vraye porte & allée qui conduict droictement au cabinet des secrets de Nature. Car separation est le commencement de toutes choses, & la premiere operation qui distingua les membres confus du corps universel. Par la division des difformes amas du cahos commença premierement à s'esclaircir & arranger l'ordre & forme des elements: car sans cette separation le jour & la nuit, le Soleil & la Lune, l'Hiver & l'Esté, seroient encore une mesme chose à present: Les Metaux, & mineraux tant diversifiez, n'auroient qu'un mesme corps: Et tous les vegetaux une mesme semence. Il fut donc necessaire que Nature commençast ce bel ordre & distinction que nous voyons embellir l'univers par l'œuvre de la separation. Mais descendant aux choses particulieres, considerons que cette sçavante ouvriere commence par là tous ses labours. Les generations ne se commencent ny achevent que par separation: & par separation les aliments augmentent & maintiennent tous corps. Que si je voulois m'estendre en la preuve de cette verité par chacune des especes, je m'envelopperois en la confusion du mesme Cahos d'où je ne sortirois jamais pour l'infinité des exemples qui s'offriroient à moy. Je poseray donc ce premier fondement, que nature commence toutes ses besongnes par la separation. Mais comme ce n'est pas assez de sçavoir cela si nous ne sçavons aussi qu'elles choses elle separe, & d'où vient cette vertu separative: il faut examiner cette matiere afin que mon discours marche reglement & par ordre. Toutefois avant qu'entrer en cette lice il me semble à propos de finir cette separation, & declarer combien il y en a de sortes. Or separation en general n'est autre chose que division & distinction des choses

dissemblables ; comme du ciel d'avec la terre ; du Soleil d'avec la Lune ; & autres choses que j'ay desia dites. Comme aussi du pur d'avec l'impur, du chault d'avec le froid, du sec d'avec l'humide. Et de cette definition je tireray deux sortes ou especes de separations. La premiere sera des choses simplement differentes & non cōtraires, comme des parties du monde qui furent separées du premier cahos. Ou bien pour descendre aux particularitez, comme du bois d'avec l'escorce, des feuilles d'avec le fruiçt, de la racine d'avec les branches : Et cette espece sera simplement appellée distinction, parce qu'à la verité ces parties ne sont pas divisées ny retranchées l'une de l'autre : soit que nous considerions les principaux membres du monde, ou bien les particularitez, car, encore que la terre & les Cieux semblent separez à cause de leur situation, sçavoir du haut & du bas, si est-ce pourtant qu'ils ne sont retranchez l'un de l'autre, y ayant une perpetuelle connection & alliance ent'eux, Ainsi que l'on peut recueillir de plusieurs endroits de ce livre. C'est pourquoy Homere non moins admirable en Philosophie qu'en poésie a dit que la terre estoit attachée au Ciel avec une chaisne d'or. D'ailleurs, suivant l'exemple que j'ay n'agueres baillé, les feuilles & le fruiçt, le bois & l'escorce, les branches & la racine, ne sont pas separées & divisées comme contraires, mais bien sont distinguées chacune en son ornement & endroit : ayant neantmoins certaine parentelle & liaison, sans que l'un occupe l'autre, mais s'accordent, s'aydent, & supportent l'un l'autre. La seconde espece de separation est le desassemblément ou desliement des choses totalement estranges, contraires & superflues : qui n'ont aucune connexion de nature avec la substance des choses : comme l'impur d'avec le pur, le froid d'avec le chaud, le grossier d'avec le subtil, & choses semblables. Non pas que je veuille dire ces choses ne pouvoir estre ensemble, mais que leur assemblément & meslange cause par leur diversité la destruction, ou du moins empesche l'action des vertus naturelles innées en la pure substance. Et cette maniere de separation doit proprement estre dite division ou retranchement, lequel Nature pratique en toutes ses productions, afin de rendre libres ses propres actions & vertus en chacune chose. La premiere est donc seu-

lement comme une distinction des parties vraiment dissemblables en situation & figure, mais toutefois homogènes en substance & vertu. Car c'est une chose certaine que le bois, l'écorce & tout ce qui est de l'arbre, participe à cette vertu innée qui luy est proprement particulière, mais générale à toutes ses parties. Quāt est des autres subalternes, il y en peut avoir de dissemblables, c'est à dire, qui reçoivent plus ou moins de substance, mais nō pas de contraires: car un mesme effect ne produit point choses diamétrales en une seule matiere: comme d'une plante salutaire ne peut sortir une vertu veneneuse, encore qu'elle soit salutaire à un corps & mortelle à un autre; ainsi que le verastre qui nourrit & engraisse les cailles, & tue l'homme: ne pouvant pourtant exercer ces contraires vertus en un mesme subject. C'est à dire que le verastre ne peut nourrir & tuer la caille, ny empoisonner & nourrir l'homme tout ensemble. La vertu propre à la plante est donc en toute la plante; & chacune des parties de la plante est véritablement dissemblable en situation & figure, mais non pas contraire en vertu ny substance; car la feuille & le fruit sont de la substance de la plante, & ont plus ou moins les vertus d'icelle. On me voudra peut estre objecter que les choux produisent deux effects divers, selon l'opinion vulgaire, qui estime que leur jus lasche le ventre, & leur marc le reserre. A quoy je respondray que si c'est le propre, de la substance de ceste plante de lascher il est impossible que restriction en provienne: car à dire verité le marc n'est pas de la substance comme il s'esprouve assez en la digestiō de l'estomach qui prend bien la substance du chou par aliment; mais il rejette la masse comme excrementeuse, & qui n'a aucune vertu nutritive, laquelle vertu est toute en la substance & en chacune partie d'icelle. Car la substance a cette propriété qu'elle ne reçoit en elle aucune contrariété, mais seulement le plus ou le moins: Ce que j'entends des actions & vertus d'icelle, non pas de l'essence. Pour exemple de quoy on peut dire qu'un homme en chacune partie de l'homme n'est point plus ou moins homme qu'un autre; mais bien voyons nous que les vertus & actions d'homme sont plus excellentes & puissantes en l'un qu'en l'autre; & en ce membre icy qu'en cetuy là. Le semblable est aux simples dont nous voyons les parties plus ou moins

chaudes ou froides, seiches ou humides l'une que l'autre: ce que leurs couleurs & saveurs denotent, toutefois il n'y a aucune contrariété en ces choses; car nous ne trouvons point qu'une partie d'une plante tue ny empoisonne par trop de froideur, & que l'autre guarisse par trop de chaleur: mais bien trouvons nous par experience que les fleurs & cimes des branches sont plus subriles en action & vertu que le tronc ou les parties plus basses: d'autant que le propre du plus pur de la substance est de s'élever au plus haut: & le moins pur de demeurer plus pres des excrements aux parties inferieures. Ce que Nature a voulu practiquer pour deux raisons, l'une pour orner & embellir la plante par la varieté de ses digestiōs: l'autre pour donner aux humains, voire à tous animaux, ce qui plus ou moins leur faisoit besoin pour la conservation de leur estre: se montrant en cela tres-soigneuse mere, qui prepare toutes choses necessaires & propres, chacune selon son degré, autant que son industrie & puissance le luy permet, car elle ne passe jamais outre une simple perfectiō: comme aux herbes les fleurs & les semences sont les plus parfaittes parties qu'elle ait scieu labourer. Lesquelles par apres l'art cōmençant où la Nature a finy sont par luy conduittes à plus haut degré de perfectiō, par le mesme chemin que tient Nature: scavoir est par la separation: comme il sera dit cy apres. Nature donc par cette premiere sorte de separatiō ne fait que distinguer les choses pour ornement du subject, & utilité des animaux, ou autres parties du monde, entre lesquelles elle a semé & planté une alliance & parentelle reciproque, de sorte que toutes s'entreservent & secourent selō leur naturel & simpatie. Mais la seconde maniere de separation est differente, car par icelle Nature, où l'art a son imitation, divise ou retranche les choses contraires; c'est à dire qu'elle distrait de la substance tout ce qui n'est point de son essence, ains plustost luy est ennemy, estant toutefois avec elle, encore qu'il ne soit point d'elle: cōme le pur d'avec l'impur, le subtil d'avec le grossier, la substance d'avec l'excrement. Cette seconde sorte de separatiō se fait aussi pour deux causes, ainsi que la precedente. L'une pour preserver la pure substance de corruption & de mort; l'autre pour rendre ses vertus & actions plus libres en la despoisillāt de toute feculāce grossiere. Car la chose

impure qui enveloppe le pur de la substance & se mesle parmy, ne cesse de la quereller & combatre jusqu'à ce qu'elle l'aye surmontée & suffoquée, donnant entrée & accès à la corruption mortelle qui ne s'attache jamais aux choses simples & pures, ains seulement aux ordes & composées. Toute substance donc est simple & pure de foy mesme, & par consequent non sujette à corruption ny à mort: comme nous le voyons aux choses superieures elloignées de tous excrements. Mais les inferieures ne sont pas ainsi, car elles habitent au milieu des lies impures du monde desquelles le naturel est de destruire & mortifier: comme celuy de la pureté est de vivifier & conserver. Les corruptions & mortifications viennent es hommes par les lies du monde, dans lesquelles ils vivent une courte & penible vie pleine d'ennuys & de languissantes maladies, ne plus ne moins qu'un criminel enclos dedans une orde & obscure chartre, où il transite entre la mort & l'esperance, parmy l'infection & la vermine, repleu du rebut des viandes gâtées & maluettes. Car tous aliments sont impurs, & portent avec eux les bourreaux de la vie, assavoir les venins cachez desquels en fin la mort nous assassine en trahison par nos propres mains, & de nostre consentement; n'ayant en eux qu'une si petite quantité de substance vivifiante & nourrissante, & encore si fort embarrassée & infectée des excrements, que la digestion de l'estomach la peut malaisément attirer seule. Ces venins entrant & penetrant donc dans les corps avec la substance, ils ne cessent de s'y accroistre & amonceler, jusques à tant qu'ils ayent ofusqué, voire esteint la lumiere de la vie, & maistrise l'action legitime de Nature, qui est la vivification, si par la medecine & separation ils n'estoient empeschez & retrenchez. Ce sont donc les excrements qui causent la corruption, laquelle nous vient de deux sortes. La premiere, de la semence des parents, qui mal sains & corrompus produisent une semence impure & corrompue, qui s'empire de race en race. Et qui toutefois est sujette à la correction des medicaments, qui arrestent le cours de ceste corruption active tendante à mortification. C'est proprement ce maudit Satan qui circuit le monde, cherchant incessamment à detruire les pauvres mondains: Et pour cette cause il rode autour du globe terrestre, c'est à dire, autour des excre-

mens du monde qui ont leur principal siege en la terre, laquelle mesme vomit sa corruption sur les autres elements. Ainsi les hommes vivans d'iceux & en iceux, sont corrompus en eux & par eux, & partant ne peuvent avoir qu'une semence corrompue, qui toujours avec le temps se corrompt de plus en plus. Car nostre age plus vicieux & desbordé que celui de nos ayeuls, a fait de nous pire portée que celle de nos peres; comme il en sortira de nous une plus depravée; qui en fera quelqu'autre capable de la surpasser encore en ses débordements. L'autre source de corruption prend sa naissance des aliments abondamment excrémenteux, par lesquels les corps sont infectez; de sorte que cette infection glisse de pere en fils, comme nous voyons en la lepre, & autres maladies hereditaires. Or ces aliments acquierent cette corruption du lieu de leur generation. Car apres que le souverain auteur de toutes choses eut disposé la confusion qui estoit dedans le chaos, il feit que les choses superieures demeurèrent pures & subriles, & les inferieures ordes & grossieres: d'autant que le naturel des substances est de s'élever vers le lieu de leur origine; & celui des excréments de s'affaisser & rabatre vers le centre. De là vient que le pur qui est dans les animaux & vegetaux s'élève & recherche le haut, les faisant élever & croître jusques à ce qu'il soit delivré des masses excrémenteuses qui l'engluent & attachent à la corruption mortelle, & & qu'il puisse atteindre le lieu où il en soit plus éloigné, afin d'y vivre sans alteration ny defaillance. De là vient que les creatures plus spirituelles & subtiles habitent les lieux hautains comme plus espurez, & vivent d'aliments convenables & pareils à leur naturelle substance. Mais celles qui sont plus corporelles habitent les bas lieux, & demeurent parmy les feces & immondices qui ont leur siege es lieux inferieurs: c'est pourquoy elles sont infectées & gastées, vivant de ce qui est embrouillé & meslé parmy les lies du monde. Car tout ce que la terre & les autres elements (qui sont les receptacles de ces impuritez) peuvent produire, est corrompu & souillé, engendrant par consequent corruption & souillure en tout ce qui en est alimenté: au moyen de quoy le sang acquiert une mauvaise disposition, qui cause la malignité des humeurs, aux uns plus, aux autres moins, selon la portée de

l'inquinement des parents, & la quantité abusive de l'usage des choses corruptibles desquelles procedé la cause de la destruction & mortalité. Car si la terre & ce qu'elle engendre estoient aussi remplis de pureté que le Ciel, tous les animaux vivroient de la mesme vie que vivent les hostes celestes. Mais Nature a estably ceste loy necessaire que ce qui tient plus du corps habite autour de ce qui est plus corporel : & ce qui est plus corruptible & souillé, autour de ce qui luy ressemble : Or la terre est le plus bas de tous les corps, & partant la plus grossiere & corruptible. Riē ne peut donc sortir d'elle qui ne luy soit semblable, si l'art de la separation intervenāt n'oste ceste corruption & impurité, tirant ce qu'il y a de pure substance dans les corps: ce que le vray Philosophe peut faire avec industrie. Je n'ay & n'auray jamais aucun dessein d'offenser les Medecins, qu'au contraire j'honore ainsi qu'il est ordonné; Mais je m'estonne, avec beaucoup de gens doctes, du peu de soing qu'ils ont de porter les Apoticairez à une plus utile curiosité en la preparation de leurs medicaments, puis qu'ils se trouvent si souvēt frustréz du succès esperé de leur vulgaire procedure: car ils veulēt guarir & restaurer les corps malades & debilitéz, leur brassant quātité de breuvages esquels il y a tant de feces impures & grossieres, que le peu de substāce en qui gist la vertu aydāte, est submergé dās le venin, & n'a pouvoir d'agir cōtre le mal; ny la Nature de luy ayder à cete action, parce qu'elle mesme est travaillée en ce confict, autant ou plus par l'impurité du remede que par la maladie. C'est donc vouloir combattre la corruption avec des armes corrompues & corrompantes: ce que j'estime estre impossible. Car, ainsi qu'a dit le Petrarque, jamais les fleuves ne se sont taris par les pluyes; ny le feu esteint par les flames. Le corruptible adjoint au corruptible augmente la corruptiō. Ils taschèt aussi de restaurer le malade debilité en le nourrissant d'aliments qu'ils tiennēt de plus facile digestiō & moins impurs ou subjets à corruption: mais ils ne cōsiderent pas qu'ils avancent fort peu; & que les alimēts quelque electiō qu'ils en facēt ne peuvēt profiter, d'autāt que n'ayāt aucune action ny force destructive capable d'exterminer ou amoindrir la cause du mal, ils servēt seulemēt d'un debile soustien à la miserable vie rebuschāte de foiblesse, qui pour cela ne laisse pas à expirer;

rer; si Nature ne fait d'elle mesme quelque effort, & se revolte contre ses ennemis pour la contregarder de leurs mortelles atteintes : ou bien qu'elle en soit garantie par medicaments exquis, elabourez par industrieux artifice à pureté & perfectiō surnaturelle: l'incorruption vertu desquels restablisſe sa pristine vigueur, & par mesme moyen desracine l'origine de la maladie. Car tout vray medicament doit faire ces deux operations de purger & restaurer tout ensemble. En quoy gist tout l'art de la medecine : bien qu'aujourd' huy la moindre de ces deux parties soit en usage, assavoir la purgation : & que la plus excellente, qui est la restauration, soit abolie, ou negligée par paresse ou avidité. Qu'ainsi ne soit, void on quelques unes de leurs potiōs entrant au corps de l'homme faire autre effect que de lascher le ventre , & purger bien souvent, nō pas ce qui cause la maladie, mais seulement quelques matieres excrementueuses qui ne touchent en rien le mal: & quelques fois par simples mal preparez, ou dispensez, & improprement adaptez, causer des evacuations superficielles qui offensent avec peril la Nature ja offensée. Laquelle est enervée , tant par le vuide qu'elle abhorre sur tout ; que par le violent mouvement qui se fait en telles purgations, tendant plustost à tuer qu'à guarir. Laquelle violence de mouvement elle ne deteste moins que le vuide; car elle est impatiente aux assurs de ces deux ennemis jurez à sa destruction. Parquoy, la medecine vulgaire ne guarist guiere les maladies obstinées avec ses drogues communes preparées à l'ordinaire. Que si quelqu'un entre plusieurs est guarý, cela n'advient par les pilules, bolus, ou breuvages ; Mais par la vertu de Nature qui est encore suffisante pour vincere l'impure quantité meslée en tels remedes, & faire son profit de leur peu de substance. Ou bien que la force venefique de ces choses excrementueuses & corrompantes , poussée & rejetée par la Nature vigoureuse , attire & entraine avec soy quelque portion de l'humeur peccante qui luy ressemble , & ce par attraction & simpatie . Ainsí tel medicament estrange, travaillant le corps esment la Nature, qui pareillement troublée , & voulant resister à cet ennemy, rejette & combat violemment ce qui luy est nuisible & domageable . S'il faut que tout medicament soit convenable & non contraire à la Nature , il faut necessaire-

ment qu'il soit repurgé de tous ces venins, qu'il n'a reçu que de la masse excrementeuse & corruptible. C'est pourquoy le vray medecin doit premierement choisir les choses qui plus conviennent & simpatifent au corps humain; & les purger de leurs impuritez: ou bien qui ayent naturellement en elles une generale vertu & purification innée & cachée en leur interieur. Laquelle purification ne se peut autrement faire que par la destruction & separation de l'impur nuisible; & la restauration du pur qui estoit suffoqué par les immondices. Mais parce que ce n'est point ma profession d'exercer la medecine, ny mon dessein d'en traiter icy d'avantage; n'ayant dit ce peu pour me desyager du destroit où le vent de l'occasion m'avoit lancé; je reprendray ma route; & diray que puis qu'il n'y a rien aux choses basses qui ne soit enveillé, enveloppé, & comme ensevely dans la corruption des extrements & feces qui engendrent mortification, & empeschent la liberté de la legitime substance, & de ses actions, il a fallu que par necessité Nature ait pratiqué le remede des separations, qui se font par division & retranchement du pur d'avec l'impur, du subtil d'avec le grossier, & du salutaire d'avec le destruisant. Mais d'autant que cette admirable ouvriere fait telles operations en cachette, n'y travaillant qu'au dedans des corps par secrette digestion, & sans jamais outrepasser cette perfection simple jusques à laquelle est estendu son pouvoir, qui fait que les Elements corporels ne peuvent conduire les corps où ils sont enclos au suprefme degré de leur propriété: les Philosophes se sont prudemment avisez de separer du tout cette substance d'avec la masse corrompante; & apres cette separation la mener par les sentiers de la Nature, qui sont les digestions & sublimations; au plus haut degré de pureté. Leur acquerant une nouvelle forme par un second engendrement, de maniere qu'ils ont osté aux choses toute leur premiere Nature, qualité & propriété. Ayant pour mieux dire, changé ce qui estoit corps impur, en esprit plein de pureté: ce qui estoit humide & froid, en chaleur & seicheresse. Pratiquant cela non seulement aux especes & simples: Mais aussi au grand compost du monde; qui est nostre esprit universel. Car si l'universelle Nature des choses n'est renouvelée, il est impossible qu'elle parvienne à l'estat

à incorruption & renovation. Regeneration est donc le première fruit que produit separation. Mais comme le grain ne peut rien engèdrer de luy mesme s'il ne meurt & se pourrit dans la terre ; aussi n'est il possible que rien se renouvelle & regenere que par mortification precedente . La mortification est donc le premier eschelon pour monter à la separation , & l'unique sentier pour y parvenir. Parce que tandis que les corps demeurent en leur vieille corruption & naissance , jamais la separation ne s'y peut entremettre, sinon que la mortification, c'est à dire , la putrefaction & dissolution, y ait passé. Ce que Iésus-Christ mesme a divinement congnu & fait cognoistre, disant que si à l'imitation du grain de froment l'homme ne meurt , il ne peut acquerir la vie incorruptible . Non pas qu'il vueille dire que cette vie se doive acquerir par la mort corporelle , car s'il estoit ainsi le méchant, scelerat , mourant le mesme advantage du juste vertueux ; Mais il entend qu'il faut que le vieil homme meure, c'est à dire , que l'homme mortifie & separe de luy la vieille corruption qu'il avoit attirée de la semence de nostre premier pere . Or cette corruption est proprement l'intemperance & excès advenu par le mors de la pomme, depuis lequel l'homme n'a cessé de mourir , parce que deslors la terre & tout ce qu'elle produit d'animaux commencerent à estre infestez du venin de ce trompeur serpent caché parmy les fruits , c'est à dire les aliments, par la friandise desque's il aleche les pauvres humains à s'en fouler , & avaler le morceau defendu auquel leur mort estoit cachée . Et le serpent est le corrupteur que je nomme Satan, parce qu'il rampe sur la terre, & la circuit incessamment , se mellant & glissant en elle, & ce qu'elle produit d'animaux, vegetaux, & mineraux, afin d'enpoisonner le monde , & introduire en l'homme la tyrannie de la mort. De cette intemperance & excès de vivre est sortie la privation de vertu , le vice n'estant proprement qu'un bannissement de justice , & justice rien plus qu'un temperé desir & continuel progrès au bien. Il faut donc que cette intemperance & excès meurent en nous, d'autant qu'ils engendrent en l'homme toutes sortes de pechez , & l'esquillonent à malice & meschanceté. C'est pourquoy il nous est commandé d'estre sobres ; evitant gourmandise & yyrongnerie , geniteurs principaux des

desirs charnels : Et que nous jeussions afin d'alentir la pernicieuse vigueur des flammes intestines qui meuvent nos sens, & allument nostre sang aux corruptions. Or est il bien reconu par ceux qui ont anathomisé l'homme, qu'il y a deux hommes en luy ; l'un celeste & immortel, l'autre terrestre & corruptible: l'un qui est le captif, & l'autre la prison. Mais c'est une grande question de sçavoir comment il se peut faire que le celeste ensevely dās ce gouffre infect & gaste y puisse conserver sa pureté essencielle? Car on tient tres certain que la liqueur pour excellente qu'elle soit perd ce qu'elle a de precieux au goust, ou à l'odeur, si elle est long temps enclose en un vaisseau putris. Et que le plus sain homme du monde courra fortune d'estre infecté s'il habite dans une maison pestiférée. L'homme celeste est bon & sincere de soy ; Mais joint au terrestre, à qui l'impureté & les vices sont naturels, il est bien malaysé qu'il n'en soit entaché. La depravation de cette pureté essencielle provient sans doute du mors de cette pomme, qui est, à parler naïvement, l'intemperance des aliments confits en pernicieuse & contagieuse corruption. A cette cause il est donc besoin de mortifier cette intemperance & corruption, pour rembarer ce vieil destructeur de l'un & de l'autre homme & de regenerer par une nouvelle vie ce qui approche de l'incorruption du pere celeste de l'homme. Or nostre restaurateur Iesus-Christ, nous a seulement enseigné deux moyens de regeneration, l'un par l'eau du baptesme, l'autre par le feu du saint Esprit. L'eau est celle qui lave les taches, le feu est celuy qui consume & separe toutes impuritez d'avec la pure essence. Et tout ainsi que son precieux sang (qui est la vraie eau) purge les vices & sauve l'homme de la mort que la corruption mortelle du pere terrestre luy a procurée, L'eau dissout & purge aussi les lies & ordures excrementieuses qui engendrent corruption en toutes les substances. Le feu du saint Esprit consume & separe l'impureté excrementieuse des pechez: le feu semblablement divise celle de la substance des choses, laquelle à cette occasion doit estre mortifiée afin de se regenerer. Et cette mortification est la putrefaction & digestion qui la rendent plus apte à recevoir le benefice de separation. Cette mortification se fait en nous alors que le Soleil du saint Esprit dardant ses divins rayons autour du globe

interieur de l'homme, qui est le cœur, ils l'eschauffent jusqu'au centre, & y consomment peu à peu les corrompantes affections du vieil Adam. Le feu chimique en la mesme sorte reverberât les pointes de ses flâmes autour du corps qu'il veut purger, a cette vertu de brusler & aneantir ce qui y est d'impur & d'esrange nature, selon le plus ou le moins que cette impurité est rebelle & inobediente à dissolution & separation, qui puis apres s'accomplit par distillation. C'est d'oc le droit chemin que la nature tient aux regenerations de toutes choses, lesquelles n'auroient aucun effect louïable en la medecine si elles ne renaissent par le moyen du feu & de l'eau. C'est pourquoy apres leur seconde nativité elles demeurent libres en leurs forces & actions, qui paravant estoient enfouyes dans la masse excrementeuse, & ne pouvoient exercer les fonctions vitales dont le Ciel par sa benigne influence les avoit enrichies, ne plus ne moins que l'homme estant encore emprisonne dans la chartre du vieil Adam ne peut produire aucun acte louïable & vertueux. Mais avant que m'embarquer d'avantage à desduire la pratique de ces choses, je reprendray l'ordre encōmencé : assavoir qu'ayant desiny la separation & combien il en est d'especes, je declareray maintenant qu'elles sont, & de quivient la vertu separative. J'ay suffisamment adverty les curieux qu'ẽ tout corps il y a deux parties, l'une est l'excrement; & l'autre est la substâce. L'une qui est essentielle, l'autre qui est accidentelle. Or la substâce simplement considerée comme j'ay dit, est toute pure & sans corruption aucune: l'excrement au contraire totalement impur, se meslant avec la substâce est ce qui la gaste & pervertit sa pureté. La generation & formation de la substâce a este suffisamment esclaircie aux deux premiers chapitres de ce deuxiesme livre. Il reste maintenant à deschiffrer l'estre & les qualitez des excrements. Surquoy j'inferẽ de ce qui a ja esté dit, que rien ne se doit separer sinon les excrements, posant ce fondement qu'il n'est rien au monde sous-lunaire entre les choses passibles, qui soit vuide d'excrements. Car lors que Dieu separa les parties du monde, il se feit un ravallement & affaïssement de ce qui estoit plus grossier en la matiere premiere, comme plus pesant & moins subtil. Et de l'amas des feces

qui

qui s'assemblerent en bas autour du centre , se forma la terre pour veue de la vraye substance : mais confuse dans l'espaissieur grossiere d'icelle, apres que Phœbus eut tué le monstrueux Python, enflé de l'humeur veneneuse qui s'estoit engendrée parmy le limon terrestre. C'est à dire qu'apres que le sec inné eut beu l'humidité superflue par l'operation de la chaleur naturelle. la terre commença de sentir les actions de cette substance cachée dans son sein. Laquelle substance est cette matiere spiritueuse non jamais oisive , mais incessamment empeschée à engendrer & vivifier. Laquelle proprement doit estre en cet endroit appellée terre , parce qu'elle est vrayement la propre & vertueuse substance de la terre , & celle seule qui engendre tous corps par sa propre corporification, selon les idées des individus. Ce qu'autrefois j'ay despeint en l'Ode Pindarique dediée au grand Duc d'Allençon mon tres-honoré seigneur & maistre ; de laquelle je rapporteray icy quelques vers à ce propos.

*L'esprit porté sur la face
De ceste indigeste masse,
L'environnant tout autour,
Feit separer la matiere
Pesante, de la legiere,
Et la noire nuit, du jour.
Puis de l'humeur amassée
Le corps plus pesant & froid
Feit la roideur compassée
Que d'un serrement estroit
L'eau ou l'air contrebalance
D'un poids si ferme & egal
Que sans souffrir mesme mal
Ne peut choir en decadence.
Puis versant l'ame au dedans
Et les semences du monde,
La fait nourrisse seconde
Du Ciel & des feux ardens.*

Or d'autant que de cette separation universelle , ce qui estoit plus igné & subtil choisit le haut pour son siege ; & ce qui estoit grossier & massif devala bas pour s'y reposer ; il advint que les corps celestes estoignez & separ-

rez de toutes feces immondés restèrent immortels, s'estendant en rondeur, tant parce qu'ils s'esleverent d'un mesme vol dès le commencement, qu'à cause que le naturel des choses éternelles desiré la forme ronde, qui est la seule forme indeficiente & accomplie. Il advint d'autre part que les grossieres & terrestres demeurèrent subjectes à corruption & à mort, pource qu'en la corruption se joignit un assemlent de choses contraires, scavoir est des elements differents en qualitez, comme chaleur avec froideur & moiteur avec secheresse. A quoy se mesla aussi la commixtion de ces feces impures qui estoient proprement la lie de la premiere matiere universelle, qui d'elle mesme ne fut pas créée pure comme imaginent quelques uns, car tout ce qui en seroit sorty & sortiroit encore n'eust onc esté asservy à la mort. Et qui plus est, aucune generation ne pourroit estre faite au monde inferieur, ny ayant point d'alteration ny mutation des formes, qui n'auroient toutes qu'une mesme face : sans distinction de haut ny de bas. Les choses demeureroient esgalement pures & subtiles, & par consequent privées d'ornement : voire à parler franchement il n'auroit esté fait aucune creation de la matiere ny du monde. Ce fut donc chose necessaire d'entremesler ces feces grossieres à la substance subtile : Car où il n'y a que pureté il n'y peut avoir d'action, parce que rien ne peut agir sans patient ; le pur n'ayant nul empire sur son semblable, ny l'impur sur son pareil. Or la Nature qui est en continuelle action pour separer le pur d'avec l'impur, à la conservation de l'essence & accroissement de la vie, a pour son unique subject cette substance entremeslée d'impuritez, laquelle retenant tousiours l'estat & le naturel de sa premiere creation, ne se nourrit, multiplie, & accroist, qu'avec nourriture multiplication, & accroissement de feces, qui luy sont non pas cōsubstantielles, mais compagnes de naissance, ou soeur uterines. Qu'ainsi ne soit, ceux qui ont par divine inspiration trouvé le moyen d'extraire cette premiere matiere, & de la corporifier à l'imitation de nature, savent par experiance que quelque pureté, netteté, & clarté qu'elle semble avoir, si est elle accompagnée de force immonditez terrestres, qui s'entirent avec grande industrie. D'avantage il me semble avoir desjà par preuves assez vallables fait connoistre que :

tout :

tout corps massif est alimenté & maintenu, non de cette terre visible & excrementeuse, ains seulement de cette matiere spiritueuse, & nous voyons pourtant qu'ils sont tous pleins d'excremens: & que toute leur masse mesme n'est autre chose qu'excremēt, auquel cette matiere spiritueuse propre à se corporifier est logée invisiblement: car soit que nous mangions ou beuviōs tout ce qui entre en nostre estomach en ressort par les conduits à ce destinez, au mesme poids & quantité que nous les avons pris. Ce n'est donc pas de la masse que nous tirons l'huile de nostre vie, mais bien de cette pure essence & substance cachée en son interieur. Bref, excrement n'est autre chose que l'impur domicile de cet esprit nourrissant, & comme un chariot qui le porte aux lieux où s'en doit faire la distribution pour y accomplir la separation & la digestion requise. Les arbres & les plantes n'ont elles pas une masse excrementeuse incorporée en elles; & cette masse est elle pas le suport & conduite de cet esprit vivifiant & vegetant qui les fait croistre? je ne dy pas que tout ce qui est corporel en l'arbre ou autre individu soit totalement excrement: car en chacun habite je ne sçay quelle partie des substances que je ne puis bonnement appeller corps, mais seulement apte à se corporifier en quelque sorte, ce que nature ne peut faire d'elle mesme. Car jacoit que ce qui se void & touche soit veritablement engendré par la matiere corporifiable, si est-ce toutesfois que ce n'est point le corps substancial, & n'apperçoit on rien qu'excremēt. De sorte que nature ny fait jamais rien apparoitre de ce qui est l'essence de la vie, & la substance de la chose; ou pour dire plus clairement ce qui est de la premiere & derniere matiere: Mais l'art dont l'industrie outre-passe le simple pouvoir de nature, le peut bien faire. Car l'ingenieux phisicien considere qu'encore qu'aux creations naturelles la spiritueuse matiere & substance des choses ne se trouve jamais pure, si est-ce qu'estant meslee parmi les feces, il s'ensuit qu'elle leur est etherogene & estrange, parce que nous la voyons separable aux digestions de l'estomac; qui rejette les excremens, & retient seulement la substance: nō pas que cette separation tombe au sens de la veue, mais de l'intellect, par l'aparition des effects, lors que nous voyons les feces separées & rejetées à part comme inutiles à maintien de l'essence des

corps. Puis l'augmentation, restauration, & vivification qui arrive aux corps par cette substance nous le certifie: mais nature nous cache l'operatiō qui fait ces actiōs. La substance estant donc separable, il faut bien que la pureté soit innée en elle qui est homogene & semblable en toutes ses parties. Or cette pureté ne peut estre descouverte ny tirée en lumiere par nature, qui ne besongne jamais que simplement pour conduire les choses à la perfection de son dessein. Mais l'artiste regarde que la chaleur est la seule voye & l'outil dont nature se sert pour parvenir à cette perfection, & que le feu est l'unique purgateur & separateur qui tend toujours à parfaitement purifier. Puis voyant qu'en tous corps il y a quelque substance pure en son centre, laquelle se peut separer par nature, si non du tout exactement, au moins selon l'estendue des forces de cette nature; il se resout à prendre le mesme chemin & se servir du mesme instrument que la nature a pris, sçavoir le feu, & le conduire de sorte que sans destruction de cette substance qui est pure en son centre, il bruste & separe tous excrements, jusques à ce qu'ayant atteint une tres-grande pureté, il apperçoive que ce feu n'ait plus de puissance destructive, mais plustost une action propre à la conserver, exalter, & y introduire une rincture & qualité pareille à la sienne; convertissant en fin toute cette substance tres monde en sa nature propre. Le ministre de l'art jugeant donc qu'en toutes choses cette substance est insuse; & que toutes choses peuvent estre brusées, restant apres leur bruslement une cendre que le feu ne peut devorer; il a sagement conclud qu'en cette cendre restée il y avoit quelque tresor caché, non sujet à la rigueur des flames. Si bien que poursuivant son operation il y trouve du sel, qui n'est point engendré par le feu, mais qui reste vainqueur du feu, comme un pur Or de chacun corps bruslé. Ce sel est donc la dernière matiere qui demeure des corps, & non la cendre de laquelle il est extraict en dernier ressort, & duquel par apres on ne peut plus riē tirer: Car s'il se convertit en eau par l'humidité, cette eau se recongelle en sel par la chaleur. D'où l'on tire la conséquence que telle eau estoit le vray Mercure duquel les corps avoient premierement créés: & que cette eau estant cachée dans cette cendre l'empesche de se consumer au feu par bruslement: Tout ainsi que le Mer-

le Mercure universel caché dans le sein de la terre avant la production des corps. C'est pourquoy le docteur Roullasque, appelle en ses escrits cette humidité eau de feu mercurielle, parce que le feu l'engendre & la nourrit, voire augmente sa bonté d'autant plus qu'elle demeure en iceluy plus longuement. Car c'est la dernière operation du feu, que de faire du sel; & le sel n'est autre chose qu'une eau seiche; qui acquiert & conserve son humeur & sa siccité par le feu; qui necessairement se trouve de nature pareille. Ce que je dis icy afin que l'on ne trouve estrange que j'aye maintenu dès le commencement de ce livre que le feu n'est point sans humeur, de laquelle estant nourry c'est force qu'il en participe, puisque toutes choses doivent estre alimentées de ce dont elles sont faites. Tellement que le feu & l'humeur sont comme deux corelatifs qui ne peuvent seulement estre imaginez l'un sans l'autre. Et sans doute les elemens ont une telle connexion & afinité entr'eux que l'un participe de l'autre: & chacun d'eux se trouve en son compagnon. Car la terre contient son eau, son air, & son feu: L'eau a son feu, son air, & sa terre: L'air a sa terre, son eau, & son feu: Et le feu a son eau, son air & sa terre. Sans lesquelles participations il ne se pourroit faire aucune conversion entr'eux: & n'y auroit nulle sympathie ny convenance. On pourra donc recueillir de ce qui a ja esté dit qu'il n'est rien vuide d'excrements: & que excrement & substance sont les deux parties dont tous corps sont composez. & que rien sinon le seul excrement ne doit aussi estre separé du sujet, comme accidentel, & qui n'a nulle afinité avec l'essence de la substance. On pourra semblablement recueillir que le feu est celuy qui seul procure & facilite cette separation. Mais il est temps de dire comment cela se fait, car ce n'est pas assez de proposer que la separation est le commencement des œuvres tant de la Nature que de l'art, ny de sçavoir quelles choses sont separables, si l'on ne sçait comment cela doit estre pratiqué. J'ay cy devant dit qu'il y a deux especes de separation, L'une qui se fait par distinction & ornement, de laquelle je me tairay maintenant d'autant qu'elle appartient à la seule nature, & non à l'art. L'autre qui se fait par division ou retrenchement des parties: qui est celle dont je desire esclaircir la pratique. J'ay

n'aguere dit que toutes choses visibles & palpables sont composees de ces deux parties contraires, excrement & substance. Quant à la substance, elle est de soy simple & indivisible; soit qu'on la prenne generalement pour la premiere matiere de tout, ou bien pour les especes particulieres, selon l'impression de l'idée ou forme celeste qui est infinie. C'est à dire qu'au limbe de l'univers, ou bien en chacune espece des corps composez, cette substance est une en essence, vertu, & qualité Et ne peut on dire qu'en un mesme sujet il y ait une partie d'icelle d'une sorte, & l'autre d'une autre: mais il n'est pas ainsi de l'excrement. Surquoy je poseray ce fondement, sçavoir est qu'il n'y a que deux choses par lesquelles toutes separation s'accomplissent, qui sont le feu & l'eau. Et qu'il n'y a que deux choses separables en tous corps, dont l'une se divise par le feu, & l'autre par l'eau. On doit en premier lieu tenir pour chose indubitable que la nature du feu est de consumer & destruire tout ce qui est bruslable: Et celle de l'eau de laver & nettoyer la substance des ordures qui la souillent. Le feu devore tout ce qui est volatil & de la qualité aerée, parce que c'est sa propre pasture. L'eau divise tout ce qui est terrestre & grossier. Il faut donc qu'entre ses deux extremes il y ait quelque moyenne disposition qui doit estre sauvée & guarantie, n'ayant en soy ny feces ny adustion qui la soumettent au pouvoir de ces deux expugnateurs. Parquoy c'est chose tres-claire que l'adustion & les feces sont les deux corrupteurs & destructeurs de toutes choses. Ce que le divin Hipocrate avoit bien reconnu quand il a dit que toutes maladies viennent de l'air, ou des aliments. Voulant dire que l'excez des viandes pleines d'excrements, & l'air facile à recevoir corruption, & qui facilement corrompt & enflame les excrements par un feu excédant celui de Nature; sont causes de toutes les maladies. Car l'excrement des viandes emplit les corps de terrestres impuritez; Et l'air inflammable est ce qui y engendre la matiere soufreuse & adustible: laquelle aisément concevant l'ardeur, consume aussi avec elle ce qui est de vital & radical emporté par la plus grande quantité de ce qui est volatil & bruslable. Les feces terrestres & l'adustion sont donc les deux auteurs de corruption, & ce qui empesche en toutes choses la vigueur des actions substantielles.

les. Que si nous en desirons des preuves familiares, les puanteurs que la digestion & les excrements rendent, nous en assouvirent trop. Car ce qui sent mal aux choses que l'on brusle, montre bien que ce n'est rien de bon. De mesme est il des puantes fumées des excremens sortant des corps, lesquelles proviennent de la corruption. Mais outre cette corruption qu'ils engendrent, il en provient encore deux inconveniens: l'un est l'empeschement de la penetration; l'autre celuy de la fixation: Qui sont les deux actions plus necessaires à la conservation de la vie. Car ce qui nourrit & entretient la vie doit necessairement estre une chose subtile pour penetrer les corps par leurs plus simples parties, afin de renforcer & substantier, comme une huile secrette, la lumiere de la vie cachée au centre des corps. Que si elle estoit grossiere elle oppileroit, suffoqueroit, voire estoupperoit plustost que d'entrer par voyes si delicates & deliées. D'autre part ce qui tient & maintient la vie en estat, doit aussi par raison estre quelque chose de stable & non fuyant. Que si elle estoit volatile, la mort à chacun moment entreroit en nous, introduitte par la corruption qu'engendre la feculente adustion qui continuellement assiege nostre vie. La terre estreite empesche donc l'ingression, & l'adustion empesche la fixation & stabilité. De cecy peut estre tiré un salutaire advis pour la Medecine; sçavoir que tout vray medicament qui est pris interieurement pour restaurer la vie debilitée par maladie, & dechasser la cause de la mort prochaine, doit avoir deux proprietéz, sçavoir est de promptement penetrer jusques au centre de la santé, & conserver ce centre, en le dilatant & ramenant par tout le corps. Ce que les anciens ont jadis pratiqué avec heureux & glorieux succès. Et depuis quelque temps ce trop aboyé & envié Paracelse, qui reprenant leurs traces a descouvert à sa posterité ce que tant de siecles emmoncelez l'un sur l'autre tenoient enseveli. Face & die qui voudra le contraire: mais j'ose affirmer que sans les operations du feu rien ne peut estre conduit à pureté, ny fixation, qui sont deux parties qu'on doit sur tout rechercher & introduire en tous medicaments. A quoy je suis porté & confirmé par une forte raison: qui est que nul corps vrayement medicinal estant en sa nativité premiere, c'est à dire en sa premiere forme, enveloppé dans

L'espaisseur excrementeuse de ses feces pleines de corruption, ne peut arriver jusqu'au siege de la santé; ny la cō-
tregarder l'ayant une fois rencontrée; parce qu'elle n'a
point cette subtile pénétration, ny cette fixe permanence,
requisse au restablissement de ce qui est gasté & corrompu;
& à la conservation de ce qui est restably. Car il n'y a
nulle apparence que cela se puisse faire par les preparati-
ons vulgaires; soit en substance ou infusion. Quant à la
substance, l'impossibilité se trouve d'elle mesme, puis
qu'elle ne produit sinon une violente purgation qui
tend plus à la debilitation dangereuse, qu'à la restaura-
tion salutaire, ainsi que j'ay desia fait voir. Et quant à
l'infusion il ne se peut par icelle tirer des simples autre
chose qu'un peu de nitrosité qui est en tous corps, avec
quelques parties des feces excrementeuses. D'où proviēt
qu'à la verité l'infusio attire quelque goust exterior de
la chose, mais non pas l'interieure vertu, qui en son cētre
a un goust tout autre que la matiere superficielle. Car il se
void ordinairement que les infusions communes sont tou-
tes pleines d'amertume, laquelle on tasche à corriger par
le sucre ou le miel: n'ayant la pluspart des Apoticares
l'industrie de tirer des choses leur douceur naturelle, de
laquelle nature se resioiit. Car toute amertume qui
vient du sel, à qui on donne communément l'epithete
d'amer, recelle en son profond une douceur qui ne peut
estre descouverte par les simples infusions, mais par le
feu, avec ingenieux artifice. Estant sans doute cette dou-
ceur la perfection de toute medecine. C'est pourquoy
Arnauld de Villeneuve dit, si tu sc̄ais adoucir l'amer,
tu auras tout le magistere. Ce que Brachesc̄o a bien sceu,
comme il le tesmoigne en son dialogue intitulé Demogor-
gon. Pour revenir donc à mon propos, cette douceur
cachée ne se peut manifester qu'elle ne soit entierement
desveloppée & desnuée de ses feces terrestres, & de cer-
te adustion volarille & aérée. Car le terrestre engendre la
saveur estrange à cause des propres excrements du sel; de
la diversification desquels selon la diversité des especes, &
des lieux où ils sont engendrez, provient telle varieté de
saveurs; Car toute saveur est causée par le sel, & plus il y
a de sel, plus il y a de saveur. D'ailleurs ce qui est aéré &
volatil engendre les mauvaises & non naturelles odeurs,
qui par l'adustion & inflammation du soufre onctueux
& brus-

& brullable jette cette puanteur que l'on sent de ce que l'on brulle. Que cette chose volati le soit un excrement il se prouve assez par les puantes fumées des corps brullans desquels s'engendre la suye attachée aux cheminées & planchers enfumez; Laquelle retient l'odeur des corps brullez, & l'amertume des excrements des sels. Et d'abondant se verifie encore par la noirceur & obscurité que cette vapeur imprime en tout ce qu'elle touche, empeschant la plus grande partie de la lumiere & splendeur de Nature, qui desire toujours la pureté, & se voir separée des tenebres, comme il s'apperçoit en tous corps, desquels les plus parfaits reluisent d'un plus grand lustre, provenant de leur pureté: & les autres demeurent plus ou moins sombres selon leur composition plus ou moins embrouillée de ces impuritez: Ainsi que les métaux parfaits, ou imparfaits: Et les pierres precieuses en donnent ample cognoissance. Et si nous voulons quitter ces peregrinations lointaines & estranges, & par le conseil de l'oracle finir nos voyages curieux en nous mesme, recherchant bien les causes de nos indispositions & plus fascheuses maladies, nous trouverons qu'elles naissent de ces infectes fumées, qui obscurcissent la lumiere de nostre santé: d'où s'ensuit un apparent indice de ce qui se fait au dedans. Car l'homme sain, à cause de la clarté interne de sa naturelle disposition porte un visage clair, & vivement coloré: Mais le malade, à peine est il frappé du mal qu'il montre son atteinte en certaine palleur obscure & plombée, qui descolore & ternit le naif de ce premier teinct. Et tout ce changement procedant seulement des fumées de l'adustion & inflammation du soufre excrementeux, qui s'espandent par tous les membres & les infectent de suye sulfurée, jusqu'en leur superficie, par le moyen des pores qui rendent les corps transperçables. On peut encore dire que cette palleur & descoloration procedde aussi de ce que la nature se sentant offensée & assiecée par la maladie, elle fait retirer tout le sang clair & net, au centre de la santé des corps, qui est le cœur, afin d'y rassembler & joindre toutes ses forces, pour virillement combattre & soutenir les assaux du mal; delaisant à cette occasiō l'exterieur despourveu de cette clarté naturelle. Lequel exterieur demeure comme terrestre mortifié & tendant à decoloration & obscurité:

Parce que la terre en laquelle il commence par le mal à se convertir & retourner, est noire de son naturel, ainsi que le feu est clair & candide du sien, comme deux elements de qualitez contraires. La terre donc de son costé comme espaisse & tenebreuse, donne la noirceur: & l'aduction du soufre comme fuligineux & fumeux obscurcit pareillement. A raison dequoy l'un & l'autre sont causes de corruption, destruction, & gasteement en toutes choses. Et n'y a proprement que ces deux qui machinent & pourchassent la ruyne de tout, pour ce qu'ils sont en tout: & n'y a rien icy bas entre les composez qui en soit exempt, hormis l'or, & les pierres precieuses, que Nature a elaborées à perfection, autant qu'il luy a esté possible. Tellement que la mort est en tous autres corps une hostesse perpetuelle, qu'ils taschent d'introniser aux choses pour les destruire. Mais la nature comme pieuse mere & soigneuse conservatrice de l'œuvre de ses mains, a fait armer en leur faveur deux puissants & subtils champions pour r'abatre l'orgueil de ces insolents adversaires, & les chasser hors de leur forteresse. C'est le feu pour l'un, exterminateur de cette aduction sulfureuse: & l'eau pour l'autre, qui separe & emporte cette terrestre feculence. Or comme nature est ingenieuse & subtile en toutes ses operations, aussi a elle laissé l'art doué de pareille subtilité & industrie: Car il n'y a que ces deux voyes pour parvenir aux separations; Que la nature mesme a suivies dès le commencement du monde, duquel les premieres semences informes, vuides, & confuses, estoient dissoutes peste messe dans les eaux, d'où elles furent separées par le moyen du feu de l'esprit du Seigneur estendu par dessus; qui fut le premier agent & moteur en la separation du Cahos, dont il s'ensuivit qu'incontinent la lumiere fut separée des tenebres, les formes distinctes de la confusion, les generations de la sterilité, & la mort de la vie. Tellement que si les choses feussent demeurées confuses en leur premier desordre & meslange de l'impur avec le pur, de l'excrement avec la substance, de la Terre avec le Ciel, & de la vie avec la mort, tout seroit privé d'action, de puissance, d'essence, & de vie, restant toute la masse inutilement gisante en sa confusion. L'artiste donc estant entré en la consideration de ces choses, & voyant que sien ne peut desployer sa vertu jusques à ce que la con-

fusion des excrements & impuritez en soit bannie, il a choisi l'eau & le feu pour ses coadjuteurs, à l'exemple de Nature, dont il a curieusement remarqué l'operation, mesme en la generation des metaux, lesquels sont d'autant plus parfaits qu'ils ont esté mieux mondifiez & digerez dans l'estomac de la terre. Parquoy c'est un point qui demeure fixe & resolu, que le feu & l'eau sont les generaux & principaux moyens de separation. Mais d'autant que la composition des choses est diverse, & que les unes cedent plus difficilement que les autres, il a pareillement esté besoin de diversifier les actions de ces deux, sans toutefois s'esgarer ny escarter du plain chemin de la Nature. Car aux uns l'adustiō & soulfre onctueux inflammable & infectant, a voulu estre tirée d'une sorte, & aux autres la terrestre feculence d'une autre. La calcination a esté inventée avec la sublimation, pour purger l'adustion. Et pour la terrestre feculence la distillation & dissolution ont esté mises en usage. L'on a encore practiqué la dissension pour conserver les corps debiles & de facile inflammation: Mais routes ces choses se font par le feu, comme la calcination, sublimatiō, & dissension: ou par l'eau, cōme la distillation & dissolution. Les manieres & preceptes desquelles sont diffuses en tant de bons livres antiques & modernes que je me deporteray par discretion d'en parler d'avantage, puisque tout mon discours n'y adjoustant rien de nouveau, ny pourroit apporter ornement ny facilité. Il me suffira seulement de dire ce que j'en sçay en general par forme de definition: A sçavoir, que la calcination a esté inventée pour les matieres dures & rebelles à cause de leur continuité & forte composition, qui les empesche de recevoir facilement la separation de leurs excrements sans estre divizez par leurs moindres parties. Et de celle cy proviennēt quatre utilitez, qui sont le bruslement du soulfre impur & fetide; la separation plus aysée de la terreite superflue, & estrange, La fixation du soulfre interne, & la dissolution plus prompte. Car le naturel du feu est de consommer les parties adustibles qui ne sont de l'essence de la substance; de faciliter la division & rejettement des excrements terrestres; de fixer & affermir le soulfre radical: & de multiplier le sel dans les corps, lequel seul peut apres recevoir la dissolution par l'eau. Or je dy que la calcination tombe seulement sur les corps qui

pour leur cōtinuité ceddent à peine: Parce que les esprits ou choses volatiles & legerement fuyantes au feu ne peuvent estre calcinées sans l'adition des choses fixes & difsemblables à leur nature: L'intention ou bur de la calcination n'estant autre que de tirer les sels de toutes choses, parce qu'en iceux consiste la meilleure partie & principale vertu secrette des corps ou esprits, esquels est attachée cette adustion corrompante qui pour ce subiect se doit en toute sublimation laisser aller & evaporer comme inutile: afin de mieux delivrer des feces terrestres cette moyenne substance qui reste, preparée & acheminée à purification & fixation par l'action du feu. Or cette pratique de sublimation a esté trouvée pour ce que la calcination qui ne se peut accōplir sans extrême violence de feu elleveroit le pur avec les feces sans aucun avancement de separation ny purification. Il est bien vray que la sublimation requiert quelque violence de feu, mais c'est alors seulemēt que la chose sublimable est profondement meslée & attachée aux feces ou chaux de quelque corps fixe, pour plus arrester & retenir les immondices terrestres. Et certe maniere de sublimer est la plus seure; si ce n'est aux choses qui ont leurs feces capables de s'arrester d'elles mesmes. La dessention se pratique pour deux utilitez: l'une afin de tirer l'huile des vegetaux, sans les brusler. L'autre pour mondifier les corps fusibles avant qu'ils soient rendus fuyants. Voyla les trois manieres de separation qui se font par le feu. Il reste les deux autres qui se font par l'eau, sçavoir la distillation & la dissolution. La premiere se fait par l'inclinement & le filtre, afin de tirer la limpidité des choses dissoutes en l'eau, avec l'eau: Car celle qui se fait par l'alembic je la mets au rang des sublimations; d'autant qu'elle se fait par l'eslevation & non par le lavement. Celle cy qu'aucuns tiennent pour indifferente & de peu d'efficace, n'est pas toutefois à rejeter, mais plustost à estimer, comme l'une des principales operations de la nature; qui l'a establee pour seul moyen de separer les immondices terrestres ouvertes & desliées par la calcination precedente, & preparees à la separation: & par ainsi conduire & acheminer les choses à l'avancement de leur perfection; à la pureté de laquelle cette maniere de distiller les esleve & sublime; estant pour ce subiect de quelques sages

diste

ditte secrette sublimation. La seconde opération qui se fait par l'eau, sçavoir la dissolution, est faite par chaleur humide & modérée, comme celle du fient de cheval; du bain Marie; de la vapeur de l'eau bouillante, ou par l'infusion dans l'eau: ou bien par inhumation en lieux humides: mais toutes ces flesches vollent à un mesme blanc, qui est de reduire en eau les choses calcinées; afin que par cette liquefaction les terres en filtrant demeurent assés au fond du vaisseau. La reiteration de cette pratique est tres-subtile & nécessaire; presqu'en toutes choses: Car si par une calcination continue on vouloit separer les plus simples parties d'un compost, & reduire en sel ce qu'il a d'essence salée; il en arriveroit un inconvenient irreparable, car la force intemperée & assidue des flammes sublimeroit & contraindroit à la fuite, la meilleure & plus grande partie de ce que l'on cherche avec tant de soing; de sorte qu'il ne resteroit que bien peu de la matiere soluble avec grande quantité de feces. Outre, que par une trop longue demeure au feu cette matiere restée se pourroit vitrifier. Il est donc meilleur de ne point gesner ou violer nature par l'excès d'une precipitation, & recourir patiemment aux reiterations. Cet inconvenient m'arriva une fois en la calcination du Cristal commun, que voulant purger de ses excrements pour le reduire en vraye essence par une longue ignition, je trouvay entierement vitrifié avec ses feces, & partant inutile à mon dessein, & à tout autre ouvrage. Car encore que le Cristal paroisse clair, lucide, & transparent, les premieres fumées noires, puis violettes qui se presentent en sa calcination, avec une odeur puante & sulfurée, tesmoignent bien sa terreite excrementeuse: tout ainsi que les blanches qui les suivent sont indices vrais de l'homogeneité de la substance, qui demeure en fin claire & flotante en petite quantité, tant qu'elle soit parvenue à la Nature & consistence de pur sel cristallin: & durant ces reiterations dernieres l'odeur ingrante qui se sent es premieres se change en une tres-souëve & plaisante; semblable à la poudre de violette. Or de la reiteration des calcinations outre les choses predites arrivent deux biens: L'un, que la chose calcinée acquiert par l'accoustumance du feu cette subtilité & permanence aux medicamens desquelles j'ay desja parlé:

L'autre, que ce qui est souvent dissolt acquiert pénétration, ingression prompte & subtile, & puissante vertu de transmuier l'estat du patient, de maladie à santé, de langueur à vigueur, de destruction à restauration & parfait amandement. Voila les voyes ordinaires de toutes séparations qui ne tendent à autre but qu'à sequestrer les pures substances de leurs excrements corrompans, & les eslever de la sourde espaisseur terrestre à la puretéignée: & bref d'imperfection à perfection. Ce qu'a voulu enseigner Hermes, quand il a dit que l'on separe la terre du feu, & pour s'interpreter luy mesme a adjousté ces mots, & le subtil de l'espais. Ce qu'il veut estre fait doucement, & avec grande industrie. Car en parlant de la preparation de l'esprit general du monde apres sa terrification, & par un même moyen ouvrant le chemin à celle de tous individus, il a voulu faire entendre qu'en cette terre il y a quelque chose difficile à retenir & garder, assavoir un esprit leger & volatil qui se conserve par le temperament du feu, & qui au contraire s'esfrancüiroit facilement avec la partie separable qui abonde toujours plus, & surmonte en quantité le plus de substance fixe, si l'on ne gouvernoit l'operation avec patiente douceur, & ingenieuse methode. A quoy l'artiste doit observer une maxime importante: c'est la distinction des trois soulfres, dont les deux sont separables, assavoir l'externe qui se perd par la calcination & dissolution; & l'interne qui disparoît par la seule decoction: Mais le tiers est celuy que l'on appelle fixe: qui est proprement le vray soulfre de Nature, & le propre subiect de la substance, auquel les Philosophes ont donné le nom d'agent, ou grain fix, ou element du feu, en leur compose phisique. Quant à l'externe, c'est le premier volatil & adustible, d'autant qu'il est entierement estranger, & la premiere pasture du feu. L'interne est plus uny & enraciné dans la substance, & partant ne desloge qu'avec plus grande violence & continuation de feu: C'est pourquoy avant son partement il prend toutes couleurs, commençant par la noirceur, qui est la premiere marque de terrestréité, d'adustion, & corruption: & l'avantcourriere de putrefaction & mortification. Puis traversant par les autres moyennes arrive peu à peu à la blancheur, qui est la couleur de l'air, d'où elle monte à la couleurignée,

qui est la rougeur, en laquelle se termine la puissance de l'art, & l'empire du feu: ouure laquelle il n'y a plus de progression. Chose que les Poëtes ont fabuleusement peinte sous le personnage de l'inconstant Prothée qui se transformoit en diverses figures monstrueuses; pour espouventer & destourner ceux qui taschoient à le captiver. Or cette variété de couleurs est causée par le soufre interne, vray autheur & producteur de toutes les teintures & divers bigarremens qu'on void par nature & par art en toutes les choses du monde. Et se peuvent distinctement remarquer en la decoction de ce premier subject universel, ainsi qu'il me les a (comme j'ay delia dit) produites une fois. Mais aussi tost que la blancheur se montre, aussi tost apparoit le soufre de Nature, que Geber dict estre blanc par dehors, & rouge en son interieur: car cette blancheur est en fin suivie de la rougeur, sans autre ayde que du feu continué & accru par degrez, qui a fait dire à quelqu'un des sages que leur pierre au blanc estoit un anneau d'or couvert d'argent. J'ay bien voulu en passant dire ce peu de mots des couleurs que l'on trouve designées en tous les bons autheurs: Non pour presumer d'enseigner icy les preparacions & operations que je sçay bien estre necessaires à l'accomplissement de leur grand Elixir tant exalté & haut loué par eux: Mais seulement pour faire reconnoistre aux curieux disciples de la docte Medée, qui par une soigneuse & profonde inquisition taschent d'entrer au sacraire de la mysterieuse Phisique; quels sont en toutes choses les sulfres qu'il faut oster ou conserver. Croyant avoir assez dignement employé le temps que je desrobe aux negoces œconomiques où je suis attaché, si je puis redonner quelque vigueur & cintille de vie à cette languissante partie de Philosophie naturelle, que les envieux de sa gloire ont ensevelié toute vive dans le tombeau de la calomnie, sous le tiltre odieux de transmutation abusive & falsification des metaux: Quoy que la seule ignorance du vray mystere les empeschant d'en faire la distinction, donne place à leur mesdisance: qui pour tout fondement s'appuie malicieusement sur l'effronterie de certains affronteurs, coureurs, & vendeurs de fumées, qui voillent & couvrent du manteau sacré de cette belle vierge, leur eshontée & impudique sophistication: du fard de laquelle ils

ils charment les yeux des credules; & comme traistresses Sirenes, plongent les curieux en Caribde & en Scille.

*De la montée de l'esprit au Ciel, & de sa
descente en terre.*

C H A P. I V.

CE grand & souverain autheur de toutes choses, prevoyant des le commencement du monde que l'infection & corruption feroient une mortelle guerre en routes choses composées de corps & d'esprits; voulut opposer à cette dissention un remede certain, afin de sauver l'un & ne perdre pas l'autre. Car l'esprit & la substance estant enveloppez dans les corps, & les corps enfouis dans la corruption; Il estoit impossible qu'estans les corps assaillis & surmontez par la corruption, l'esprit logé dans eux n'en receust perte & dommage; & demeurast avec les corps esclave de la mort, qui sans intervalle est aux aguets pour surprendre la nature, & entrer en tous genres & especes pour y exercer sa tyrannie. La preuve en est trop suffisante en la fin naturelle & quelquefois precipitée des animaux, vegetaux, & minéraux, que nous voyons arriver par accident de corruption. Et qui mortifiant les corps il advient que les esprits courent mesme fortune. C'est à dire que leurs vertus vivifiantes sont du tout aneanties. Mais pource qu'en routes ses œuvres cet admirable ouvrier a voulu faire estinceler le feu de l'amour parfait qu'il porte à l'homme qu'il avoit destiné de toute eternité pour l'unique instrument de sa gloire; assubjettissant à luy seul tout ce qu'il feroit de plus esmerveillable en la creation de l'univers: il a en sa faveur estab'y des remedes souverains, tant pour purifier & accōplir les choses qu'il avoit creées pour son usage, que pour le garder & conserver luy mesme contre les assauts de cette corruption mortelle. Cōnoissant donc que les deux parties de l'homme estoient creées l'une en l'autre; assavoir l'esprit au corps; & que le

corps est continuellement assiéé de la corruption, par la sensualité qui l'attire & alleiche à l'intemperance, engendrant l'infection & degast de tous ses membres, il preuit que l'esprit qui en est l'hoste ne pourroit y demeurer exempt de sa corruption contagieuse. Aussi voyons nous ordinairement que l'homme entierement adonné aux intemperances corporelles & desbordé aux sensualitez, devient par mesme moyen meschant & licentieux en tous desbordements d'esprit, faisant banqueroutte à l'amour & crainte de Dieu : à l'honneur & gloire du monde : à la pieté vers les siens : & à la charité à l'endroit du prochain. De sorte que mourant sinistrement veauré dans le borbier de ses crimes, il est impossible que l'esprit ne participe aux peines comme il aura participé aux voluptez. Et considerant que toute la generation humaine depuis le premier excés, advenu par le mors de la pomme deffendue, ne cessoit de courir à ceste mort; & que par ce moyen la ruine de tout l'homme estoit inevitable; il a prevenu ce malheur par un remede merueilleux & hors de la comprehension humaine. Car scachant que par l'esprit & le corps l'homme participoit du Ciel & de la terre, il a voulu que le remede eust semblable participation. Ce qui s'est trouvé en Iesus-Christ nostre unique sauveur, restaurateur, & conservateur, descendu du Ciel en terre, lequel retenant toutefois sa deité entiere, s'est miraculeusement fait homme avec un mystere incompris & incomprehensible au sens commun, d'autant que le salut ne pouvoit provenir de la terre seule où regnoit la corruption; ains estoit necessaire que l'eau en decoulast d'en-haut où est la fontaine de pureté. Il est donc venu en terre pour habiter en nous & avec nous, afin de nous renfermer dans les barrieres de justice & temperance, en nous regenerant à une vie nouvelle, par un changement d'esprit & de corps; mortifiant ceux de corruption & peché, pour donner la naissance à ceux de netteré & vertu. Ce qui ne pouvoit arriver que par luy seul à cause des extremitéz des deux natures qu'il convenoit prendre, se faisant divin & humain, afin de moyenner l'alliance des choses basses avec les hautes, esloignées l'une de l'autre par ceste distance incompatible de mort & de vie, de corruption & de pureté. La terre a receu ce tresor inestimable & trop excedant

dant son merite, par un moyen qu'elle n'a sceu comprendre : d'où, apres la regeneration projectée par l'eau de purification, & le feu du saint Esprit, il est remonté au Ciel, entierement despouillé des accidents & passions corporelles seulement, & non pas du corps qu'il a emporté incorruptible & glorieux, ayant acquis immortalité par sa mort. Et de la dextre du pere il redescendra en terre apres l'universelle conflagration pour renouveler le monde & separer les bons exaltez & deslinez à la vie, d'avec les mauvais deprimez & condamnez à la mort. Voila comme le souverain pere de misericorde a pourveu au salut de l'homme, dont le corps conjoint avec l'esprit a pareillement son conservateur que le Ciel a fait naître au monde, & qui doit estre recherché & descouvert par la lumiere de Nature; estant l'homme pour cet effect doué de ratiocination & jugement, afin de pouvoir cognoistre & comprendre les dons qui luy sont presentez. Mais cet homme qui pour faire une telle recherche, avoit esté créé comme celeste, s'est oublié luy mesme, employant plustost ce qu'il avoit de noble & divin en soy à je ne sçay quelles vanitez frivoles & perissables qu'à l'inquisition de l'utile sapsience, & solide verité. Bref il a mieux aymé suivre l'inclination de la terrestre geniture, que la divine & celeste intelligence, qu'il a laissé croupir en luy, comme une chose indifferente, & qui luy auroit esté casuellement transmise d'en haut. C'est pourquoy de tout temps la race des hommes quasi esteinte avant qu'avoir veu la lumiere? (excepté quelques uns que un Astre favorable a regardé d'un bon œil en naissant,) s'est plus avidement acharnée à la possession des tresors & biens perissables, qu'elle n'a pensé à l'acquisition des celestes dons & precieuses richesses que la bonne mere Nature luy estalle publiquement & en tous lieux, pour le salut & maintien de sa vie, endommagée plustost que secourüe par l'abondance qui est communément enveloppée de mortelle corruption. Et se void clairement que les plus spirituels d'entre le vulgaire ayant aucunement entreveu le brillant esclat de ces richesses infinies, ne se sont amusez qu'à leur superficie; delaisant laschement la divine vertu recelée en leur centre. Ce qui a causé tant d'erreurs, non seulement en leur medecine, mais aussi en leur philosophie, qu'elles

vont toutes deux rampant & chancelant dans les tenebreuses grottes d'incertitude, pour n'estre guidées d'aucune vive lumiere. R'appellant donc les esprits à la clarté qui les doit conduire vers le souverain remede que Dieu a particulierement destiné pour la conservation de l'homme en le comblant des benedictions celestes, j'oseray avec toute l'humilité & sincerité requise & bienseârte à ma portée & profession, non comme Theologien, mais seulement comme simple disciple des Philosophes, crayonner icy quelques naïves cōceptions, que les amateurs de verité pourront autant favoriser qu'ils les trouveront raisonnables. Je diray donc que toute intelligence que l'homme seul communique à l'homme est incertaine & confuse; pource qu'en luy logent ordinairement ignorance & irresolution. Mais celle qu'il reçoit de la lumiere universelle est tres claire, & tres-fermement appuyée sur un fondement inbranlable. Car sçavoir absolument, est cognoistre les choses par leurs causes premieres; & n'y a jamais de certitude aux secondes, jusques à ce que l'on soit parvenu à leur source. C'est pourquoy la Nature des especes ne peut estre cognuë si la cognoissance de leur gêre n'a precedé. Ny les Natures des Microcosmes (dont le nombre est infiny) sans avoir premierement cōpris celle du grand monde qui leur a doné l'estre. L'homme aussi ne peut estre bien cognu sans la prealable cognoissance du Macrocosme, duquel il n'est que l'effigie: non plus que ce Macrocosme sans avoir apprehendé de quoy & comment il est fait. Car en quelle façon pourroit-on cognoistre l'homme qui n'est à son commencement qu'un peu de glaire ou mussilage informe, ny comme il monte à sa perfection, si l'on n'a cognu ceux qui l'ont engendré, non pas les seconds parents, qui sont le pere & la mere, mais les premieres, assavoir le Ciel & la Terre. Et si mesme l'on n'avoit parfaite intelligence de la creation premiere de ceuxcy, comment les pourroit on cognoistre? Tout ainsi que le limbe de l'homme gist en la matrice où il n'est qu'un peu de fange, qui par apres se forme sur l'exemplaire des parents; & par les mesmes progresz & façons qu'ils furent parfaits. Ainsi le Ciel & la Terre, & tout ce qui est en iceux, c'est à dire tout ce grand monde, est comme un limbe & masse dans le cahos, dont on ne peut avoir aucune lumiere si l'on ne

contemple les projectz & progresz de sa distinction & formation. Venons donc à l'original afin d'en cognoistre les extraicts : & par le patron jugeons des choses imitées. Je dy que le premier & souverain createur (qui est comme le point duquel partent toutes les choses, & l'inepuisable source d'où decoulent cette infinité de ruisseaux,) a une nature qui luy est particuliere ; assavoir de produire & conserver tout en l'univers. Car c'est le propre du parfaictement bon autheur de produire & procréer les choses, puis les entretenir & conserver, quand il les a créées. De ce premier effect, qui est la creation, le secret en est caché à tous, & ne l'avons que comme en effigie aux generacions. Mais le second est ouvert pour le moins aux illuminez, comme esleuz & nez de l'esprit; non pas aux enfans de la chair; afin que ces precieuses marguerittes ne soient indignement prostituées aux sales & stupides pourceaux. Or le premier & plus excellent degré de cette conservation a esté fait & enseigné par Jesus Christ, en la maniere cy devant declarée: lequel a voulu estre imité en toutes choses, s'estant avec un mystere indicible luy mesme donné pour patron de toutes les bonnes œuvres qui se doivent faire au monde. Car la Nature marche toujours d'un mesme pas sans jamais quitter ses sentiers qu'elle suit exactement en tous ses ouvraes. Ainsi donc que le pere & commun conservateur a pourveu à la commune conservation des la naissance du monde; La Nature a semblablement fait son project des le commencement, & s'est de tout temps employée à ses productions avec une action continuelle. Car tout ainsi qu'il a esté necessaire que tout salut vint d'enhaut pour la conservation de la partie spirituelle de l'homme, il a esté expedient par la mesme necessité que celui des corps sourdist de la mesme roche; d'autant que des choses basses où est le siege & habitacle de la corruption mortelle ne peuvent proceder salut ny vie. C'est pourquoy le Ciel comme fontaine perpetuelle d'immortalité & perfection va continuellement influant ses vertus sur le corps de la terre, que les Astres benins favorisent de leurs aspects amoureux pitoyables en consideration des mortels affligez : afin d'engendrer en elle par ces influacions un Esprit immortel & vivifiant, qui prenant corps au sein de cette seconde mere a montré & dilatté ses

vertus par toutes les parties du monde ; les departant à chacune creature selon sa portée . Et de là sont procedées les forces particulieres reconues par leurs effets aux herbes , bestes , pierres , & autres choses qui ont tité de cet Esprit general , cette infinité de puissantes proprietéz , qui font quasi miracle en la conservation de nos corps , & de tous autres . Or comme Dieu a bien voulu enrichir les hommes des perfections de son fils , selon l'estendue de leur naturel : Et toutesfois n'a pas voulu que chacun d'eux estant souillé de vice allast chercher son remede & parfait salut en son semblable , mais bien en celuy seul qui estoit le vray Ocean duquel leur estoit decoulée cette perfection . Aussi Nature qui s'est toujours rendue exacte observatrice des volontez de Dieu & imitatrice de ses operations , n'a point establi la parfaite vertu de guarison & restauration aux herbes & creatures particulieres , mais a voulu qu'on la cherchast precisément au centre d'où elle leur est generalmente communiquée , assavoir dans la terre , où cet Esprit vivifiant s'engendre : Car si les simples sont doüez des vertus de guarir , restaurer , nourrir , & conserver , de combien en doit estre mieux pourveu celuy qui les leur depart , & duquel toutes choses les recoivent ? Or pour prouver que la terre est la tresoriere & dispensatrice de ces vertus , la seule experiance journaliere suffit pour toutes raisons . Il faut bien qu'elle les possede toutes , car autrement elle ne les pourroit donner . C'est donc une chose digne d'admiration & d'estonnement que tant de grands personnages ayent consommé le temps de leurs estudes & pratiques à puiser l'eau des simples ruisseaux delia fort esloingnez de la pure limpidité de leur source , comme ayant passé par l'impur limon des terres immondes & ne se sont avisez de courir droit à la propre fontaine . Non que je vueille despriser les medicaments speciaux , mais je voudrois que l'on cherchast le general , sans toutefois delaisser les particuliers . Car jaçoit que celuy la fuisse pour toutes guarisons , si est-ce que ceux cy sont encore loüables pour mettre fin à certains maux exterieurs qui n'affaillent que la superficie , & non pas le centre de la santé . Retournant donc à mon but je diray derechef que la terre est la matrice en laquelle le Ciel a engendré cet Esprit nourrisseur , restaurateur , & conservateur des

corps, duquel seul toute solidité & perfection de guari-
son peut & doit estre puisée. Or comment il faut trou-
ver & prendre cet Esprit puissamment vertueux, tout
homme prudent qu'un sincere desir portera à cette utile
recherche, doit sur tout estre adverty de suivre incessam-
ment le dessein tracé de la main divine, sur lequel Nature
mesme se forme & guide: combien que Dieu excédant
infiniment la Nature ne soit en façon quelconque at-
taché aux raisons naturelles, non plus qu'un souverain
monarque aux loix qu'il auroit prescrites, lesquelles
toutefois ses peuples observeroient sans demander pour-
quoy il les auroit ainsi establies. Mais qui a mieux ensui-
vy les traits de ce divin modèle que le vieil Trismegiste,
qui premier apres le déluge (selon le dire d'aucuns) ayant
ouvert aux hommes les misteres de la parfaite cognois-
sance de Dieu, a parfaitement touché ceux de la Natu-
re? car outre ce qu'il a angeliquement esclaircy la divi-
nité, par le Pimandre, où il manifeste avec une doctrine
admirable, la creation du grand & petit monde; leur
commencement, progres, & durée: continuant d'un
mesme vol cette sacrée Philosophie en l'Asclepe, il sem-
ble que d'un Esprit & voix prophetique il declare haute-
ment la regeneration de l'homme se devoir un jour fai-
re par l'entremise du fils de Dieu, revestu de la robe hu-
maine. Et si a encore industrieusement frappé le mes-
me blanc en la table d'esmeraude, où il dit: qu'ainsi que
toutes les choses du monde sont créées d'un seul subject,
par la meditation d'un, qui est Dieu; son magistere (qui
est cette souveraine & generalle medecine) fera parfaite
& accomplye de cette chose unique par adaptation. Certe
adaptation, n'est-ce pas le miroir où nous voyons en-
igmatiquement representée la meditation divine; pour
monstrer que Nature ensuit necessairement les pas de
son maistre: tout ainsi qu'és autres livres il a tesmoigné
que l'auteur de la regeneration à salut doit venir du
Ciel & se faire homme, vivant entre les hommes pour
leur edification. Aussi dit il en sa table (qu'il a laissée
comme un testament & dernier tesmoignage de l'excel-
lence de ses hautes conceptions) que cet Esprit general
conservateur des corps, auquel il attribue le nom de pe-
re de la perfection de tout le monde; est descendu des
Cieux, à sçavoir du Soleil & de la Lune; qu'il a dit au Pi-

mandre estre les principaux gouverneurs en cette Monarchie mondaine, afin de se corporifier en la terre, qu'il nomme sa nourrice, par le moyen de l'air qu'il dit l'avoir porté en son ventre, d'autant que les influences celestes ne pourroient estre communiquées à la terre, si l'air qui premier les reçoit ne les portoit comme mediateur & leur servoit de vehicule. Et tout ainsi que le divin restaurateur & protecteur des ames n'a rien quitté de sa divinité se faisant homme, aussi dit il que cet Esprit universel conservateur des corps garde & maintient sa force entiere estant converty en terre; c'est à dire en prenant corps terrestre. Dieu a voulu que son propre Fils nostre Redempteur, fust luy mesme regeneré en son humanité par l'eau du Baptesme & le feu du saint Esprit. Non pas qu'au centre de sa Nature il eust besoin aucun d'estre purgé, mais seulement parce qu'il estoit parmy le monde & les hommes souillez de corruption; ausquels il vouloit en tout & par tout estre vray patron de renouvellement & purification: leur donnant un visible & ample tesmoignage qu'il estoit quant à la chair de leur nature; non pas souillé ny corrompu, mais passible & mortel aussi bien qu'eux. Semblablement la bonne mere nature a voulu que son fils premier né, qui en son centre est de substance pure, fust neantmoins renouvelé & comme regeneré par l'eau & le feu; c'est à dire par la separation de ce qui est terrestre d'avec ce qui est igné; de ce qui est espais d'avec ce qui est subtil; & pour dire en un mot de l'impur d'avec le pur. Ce qu'entend Hermes disant qu'on separe la terre du feu: non pas que l'on doive faire separation de la terre propre ny de son propre feu: Car l'homme ne separera point ceux que Dieu a conjoints; mais seulement de ce qui est impur & grossier, d'avec le pur & subtil de la substance de cette terre & de ce feu propre, qui sont les parties ou Elements de nostre esprit corporifié. Mais outre cette intelligence qui se presente la premiere aux yeux de l'intellest, il y en a encore une autre plus cachée: car ayant signifié par la separation de la terre d'avec le feu, celle du gros & du subtil; il a encore voulu dire qu'il falloit separer les qualitez naturelles de ces deux elements, en despoüillant l'humide froideur attachée aux choses terrestres & graves, sans lesquelles elle ne peut subsister, pour revestir la

chaude siccité, qui est de la nature du feu, & par consequent legere & spirituelle : C'est pourquoy il adjouste qu'il monte de la terre au ciel, assavoir d'imperfection à perfection : car Paracelse appelle le feu firmament. Or comme rien ne peut parvenir à la perfection celeste sans avoir premierement quitté l'imparfaite & paisible escorce mortelle, en laquelle proprement surabonde cette qualité de froideur qui cause l'accident de la mortification, comme la chaleur engendre la vie: aussi la tres sage Nature a estably cette reigle qu'il faut que son subject endure & passe par l'obscur noirceur de la mort, pour attendre une claire & candide immortalité & renouvellement de vie : c'est à dire une essence impassible, sur laquelle ny le feu, ny la corruption n'ayent plus aucun pouvoir. Et de vray cette acquisition de vie par la mort se pratique naturellement en toutes creatures vitalles: Car il faut que tout sperme ou semence aux animaux se mortifie en la matrice; & aux vegetaux dans la terre; avant qu'aucune croissance vegetable, ou specification se puisse faire. Que si cette reigle s'observe religieusement aux membres; de combien doit elle estre recommandée & suivie plus exactement au chef? Et si par cette mortification la vie des accessoires acquiert quelque durée; combien plus s'approchera de la perpetuité celle du principal? -Jesus-Christ mesme nous enseigne ces choses par la similitude du grain qu'il a dit ne pouvoir fructifier s'il ne meurt premierement: signifiant le mystere de sa Resurrection que sa mort devoit preceder. Car il voulut mourir pour renaître à une plus durable & glorieuse vie: se monstrant en cela, non seulement exemplaire des hommes, mais vray patron de toute la Nature. Ce saint & docte Hermite Romain reveremment & souvente fois allegué par tous les philosophes naturels qui ont escrit depuis quinze cens ans: Morien, en dit autant du grain fix auquel Nature a donné pouvoir de parfaire & multiplier les metaux. Car il dit que s'il n'est pourry & noircy il ne pourra estre accompli, & sera réduit à rien. Je me suis licentié de dire cecy, afin d'apprendre aux moins instruits comment on doit reconnoître le createur par les simples creatures. Et d'autant que les hommes vulgaires mandient cette cognoissance des choses plus esloignées, faisant comme ceux qui demandent la perfection des

sciences aux escoliers de la derniere classe, au lieu de consulter les vieux oracles des plus sages docteurs : l'ay bien voulu par ces naïves conceptions les conjurer d'employer l'excellence de cette ame ratio cinante qui leur est donnée pour enquerir quel est ce souverain principe, par les choses plus exquisés qui nous donnent & conservent la vie, & à toutes les creatures mortelles. La mortification precede donc necessairement toute entrée à la Vie, & principalement en cet esprit premier né de Nature alors qu'il a pris corps. Car l'on ne peut autrement separer de luy ce qui empesche sa regeneration à vie, & la purification de son essence. Non pas qu'en cette mort il perde son corps par brullement & destruction de feu, ny par la pourriture : mais tout ainsi qu'en la germination des semences la putrefaction n'aneantit point ce qui se corporifie en elles : ou bien tout ainsi que le precieux corps de nostre Redempteur ne fut nullement empiré, destruit, ny corrompu, ayant tousiours en luy ce centre & germe de vie par lequel il resuscita, auquel ces deux natures furent tellement jointes ensemble qu'elles ne s'abandonnerent jamais : car la corporelle retint la spirituelle icy bas autant qu'il fut necessaire pour nostre salut, & l'esprit emporta le corps au Ciel pour sa gloire, apres le mystere accompli. C'est pourquoy en l'exaltation du Mercure ou esprit universel, apres le premier degre qui se fait en sa preparation par la separation, tout ce qui reste en luy corporel & spirituel est rendu volatil, parce que la vertu eslevante surmonte encore la vertu fixante. Toutefois à la fin le fix retient avec soy le volatil par l'action de la chaleur aydante, qui augmentant les forces des deux plus nobles elements aneantit totalement le pouvoir des deux plus imbeciles. Ce qu'a voulu signifier Hermes en l'un de ses traitez par l'oyseau plumeux qui est retenu par l'oyseau sans plumes. Et Nicolas Flamel par les deux dragons l'un garni d'alles, & l'autre non, qu'il a fait représenter en l'une des arches du cimetiere de S. Innocent à Paris. Et dans un autre tableau de pierre à costé du grand Autel de l'Eglise de sainte Genevieve des ardans qu'il a fait bastir. Mais sans nous esgarer dans les destours de ces dedalles, voyons nous pas que tous les vegetables ne cessent de croistre & monter en l'air par la force de cet esprit volatil, lequel

(comme j'ay dit au premier livre) les esleveroit encore d'avantage pour le desir qu'il a de retourner au lieu d'où il est party, s'ils n'estoient contretenus & arrestez par leur propre terre & masse corporelle. en laquelle est caché je ne sçay quoy de fixe. Or pour n'estre accusé de contradiction par quelques uns non encore usitez aux termes communs de nos maîtres, je me veux expliquer, eu les advertissant que je n'entens nullement que cette spiritualité volatile soit ce que j'ay cy devant appelé souphre volatil & separable, qui est l'un des auteurs de corruption : Mais seulement la plus simple partie de cette vapeur primeraine, qui ne perd jamais son interne subtilité & acuité, dont le naturel est de s'eslever & rendre à la perfection. Car sublimer proprement selon le vray sens des Philosophes n'est autre chose que de parfaire ; & d'exalter les matieres d'imperfection à perfection. Tout ainsi donc que ce Mercure a sa substance eslevable, aussi a il sa substance fixable. Quant à la premiere elle luy est innée d'elle mesme : Mais quant à la seconde encore qu'il l'ait en son centre (c'est à dire en puissance) elle ne peut toutefois sortir en effet sinon par le secours de l'art. Et pour monfirer plus clairement par quelles voyes la Nature procedde en ses operations, j'estime estre bien raisonnable de dire icy quelque chose des causes & manieres de fixation. Reprenant donc cet axiome indubitable allegué dès le commencement de ce livre, qu'en l'ordre & constitution du monde est observée une reigle infailible & perpetuelle, que tout ce qui a vie doit avoir quelque durée en icelle, & que rien n'est produit sous le Ciel qui n'ait quelque espede de vie en soy, je diray que cette durée se fait par conservation, aspirant à une perpetuité. Car le but de la Nature est de vouloir perpetuer: estant le propre du bon auteur de vouloir toujours conserver l'ouvrage de ses mains, jusques à ce qu'il soit arrivé au terme de la vieillesse ; & que la lumiere de la vie s'esteigne par les froides bruines de la mort ; aux pieds de laquelle il faut de nécessité que routes choses naissantes se prosternent, par cette inevitable loy imposée à tout ce qui prend commencement, de prendre fin. Que si les choses demeuroient en leur premier extreme, qui est le naistre ou le commencer, sans s'avancer au second, qui est le mourir ou le finir, tout resteroit en son

Cahos, ou pour mieux dire rien ne consisteroit, & seroient les principes de tout subject inutiles, voire destruits d'eux mesmes. Pour eviter auquel inconvenient Nature a estably cet ordre & progression des choses, estant en continuelle action & motion, c'est à dire conservation & perpetuation. Or ce qui estend la vie, & mesme ce qui la conserve, ne peut estre sans quelque fixation & consistence durable contre les assauts de la destruction: Et cette essence conservatrice est en quelques especes plus fixes qu'és autres, à raison dequoy elles sont de plus longue & durable vie, comme plus difficiles à destruire ou mortifier: ainsi que le Cerf & le Corbeau entre les animaux: Le chesne entre les plantes: & l'Or entre les mineraux. Ce qui leur vient de la commixtion des elements en eux plus egalle & plus digeste, en sorte que la mort de qui le propre est de diviser & disjoindre, ne peut si facilement entrer en ces composez trop fermement liez & cimentez par une forte digestion. Et tant plus les corps sont pourveus de ces deux remedes, tant moins sont ils subjects aux accidents de mortelle corruption. Mais parce que la Nature ne peut de soy mesme atteindre à la perfection de cette union & digestion, elle ne peut aussi de tout point sauver ny garantir les corps de finale destruction. Or l'industrie de l'art qui l'a toujours surmontée (encore qu'il soit conduit par elle, & ne puisse rien de luy seul) considerant ces choses s'est efforcé de l'imiter & outrepasser par le propre cours de sa mesme voye. Car voyant qu'en tous corps la conservation & prolongement de vie se faisoit par chose tendante à fixation, laquelle mesme procedoit par union & digestion, (car rien ne se peut fixer s'il n'est homogene & d'une seule Nature, l'artiste a imaginé & practiqué de trouver la mesme chose fixable, & la conduire à parfaite fixation par les mesmes sentiers, ordre, & operation de la Nature, assavoir par la separation des parties estranges, en unissant les homogenes par longue & ingenieuse digestion des choses unies. Mais d'autant qu'il n'y avoit moyen de la separer ny tirer des corps individus & specifiques à cause de cette union compacte, & digestion ja par trop avancée en eux; il a esté contrainct de le rechercher dans les flancs de la mere qui l'engendre, sçavoir la terre, de laquelle toutes choses procedent.

Car le tirer d'ailleurs en son entiere & premiere vertu seroit œuvre inutile, & chose du tout impossible; & de la luy penser redonner seroit un labour long & fort douteux. Qui a fait dire avec raison à certain Poëte:

Icy, ou en nul lieu est ce que nous querons.

Et veritablement ceux-là se sont lourdement abusez qui ont suivy des chemins escartez & tortueux, s'amusant à la commune signification ou escorse des parolles des sages, & non à la vive moelle de leur intention. Ils devoient donc premierement sacrifier à l'infernalle Iunon; car là estoit le chef & la source des choses. Les prudens & mieux entendus commencent routes leurs œuvres par la racine, & non par les rameaux: Elisant (comme dit le docte Bacon) une chose sur laquelle Nature a seulement commencé ses premieres operations, par l'assemblément & mixtion proportionnée d'un pur & vif mercure, avec semblable souphre; congelez en masse solide: O parolles sacrées, esquelles ce bon Anglois, ou plustost ce bon Ange, a clairement despeint cette unique & vraye matiere dont tous les Philosophes ont tant escrit de volumes sous diverses figures, & fabuleux enigmes: non pour la cacher malicieusement; mais pour reserver le privilege de cette cognoissance aux doctes & pieux; qui l'ayant une fois descouverte par leur assidue estude, & cheres experiences, la desguisent & ornent à leur tour. Et pour ne laisser aux maîtres l'opinion que par ignorance j'apporte ce passage en cet endroit improprement, & prenne Martre pour Renard; voulant entendre que cette matiere si ingenieusement representée par Bacon soit ce premier & general Esprit que j'ay pris pour subject de ce livre: je les suppliray de croire que je sçay bien quelle difference il y a entre le pere & le fils; ou entre l'engendreur & producteur & ce qu'il a produit & engendré. Osant dire sans vanité que je cognois l'un & l'autre par raison & experience. Car le sage a voulu instruire les inquisiteurs des principes mineraux pour la confection de la pierre des Philosophes, leur decouvrant la premiere matiere metalique preparée, composée & spécifiée par Nature: Et je traite de la matiere universelle non encore spécifiée; qui se peut proprement dire matiere premiere de ceste premiere matiere metalique; comme estant ce generalissime genre des genre

tans

tant celebré par Raymond Lulle : mais je me suis servy de cette sentence pour exemple & autorité, sans toutefois qu'il y ait rien d'absurde, puisque cet Esprit universel est pere commun du mercure & du souphre contenus & proportionnez par Nature dans cet unique subject des maistres. Or je desire que l'artiste curieux considere icy deux choses : l'une de choisir par subtile imagination une Nature vivifiante & capable de cōserver tous corps : L'autre d'essire une chose qui se puisse de soy-mesme vivifier & r'engendrer. Et ne veux toutefois entendre qu'il faille prendre deux choses ou matieres diverses & separées, assavoir l'une agente, & l'autre patiente, mais bien seulement une qui ayt les deux vertus ensemble de vivifier & d'estre vivifiée. Quant à la vivification active j'en ay desia suffisamment parlé: mais quant à la passive je dy qu'il faut que tout principe ayt son origine en luy-mesme, car s'il naissoit d'ailleurs il ne seroit plus principe. Et puisqu'il donne l'estre à toutes choses il est necessaire qu'en les engendrant il puisse de luy mesme ce refournissement & perpetuelle plenitude : à cause dequoy il est en continuelle action & mouvement à vivification, qui l'empesche de mourir, parce qu'il n'est jamais delaislé de soy-mesme, ayant son mouvement de luy & dedans luy. Ce que Macrobe a subtilement disputé sur le songe de Scipion s'attachant à l'ame de l'homme, combien que sa dispute se peut encore mieux adapter à mon intention, la faisant servir pour l'ame ou Esprit du monde, qui est le subiet que je traite. Parquoy de ses mesmes arguments je tireray cettuy-cy : Tout ce qui se meut de soy est principe de mouvement & en continuelle vie ; celui qui est en continuelle vie ne peut avoir vivification que de soy, il est donc luy mesme vivifiable? Or l'Esprit general du monde est tel. Et puis qu'il se convertit en corps dans la terre ; ou pour mieux dire qu'il y prend son siege pour se corporifier & convertir en terre ; en laquelle (ainsi qu'a dit Hermes) toutes ses vertus, actions, & qualitez demeurent entieres, il s'ensuit qu'estant vital, luy mesme se refournit de vie en se multipliant par sa propre vertu. Ce que nous apercevons en ce Mercure universel lequel se nourrit & refournit toujours dans sa miniere, de sorte qu'encore que l'on en tire ce qu'on pourra, si estce qu'il y recroistra autant qu'au-

qu'auparavant, & en quel que lieu qu'il soit jetté jamais il n'y defraudra. Non pas que je vueille dire qu'il s'engendre de la terre, mais en la terre, par toutes les parties de laquelle il rampe & s'espanche incessamment par multiplication & vegeration. Ce que les anciens ont voulu signifier par ce serpent que Moyse mesme a dit aller glissant sur la terre & se nourrir de la poussiere d'icelle. C'est ce qui a meu les cabalistes de l'appeller Prince des sepulchres, d'aurant qu'il y devore & consume les corps gifans lors qu'il les convertit en terre. Non pas que les corps morts ny la terre soient son aliment, mais ils sont le siege où il se repaist & alimente. C'est le lieu où il se meut, tourne, & coule sans repos, dont Messée adverrit l'ason, luy disant :

*Voy le Dragon veillant, de fureur forcené,
Qui d'esaille bruyante a le corps entourné:
Dont le gasser siffiant fumée & feu desferre:
Et qui par replis tors va baliant la terre
De sa large poitrine, en la poudre imprimant
Les fumeux sillons qu'il trace incessamment.*

J'ay bié voulu mettre en jeu ces deux considerations, non seulement pour faire voir quelle doit estre la recherche de ce Mercure, mais aussi pour verifier que ce qu'il contient de fixable en luy n'est autre chose que cette essence vivifiante, laquelle estant deuement fixée perpetue & conserve la vie en tous corps où elle entre, en dechassant par sa pureté les excrements; & parfaissant les choses imparfaites par sa perfection. Le but de la fixation tant naturelle qu'artificielle est la perpetuation & conservation, qui se font par le moyen de la teinture que le Mercure acquiert par cette fixation. Car la teinture est veritablement la vie & la vie n'est autre chose que ce qui couvre, peint, & colore le corps de ce teint qui le fait paroistre vital; & qui se perd & ternit à l'aborder de la mort. C'est pourquoy Nature a voulu que le sang où consiste la vie feust teint en rouge: & que plus il seroit pur, clair, & vif en rougeur, le corps parust & feust en effect plus sain, plus beau, plus disposé, & plus vigoureux. Comme au contraire estant par accident trouble, espais, & chargé de noirceur aduste, ou change en faulces couleurs,

leurs, le corps sentist & parist la rigueur du mal en l'intérieur, & en donnaist les tesmoingnages au de hors par par son descoloremēt. Nous remarquons le semblable au vegetaux desquels la vigueur vitale aparoist en leur vive verdeur, de laquelle le changement denonce la decadence, & acheminement à leur mort. Le semblable est aux metaux, dont la perfection ou imperfection se discerne par leurs couleurs. L'or a de soy mesme une force aymentine qui attire les cœurs par le lustre brillant de son estincelante & pure teincture, en laquelle Nature a estallé tout ce qu'elle pouvoit de micux, ayant toutefois reservé à l'industrie de l'art de la surmonter encore, voire jusqu'en infinité, par la graduation supresme qu'il adjouste à cette splendeur naturelle qui luy acquiert nom de Soleil terrestre. L'artiste exalte donc par son labeur la couleur orangée en laquelle Nature a borné son pouvoir en ce precieux chef d'œuvre, jusques au plus haut degré de rougeur obscure: par laquelle augmentation les metaux imparfaits sont colorez en certaine quantité au degré naturel par la projection de cette teincture artificielle: montrant bien que cette citrine couleur que la Nature a introduite en l'or n'est qu'un acheminement à la rougeur, cū gist le comble de la parfaite vertu de conserver & multiplier. Qui est cause que ce metal, quoy qu'excellent sur tous les autres, ne leur peut de soy départir perfection: ny plain conservation aux corps humains: comme trop vrayement ont presumé & publié plusieurs milieres d'affronteurs, alchimistes & paresseux Physiciens; les uns avec leurs amalgames, fusions, & dissolutions sophistiques; & les autres par leurs infusions fantastiques, & confections ridicules. Mais si ces deux especes de curieux s'estoient un peu plus profondement plongez en cet Ocean de merveilles, ils auroient reconnu que la supresme rougeur acquise, est un accident inseparable, produisant l'un & l'autre miracle par l'excès de sa chaleur qui pourtant ne consume que les superfluites impures, & non la substance des corps, qu'au contraire elle maintient & multiplie en toute egallité: combien que les philosophes la disent estre autant par dessus le feu vulgaire; que le vulgaire est par dessus la chaleur naturelle des animaux. Il est bien vray que Paracelse fait grand cas en son traité des Teinctures de celle qu'il

extraict de l'or par l'esprit du vin, & luy attribue force belles vertus : aussi bien qu'à celles de l'anthimoine & du coral. Ausquelles il semble vouloir preferer celle du Mercure, qu'il dit devenir toute teinture estant une fois conduit à parfaite fixation: & qu'il penetre les corps par leurs plus simples parties à cause de sa pure subtilité. Ce que je ne croy nullement qu'il ait entendu dire du Mercure vulgaire, ains de celuy des sages, auquel seul l'art aydant la nature peut introduire ces deux choses. assavoir teinture parfaite, & fixation accomplie. La teinture est donc, à proprement parler, la pure substance des choses. & le corps n'est que l'excrement. Ce qui se manifeste bien en ce que le corps apres la separation de leur teinture demeurent inutiles, sans vertu. & corruptibles; tout ainsi qu'une charongne privée de vie, mouvement, & couleur virale. Parquoy l'on peut dire que la teinture est le but de la fixation: afin que par sa permanente assiduité au feu elle acquiere une perpetuation & conservation au corps qui la reçoit. Or la maniere de parvenir à ce degré de fixation où gist l'accomplissement de toute l'œuvre, n'est autre que de conserver par prudence les choses legeres & fugitives, & patiemment les accoustumer au feu, jusques à ce qu'ils le puissent souffrir tres-violent. C'est pourquoy tous les bons Autheurs ne preschēt autre chose à leurs disciples que la patience, qu'ils disent esire de la part de Dieu, & la hastiveté de la part du diable. Surquoy je diray pour maxime infallible que rien ne se peut fixer sans precedente calcination, qui se doit faire par la conjunction de l'esprit fixable avec chose entierement convenable à sa nature. & qui le puisse retenir au feu, de calcination, afin que par ce moyē s'accoustumant peu à peu à soutenir la chaleur, il soit plus apte à souffrir l'augment du feu dernier qui donne la fixation. Et la raison pourquoy l'on y doit proceder avec cette discretion, est que voulant par trop de promptitude precipiter cette operation, la spiritualité speciale qui cause la teinture s'envolleroit; abandonnant son corps sans y pouvoir imprimer sa vertu tingente. De sorte qu'il faudroit necessairement redonner à ce corps exanimé nouvel esprit, paravant y pouvoir introduire la couleur desirée: qui est l'un des plus grands secrets de l'art spagirique: car c'est l'esprit qui colore par le moyē du feu. & non autre chose
quel-

quelconque. Or cette teinture accomplie & souverainement exaltée en nostre Mercure, il s'ensuit qu'il s'esleve au suprefme degré de perfection; voire (à parler comme Hermes) qu'il monte au Ciel. Si qu'après avoir enduré tous les tourments mortels, il a repris nouvelle vie. C'est à dire que luy ayant fait passer les tenebreux destroits de la putrefaction, ensevely dans le sepulchre d'un vaisseau, il s'esleve neantmoins à la resurrection par le despoüillement de toutes choses mortiferes & corrompantes; au moyen dequoy il a atteint le souverain degré d'excellence. Ce qui se fait en separant la terre du feu; le subtil de l'espais, & puis en fixant par chaleur graduée les parties ainsi depurées. Mais pour parler sans embage ny enigmes, cette montée au Ciel (qui est la sublimation & exaltation de ces parties elaborées à perfection) ne se feroit jamais si la separation & purification d'icelles n'avoit precedé, & donné lieu à la fixation qui est l'extrefme & dernier but où l'art aspire. D'où nous remarquons qu'elle se fait pour deux fins principales: l'une pour perpetuer la teinture, l'autre pour separer & tirer du Mercure le soulfre volatil & bruslable qui est en son centre, & qui n'en voudroit partir s'il n'estoit importuné par la longue action du feu continuel, qui doit estre réglé, de peur que la precipitation violente feist eslever dès le commencement le pur esprit du Mercure non encore affermi. Ce que le Comte de la Marche Trevisane a couvertement enseigné, disant. *que le fuyant ne s'en vole devant le poursuivant, & que le feu se face de mainte maniere comme il veut estre fait.* C'est à dire que la partie spirituelle ne soit contraincte par ardeur intemperée d'abandonner la partie corporelle qui en fin la doit fixer par l'action de son soulfre interne aydé du feu exterieur & commun, discrettement conduit par les degrez requis: où gist la principale industrie de l'operation. Mais (dira quelqu'un) si la fixation luy acquiert avec cette subtilité penetrante une permanence au feu, comment est il possible que par apres il se puisse derechef sublimer? qu'on luy redonne des aëles de cire, & l'on verra qu'il n'aura point de repos qu'il ne se soit eslevé de terre pour essayer de sortir de la tour où il est enfermé. Qu'on prenne garde toutefois que trop à coup il ne vueille monter, de crainte que le Soleil fonde sa cire, & brusle

ses plumes, le precipitant dans la mer. On fera donc comme le sage Dedalle observant le milieu des deux extremes: d'autant que si le vol est bas, l'humidité des ondes apesantira ses ailes: & s'il est hautin, le feu les brulera. Ne fut ce pas l'impatient & aveugle desir qu'eut Icare de devancer Dedalle qui le perdit malgré le paternel precepte? & d'où proceda le pernicious trebuchement de Phaëton guidant les chevaux de Phebus, à non pour s'estre estimé plus capable de cette conduite que le maître qui l'enseignoit? & qui luy avoit dit:

*D'aller par ce chemin non ailleurs je t'avouë:
Remarque seulement les traces de ma rouë:
Et pour donner par tout une chaleur égale
Trop tost vers terre & Ciel ne monte ny devalles
Car en montant trop haut le Ciel tu bruleras:
Et de vallant trop bas la terre destruiras.
Mais si par le milieu ta carriere demeure
La course est plus unie & la voye plus seure.*

Toutefois ce n'est pas assez d'avoir dit ces choses, quoy que veritables, selon le sens mystique de nos devanciers: Il faut que j'explique leur intention envelopée dans le voile obscur de ces paroles fabuleuses, qui ne sont que pour les experts du mestier. Sache donc tout curieux, & jamais ne sorte hors de cette lice; que quand Hermes a dit que cette chose monte de la terre au Ciel, puis derechef descend du Ciel en terre, acquerant les vertus de tous les deux ensemble, il n'a point entendu par cette montée que la matiere se doive eslever ny sublimer au sommet du vaisseau: Mais seulement qu'en luy redonnant apres qu'elle est parvenue à la fixation parfaite certaine portion de sa partie spirituelle (dont l'Hortulan dir qu'il faut avoir bonne quantité en reserve pour cet effect) elle se dissoudra & deviendra toute spirituelle, quittant sa consistance terrestre pour prendre l'aërienne, qui est le Ciel des Philosophes: puis étant parvenue à telle simplicité, elle sera congelée & ramenée en terre par nouvelle decoction qui se fera par les mesmes degrez de chaleur, jusques à ce que le corps ayt tellement embrassé l'Esprit qu'ils soient rendus inseparables: ainsi aura elle la subtilité celeste, & la fixation terrestre.

Suivant donc toujours le plein chemin de la nature, si cet Icare ne se pouvoit du tout eslever (c'est à dire subtilier) il luy faudra renforcer ses ailes, conjoignant nouvelles plumes avec nouvelle cire : c'est à dire par dissolutions reiterées, que les maistres repetent si souvent qu'ils en semblent importuns : si ce n'est à ceux qui entendent la consequence de telle repetition. Ce qui se fait pour mieux unir les choses en les meslant par leurs moindres parties. Aquoy l'on ne pourroit parvenir autrement, non plus qu'à la commixtion des deux sans la purification de l'un & de l'autre; en gardant toutefois exactement la volatilité à l'esprit delivré d'impuritez terrestres : & acquerant entiere fixation au corps despoüillé de toutes feces internes. C'est donc par les dissolutions que cette chose monte au Ciel : & par les congelations qu'elle redescend en terre. Ce qui est naïvement exprimé par deux antiques vers Latins, que j'ay expliquez en ce quatrain :

*Si le fixe tu scais dissoudre,
Et le dissolt faire voller:
Puis le vellant fixer en poudre,
Tu as dequoy te consoler.*

Ce corps ainsi glorifié montera donc au Ciel sur les ailes de son esprit: puis en la mesme perfectiō qu'il y sera mōté il redevallera en terre pour separer le bon du mauvais: pour conserver & vivifier l'un, pour tuer & consumer l'autre. C'est à sçavoir qu'ē tous les corps où il entrera il en chassera l'impurité, amendant & conservant la pure substance d'iceux, car les reiterées solutions & fixations luy auront donné une force de penetrer les corps, dans lesquels autrement il n'auroit peu entrer. Il faut donc replonger le jeune Hermaphrodite & la delicate Salmacis dans la fontaine, afin qu'ils s'embrassent; & que Salmacis ravie de contentement puisse dire : Avienne qu'en aucun temps ce bel adolescent ne soit separé de moy, ny moy de luy; & qu'en mutuelle felicité amour perpetue nostre conjonction: ainsi nos deux corps n'auront qu'un cœur & une mesme face. Puis faire que l'Isle de Delle apparoisse immobile, portant Apollon & Diane que Latone y a enfantez. Fable qui ne veut nous appren-

dre

prendre autre chose finon que l'on congele & fixe cette matiere dissoute, en laquelle sont contenus le Soleil & la Lune des Philosophes. Je n'entends pas (comme j'ay desia dit) que le Lecteur de ce livre y pense trouver les Mines du Perou pour assouvir son avidité : bien qu'en plusieurs endroits j'aye fait assez voir aux desfillez que je n'en ignore nullement les vrais chemins ; quoy que je ne me lois encore peu resoudre d'entreprendre un si long voyage ; pour certaines raisons conformes à celles qui empeschent le bon Trevisan par l'espace de deux ans apres qu'il en eut parfaite cognoissance par les livres. L'estalle donc seulement icy une drogue precieuse, ou plustost un tresor inestimable que la pieuse Nature nous donne pour l'entretien & prolongation de nostre vie, dont elle a receu de Dieu la charge & protection generale. Ce que je fais à la verité, porté d'un loüable desir de servir au public de toute mon industrie ; apres que l'Astre favorable de l'experience m'a conduit au port salutaire ou je tasche d'adresser les curieux. Car j'ay quelquefois si heureusement traité cet Esprit universel qu'avec une tres-petite quantité j'ay soulagé cent personnes presque accablez de diverses infirmités : Il n'y a nul doute qu'une infinité d'excellents esprits sont entrez fort avant en cette forest profonde & traversée d'obscurs sentiers, qui la voyant remplie de monstres espouventables se sont tellemēt estonnez que rebroussant chemin ils se sont divertis d'une si utile entreprise. Ainsi qu'avec un docte & ingenieux pinceau a mysticquement depeint le gentil Poliphile ; le courage duquel toutefois n'ayant jamais fléchi sous toutes ces terreurs Paniques, luy a donné l'audace de franchir l'un & l'autre bord de cette forest noire : & surmontant tous obstacles l'a conduit sain & sauf au plaisant & desiré séjour de la chere Polia. r'enclose au riche temple de Vesta. L'avoüe bien que le chemin qu'il tint est ouvert à chacun ; Mais tous n'ont pas comme luy le fillet d'Ariadne pour se conduire es destours de ce labyrinthe : & chacun n'est pas un Thesee pour pouvoir surmonter le Minotaure. Il est certain que Nature (comme tres-charitable mere) propose & offre à tous ce precieux & unique tresor de vie : & Dieu, pere universel, tient pour tous en toute saison amplement ouverte la porte de cette caverne fatale.

*Dont à tous la descente est commune & facile;
 Mais de qui la sortie est chose difficile:
 En l'un se voit l'ouvrage, en l'autre est le labour:
 Peu d'hommes engendrez des Dieux ont eu cet honr,
 Fors ceux que Iupiter le juste ayme & supporte:
 Où l'alle des vertus jusqu'aux Astres emporte.*

Il faut donc premierement trouver ce brillant rameau consacré à l'infernalle Iunon; duquel Virgile dit:

*Que toute la forest tient couvert de ses ombres,
 Enfermé de rampars espais, obscurs, & sombres:
 Sans lequel il n'est point permis de devaller
 Dans les lieux sousterrains. Toy dont qui veul aller
 Recherchant la vertu des secrets de Nature,
 Par l'inconnue horreur de mainte voye obscure
 Où la faveur des Cieux te peut seule avancer,
 Cherche-le avec les yeux d'un sublime penser,
 Et l'ayant descouvert, ta main pure & sans tache
 L'empoigne en reverence, & promptement l'arrache,
 Car il suit volontiers l'heureux qui l'a remis,
 Depuis que les destins l'ont une fois permis:
 Sinon, il n'y a force ou fer qui le destache,
 Et plus fort on le cherche & plus fort il se cache.*

Or si la nature a bien eu le soing de cacher ces choses, de peur qu'elles fussent prostituées indifferemment à tous, & que les pourceaux vinssent fleurir la marjollaine, ou, comme l'on dit, fouïller au jardin ou croissent les roses: il ne se faut esmerveiller que les sages anciens & modernes se soient estudiez à ourdir tant de fabuleux voiles & figures enigmatiques pour les couvrir en les montrant: car ils sçavoient bien que la ceremonieuse Nature ne veut point qu'on la voye nuë. Autrement elle n'eust jamais pris la peine de se masquer de tant de formes diverses & d'especes differentes, afin que par l'infinité de ces variables figures, ses venerables secrets feussent preservez du mespris ordinairement commun aux choses trop communes. C'est pourquoy j'en traite encore icy avec mesme solemnité & retenue, pour ne tomber au peril de celuy qui divulga les secrets mysteres

des Deesses Eleufines, qu'il n'est encore permis à nul des mortels d'esclaircir, parce qu'elles veulent toujours demeurer secrettes & chastes, & non pas se voir abandonnées à l'usage public ainsi que courtifanes eshontées. Et si j'en parle dignement à mon tour, ceux qui sont avancez en l'inquisition de tels secrets le jugeront facilement, car l'experience est la vraye & irreprochable maistresse des choses. Au reste l'on ne doit trouver estrange si j'ay quelquefois autorise les operations naturelles & spagiri-ques par quelques conformitez qu'elles ont aux sacrez mysteres du Christianisme, lesquels je n'entens aucunement profaner, ains au contraire en celebrer l'excellence, & les faire toucher au doigt par les tesmoignages du soing que l'Eternel auteur du monde a eu de pourvoir au salut des ames & des corps. Qui a meu certain auteur tresdocte, descrire que la vraye Chimie (que Paracelse appelle Spagirie) suit pas à pas le train de l'euangile, parce que par son moyen, avec l'ayde du feu, sont esprouvées toutes les œuvres & puissantes vertus de la Nature, que les anciens mesme insinuoient en leur vieille Theologie : comme les Bracmanes & Gimnosophistes en leur Gimnosophie : & sur tous les Ægyptiens. Car la magie de tout le Paganisme, ny les fabuleuses involutions des Poëtes n'estoient, & ne signifioient autre chose que le discours de tout ce livre. Ce que le docte & subtil Brachesco a diligemment examiné, quoy que l'envieux Toladanus ayt escrit contre, apres s'estre veu deceu en l'experience du secret que par importunité il croyoit avoir arraché de luy : s'estant imaginé qu'il tenoit l'escume du fer commun pour le Mercure des sages, puis qu'il luy avoit assure qu'il se tire d'une chose vile, de petit prix, & que l'on jette par les ruës : Ne prenant pas garde que les maistres discrets desguisent leur vraye matiere en luy donnant le nom de tous les meraux, sans tromperie aucune : car ceux qui la connoissent sçavent trop qu'elle les contient tous sept ensemble : & leur demanderois volontiers s'ils croyent que le Cosmopolitain ayt entendu parler de l'Acier vulgaire, quand il a dit en son eniëme, que Neptune luy monstra sous une roche deux mines cachées, l'une d'Or & l'autre d'Acier. Il est trop habile homme pour avoir eu une si frivolle pensèe : mais il a nommé sa matiere de ce nom pour la conformer

mité qu'elle a par son lustre poly avec l'acier. Et vrayement c'eust esté chose bien indigne du nom de sage à Brachescio de descouvrir en un moment un secret qu'il avoit peut estre acheté des deux tiers de son age. Mais afin que je dye ma part du sens couvert sous ces Mythologies, voyons nous pas clairement que l'antique Demogorgon pere de tous les Dieux; ou plustost de tous les membres du monde, que l'on dit habiter au centre de la terre, couvert d'une chappe verde & ferrugineuse, nourrissant toutes sortes d'animaux, n'est autre chose que l'Esprit universel qui du ventre du Cahos obeissant à la voix du Seigneur met en lumiere les Cieux, les Elemens, & tout ce qui est en iceux, qu'il a toujours depuis entretenus & vivifiez: car il se loge veritablement au milieu de la terre, ainsi que je l'ay amplement déclaré au commencement de ce livre, c'est à dire, au centre du monde où il est placé comme en son trône, & d'où comme du cœur de ce grand corps, & siege de la vie universelle il produit, anime, & nourrit tout: Mais ce manteau verd & ferrugine dont il est revestu, peut il estre imaginé autre chose que la superficie de la terre qui l'enveloppe, laquelle est noirastre & de couleur de fer, esmaillée & peinte de toutes sortes d'herbes & de fleurs. Virgile parfaitement instruit en tous ces secrets mystiques a donné à cet Esprit ou ame du monde le nom de Iupiter, qu'il fait invoquer à son pasteur Damete pour le principe de ses chants, d'autant (dit il) que de luy toutes choses sont remplies. Et ce Dieu des forests Pan, adoré des bergers, peut estre tenu pour la mesme chose. Car outre ce nom qui signifie tout, on le fait encore seigneur des forests, parce que les Grecs le tenoient pour rector du Cahos qu'ils nomment autrement Hile, signifiant une forest. Orphee en son Hymne l'appelle donc:

*Pan te sort le subtil, l'entier, l'universel,
 Tout air, tout eau, tout terre, & tout feu immortal,
 Qui s'eds avec le temps dedans un trosne mesme,
 Au regne inferieur, au moyen, au supreme.
 Concevant, engendrant, produisant, gardant tout:
 Principe en tout, de tout, qui de tout viens à bout,
 Germe du feu, de l'air, de la terre, & de l'onde.
 Grand esprit au van tous les membres du monde,
 Qui vas du tout en tout les natures changeant.*

*Pour amé universelle en tous corps te logeant,
Auxquels tu donnes estre, & mouvement, & vie:
Prouvant par mille effects ta puissance infinie.*

Saturne, fils de Coëlie & de Vesta, (qui sont le Ciel & la Terre) & mary d'Opis sa sœur, (qui est cette vertu aydante & conservatrice de tout) represente le mesme Demogorgon. Car ses enfans qu'il devore & puis les vomit, sont-ce pas les corps auxquels il a donné l'estre en chacun des trois genres, lesquels en leur fin se reduisent en luy, pour en reproduire de nouveaux: afin que par cette perpetuelle vicissitude, l'ordre estably des la creation du monde, puisse à jamais s'entretenir & conserver? On le peint chenu & sordide: la tette couverte: la main armée d'une faux: & pour sa devise on luy donne un serpent qui se recourbant en figure circulaire, mord sa queue. Il est veritablement tres-vieil, puis qu'il est principe de tout: Il a les cheveux & la barbe blanche, qui luy vont croissant comme il se void en maint endroit, ne plus ne moins que font les choses germinantes. Il est sordide & mal propre de luy mesme, à cause de la terrestre immōdicité qui se joint à luy, pleine d'adustio sulphurée & corrompâte. Sa tette est couverte; C'est à dire que le chef de sa perfectio est caché sous le voile de son impurité, qui le rend incognu de plusieurs; joint la difficulté de son obscure recherche. Sa faux, est la mordante poncticité dont il trache & devore tout. Et le serpent qui mord sa queue, est sa vertu & nature regenerante, par laquelle il se refournit & r'engendre luy mesme ainsi que l'on dit du Phoenix: à cause dequoy on luy donne quelquefois ce nō. De sorte qu'il est toujours comme en ronde & indeficiente croissance, rampant par la terre à la façon des serpents. J'entens de là quelqu'un me relever, & dire que c'est bien mal conceu à moy l'intention des inventeurs de cette fabuleuse description de Saturne, qu'ils ont pris pour le plomb. D'aurant que selon les escrits de tous les sçavants en la generation des metaux, c'est le plus ancien & premier né de tous, par la naturelle congelation du Mercure es veines des rochers. Lequel devore tous les autres à cause de sa crudité qui le rend abundant en Sel; car c'est du Sel que luy provient cette mordante & devorante action; comme il s'esprouve assez par

les coupelles des afineurs, où il revomit l'Or & l'Argent, qu'il a bien eu puissance d'engloutir, mais non de consumer & destruire; parce qu'en leur decoction ils ont acquis une fermeté & fixation capable de resister à la debile chaleur de son estomach avide. Je ne reprove entierement ce sens, d'autant qu'il est conforme en quelques points à la description susdite; mais ne l'estant pas en tous comme est celuy que j'ay deschiffré, je me persuade que si nous passons par le jugement des experts, le dementy ne sera point pour moy; Maye representoit la terre, ainsi appellée, comme ayeule ou grande mere de laquelle cet esprit ou Mercure universel prend sa naissance de la pure & invisible semence de Jupiter, qui est l'air. Car il sort veritablement d'elle par ce moyen; comme explique fort discrettement ce docte Cosmopolitain en ses riches traittez. Ce Mercure est peint avec des ailes en plusieurs endroits, pour monstrier qu'il est fuyant & volatil de sa Nature. Sa teste est couverte d'un chapeau, pour les mesmes raisons que j'ay naguiere alleguées en parlant de Saturne. Il porte un caducée & verge fatale entortillée de serpents, tant pour signifier sa vertu renovatrice, que pour ce que j'ay dit du serpent de Saturne. Avec laquelle verge il ouvre le Ciel & la Terre; & donne la mort & la vie. Or cette verge represente la puissante Nature, par laquelle montant au Ciel & descendant aux enfers, c'est à dire en la terre, il acquiert les vertus des choses superieures & inferieures. Par cette mesme puissance il tire les ames de l'Orque, endort, & ferme les yeux d'un sommeil Eternel, ainsi que chante Virgile. Aussi est il appellé de quelques uns Theriaque & Venin, asçavoir mort & vie; selon l'usage & les doses d'iceluy, parce que toute la vie consiste en temperance & Justice, & la mort en l'excés, qui est leur contraire. Il y a une infinité de semblables mysteres en cette payenne Theologie qui n'ont autre but que celuy auquel je vise. Mais il faudroit un ample volume à part: & craindrois d'ennuyer le Lecteur par les trop frequentes repetitions de mesmes choses. Il me suffira donc d'en avoir superficiallement discoursu ce peu, pour donner à cognoistre que tous ces commentaires mythologiques avec leurs sens historiaux allegoriques, & autres fantasques resveries, n'ont jamais donné

tour ny atteinte aux secrettes fixions Poëtiques ; dont la pluspart ne sont inventées que pour insinuer convertement les admirables operations de la naturelle spagiri-que. Comme entre les autres celle de Iason & Medée. Selon le tesmoignage de Suidas elegamment raporte par Crisogone Polidore en sa preface sur les œuvres de Géber. En faveur de laquelle je me dispenseray du silence promis, pour declarer que ce nom de Medée veut dire cogitation, meditation, ou investigation; tirant sa derivation d'un mot qui signifie Principe, Origine, source ou raison. Car toute meditation, cogitation, ou investigation, doit sans doute avoir quelque principe ou raison pour fondement sur qui elle soit apuyée, & d'où elle sorte: luy donnant occasion de faire telle recherche avec ratiocination. Cette Medée apprit à Iason (qui est l'inquisiteur ou Philosophe) deux choses auxquelles consiste toute la Philosophie. La premiere est de conquerir la toison d'or, qui est l'art destiné aux transmutations metaliques avec les choses mineralles. La seconde est la restauration des corps debilitéz par maladies; en les guarissant promptement & parfaitement: puis leur restituant cette jeunesse ou premiere vigueur allentie, & presque esteinte par le froid aconit des ans: Chassant des corps par cette medecine uniquement universelle, toutes humeurs & superfluitez corrompues & corrompantes qui les conduisent à leur fin, le plus souvent precipitee par l'excès de tels accidents impreveus. Ces deux miraculeux effects furent atteints & accomplis par Iason, observant religieusement les utiles conseils de la sage Medée: apres toutefois une longue & laborieuse navigation suivie d'infinis perilleux hazards, à cause du dragon & des Taureaux qu'il luy convient dompter. Or cette navigation est la penible recherche & douteuse experience des choses, où l'on vogue souvent tout le temps de la vie sans pouvoir arriver au port de cette immense mer de la Nature. Ces Taureaux monstrueux qu'il faut assujettir & accoupler au joug, sont les fourneaux ou se doivent faire les operations; lesquels representent naïvement la teste d'un Taureau, & entrent le feu par les yeux & la gorge, ainsi que dit la fable. Car il est necessaire qu'il y ait des souspiraux par lesquels soient reiglez les degrez de la chaleur, & le feu preservé d'estouf-

fement, d'autant que si l'on n'est maistre du feu il arrivera beaucoup d'accidents pendant le cours de l'œuvre, qui frauderoit l'ouvrier de son attente. J'en puis parler comme expert : car de neuf vaisseaux que je mis en decoction pour trouver le vray degré de chaleur, les huit perirent; & ne me resta que celui par le moyen duquel furent faites les experiences dont j'ay cydevant parlé. Ce dragon toujours veillant est ce Mercure general que Cadmus sceut autrefois tuer, c'est à dire fixer. Le champ de Mars où il falloit semer les dents du serpent martial, n'est autre chose que le vaisseau dans lequel s'eslevēt ces soldats armez de lāces aiguës. Lequel vaisseau ne doit point estre en cet endroit un allembic de verre comme pense & dit Pollidore: Mais une forme de Cabacet ainsi que dit la fable, estroit en bas & s'elargissant fort par le haut. Et faut qu'il soit de bonne terre bien cuitte: & non de fer ou de verre. Au fond duquel s'eslevēra un camp armé & herissé de lances, qui semblent horriblement irritées, se coucher l'une cōtre l'autre pour combattre ainsi qu'en plain champ de bataille. Voila ce qu'a ingenieusement inventé le Poëte, pour faire admirer au vulgaire comme fort estrange & inouïe, une chose tellement familiere, que si je la nommois on se mocqueroit de luy & de moy. Mais apres que Iason eut accompli ses labeurs, il luy fallut encore endormir le dragon veillant qui gardoit la toison d'Or; & l'assoupir de sorte que de son gosier ne sortist plus ny feu ny fumée. Ce qu'il feit, en le noyant dans les eaux Stigiennes: c'est à dire, en le redissolvant & refixant avec son esprit. Il ne restoit donc plus à Iason pour posseder la toison d'Or, & rajennir son pere. A son agravé de vieillesse extreme, sinō un seul labour que Medec luy enseigna pour couronner ses bons offices; c'estoit la fermētation & conjonctiō du beurre du Soleil avec la paste de ce Mercure preparé; qui de soy n'est capable de produire deux si excellents effects: n'estant à vray dire, que la terre où l'on doit semer le pur froment que Nature a produit & conduit à la perfection qui luy est cōcedée. Par ce dernier labour il se ve'd en fin maistre de ce double tresor, qu'il emporta glorieusement au lieu de sa naissance; avec lequel il se combla de richesses, & son vieil pere de vigoureuse santé; banissant de luy les importunes langueurs que traîne apres soy le long age. Je laisseray donc maintenāt

Iason

Tafon & sa Medée jouir de leur felicité, & diray seulement que rien ne pourroit estre exprimé par ce dragon veillant & jettant le feu par la gorge, plus proprement que nostre esprit ou Mercure, qui est la chose du monde la plus vive & inflammable: Estant à cette occasion apellé eau ardante, ou de vie, parce comme dit Brachefco qu'elle ard soudainement avant sa coagulation, & n'est pas eau de vigne ains de vie, à cause qu'elle vivifie tout. Que si on le contemple en son apparente superficie, qui pensera jamais qu'il y ayt en luy quelque chose de fixe & non consumptible, veu que si legerement il s'alume & s'evanouit au moindre atouchement du feu? Ny qu'il y eust en son centre une vertu conservatrice de la vie, montrant evidemment qu'il est tout enveloppé de mortel venin, destruisant plustost que vivifiant: Mais comme Dieu constitua le Cherubin ardent avec le glaive enflammé pour garder l'arbre de vie, aussi Nature a estably ce dragon veillant & jette feu pour empêcher l'entrée du jardin où elle a planté l'arbre précieux portant les pommes dorées: c'est à dire la congnoissance des plus occultes secrets de son trésor: que les doctes anciens ne vouloient nullement escrire, ains seulement enseigner de bouche à ceux qu'ils en cognoissoient dignes. Qui a esté la cause que ces grandes & admirables sciences se sont evanouies, & par laps de temps ont esté tenues des ignorants pour contes faits à plairir. Ce qu'Esdras prévoyant devoir avenir par les bannissements, tueries, suittes, & captivitez de la gent Israelite, & craignant que tels arcanes perissent, parce que sans le benefice de l'escriture la memoire des hommes ne pouvoit estre grandement durable, il assémbla tous les sages qui restoient jusques au nombre de septante, lesquels reduirent ces choses avec luy en autant de livres, cōme il se tesmoigne quand il dit: apres quarante jours le Seigneur parla, disant: les choses que tu as premierement escrites propose les publiquement afin que tous les lisent: mais les derniers septante livres tu les conserveras afin de les bailler aux sages de ton peuple, car en iceux est contenue la veuë, l'intelligence & la source: Et je le fis ainsi. Pic de la Mirandolle estimé de son temps un miracle en doctrine, parle de ces livres avec tres-grande reverence: & voicy ses parolles. Ceux-cy (dit il) sont les septante livres de la caballe, esquels à bon

droit esdras a dit hautement que gisent la veuë, l'intelligence & la source, c'est à dire l'ineffimable Theologie de la supresme divinité: la fontaine de sapience: l'entiere metaphisique des intelligences: le fleuve de science, c'est à dire la tresferme Philosophie des choses naturelles. Ces livres ayant esté longuement cachez furent par Xiste Pontife quatriesme du nom commencez à traduire en langue Latine pour l'utilité de nostre religion; mais ce bon œuvre fut interrompu par sa mort. Toutefois ils sont en telle estime & reverence entre les Hebrieux qu'il n'est l cite à aucun de les toucher s'il n'a l'age de quarante ans. Et c'est une chose admirable qu'il y a en cetter doctrine cabalique avec les decrets quelques points du Christianisme. Tout cecy est tiré de mot à mot des escrits de ce renommé Comte de la Mirandolle.

Or n'ayant à mon avis rien oublié de ce qui estoit necessaire au dessein que je me suis proposé d'interpreter selon mon sens le contenu de la table d'Hermes, qui est une obscure Caballe Philosophique; je me retireray de cét Ocean de merveilles, pour messuyer aux rays du Soleil de vos faveurs: disant pour adieu à vostre Altesse, & prouvant par raisons legitimes, que la vraye Philosophie est l'heur, l'honneur, & la gloire de tout le monde.

TROI-

TROISIÈME

LIVRE.

CHAPITRE I.



Uelque magnifique & ingénieux Prince voulant bastir un somptueux Palais, commandera aux Architectes qu'ayant ordonné l'affiète des principaux membres, & designé leurs enrichissements, ils prattiquent au lieu plus seur & commode un cabinet où il puisse retirer & conserver ses tresors & plus précieux ritres.

Afin qu'outre le plaisir qu'il pourra prendre en cela, il puisse à point nommé en tirer luy mesme ce qu'il voudra donner; sans que les effets de sa liberalité dependent d'autres que de luy. Car il advient souvent à plusieurs grands qu'ils sont indignement contraincts de mandier de leurs serviteurs (au hazard mesme d'un impudent refus) un present de peu de valleur dont ils desirent reconnoistre les merites de quelque homme vertueux.

Ce prince, est la riche & abondante Nature; qui par la meditation divine a construit ce grand Palais du monde; au milieu duquel elle a placé le globe de la terre pour luy servir de cabinet, & y assembler ce qu'elle a de plus précieux par les contributions qu'elle exige de tous les autres membres & Provinces de l'univers. Tirant incessamment de ce tresor inespuisable l'entretien de son bastiment, & la substantation de toutes ses creatures. Les

quelles pour cette cause elle a logées en icelle, afin d'estre comme les enfans toujours proche de la mamelle de leur mere. Car tout ce qui vit au monde habité en cette terre, sentant bien par un instinct naturel qu'en elle est assis le magasin & source de la vie. C'est pourquoy les corps sensibles discourent & vont autour d'icelle à la recherche de leur aliment, lequel comme benie mere elle donne & fournit aux insensibles: substantant & augmentant les uns & les autres par le benefice de vegetation. De sorte que ceux qui sont attachez à elle par les racines, comme l'enfant au ventre de sa mere par le nombril, recoivent & tirent d'elle sans travail leur manger & leur boire, C'est à dire leur vie, qui leur manque aussi tost qu'ils en sont separez & retranchez: Comme nous l'apercevons journallement aux arbres, arrachez, & branches couppees. Mais les autres qui n'y sont liez par attachement, pourchassent & ne cherchent qu'en elle cette vie qu'ils cognoissent y estre cachée: Les uns par le seul enseignement de Nature: Les autres par advertissement d'experience joint à celuy de Nature encore. Enquoy certainement toutes ces creatures font bien voir qu'en la terre est un tres-riche & perpetuel tresor de vie: & qu'elles n'entreroient volontiers en ses entrailles pour en estre plus abondamment participantes. Ce qui a donné subject à l'homme (auquel comme plus excellent d'esprit, a esté concedé du Ciel de pouvoir rechercher & decouvrir les choses par les raisons) d'entrer en la curiosité du prolongement de la vie; qu'il a jugé devoir estre tirée & puisée de cette terre qui la depart à tout, nourrissant, soutenant, & conservant tout: & qui jamais ne diminuë ou manque en sa puissante fecondité: car son centre est toujours fourny & plein de cet esprit vivifiant: n'estimant donc rien si precieux & cher que le tresor de la vie, pour laquelle seule il se hazarde à tous perils, & soubmet à tous travaux, & souvent inutilement; il a voulu surpasser tous autres animaux en cette curieuse recherche: afin que comme il est créé de Dieu tres-parfaict au respect de toutes autres creatures terriennes, il s'élevast d'un vol plus hardy à la cognoissance des choses. Car encore que les brutes ayent commune avec nous cette maniere de raison, qui est selon l'ame vitale, que les Grecs appellent raison cachée au dedans, & que les uns

en ayent plus que les autres; si est-ce qu'ils ne sont capables des arts, excepté quelques uns, comme a dit Galien, auxquels toutefois la dextérité vient plustost par nature que par institution, qui ne peut bonnement tomber qu'è l'hôme; lequel seul se doit dire capable de les apprêdre, & enseigner aux autres, contemplant par l'œil d'une profonde & plus qu'humaine cogitation les choses cachées dans la terre, sous les eaux, voire mesme au dessus des Cieux: & de sa propre industrie acquerant le plus parfait de tous les biens, qui est la philosophie: parce que le Ciel & la Nature ont comme à l'envy l'un de l'autre contribué leur mieux pour sa perfection. P'estime donc n'estre hors de propos de rapporter icy quelques vers, où j'ay depeint cette excellence en certain dialogue, auquel je fais disputer Thimon & Philon sur la felicité ou infelicité de l'homme.

PHILON.

*Suprimant du procès les deux titres meilleurs,
Tu produis l'inventaire & l'extrait des malheurs,
Et pour rendre la cause obscure & ny partie,
Tu nous déceis tout l'homme en sa moindre partie:
Partie ou luist pourtant parmi l'humanité
Je ne scay quoy de grand qui sent sa dité.
Mais considere l'homme en sa forme plus digne;
Forme do it estincelle une lumiere insigne
Qui tout autre animal force à le redouter;
A recevoir ses loix & se laisser dämpter.
Voy ce nol le intellect, ce vis esprit qui volle
Du Levant au Couchant, de l'un à l'autre Polle
En l'istant d'un moment sur l'alle du penser
Que Mercure ou Iris ne seroient devancer,
Aigle que d'un ail fixe en leur splendeur regarde
Le Soleil jaunissant & la Lune blassarde,
Qui a cognu leur trace, & distingué les tours
Quel'un & l'autre a hève en paissant son cours,
Qui clarifiant l'ombre & les nocturnes veilles
A veu des plus hauts Cieux les dernières étoiles:
Et nous a ramené les occultes raisons
Pourquoy leurs cours divers vont changeant les saisons,
Comment ces yeux divins pleurent leurs influences.*

Pour animer les corps de celestes essences.
 Comment du plus subtil de ces perleuses pleurs
 S'e fait l'émail exquis des printannieres fleurs,
 Du moins subtil la feuille, & du plus gros l'escorce:
 Qui ma'g'é les saisons maintient l'arbre en sa force,
 Comment l'Esprit du monde unique & general
 Produit un triple genre, & entous est égal:
 Comme en sa pureté les gemmes il procréé,
 Et l'Or dans les boiaux de la terre il concrée,
 Puis comment cet esprit de tous corps est extrait
 Pour l'opposer aux coups de l'homicide trait.
 Cet intellect fut l'œil dont on dit que Lincée
 A voit des grands rochers l'espaisseur transpercée.
 Veu Pluton en son trosne & cognu ce que sont
 Les Nymphes sous l'azur de l'Océan profond:
 Comment la ri be perle est produite, & s'augmente.
 Dans le marbre poly de sa couche luisante.
 Et comment le coral seroit pris des nauchers
 Ainsi qu'une he be molle attachée aux rochers,
 Qui a fait voyager par mer comme par terre.
 Dessendre & augmenter son pays par la guerre,
 Construire des Cités, & les fortifier,
 Attendre un ennemy, ou l'aïler deffier,
 Qui du gra d corps du monde a fait l'anatomie,
 Imité des hauts Cieux l'Angelique harmonie
 Et qui a tout réduit aux equitables loix
 Du compas, de la reigle, & du nombre, & du poids.

C'est pourquoy Dieu le crea la face & la veuë eslevée
 vers le Ciel, non pas inclinée & flechissant vers la Terre,
 ainsi qu'aux autres animaux desnuez de raison, qui n'ont
 soia que de la mangeaille. De sorte que rien ne manque
 à la perfection qu'une vie plus longue, & moins traver-
 sée d'ennuys & maladies, pour pouvoir atteindre l'en-
 tiere cognoissance des choses, & faire valloir cet impre-
 ciable joyau d'intelligence dont il est seul gratifié par un
 special privilege. Cette imagination seïst naistre l'audace
 à Paracelce de murmurer cont e Nature, l'acculant d'in-
 consideration en ce qu'elle a donné à quelques animaux
 irraisonnables & inutilles l'usuffruit d'une treslongue &
 saine vie, combien que cette grace leur soit indifferente;
 & qu'elle a desnié aux hommes ce bien tant desiré & ne-
 cessair

cessaire, veu que c'estoit le seul moyen de les rendre accomplis aux plus rares sciences. L'homme a donc genereusement resolu de s'acquérir par art ce que Nature luy avoit refusé, de sorte que despoyant les forces de cet intellect il a entrepris de monter par l'eschelle de la Philosophie au plus haut estage des secrets naturels, à sçavoir à la restauration & prolongement de la vie, outre les communes bornes de leur espee. Car en cela gist la fin & principal but de tous les Philosophes, qui ne sceurent jamais rien trouver de plus grand parmy la spacieuse forest de l'investigation des arcanes du monde: duquel sans doute cette Philosophie est l'heur, l'honneur & la gloire. Car en tout l'univers il se remarque seulement trois sortes de biens: à sçavoir ceux qu'on attribue à la fortune, comme les richesses, grandeurs & dignitez. Ceux qu'on donne à la felicité du corps, comme la jeunesse, la santé, la force, & la disposition. Et ceux qui apartiennent à l'esprit, qui sont les sciences. Quand aux deux premiers ils sont incertains & perissables, & ne peuvent d'eux mesmes conserver ny assurer la plus necessaire partie de l'homme, qui est la vie: d'autant que les uns & les autres sont subjets à mutation & decadence. Mais le tiers estant aquis par moyen plus solide, peut non seulement donner les deux autres, mais encore les munir contre les accidents du sort & de la corruption mortelle, de l'assurance & conservation qui leur manque. L'entens toutefois ce qui en effect est veritablement science, comme est la parfaite cognoissance des œuvres & secrets de Nature: pour monter à laquelle, toutes les autres ne sont que simples eschelons. C'est pourquoy les hommes excellents ont tenu fort peu de compte du premier de ces trois biens, qu'ils ont negligé, voire abhorré pour vacquer plus librement à la poursuite & acquisition des deux autres. Mais bien plus ardamment à celle du tiers, comme celuy de qui depend absolument la seure & libre possession des precedens. Car comme en toutes creatures il n'y a rien de plus exquis ny desirable que la vie, qui donne sentiment, vegetation, & consistence à tout; aussi n'est il rien de plus riche & precieux que ce qui la peut entretenir & conserver eutre l'usage commun. Or est il tout apparent que la vie est une chose celeste & divine: ce qui la peut entretenir doit donc estre de pareille nature;

nature; pource que toutes choses sont entretenues de ce-la mesme dont elles sont proceddées. Mais encore veu-je plustost dire que ce conservateur de vie est la vie mesme. Car l'estendue & prolongement d'icelle se fait par addition & refournissement, afin d'eviter le vuide ou de-faillance en icelle. Les viandés que nous prenons ne nous servent que de cela, parce qu'elles participent de la vie de l'univers; & en contiennent en elles quelque particule, que le cuisinier de Nature en tire & exprime pour la joindre à la nostre. Mais parce que le peu qu'elles en ont est trop enveloppé de corruption excrementeuse, & n'est parfaitement fixe pour resister aux assauts de la destru-ction, qui est ce feu contre nature, lequel sans cesse agit pour essayer à la bannir de nous avec l'humide radical, & l'enlever hors de son domicile; il seroit impossible à l'homme d'acquérir par les viandes seules cette longueur de vie Parquoy c'est force de la tirer des corps plus purs; & la desveloper encore de tout ce qui la pourroit in-fester & empescher de produire en nous l'effect auquel le Ciel l'a destinée, qui est d'acroitre & vivifier la nostre. Mais plustost est il tres necessaire d'entrer au corps du monde, & y prendre cette generale vie qui ne défaut jamais; ains porte en elle mesme sa multiplication & di-latation, afin de la produire apres en nous autant que les forces de nostre naturelle composition le pourront por-ter: car il ne faut pas estimer que par cela nous puissions devenir immortels puisque tout ce qui porte masse cor-porelle en soy, c'est à dire excrement & corruption, ne se peut perpetuer. Et faudroit que nous feussions des-pouillés de tout corps auparavant que nous peussions ar-river à ce titre: parce qu'apres ce despoüillement nostre vie demeurant libre, ressemble veritablement à la vie u-niverselle du grand monde, à laquelle se réunissant elle se resioiit en icelle comme en sa propre nature, suivant la reig'e qui veut que tout retourne au lieu d'où il est par-ty. Ce que Theophrasto a voulu entendre par l'ame de ceux qui vivront au quint, c'est à dire, qui seront desliez de la masse composee des quatre elements, & vivront en un cinquiesme plus parfait que les quatre: secret que la seule intelligence embasmee de l'essentielle odeur de la Philosophie est capable de comprendre. Car ce quint ele-ment n'est pas une chose située au dessus de la terre, de
l'eau,

l'eau, de l'air, & du feu, comme ayant à la separation du Cahos monté plus haut qu'eux à cause d'une plus grande legereté : Mais c'est proprement un Esprit simple de foy, qui se melle indifferemment par tout; qui nourrit & anime tout, & donne essence à toutes choses: estât neantmoins en son centre (c'est à dire, en sa propre nature) libre de toute corporeité, qui est le vray domicile de la mort. Car puisque la consistance luy provient des corps, il faut de necessité qu'avant cette consistance & specification il soit tres-simple & purement spirituel, non meslé ny embrouillé dans la confusion des elements assemblez, & par consequent non subject à corruption & mortification : laquelle mortification aux corps n'est pour tant pas l'aneantissement de cest Esprit, mais seulement la separation & bannissement d'iceluy : pource que sentant le soufre corrompant qui maistrise tout le corps, s'emparer d'iceluy & l'occuper entierement, il est contraint d'abandonner la place, & s'en retourner d'où il est venu, ascavoir au centre de cette grande-sphere de vie, laissant les masses corporelles & excrementueuses à la terre d'où elles furent prises. Or d'autant que ce grand monde & sa vie consistent en forme spherique, qui est la rondeur indeficiente, les sages anciens ont pris argument de l'estimer eternal; & que toutes les lignes & la circonference du globe procedent du centre, comme d'une source : Car elles sont l'une & l'autre faites de points individus, la longue ou ronde estendue desquels ne scauroit seulement estre imaginée sans un centre. Il est bien raisonnable de croire que le centre de la vie universelle est le siege du plus grand de tous les tresors du monde, duquel la terre est le vray point central. Aussi le centre de la vie est en icelle terre, qui a esté choisie par cette universelle mere de famille pour cabinet & magasin de ses richesses, qu'elle y amasse & assemble pour les en tirer à propos & les employer à l'entretien de son admirable edifice, & sustentation de ses enfans & domestiques. Celuy donc qui aura le Ciel si propice qu'il puisse une fois entrer dans ce riche & somptueux cabinet, duquel la seule Philosophie porte la clef, aura il pas sujet de dire qu'il a monté au Ciel comme ces deux esleuz de Dieu Enoch & Helie : & de vallé jusqu'aux enfers comme ces trois Heros Orphée, Herule, & Thesee?

Mais

Mais ces faveurs singulieres ne sont concedées sinon aux enfans des Dieux, qui sous la benediction paternelle en ont peu obrenit l'ouverture par la main secourable de cette Royne des Arts, la profonde Philosophie, que l'on peut justement nommer l'heur, l'honneur, & gloire du monde, puisqu'elle exalte l'homme par dessus l'homme mesme, d'une distance autant esloignée que celle qui separe le Ciel d'avec la Terre : Et enrichit, honore, & decore ses aments par dessus l'excellence humaine de tous autres, autant ou plus que Crasus surpassoit en opulence le pauvre Irus d'Homere, que le midy du plus beau jour d'Esté passé en lumineuse ardeur la plus obscure & froide nuit d'Hyver : ou que le brillant & pur or surmonte en lustre, valeur, & vertu la vile crasse du fer. O grande, ô venerable, ô divine Philosophie ! qu'heureux est le mortel à qui tu fais la grace de daigner recevoir ses vœux, d'exaucer ses prieres & de combler son ame de l'incomparable felicité qu'apporte la parfaite connoissance des choses plus cachées : ausquelles ne pourroit jamais arriver la comprehension humaine, sans y estre portée sur tes ailes infatigables. Car scauroit-on imaginer pour le bonheur de l'homme quelque bien egallable aux deux que tu eslargis à tes favoris, les rendant asseurez d'une saine & longue vie, & d'une abondance inespuisable de tresors, que rien ne leur peut oster ny seulement diminuer, si tost qu'une fois tu les as fait possesseurs de cette supresme & miraculeuse medecine. De laquelle Nature mesme en sa complainte parle ainsi :

*Qui guarit toute maladie,
Et qui l'a jamais ne mandier
Qui en a une once & un seul grain
Toujours est riche & toujours sain:
En fin se meurt la creature
De Dieu contente & de Nature.*

Sans lesquelles benedictions la vie n'est nullement vie, ains une odieuse langueur, comparable à quelque Mer tumultueuse que plusieurs vents contrairement souffans zettverfent flots sur flots, engloutissant en fin nostre pauvre neft courmentée au plus profond des tenebreux abis-
mes

mes de mort. Car nous avons dès le naistre pour ennemis intestins l'escadron des maladies, dont le nombre est presque infiny : puis par le dehors le bataillon maudit des incommoditez que l'inhumaine pauvreté conduit. Et ces deux adversaires venant à conspirer contre la vie, & pratiquer leurs secretes intelligences, jugez un peu quelle desſence la pourroit préserver de leurs assaults. Outre lesquels nuyſent encore les desdains & mutations de la fortune, contre laquelle l'Esprit humain (couvert des armes inexpugnables & invincibles de l'auguste Sapiſſence) s'oppose virilement : De quelles loüanges donc ſçauroit on aſſez dignement decorer celuy qui nous a premier revele les principes & preceptes de la Philoſophie? Mais pluſtoſt comment a peu l'Esprit humain penetrer ſi vivement juſques au cœur du monde & de la Nature par la recherche de telles merveilles? Celuy certainement qui premier fut regardé d'un ſi bon Aſtre qu'il ſceut comprendre & pratiquer ces hauts & ocultes myſteres par une experience pleine de raiſons.

Eſtoit enfant d'un Dieu, ou quelque Dieu luy meſme.

A cette occasion la venerable antiquité nous a voulu perſuader qu'Apollon fut l'inventeur & ſuperintendant de la medecine. Laquelle il donna en partage à ſon fils Eſculape, comme choſe tres-precieufe ; avec desſences tres-eſtroites d'en divulger le ſecret à peine d'eſtre chaſtié comme ſacrilege & impie. En ſin, quiconque gouſte, embrasse, & poſſede ce fruit divin de la Philoſophie, il eſt comme aſſis au coupeau d'une montagne inacceſſible, d'où il void les autres occupez à choſes baſſes & pueriles. Tellement qu'il contente les yeux de ſon noble intellect eſpendant leurs regards pardeſſus les conceptions des plus renommez entre le vulgaire. Car les ſciences populaires & communes donnent du ventre en terre, & vont ſimplement rampant autour de l'incipide eſcorce & vaine ſuperficie des choſes. Mais la vraye Philoſophie, qui eſt proprement la meſme Gimnoſophie des Indiens, Magie des Egyptiens, & caballe des Juifs, penetre juſques au cœur de la moelle, & ne laiſſe aucune particule de la compoſition des corps qu'elle n'examine parfaitement. Que ſi nous la mettons à la balance contre la ſcolastique, nous trouverons plus d'inegallité au poids qu'en-

LI 4. *Traitez du Sel, & de l'Esprit du monde.*

qu'entre la ponce & le plomb : car celle la chemine par les tenebres du doute, taillonnant avec le baston de la seule conjecture. Qui a fait errer les plus experts, & quittant le vray & plain chemin de la Nature, les a esgarez dans les detours de ce labyrinthe, despourveus du filet de nostre belle Ariadne. Ce qui a privé la medecine ordinaire d'operer puillamment comme la spagirique alencontre des maladies fixes & rebelles, non pource que les professeurs ne soient grandement doctes : mais parce que son fondement n'est point assis au centre des choses, ains en la seule superficie. Comme pour exemple, quand ils usent de la decoction de racines d'Avoyne seiches pour soulager les affligez du Calcul, (à quoy elles sont veritablement fort propres, ainsi que je l'ay veu pratiquer au docteur Pena) & ne s'avisent pas d'extraire de ce simple ce qui luy cause tel effect. Lequel tiré & prepare artiffement, pris en petite quantite, donneroit garison parfaite au lieu de simple soulagement. D'autant que sans s'amuser au vulgaire axiome qui veut que le contraire garisse le contraire; la pierre où le Calcul estant endurci dans les corps par le sel qui est l'unique coagulateur, il doit estre curé par le sel des individus que le Ciel a douiez de faculté proprement efficace & particuliere contre ce mal. Alors sera vrayment guaruy le contraire par son contraire, encore que l'on ait appliqué le sel contre un mal procedant du Sel, qui sont deux semblables, mais leurs effets sont diferents : car l'huile de Sel dissout toutes pierres que le Sel avoit endurcies : si bien que l'un force l'autre de luy ceder. Ne plus ne moins qu'il se void experimenter à ceux qui s'estant bruslez les doigts les r'aprochent & tiennent le plus près du feu qu'ils peuvent endurer, afin que la plus grande chaleur dissipant la moindre, la douleur vienne à s'apaiser. Tout ce que la paresse des Phisiciens vulgaires objecte contre ces remedes nouveaux pour eux, c'est de les nommer corrosifs, & partant trespernicieux à prendre par dedans. Ce que je leur concederois facilement s'ils estoient pris seuls & en quantite excessive. Mais ceux qui les sçavent prendre & donner se mocquent de tels discours.

SONNET,

Sur la conclusion de ce Livre.

Qui cherche donc l'honneur, la gloire, & l'heur du monde,

Soit Philosophe, artiste, & il en jouïra;

Car la Philosophie en fin le conduira

Au sommet des tresors dont la Nature abonde.

De luy la nuit d'erreur où vainement se fonde

L'aveugle opinion elle dissipera;

Et de la verité le jour eclaircira

La tirant hors du sein de la machine ronde.

Quand Iason eut conquis ce bien tant desiré,

Qui par l'experiment le rendit assure

De vivre riche & sain plus qu'il n'eust osé croire:

Desdaignant la misere, & bravant le trespas;

Egal aux demidioux ne possedoit il pas

Du monde universel l'heur, l'honneur, & la gloire.

F I N.

P O È M E
P H I L O S O P H I C
D E L A V E R I T E'
D E L A P H Y S I Q U E
M I N E R A L L E.

Où sont refutées les objections que peuvent
faire les incredules & ennemis de cet Art. Auquel est
naïvement & véritablement depeinte la vraye
matiere des Philosophes.

*Par le Sieur de NUISEMENT, Receveur general
du Comté de Ligny en Barrois.*

D E D I E'
A TRES-HAUT, TRES-PUISSANT,
& Tres-Vertueux Prince,

Monseigneur le Duc de Lorraine & de Bar, &c.



A L A H A Y E,
Del'Imprimerie de THEODORE MAIRE.



A U X

L E C T E U R S .

M *Algré les fots émeuz par l'ignorante rage,
 Et l'obscur tourbillon par l'envie excité;
 Quiconque aura pour Nord l'astre de verité,
 Singlera de tous vents astraichi du naufrage.*

*Si j'ay veu par Vanguelle, avec un grain de poudre
 Douze gros d'argent vissans fraude en or muez:
 L'orgueil des vains discours de raisons de snuez
 A desmentir mes yeux me feroit il resoudre?*

*Montdoucet noble & docte, en probité insigne,
 Fut exacte recors de ce divin effect;
 Qui par l'experte main du vicil Girout fut fait
 Sans que d'en approcher Vanguelle feist nul signe.*

*Si du plomb caliné, extrait de bonne veine,
 De l'or (mais sans profit) je tire tous les jours:
 Ceux qui font contre l'art tant d'insolens discours
 Sont ils pas convaincus de presumption vaine?*

*Discours audacieux que fol penser médite,
 Et qu'opinion fausse en public va semant:
 Puis que vous asfirmes que la verité ment,
 Partez vous pas d'une ame impudente & maudite?*

*Vos Auteurs desormais feront mieux de se taire,
 Qu'aller aveugles nez des couleurs babillant:
 Ce sont vrais charlatans, puis qu'ils vont habillant
 Du pourpre de raison un erreur populaire.*

*D'impatiente a leur procedz leur furie;
 Car esperant d'abord leurs desirs contenter,
 Premier que concevoir ils veulent enfanter,
 Exercant la pratique avant la theorie.*

*Nos maîtres ont sceu l'œuvre avant que l'avoir faite.
 Le bon Trevisan mesme ose persuader
 Qu'il en fut par l'estude avant se hazarder,
 L'espere de deux ans cognoissance parfaite.*

Voir qu'en cet espace il eut libre acointance,
 A quinze, mis au rang des éleuz bienheureux
 Qui l'avoient accomplie, & parloit avec eux
 Comme leur compagnon, maistre en cette science:
 Il faut qu'une lecture à la sienne semblable,
 Joigne par un seul point les lignes des auteurs
 Puis comparant les dits des vrais & des menteurs
 Discerner prudemment le faux du véritable.
 La peinture plus noble, est celle qu'en idée
 Le docte peintre esbauche au blanc de son esprit:
 Le poëte a son poëme en l'intellect escrit,
 Premier que par sa main la plume soit guidée,
 Pour voir du vray l'image, sans la verité mesme,
 Et l'idole du faux, sous visages divers
 Opposez l'un à l'autre, on doit lire ces vers:
 Car l'une & l'autre est vive au marbre de ce poëme.

A TRES-



A TRES-HAVT,
TRES-PUISSANT,
ET TRES-VERTUEUX
P R I N C E,

*Monseigneur le Duc de Lorraine
& de Bar, &c.*



ONSEIGNEUR.

Si par quelque considération humaine on a souvent excusé ceux qui se sont énamouré de beautés à eux inconuës, au seul recit de leurs perfections: Et si la passion ainsi legerement conceuë a peu d'un mouvement violent emporter ces amants jusques à l'extremité de prodiguer leurs vies pour la gloire de tels objects imaginaires: Qui me pourra justement dire indigne de pardon, si ravy par ma veuë je suis devenu amoureux

F d'un

d'un sujet non commun, voire tant admirable en toutes ses parties, qu'il est bien permis du Ciel à plusieurs d'en imaginer l'excellence; Mais à fort peu de la comprendre? Or comme ces vieux Paladins eussent dégradé de l'Ordre de Chevalerie celui qui eust veu offenser sa Dame, sans employer ses armes à la deffense de son honneur; Je croirois meriter la mesme honte, si coupable du mesme crime j'avois, en me taisant, approuvé les blasphemes proferez en public contre la Vierge que je fers par un presomptueux Sophiste; qui jettant de dépit aux orties le blanc & candide froc des Philosophes, s'est voulu acquerir rang honorable entre les doctes, en contrefaisant l'Aristarque; & de la Ponce de certains vers maigres & mal limez, essayant d'effacer du livre de vie le nom de cette Nimphe, & de tous ceux qui l'ont aymée. Le vif ressentiment de cette injure a donc tellement desbordé mon fiel, qu'en l'excès d'une impatiente & trop legitime douleur j'ay voüé à cette belle, & aux Manes de tant de glorieux Heros qui l'ont idolatrée, de venger leur commun affront; & d'opposer aux armes frivoles dont ils sont ignoramment ou malicieusement attaquez, les nues naïfvetez de mes conceptions; forgées de la plus pure & mieux trempée estoffe de cent auteurs illustres, à qui je doÿ l'honneur de mon penible apprentissage. Et d'autant qu'Apollon,

comme Prince de ma naissance, destina mon âge au service des Muses (qui jamais ne m'ont desnié l'entrée de leur Sanctuaire) j'ay bien voulu en requerir la benediction; & prendre dans leur sacré Arsenal les mesmes bastons dont l'ennemy s'estoit servy. Avec lesquels j'estime l'avoir reduit à tel point, qu'il ne se hazardera jamais de retourner sur les rangs, pour y quereller avec moy les lauriers de cette victoire: non plus que l'honneur des bonnes graces de vostre ALTESSE, si par le prix d'une sincere & fervente devotion elles se doivent acquerir. Elle recevra donc, s'il luy plaist,

MONSEIGNEUR,

*L'Histoire de cette guerre philosophique, avec
l'invincible vœu d'une perpetuelle fidelité,
que luy dedie*

Son tres-humble & tres-obeïssant
serviteur,

DE NUISEMENT.



S O N N E T.

Dessus le double mont consacré aux neuf Sœurs,
 Les Lauriers, peu cueillis, trop espais de branchage
 Estouffent maintenant d'un suffoquant ombrage,
 Le parfum & l'esmail des immortelles fleurs.

*Un million d'amants aspirans aux faveurs
 De ces neuf Deitez, y vont leur faire hommage;
 Sans qu'à peine un seul touche à ce sacré feuillage,
 Qu'elles donnoient aux vieux pour prix de leurs la-
 beurs.*

*Cette tourbe usurpant le saint nom de Poètes,
 (Nom, sans plus convenable aux divins interprétés)
 D'une Ryme sterile emplit tout l'univers:*

*Les vieux chantoient envers des Dieux l'essence pure;
 Les merveilles des Cieux; les secrets de Nature:
 Ceuxcy ne chantent rien, font-ils donques des vers?*

POEME



P O E M E
P H I L O S O P H I C
D E L A V E R I T E'
D E L A P H Y S I Q U E
M I N E R A L L E.



*E parle aux entendus : esloignez vous
prophanes.
Car mon ame s'esleve aux plus secrets
arcanes:
Pour d'une main divine humainement
tracer
Mille traits que mille ans ne pourroient
effacer.*

*Fille de ce grand Roy qui l'univers tempere;
Roine unique du monde, universelle mere;
Alme & sainte nature; animez la clameur
Qu'en vostre honneur j'eslance encontre un sot rimew:
Qui d'un ongle en vieux égratignant Minerve,
Pour deshonorer l'Art, tafche à vous rendre serue,
Fille de l'Ocean, seconde Deité,
Des Dieux & des humains la douce volupté;
Et vous Roy de Lemnie, aydez à la vengeance,
Et puisque cet Impie en commun vous offense,
Qu'Apollon & sa seur de moy ne soient distraits
Que l'un prette son arc, l'autre prette ses traits:
Pour deslocher mon ire aussi dru sur sa teste*

Que chet sur l'Apennin la grelleuse tempeste.
 Et vous courrier aellé de ces Dieux le soucy,
 Comme leur quidedance assistez les aussi.
 Castaliennes sœurs, neuvaine docte & belle,
 Du Mémarque des Cieux la semence immortelle;
 Quittez pour m'assister contre cet orgueilleux,
 De vostre sacré mont les sommets sourcilleux,
 La source Agaipide, & l'argent vif qui coulle
 D'Eurothé, de Permesse, & de Dirce qui roulle
 Ses flots entrebrisez par les prez fleurissans,
 Chaque soir refostez de vos pieds bondissans,
 Au son du Luth doré que vostre frere touche,
 Compagnon des accents de sa profonde bouche.
 Si j'eu part de l'enfance à vos saintes faveurs,
 Souffiez dans mes poulmons vos divines sureurs.
 S'il abonde en discours, qu'en sentences j'abonde:
 Et s'il blasphemé en vers, qu'en vers je le confonde.
 Ainsi de vos lauriers l'auguste sommité
 Brave les ans, la foudre, & la fatalité.
 Car bien que moi courroux d'attaquer il me fache,
 Vn esprit si volage, un courage si lasche;
 Qui blasmant indiscret ce qu'il a plus léné,
 Qui de honorant l'Art où il s'est plus véné,
 Aussi douteux du faux comme du veritable,
 De ses vers & de soy fait une maigre fable.
 Bien que le papier rouge en maint lieu soit farcy
 De son nom que maint crime a sallement noircy;
 Et qu'apres le trafic d'une vie affronteuse
 La juste peur le force à la fuite honteuse;
 Je veux ce temeraire au combat appeller,
 Et son outrecuidance en public reveler;
 Afin qu'en l'eau d'oubly le plomb de mes parolles
 Face faire naufrage à ses escrits frivolles,
 Donc, Marsye nouveau, fol calomniateur,
 De l'Art & de Nature ignorant contempteur,
 Oses tu bien souiller avec tes vers barbares
 La candeur des escrits de tant d'esprits si rares,
 Qui brillans des rayons de la divinité
 Ornent comme Soleils la sainte antiquité;
 Esperant par tes cris (victime hiperborée)
 Abolir une chose en tout siecle honorée?

Tu n'es point philosophe, & tu veux toutesfois
 Cette Roynie des Arts esclaver sous tes loix.
 Lors que tu fis ton cours ce fut a toute bride,
 Car tu n'as argument ny subtil ny solide.
 Ton babil relevé d'une ostentation
 A pour tout fondement l'aveugle opinion
 Du vulgaire imbecile, a qui rien n'est croyable
 Sinon ce que l'usage a prouvé veritable!
 Accablant du fardeau d'impossibilité
 Tout ce que n'a compris son incapacité.
 Tu dis qu'au long circuit de mille experiences
 Tu as perdu ton temps, ta peine, & tes despences:
 Que tu en as veu mille & mille qui les bien
 Par un mesme desastre ont converty en rien:
 Est-ce un ferme argument, est-ce une consequence,
 Que de l'Art ignoré faulse soit la science?
 Combien ont prodigué leurs moyens & leurs jours
 A chercher curieux les incognus retours
 Du mouvement de soy? Combien cherchent encore
 La carrure du cercle? & si on les ignore
 Est-ce un point assuré pour maxime receu
 Qu'Archimede & Euclide oncque ny ont rien sceu?
 Il ne faut pas au pied de l'humaine ignorance
 Mesurer les secrets de la nature immense.
 Elle est tant infinie en sa diversité
 Qu'il faut pour la cognoistre un aage illimité.
 Les ans d'Arcephius, voire de Pithagore
 Les trois siecles conjointts ny suffiroient encore.
 Mais, dy moy, qui eust meü tant d'illustres docteurs,
 De Rois, & d'hommes saints, d'escrive en imposteurs?
 Hermes le trois fois grand a qui est deu l'usage
 Des sept arts liberaux garentis du naufrage,
 Qui premier dans sa table a cet art insculpé,
 Fut-il scavant pippour, ou ignorant pippé?
 Geber dont l'Arabie encor se glorifie,
 Que pour son haut sçavoir presque l'on deifie,
 Grand Roy, grand Philosophe, eust-il voulu mentir,
 Aux despens de sa gloire, & lasche consentir
 A diffamer son sceptre, & a souiller son ame
 D'un acte scelerat, digne d'eternel blasme?
 Morien, dont la vie austere a merité
 Le tiltre que l'on donne a sa grand probité

De bon & de saint homme, auroit-il eu envie
 D'obscurcir en mentant le lustre de sa vie?
 Et ses doctes esprits citez en tant de lieux
 Servient-ils bien sortis d'un cœur malicieux?
 Ce grand Thomas d'Aquin que Saint nous tenons est e,
 Si les autres mentoient est des menteurs le maistre:
 Car il escrit comme eux qu'il a sceu, veu & fait,
 Ce divin Elixir qui les metaux parfaict.
 Et tant d'autres auteurs dont les celebres plumes
 Ont escrit en cet art un monde de volumes,
 Que tu vas, juge faux, condamnant follement,
 Parce qu'ils vont passant ton foible entendement:
 Et que ton freste esquif, où l'ignorance est peinte,
 Ne fut jamais fretté pour voguer vers Corinthe:
 Supposant que ces noms d'hommes tres-renomez
 Qu'ont au front tant d'escrits par le monde semez,
 Sont autant de g'uaux que l'humaine malice
 Tend aux esprits pippez du sifflet d'avarice.

Pippeur tu ne sonnois cette seinte chanson
 Quand tu proposois l'œuvre au grand Duc a' Alençon;
 Comme pouvant par elle à l'Empire pretendre,
 Faisant ses Marchepieds d'Angleterre & de Flandre.

Qu'importe au vin le tiltre ou de Beaune ou d'ay,
 Quand il est excellent? Vn livre est-il hay
 Pour estre sans auheur, quand il est veritable,
 Et que sa verité au monde est profitable?
 Celuy qui d'un œil fixe & d'un esprit tendu
 Penetrant leur escorce à leur style entendu,
 Juge la verité d'eux & de leur science
 Par le flambeau esclair de leur correspondance.

Or sus, entrons en lice, & de methode & d'art
 Pour combatre à outrance, arborons l'estendart
 De ce grand prince Hermes; pour voir à qui la gloire
 A desjà consacré les palmes de victoire:
 Ma trop juste querelle & mon desir boullant
 Sous un auspice heurieux me font estre assaillant.

Dieu essence premiere, Eternel, impassible,
 Invisible, infiny, incompris, ind. cible,
 Fut avant toute chose. Et en luy seul estoit
 Tout par l'estre ideal que seul il projettoit,
 Pour principe aetnel du bastiment du monde

Il fait une substance en substances seconde,
 Qu'essence pure & quinte aucuns vont appellant,
 En qui toute nature il alla recelant.
 Par luy cette substance en trois fut divisée;
 Et de la part plus pure au mesme instant puisée.
 La nature angelique, & le corps glorieux
 Du haut Ciel empirée habitacle des Dieux.
 Puis de la part seconde un peu moins precieuse
 Il fait du Firmament la rondeur spacieuse;
 La Lune, le Soleil, & les corps radieux
 Qui sa grandeur suprefine attestent à nos yeux.
 Et de la part troisiésme encor moins pure & monde:
 Il crea quatre corps pour membres de ce Monde:
 Où pour sang il glissa cette quinte vertu
 Dont par eux icy bas tout corps est revestü,
 Puis de son diuin soufflé il donna la naissance
 A la belle Nature infinie en puissance.
 Et pour mieux l'exercer en la production
 Du dessein crayonné dans son intention,
 Il comprit toute Idée en sa premiere Idée:
 Par qui la docte ouvriere en son progres guidée.
 De cet object premier concevant tous objects,
 Au moule paternel forma tous ses projects.
 Nature obeissante à l'effect se dispose,
 Et de ces quatre corps tous autres corps compose;
 En leur donnant vigueur, & vie, & mouvement,
 Par l'esprit espuré du cinquiesme element,
 Que des quatre premiers artiste elle alembique,
 Principe & fondement de ce bel art Chimique.
 Bel Art qui sa maistrresse ayde en la surmontant;
 Et ses œuvres d'un siecle acheve en un instant,
 Bel Art qui seul à l'homme a donné cognoissance.
 Comme on peut tout reduire à cette quinte essence.
 Dieu donc, Nature, & l'Art, d'unanime vouloir
 Montrent l'infinité de leur triple pouvoir.
 Dieu commande à Nature, & fournit la matiere:
 La Nature l'informe & la met en lumiere:
 Et tuis l'Art peüssant ce que Nature a fait,
 Le vicieux corrige, & parfait l'imparfait.
 Tellement que sans l'Art, que les choses illustre,
 Leurs vertus languiroient sans effect & sans lustre:

Car Nature ne peut par simples actions
 Accomplir comme l'Art par preparations.
 Et de l'Art toutefois la vertu singuliere
 N'est qu'en l'amendement de la propre matiere
 En qui Nature a mis ce tresor affluant
 Qu'en tous corps composez les Cieux vont influant.
 La Nature est un ordre & puissance infailible,
 Que l'esprit incompris de l'incomprehensible
 Les le naistre du monde au monde n'estably,
 Pour venir d'effects divers son dessein auobly,
 Produisant, conservant, & augmentant les choses
 Que dans sa prescience il reser voit encloses,
 De toute eternité à toute eternité,
 Sous l'insiny progres d'un project limité.
 Et ce qu'Art on appelle est un acte incroyable
 De l'intellect humain, qui rend l'homme admirable
 En l'imitation des naturels effects,
 Que souvent il corrige, & fait voir plus parfaits.
 La terre aux larges flancs, du germe de ses freres
 Qui de tout corps phisic sont esgalement peres,
 Conçoit, nourrit, augmente, en son interieur,
 L'esprit uniuersel du monde inferieur;
 Qu'en blanche & fine fleur la Nature fait naistre,
 Et qu'en cristal lursant l'Art nous fait apparoistre.
 En sa simplicité, cet esprit general,
 Triple un, est animal, vegetal, mineral.
 Commencement & fin de tout corps corruptible
 Dont il est la substance & le baume invisible.
 Mais s'il plaist à sa mere un corps edifier,
 Et qu'il s'aile glissant pour le vivifier,
 Il recoit la Nature, & le nom de la chose,
 Ou par obeissance il se metamorphose.
 Il anime tous corps; il les fait vegeter;
 Et selon qu'il abonde, accroistre & augmenter.
 C'est l'Appelle divin, le Peintre de Nature;
 Qui bigarre les fleurs de naïve peinture.
 Qui sans couleur produit cent diverses couleurs;
 Et confit sans odeur cent diverses odeurs.
 C'est le Cameleon, c'est l'inconstant Pr. tisee,
 Qui recoit toute forme & couleur presentee.
 L'on auroit beau sans luy les herbes replanter;

Semer les grains en terre, & les arbres anter.
 C'est luy seul qui la plante & l'arbre vivifie;
 Qui la graine semée en terre putrifie;
 Qui cause la naissance & la fécondité,
 Selon la chaleur jointe avec l'humidité.
 En luy seul les vertus de tous les corps consistent;
 Car ceux où plus il est plus longuement persistent;
 Et ceux où il est moins, comme moins animez,
 Plus sujets à la mort sont plus tost consomméz.
 La mort ne peut pourtant sa puissance détruire,
 Car la vertu des corps en luy se vient réduire.
 Il vit tres-salutaire ou tres-pernicieux,
 Suivant l'instinct du corps bon ou malicieux.
 Un grain de cet esprit, de celeste origine,
 Pris seul, fait plus d'effect qu'un pot de medecine.
 Car bien qu'il soit en elle esgallement diffus,
 L'impure quantité rend son pouvoir confus;
 Et la pauvre nature atteinte & abbatue,
 Du mal & du remede ensemble est combattue.
 Ainsi de maints docteurs la paresse ou l'orgueil
 Nos corps avant le terme emprisonne au cercueil.
 Ce qui fait que la Parque exerce sa puissance
 En l'un plus tost qu'en l'autre, est l'impure semence,
 Et l'aliment impur; auquel on va joignant
 Le desordre indiscret: Triple glaiue poissant
 Dont l'impiteuse seur percant la foible trame
 De nos ans mal tissus fait passage à nostre ame.
 On lit d'Artemideus qu'il s'est glorifié
 D'avoir mille ans, & plus, la Parque deffie,
 Et Trismegiste escrit que le frequent usage
 De sa grand Medecine accomplit un long age;
 Conservant la jeunesse en sa verte vigueur;
 Et repoussant des ans l'importune rigueur.
 Le carquet insolent de ta langue ennemie
 Blasphonne l'escusson de cette langue vie
 Des couleurs d'imposture: & desgorgeant son fiel
 Dit que c'est blasphemer contre les loix du Ciel,
 Qui a borné nos jours à sept fois dix années.
 Mais avec tes raisons sans raison amonées,
 Je te veux demander pourquoy mille & ay sans
 Sans aucun artifice ont passé six vingts ans?

Pourquoi le Cerf timide, & l'Aigle ravissante,
 L'inutile Corbeau, la Couleuvre nuisante,
 Et le Serpent maudit, par Nature enseignez,
 Ne sont ainsi que l'homme à briefts jours assignez?
 Dieu les auroit il fait de la paste des Anges
 Pour aux siecles derniers annoncer ses louanges?
 On tient que l'Elephant adore le Soleil;
 Et que l'Aigle luy chante un himne à son reveil:
 Mais il n'est animal, quand cet Astre l'esclaire
 A chercher par les champs sa pasture ordinaire,
 Et reschauffe de l'air la froide humidité,
 Qui ne donne un signal de sa felicité;
 Car il n'est creature au monde si discrete
 Qui estouffe sa joye en la tenant secrette;
 Mais quand le triste hiver herisse des glacons
 Les champs & les forests, on n'oit plus ces chansons:
 Chacun de dueil atteint muettement lamente
 Sa pasture ravie & la chaleur absente.
 O Musés qu' elle erreur pleine d'absurdité,
 D'attribuer à l'homme un point de deité,
 Et le proclamer Roy de la terre & de l'onde,
 Si privé de tous biens en tous maux il abonde:
 Et si les animaux à son joug destinez,
 Avec plus de franchise & de grace estoient nez.
 Contre nos milliers d'ans (insolent Aristarque).
 Tu prens le fer tren hant de l'antique remarque
 Des ans Egyptiens, ourdis de peu de jours
 Que la Lune demene à parfaire son cours.
 Mais si d'Artephius & du triq. l. Mercure
 Les ans n'estoient que mois, comme ton imposture
 Vomit contre l'honneur de cet Art sans pareil,
 Ils n'auroient pas cent ans veu les rays du Soleil:
 Et chetifs trop à tort jaloux de leurs fortunes
 Fescherions nous le ciel de plaintes importunes,
 Ceux des ciecles premiers qu'on dit avoir vesçu
 Depuis que du peché Adam fut convaincu,
 Sept, huit, & neuf cens ans, les contoient ils par Lunes?
 Leurs benedictions eussent esté communes,
 Veü que plus estoignez de l'estre plus hureux,
 Il s'en void jarmy nous vivre ausant & plus qu'eux,
 Et te laisse (ô Zoille) avec tes ans lunaires,

Pour suivre nos majeurs couronnez d'ans solaires;
 Qui meus par le miracle à l'admiration,
 Et puis par la merveille à l'imitation;
 Considerant l'effect des vertus naturelles
 Qui: la racine, l'herbe, & la fleur ont en elles,
 Par qui les animaux de leur instinct conduits,
 Retardoient les horreurs des eternelles nuits,
 Ils firent des Metaux la vraye anatomie,
 Vivifiant par Art leur vigueur endormie;
 Vigueur que prend du Ciel l'esprit universel,
 Eternel en puissance; & en acte immortel.
 Qui t'auroit sans ambage enseigné leur mystere,
 Dont ta seule ignorance est le pire adversaire,
 Apres que de l'extase on t'auroit reveillé,
 Tu t'esmerveillerois de t'estre esmerveillé;
 Car du moindre artisan l'œuvre la plus facile,
 A celuy qui l'ignore est aussi difficile.

Ce qui les a fait prendre à ces corps ponderoux
 C'est la longue action qu'ont les astres sur eux:
 Rendant leurs elemens si bien collez ensemble
 Qu'ils resistent à tout ce qui tout desassemble.
 Il n'est corps si petit ou cet esprit ne soit,
 Qui des corps radieux l'influence recoit:
 Et tant plus la matiere est tendre & delicate,
 Et plus cette injunce infuse se dilatte.
 Mais ce qui dure peu ne scauroit endurer
 Ce qu'endure le corps qui peut long temps durer.
 Les herbes & les fleurs en peu de jours perissent,
 Et les Astres sur eux ce peu de temps agissent.
 Ils ont force matiere, & de forme bien peu,
 Beaucoup de terre & d'eau, bien peu d'air, point de feu.
 Voila ce qui les rend plus soudain perissables.
 Les corps des animaux se trouvent dissemblables;
 Car beaucoup mieux pourvus du plus noble element,
 Comme mieux animez vivent plus longuement:
 Et plus long temps repeus des viandes celestes
 Ont leur baume plus propre aux accidens funestes.
 Les Gemmes pour les grands, d'excessive valeur,
 L'une pour sa dureté, l'autre pour sa couleur,
 Recevant plus l'aspect des flammes immortelles,
 A l'envy pourroient estre aussi bonnes que belles;

Mais

Mais leur baulme de vie où loge la bonté
 Est par la seichoreffe esteint & surmonté.
 Les moyens minéraux, avortons de Nature,
 Abondent plus en sel, en souphre, & en Mercure;
 Et ces trois Elements dont ils sont composez,
 Comme par un long aage aux Astres exposez,
 Font contre certains maux des effets incroyables.
 Les Metaux imparfaits beaucoup plus venerables,
 Aspirant à l'Estat, comme Princes du Sang,
 Semblent bien meriter de tenir autre rang:
 Toutesfois leur puissance a des bornes certaines,
 Par les impuritez qui infectent leurs veines:
 Et parce que ces feux qui los vont animant
 Influent en chacun quelque effet seulement.

Si des Astres sans plus l'ordinaire influence
 Parfaict en cet esprit la suprefms excellence,
 Le corps qui plus long temps l'aura peu recevoir
 Sera par consequent plus parfaict en pouvoir.
 Et si du Ciel brillant l'estoille plus petite
 A pour son influence un pouvoir sans limite;
 Le Roy des clairs flambeaux qui ce bien leur depart
 Doit avoir la plus grande & precieuse part.

Tu ne scaurois nier sans coulpe d'impudence
 Que chacun donne à l'or mille ans pour son enfance;
 Et que pendant le cours de sa minorité
 Jupiter & Phæbus prennent l'autorité
 De regir ce pupile. Or vsslant qu'on descœuvre
 Leur puissance infinie en ce petit chef d'œuvre;
 Ils l'ont fait si esgal en tous ses elements,
 Que l'excès impiteux des feux plus vehemens
 Au lieu de le destruire est sa douce pasture:
 Que l'eau, la terre, & l'air, par rouille ou pourriture,
 Et par tout autre effort, perdroient leur action
 S'ils cuidoient faire breche à sa perfection.
 Si donc des elements les choses mieux formées
 Sont par leurs geniteurs horsmus l'or difformées;
 Qui m'osera nier que dans l'or precieux
 Ces Dieux n'ayent logé le comble de leur mieux?
 Et que tresjustement la voix des philosophes
 A nommé l'or sans plus, l'estoffe des estoffes
 Dont le sage construiet son secret bastiment;

Car de l'or la semence est en l'or seulement?
 Semence precieuse; esprit incomparable;
 En qui Nature imprime un effect incroyable;
 Apres que le corps mort par l'art est ramené
 Aux principes seconds dont premier il fut né.
 Si toute la nature au Soleil est diffuse;
 Si toute sa Nature il a dans l'or infuse;
 L'or seul pourra donc estre un remede à tous maux.
 Guarissant la Nature en tous les animaux;
 Purves qu'on le reduise en telle consistance
 Qu'il se puisse conjoindre à l'humaine substance
 Il chassera du cœur toute contagion;
 Empeschera le sang de putrefaction;
 Augmentera le baume & l'humeur radicale;
 Maintiendra la chaleur en temperance egale;
 Consommerá du corps la superfluité;
 Purgerá du cerveau la froide humidité;
 Rallumera des sens la vigueur aientie;
 Et bref nous fera vivre une parfaite vie.

Tu dis que nous naissons seulement pour mourir;
 Et fuyant le trespas ne cessons d'y courir:
 En ce lieu ta sentence est pleine d'ineptie,
 Et ne faut pour cela le don de prophetie.
 Ignorons nous que l'homme est comme n'estant pas;
 Et que le jour du naistre est veille du trespas?
 Ce sont propos communs des ames plus grossieres.
 Hermes illuminé des plus claires lumieres
 Du Ciel & de Nature, ignoroit il qu'un jour
 Il faudroit qu'il changeast de vie & de séjour?
 Il ne laissa pourtant d'enquerir & d'apprendre
 Ce bel Art qui pouvoit presque immortelle rendre.
 Si tu es las de vivre, aleché de l'espoir
 De voir un plus beau jour, haste ton dernier soir
 Comme fait Cleombrote; & ton ame immortelle
 Mens au champ Elisée une vie plus belle.
 Pour moy j'ayme ce monde, & fais priere aux Dieux
 Qu'hureux j'y puisse vivre un pauvre siecle au deux;
 Puis chanter en mourant quelque himne de liesse
 D'avoir peu si long temps combattre la vieillesse.
 Non pourtant que j'espere immortel devenir
 Puisque ce monde mesme une fois doit finir.

Les ans aux dents d'acier rongeront ma despouille,
 Puis qu'ils rongent l'acier avec des dents de rouille.
 Mais comme on peut l'acier quelque temps maintenir,
 Mon corps se peut un temps par art entretenir,
 L'eau tombant goutte à goutte en fin cave le marbre,
 Et pourrit peu à peu le cœur du plus gros arbre:
 Mais ce sont accidents que l'Art peut retarder
 Quand on veut à couvert avec soin les garder:
 Car souvent d'un grand mur vient la ruine entiere,
 Par l'impreveu malheur d'une simple gouttiere.
 Tant plus l'ame bien née habite ces bas lieux
 Plus elle fuit la terre & s'approche des Cieux;
 Car du fañ des pechez son dos elle descharge
 Par mille charitez qu'exerce sa main large.
 La fièvre de Tantalle est au cœur des humains,
 Ils ont des fleurs d'or qu'ils puisent de leurs mains
 Mais quand l'ardeur mortelle allume en eux sa rage
 Ils pleignent à leur soif un doigt de ce breuvage.
 Comme si les ducats par arches entassés,
 Rachettoient de Pluton leurs seigneurs trespassés -
 Plus que la Royauté la vie est desirable,
 Et n'est à la santé nul tresor comparable.
 Tu veux que nos docteurs ne soient point ignoyans.
 De ce remede exquis, puisqu'en leurs restaurants
 Ils font bouillir de l'or suivant l'usage antique,
 Ils suivent bien la lettre & non le sens mistique
 De leur divins ayeulx qui n'ont pas entendu
 Que l'or par tels bouillons soit potable rendu.
 Autant y vaudroit mettre un marbre, ou un porfire,
 Que ce corps dont cette eau nulle vertu n'attire.
 Et ne sont moins frustrés de leurs intentions
 Quand ils meslent sa poudre en leurs confections;
 Car ce que la chaleur de l'estomach peut cuire
 Peut naturellement en Chille se reduire:
 Mais pour l'humaine ardeur l'or est trop endurecy,
 Et tout tel qu'on le prend on le remet aussi.
 L'or substantive Nature, & luy donne allégeance.
 Quand il luy communique & adjoñt sa substance.
 C'est pourquoy l'Alchimiste expert en son mestier
 Remet ce corps solide en son être premier:
 Car toute medecine excellente & luable:

Doit estre un seul fusible, ou chose au sel semblable.

Si l'auteur des destins en moderant ses loix
 Avoit au moins permis qu'on peust naistre deux fois:
 Mais un coup & non plus l'homme monte à la vie,
 Qui cent fois tous les jours luy est presque ravie,
 L'ambition, l'orgueil, & la temerité;
 Le chaut desir d'atteindre à l'immortalité;
 La bruslante avarice, & les terreurs paniques
 Que maints fols vont paissant d'humeurs melancoliques;
 Exercent contre nous leur tyrannique effort,
 Et causent plus de morts que l'ordinaire mort,
 Déesse opinion, Royne des fantaisies,
 Qui peints aux cerveaux secs tes vertes frenaisies,
 Logeant l'heur & l'honneur aux lieux plus perilleux;
 Que tu produicts en nous des effets merueilleux!
 Les enfers t'ont fait naistre une Atroce seronde
 Pour peupler leurs deserts, & deserter le monde.

Miserable goutteux qui vis pis qu'en Enfer,
 Que te sert ce metal dans un coffre de fer,
 Ou que son riche lustre en tes meubles étaltes,
 Si tu maudis ta vie en un liét d'ecarlatte?
 Te vaudroit il pas mieux ce corps aïsier,
 Par l'esprit tirer l'ame & la mondifier;
 Puis à douce chaleur d'art facile, & possible,
 Faire de ce meslange un sel fix & fusible?
 Tu aurois cet esprit qui va l'or animant,
 Des imparfaits Metaux le parfait aliment:
 Tu aurois l'or réduit à l'essence premiere,
 Qui jamais ne retourne en sa masse grossiere,
 Mais tu es faciné de tel enchantement,
 Que si quelqu'un t'offroit ce saint médicament,
 Et que ton Medecin t'en deffendist l'usage;
 Tu souffrirais plustost la Plutonique rage
 Qui te tient pour ta vie en un lit attaché,
 Que voir en guarissant ton Medecin fâché.
 O cher fils du Soleil comment pourroit-on faire
 Pour à ton los sacré dignement satisfaire?
 L'Orphée des Francois sur sa Lyre a chanté
 Un himne en ton honneur; mais il s'est contenté
 De dépendre ta robbe, & de proprement dire
 Tes communes vertus que le vulgaire admire.

Que

Que sa Muse pardonne à ma temerité;
 Je veux d'un ton plus haut chanter ta deité;
 Et faut bien que j'oppose aux puissantes cohortes
 Qu'on arme contre toy, des legions plus fortes;
 Afin que les Lauriers pour ta gloire aprestez,
 Te soient comme vainqueur sur le champ apportez:
 Si que tout adversaire apprenant la maniere
 Du Parthe qui bataille en tournant le derriere,
 N'ait espoir qu'en la fuite; & craignant tes regards
 E lance à coups perdus ses inutiles dards.
 Ton pere lumineux t'a rempli de lumiere:
 De Majesté, d'Empire, & de puissance entiere,
 Sur l'œil, l'ame, & l'esprit, des avides mortels.
 Autant qu'il est de cœurs, tu as autant d'Autels
 Où l'on t'apprend des vœux; où l'on te sacrifie,
 Industrie, labeur, amour, honneur, & vie.

Tout ainsi que les Cieux n'ont tous qu'un seul Soleil;
 Tu es unique en terre, à ton pere pareil.
 Chercher ailleurs qu'en toy ta puissance suprefme;
 C'est chercher le Soleil ailleurs qu'au Soleil mesme;
 Du Serf non du Seigneur, vouloir prendre la Loy;
 Et colloquer l'esclave au trosne de son Roy:
 Car de toy seul despend leur gloire & leur fortune.
 Par destin toutesfois un d'entr'eux t'importune;
 Debilitte ta force; avillit ta beauté,
 Exercant tous efforts d'ingrate cruauté:
 Sans qu'il puisse pourtant ta Nature destruire.
 Car ta mere pieuse au besoin scait reduire
 En leur estat premier tes membres separez:
 D'un lustre plus illustre enrichis & parez.
 Bien que la bonne mere en faisant cet office,
 A ses Serfs, de son Fils face le sacrifice.
 Mais c'est pour t'agrandir outre l'infinité:
 Et tirer de ta mort leur immortalité.
 Car si tu ne mourrois tu ne pourrois renaistre,
 Pour les rendre aussi grands que grand tu soulois estre:
 Et te dire Monarque, Empereur, Roy des Rois;
 Couronnant tes subjects, puis leur donnant tes loix.
 Je vays donc attraquer l'objection commune
 Que nostre ennemy trempe au fiel de sa rancune.
 Il dit que par miracle à Dieu tant seulement

Appartient le pouvoir de faire changement
 D'une espèce en un autre, & que l'Oracle antique
 D'Aristote, l'asirme en sa Metaphisique.
 Mais il tronque le texte, ostant l'exception
 Qu'au lieu mesme il refere à la reduction
 De tout corps convertible en premiere matiere:
 Et n'a jamais compris l'intention dernière
 Des sages Inventeurs de l'Art qui va nuant
 En vermeil & pur or le plomb noir & puant.
 Si pour faire un moyen deux extremes se rangent,
 Si les quatre elemens l'un en l'autre se changent
 Vnissant dans un corps leurs contrarietez;
 Les Metaux tous pareils en leurs naitivitez,
 Bien que quelque accident les rende dissimblables;
 Estant les accidens du subject separables,
 Leur deffant naturel par nostre Art reformé,
 L'un sera sans miracle en l'autre transformé.
 Le Verrier fait bien plus, qui n'est ny Dieu ny Angez
 Lors que dans sa fournaise en luisant verre il change
 La soude, la fougere, & le sable menu,
 Qui verre par Nature onc ne feust devenu.
 I'en puis dire une preuve encor plus admissible,
 Au vulgaire douteuse & pourtant veritable;
 Tant Nature se joue en diverses faccons:
 Vn Paysan m'a fait voir nombre de Limaçons,
 Convertis subz leur forme entiere & aparante
 En Marcasite d'or pesamment eclatante.
 Et le fameux PLATERE honneur Helvetien,
 De son temps le plus docte & le plus antien,
 Entre cent raretez dont il rendoit confuses
 Les ames qui entroient au sejour de ses Musés,
 Il monstroit un long pieux massivement espois,
 Dont le tiers estoit fer, l'autre tiers estoit boys,
 L'autre tiers estoit pierre; & de ce cas estrange
 Il accusoit le lieu qui la matiere change.
 Ainsi le grand Albert escrit que quelques eaux
 En pierres transmuioient branches, nids, & oiseaux,
 Maints Prelatz, maints Seigneurs, des Illustres de Francez
 Qui depuis quarante ans ont visté Florance,
 Attestent que le Prince a dedans son tresor
 Vn clou qu'en sa presence on a changé en or.

Le plongeant (embrasé) dans une huile Chimique;
 Dont le sage artisan desguisant la pratique,
 Au Duc persuada que la peine & le coût,
 Luy en devoient ôster le desir & le goût.

Qui n'a sceu le desastre & la tragicque histoire
 Du chetif Bragadin confit en vaine gloire;
 Et du fol Païsserolle aussi venteux que luy,
 Abusant de l'estude & du labeur d'autruy?
 L'un fut l'estonnement des sages Magnifiques,
 Qui en gardent ravi les fameuses reliques:
 Et l'autre de merveille attirera hors de soy

* Pendant Charles neufiesme & la Court & le Roy:
 Vne sinistre mort fut le fruit de leur pompe;
 Est il pas vray trompeur, qui soy mesme se trompe?
 Croyant qu'avec la poudre ils avoient le secret.
 Leur honte couronna leur orgueil indiscret.
 Combien de gens d'honneur feroient soy solemnelle
 Des transmutations du Belgien Vanguelle:
 Du Saxon Inderoure: Et du Cracovitain;
 Qui se masquant du nom de Cosmopolitain
 Voyage par le monde, avec suite honorable:
 Et pour montrer que l'œuvre est sienne, & veritable,
 Joint aux effets divins les sublimes discours
 Qu'il voïe aux curieux qui en l'art font leur cours?
 J'ay veu des deux premiers les deux preuves premieres:
 Qui ont illuminé mes confuses lumieres;
 Et benis le premier de m'avoir conseillé;
 Le second, & le tiers, de m'avoir desfilé.

O toy, qui qu: tu sois, vray Citoyen du monde:
 Qui au monde as donné la richesse seconde
 De ton esprit celeste en tes divins escrits;
 Je t'advoüe & te nomme un Phoenix des esprits
 Puisqu'en la pureté de ton s'avoir suprême
 On ne peut t'esgaller sinon avec toy mesme;
 N'ayant comme les vieux, envié tes neveux:
 Aussi es tu le temple & le saint de mes vœux,
 Ce qui fait qu'aujourd'huy toute l'Escoffe admire
 Le valeureux & docte Alexandre Napire,
 Chevallier du grand Roy, Baron de Marquiston,
 De qui le premier poil dore encore le menton;
 C'est qu'outre les vertus auxquelles il succede,

(Vray

(Vray fils d'un parfait pere) il est vray qu'il possède
Comme un don paternel haütement & en paix,
L'Elixir, & le feu qui ne s'esteint jamais.

J'ay veu fluer l'Acier ainsi qu'une onde vive,
Alors qu'estincelant par chaleur excessive
A la bille de souffre il estoit opposé:
J'ay veu de ce meslange un safran composé,
Dont un poids mis en l'eau tellement se dilatte,
Qu'il en teint mille poids en couleur d'écarlatte:
Couleur que de l'eau claire on ne void desunir,
Ny mesme avec le temps moins rouge devenir.
Si du Souffre & du Mars l'imparfaicte tinture
Se joint fort à l'eau qui n'est de leur nature,
Est-ce chose impossible à nostre or exalté,
Et fait plus que parfait presqu'en infinité,
D'espandre sa couleur dans les corps metaliques
Pour les rendre à jamais temples de ses reliques,
Puisque le patient est semblable à l'agent
En son corps volontiers l'ame se va logeant.

Ce docteur revolté qui d'une main cruelle
Impia a massacré l'Alchimie immortelle:
Et d'ongles & de dents luy deshirant le flanc,
Se teint muffle & moustache au bonillon de son sang;
Soit en Loup, soit en Asne, à beau hurler & braire,
Puisque la verité luy est du tout contraire;
Il faut que son pardon & le rien demandant,
Avec toy il s'advoüe ignare & impudent.
Le but universel de la vraye Alchimie
Est d'oster aux Metaux une impure cadmie,
Qui leur pure substance empesche en l'infestant
D'arriver au sommet où la nature tend:
Puis joindre en secourant leur nature affligée
Au soulfre tres-parfait leur semence purgée:
Car le plus precieux est au plus vil metal,
En semence premiere & en naissance egal,
Vne mere bien saine eut six enfans d'un pere,
Dont on veid la naissance egallement prospere;
Chacun a la mamelle encor fait esperer
De voir egallement leur aage prosperer.
Contre cette esperance un devint pulmoniques
L'autre devint goutteux; l'autre devint etiques

L'autre

L'autre fut graveleux; l'autre fut catharreux;
 Et l'autre en sa santé parfaitement heureux.
 Apollon fut enquis d'où procédoient ces vices;
 Il en blâma le lait des impures nourrices.
 Ainsi, la différence & l'imperfection
 Des métaux, ne provient que de l'infection
 Des sulfres corrompans; que boit le pur Mercure
 Dans les impurs tétins dont il prend nourriture:
 Et, comme on peut guérir ces enfans affligés,
 Les Métaux peuvent être accomplis & purgés,
 Lulle a voulu prouver par argument valable
 Que l'Alchimie est vraie, & sainte, & venerable:
 Disant que si le but de cet art singulier
 Est faire or & argent puis les multiplier;
 Qu'il faut qu'en son sujet on trouve au préalable
 Or, argent, & Mercure, & vif, & végétale:
 Car, comme l'air sur tout a force d'humecter,
 Et le feu d'eschauffer; L'effet de végeter
 Est dans les végetaux: & le pouvoir suprême
 De faire or & argent, en l'or & l'argent même,
 Or tout cela se trouve au naturel sujet,
 Que l'expert Alchimiste a pour unique objet.
 L'or, l'argent, le Mercure, y vivent & végetent;
 Sous une vile peau qu'en croissant ils rejettent.
 L'or, & l'argent sont vrais; vray le Mercure aussi:
 L'art qui en fait sa baze est donc vray tout ainsi.
 Si l'eau d'une fontaine, en Hongrie coulante,
 Sans aucun artifice est bien si violente
 Que le fer de sa forme elle rend desnué,
 Puis par la seule fonte en cuivre transmué:
 Si l'odeur du plomb seule arrête le Mercure
 En forme de métal qui quelque fonte endure,
 Après que dans le Mars il a bouilly neuf fois
 Avec l'huile d'olive, ou de lin, ou de noix:
 Si le soufre l'arrête en masse rougissante:
 Si l'Archénic l'atache en crouste estincelante
 Avec l'ayde du Tartre aux boules de Venus:
 Si son vol & son cours sont encor retenus
 Par l'esprit du Verdet & de la couperose:
 Pourquoi ne peut nature & l'art faire une chose
 Qui plus fine, plus pure, & plus haute en couleur,

L'arreste & le conduise à l'extresme valeur;
 Qui doute que si l'ame en nostre or vif cachée,
 Est par une main docte avec art arrachée;
 Qu'elle ait fait penitence en la rigueur du feu;
 Puis soit par son esprit rejointe peu à peu
 A son corps fait celeste & net de toute ordure;
 Qu'elle n'ayt au centuple exalté sa teinture:
 Et qu'ayant eu par Art telle augmentation
 Elle ne la departe en sa projection
 Aux sions, & à l'auteur d'où vient leur origine,
 Pour en or les parfaire; ou bien en medecine,
 Dont la force indomptable, à toute eternité,
 S'ira multipliant jusqu'en infinité?
 Nous voyons ce miracle en un autre vulgaire
 Que le simple rustique est consommere de faire;
 Lors qu'en un seau de lait il mele industrieux
 Quelques grains de presure, ou d'un fromage vieux,
 Que la chaleur assemble, & fait par tout épandre
 En ce lait, qu'en fromage aussi tost on void prendre:
 Qu'estoit cette presure, & ce fromage encor,
 Sinon un lait caillé, ne plus ne moins que l'or
 Un Mercure espais, & confit par nature,
 Avec un souffre épais qui luy sert de presure?
 Qui croiroit sans le voir, qu'un point d'un Scorpion
 Comblast un Elefant de sa contagion;
 Et presqu'en un instant d'une enflure mortelle
 Excedast sa grandeur & grosseur naturelle?
 Il est trop veritable: o combien inegal
 Est ce petit meurtrier à ce grand animal?
 Et ce qu'on peut encor trouver plus admirable,
 C'est que l'Elefant mort feroit l'effect semblable,
 Tuant mille Elephans s'ils en avoient mangés
 Tant ce point, tout ce corps, en venin a changé.
 Les semences du bien sont elles pas es choses
 Comme celles du mal fatalement encloses?
 Et ce qu'un corps mortel, de nature imparfait,
 Soit au bien, soit au mal, sans aucune ayde fait;
 Le corps que la Nature a seul voulu parfaire,
 Plus que parfait par Art le pourroit il pas faire:
 Veu qu'il est composé d'esprit, d'ame, & de corps,
 Egallement unis par differends accords?

La parole de Dieu n'est ny fable ny songes;
 C'est la verité mesme, & l'effroy du mensonge.
 Il a comme une loy des le commencement
 De se multiplier fait le commandement;
 Et n'a rien excepté de cette loy premiere,
 Ains diversifié seulement la maniere.

L'animal raisonnable, & le brutal aussi,
 Tant masle que femelle, ont un commun soucy
 D'augmenter leur espece en leur propre semence;
 Dont l'effect naturel dépend de leur puissance.
 Les vegetaux sont bien pour leur production
 En semences feconds, mais ils n'ont l'action
 De l'un en l'autre sexe, & le masle fertile
 Ne fait jamais porter sa femelle sterile.

La terre est la matrice ou le grain va germant;
 La Lune & le Soleil luy donnent l'aliment,
 Mais ce Roy des Metaux, unique en sa nature,
 Se produit à peu pres comme la creature,
 Il a une femelle ou gist tout son amour;
 Sa femelle l'embrasse, il l'embrasse à son tour:
 Et vivement épris d'une amour mutuelle,
 Elle se glisse en luy, & luy se fond en elle.

Dans la claire matrice en tel accouplement
 Des deux spermes conjoints se fait premierement
 Vne matiere informe, & comparable à celle
 Qu'entre les animaux Embryon l'on appelle.
 Cet Embryon s'anime, & s'en forme un enfant,
 Qui nait Roy; puis devient Monarque triomphant:
 Dont l'exquise richesse, extremes, & perdurable,
 Le moindre des metaux peut rendre à l'or semblable;
 Et luy faire porter comme Roy souverain
 Au front le diademe: & le sceptre en la main.

„ Mais bien qu'il ait en soy cette grandeur suprefme,
 „ Si ne la peut il mettre en acte par soy mesme:
 „ Il luy faut le secours d'un maistre ingenieux,
 „ Qui scaiche corriger ce qui est vicieux
 „ En sa moitié debile; & qui dextrement scaiche
 „ Extraire le pur sang qu'en ses veines il cache:
 „ Qui le scaiche tuer, puis revivifier.
 „ Pour luy faire immortel les siecles deffier.
 Car si du feu dernier les flames ravissantes

Peuvent en quelque effect demeurer impuissantes.
 Rien ne les doit braver que ce Roy, qui des Cieux
 Et des quatre elemens tient le plus precieux.
 Quoy qu'il ait meritè que ce fess le moleste
 Comme insigne pecheur, qui commet double incestè,
 Abusant de sa mere & de sa propre sœur
 Quand il se perpetue, & crée un successeur.
 Vray est que de crime il fait bien penitence,
 Alors que de son sang expiant toute offence,
 Il sustantè & nourrit, comme les Pelicans,
 Ses freres, ses neveux, sa mere, & ses enfans.

Ceux donc qui avec toy privez de cognoissance,
 Au sang des animaux cherchent cette science;
 Au crachat, aux cheveux, aux salles excremens;
 Aux herbes, aux raisins, aux sels, aux atraments;
 Aux Metaux du vulgaire, encor que du Mercure
 Ils ont comme nostre & tirè leur geniture;
 Aux moyens Mineraux, sont trompez, veu ce point
 Que nul ne peut donner la chose qu'il n'a point.
 La teinture du sage est fixe, & permanente;
 Qui dissute & recuitte à l'infini s'augmente
 En puissance & en nombre, avec le mesme lait,
 Et le mesme caillé dont le fourmage cist fait.
 Quelle vraye tinture, & quelle permanente
 Veux tu trouver es corps que la flame a puissance
 De reduire en charbons, ou d'en voyer au vent?
 Mais je veux plus courtois t'estimer plus sçavant,
 Et te faire un prophete entre tels heretiques,
 Tarrachant du bourbier des labours sophistiques.

Tu as cognu qu'en l'or gist le soufre parfait,
 Mais tu as ignoré comme il doit estre extrait.
 Tu as cognu le grain, mais ignoré la terre
 Où le parfait artiste en sa saison l'enferre,
 Tu as cognu la terre & n'as pas sçeu trouver
 Le mistere secret pour la bien cultiver.
 Tu l'as bien cultivée, & n'as pas sçeu conduire
 La chaleur qui peut l'œuvre avancer ou destruire,
 Observance cu l'ouvrier a besoin d'estre expert,
 Car le feu est tout l'Art dont Nature se sert.
 Tu l'as bien sçeu conduire, & n'as es cognoissance
 Du terme auquel l'enfant doit prendre sa naissance.

Tu as veu l'enfant naistre, & n'as appris comment
 Ni de quelle viande on luy donne aliment.
 Ainsi tu es de ceux qui des l'hiver se ventent
 Qu'ils rempliroient leur grange, & ne sement, ny plantent;
 Ou bien s'ils ont semé precipitent le temps;
 Et sont impassiens moisson des le Printemps.

Tu dis que sans user d'un tas de parabolles,
 On devoit tout escrire en expresses paroles;
 Car d'ouvrir un chemin où l'on ne peut marcher
 C'est donner le desir & l'espoir arracher.
 O pauvre Thireste, ô mal-hou en x Thinee!
 Quel destin conduiroit ton ame facinee?
 Ta raison asservie à ton desir brutal
 Voudroit d'un petit bien faire naistre un grand mal;
 Car si la dent vulgaire en ce fruit pouvoit mordre
 On ne vit onc sur terre un semblable desordre.
 Tout le monde a souhait riche d'or & d'argent
 De cent commoditez deviendroit indigent.
 Chacun, nouveau Cresus, fermeroit sa boutique,
 Aborrant le trafic de son Art mecanique.
 Le cherif buscheron desdaignant ses fagots
 Serpe & hache fondue estendrait en lingots.
 Le pescheur diligent à ses fillets destruire
 Arracheroit le plomb pour en or le reduire.
 Le Marechal fondroit enclumes & marteaux,
 Le Laboureur voudroit defferrer ses chevaux;
 Desarmer sa charrue; & Ceres delaissee,
 N'auroit plus d'epics blonds l'eschine herissee.
 Bref le beau siecle d'or jadis tant admiré,
 Renaiestroit icy bas follement desiré:
 Car le glan des forests, avec l'eau des fontaines,
 Seroient de nos festins les douceurs souveraines;
 Nous les servant dans l'or, qui aux yeux plus rians
 Ne rendroit au palais le morceau plus friant.
 Il faudroit aller nuds; & comme les sauvages
 Opposer des rousseaux aux celestes orages.
 Turne donc la medalle, & voy (pauvre Midas)
 Les fruiçts de tes souhaits dont tu ne vivois pas.
 Celuy romproit vraiment la celeste ordonnance,
 Et commettrait impie une execrable offence,
 Inäigne d'esperer ny pardon ny mercy,

Qui ce divin secret di vulgueroit ainsi.
 L'ira que Jupiter conceut contre sa femme
 Voyant consumer Troye à la Gregoise flames;
 Ou contre l'attentat des Geants terrenez:
 Qui trop yvres de rage, & d'orgueil forcenez,
 Cuidoient les immortels arracher de leurs sièges;
 Lors que le vain effort de leurs mains sacrileges,
 Travaillant au dessein de leur rebellion,
 Sur Ollimpe, & sur Osse, avoient mis Pellion;
 N'auroit esté qu'un songe: Et pardonneroit ore
 Au volleur qu'un Vautour sur Caucaze devore,
 Pour le mettre en sa place, où son cœur renaissant
 Troit Aigles, Vanlicurs, & Corbeaux repaissant.
 Ou bien le servant pour butte de son foudre,
 (Phenix des malheureux renaissant de sa poudre.)
 Il seroit chacun jour foudroyé plus de fois
 Qu'il n'auroit peint demots de ses iniques doigts:
 Et de tous ses tourments l'aigreur plus importune,
 Il se verroit macqué en sa trichte infortune.
 Farceur, leve le masque, & a visage ouvert
 Confesse ton dessein puisqu'il est descouvert;
 Tu voudrois bien chanter une Palinodie:
 Mais l'air de l'himne saint qu'ores je psalmodie
 Est de trois tons plus haut qu'il ne faut pour ta voix;
 Et trop doux pour l'accent de tes rudes abbois.
 Pour rendre ta couronne à tes hauts faits semblable,
 Tu dis que si cette œuvre eust esté veritable,
 Qu'entre tant de milliers d'hommes ambitieux
 Qui se sont appauvris, & sont devenus vieux
 Chez cette Calipson, épris d'une amour vaine,
 Quelqu'un de qui les cieux auroient beny la peine,
 Ayant la Taprobane & le Peron chez soy,
 Chef de cent Regiments eust fait la guerre au Roy.
 O belle Catastrophe! ô beau trait de Logique!
 Vouloir qu'un Philosophe ay t l'ame tyrannique,
 Et tienne entre les loups de loup le premier rang,
 Versant en sa patrie un deluge de sang.
 Qu'est-ce qu'un Philosophe? un amant de sagesse.
 D'où viennent ces tresors? de Dieu seul, qui adresse
 L'ame droite & discrete à ce but desiré,
 Où main? grand & main? deite en vain ont aspiré.

Te tiendroit on pour sage, ayant cette science,
 Si au prix de ta vie & de ta conscience
 Aspirant de ranger quelque peuple à ta loy,
 Il te faisoit esclave & triomphoit de toy?
 Contre tes arguments fondez sur une glace,
 Te tiens que l'eternel immuable en sa grace
 N'abandonne jamais ses esleuz bien aymez:
 Qu'il rend d'amour, de crainte, & de constance armez.
 Au long cours de leur estre il leur sert de pilote;
 Et leur nef assuree en la tourmente sotte.
 Car si le chaud bouillon d'un sang impetueux
 Enfle quelque jeune ame, il la prend aux cheveux
 Comme Pallas Vlisse: & ne luy permet faire
 Chose qui peust contr' elle allumer sa collere.
 Il faudroit supposer un vice en sa bonte,
 S'il n'exercoit Constant sa libre volonte.

Veux tu sçavoir l'erreur qui tes pareils surmonte?
 Qui de moyent les vuide & les comble de honte?
 C'est qu'à peine entre mille un met l'œil & l'esprit
 Sur les divers auteurs qui cet œuvre ont descrit.
 L'un sçait une pratique avec souffre & Mercure:
 L'autre un beau medion qui le Verdet endure:
 L'un sçait un poids pour quinze au blanc sur le Venus,
 Par qui deux grands Prelats se sont entretenus:
 L'autre es minieres cherche un souffre blanc fusible;
 L'autre le sçait blanchir, mais il est combustible:
 L'un a le vray secret de l'operation
 Pour conduire la lune à la fixation;
 L'autre en sçait la teinture à plus de vingt & quatre:
 L'un endu cit l'estain, mais il ne se peut battre:
 L'un joint la Lune au sol inseparablement;
 Et l'autre la transmue en sol par le ciment:
 L'un ne veut que vingt jours; l'autre n'en veut que trente:
 Ainsi chacun se flatte, & de vent se contente:
 Differents en matiere autant qu'en actions,
 Mais sols également en leurs conceptions:
 Puisque l'art comme un singe imitant sa maistresse
 N'a que le seul subjett qu'elle engendre & luy laisse;
 N'a qu'une proceddure, un poids; un feu pareil;
 Et fait dans un vaisseau l'œuvre blanc & vermeil.
 Pour faire aprentissage en quelque Art il faut estre

Cinq ou six ans esclave au joug d'un fâcheux Maîtrez
 A se lever matin, & se coucher bien tard:
 Mais pour faire chef d'œuvre en ce pre izoux Art,
 On plaint un an ou deux, on ne veut rien despendre,
 Esperant par miracle, ou en songe l'apprendre,
 Ainsi que sur Parnasse aux frais des lauriers verts
 En dormant Hesiode apprit l'Art des beaux vers.

Celuy qui n'a vogué dans les mers sophistiques,
 Et passé les détroits de cent falles pratiques,
 Ne mueille l'ancre au port de la perfection
 Si ce n'est par un vent de revelation,
 Fust il un Pythagore, un Plin, un Aristote,
 Il doit courir fortune ainsi qu'un Argonaute,
 Parmi cet Ocean de contrarietez,
 Pour descouvrir les bords de mille obscuritez,
 C'est bien quelque avantage à celuy qui fait voile
 D'avoir le vent propice, & de voir son estoille:
 Mais dans l'onde Chimique il y a maints rochers,
 On souvent ont pery maints excellents nauchers,
 Car tel void son Estoille (encore qu'entre mille
 A peine on la regarde) & luy reste inutile,
 Parce qu'il n'est expert aux operations
 Qui nous donnent l'entrée aux preparations.
 Vieilleffe qui voudra penché dessus un livre,
 Deust il siècles pour ans, voire ans pour moments vivre,
 Et ne met ou fait mettre à l'ouvrage la main,
 Il fert son temps, son huile, & se tourmente en vain.

Le pauvre Laboureur qui transite ou qui sue,
 Et qui ses mains empouille en serrant sa charrue,
 Puis sous un fresse espoir du profit incertain
 Se nourrit de l'ivroye & seme le bon grain,
 Mai vestu, mal couché, souvent passe l'année
 Sans revoir une gerbe en sa grange amonée.

Le vigneron sans cesse aux collines l'esquiant,
 Qui à dos recourbé col & teste penchant
 Travaille tout un an sans pouvoir une grappe
 Faire offrande en Septembre à Baccus ou Priapez,
 Attend bien l'autre année, & peu certain du fruit
 S'engage à l'usurier qui le rongé & destruit,
 Mais nos petits Crésus dont l'ame insatiable
 Idolâtre le but de cet Art venerable,

Cillez d'un fol desir, piquez d'un vain espoir,
 Voudroient bien sans haz ard nos lauriers recevoir.
 Si Hermes & Geber dont la cendre on honore,
 Comme nouveaux Phoenix venoient à renaistre ore,
 Et picquez du desir d'assuoir cette faim
 Leur demandiez sans plus le couvrir & le pain
 Pour douze ou quinze mois; d'une rare seconde
 Ils respondroient qu'alors on ne verroit au monde
 Vivre bestes ny gens; Quoy que ce mois passet,
 On ne veist les voyant que des bestes assez,
 La Nature mille ans à faire l'or demeure,
 Et ces veaux n'y voudroient qu'un mois, qu'un jour
 O doctes aveuglez, ne veus s'usit il pas (qu'une heure,
 Que l'art aydant nature avance tant ses pas,
 Qu'en un an elle face une souffreuse poudre
 Qui meurtrit le Mercure ainsi qu'un coup de foudre?
 Chose trop veritable, & que l'œil ayant veu
 Croit pourtant par charme avoir esté deceu.
 C'est pourquoy maint grand homme a sceu cette science,
 Ayant eu pour son Nord l'astre de sapience,
 Qui saute de moyens en desespoir est mort,
 Submergé dans sa rade à la veue du port.
 Car le riche & le pauvre ont un dessein semblable:
 Mais bien souvent le pauvre aux Dieux plus agreable
 Enporte la couronne à force de veiller
 Non le riche à souhait ronflant sur l'orreiller.
 Puis doit on s'estonner si mainte ame balance,
 Et vague irresolue en la double creance,
 Si d'ambages couverts & de propos noircis
 Les principes de l'Art sont par ruse obscurcis?
 L'un nous despeint un Roy noyé dans sa fontaine,
 Pour immortel renaistre en grandeur souveraine.
 L'autre joint en la couche un frere avec sa sœur,
 D'où doit naistre un neveu du monde possesseur.
 L'un irrite un Lion contre une Aigle volante;
 L'Aigle le rend volage, & luy la rend constante,
 L'autre peint deux dragons qui se vont devorant,
 Dont l'un d'aëllons d'or va son dos honorant.
 Puis donnant mille noms à une mesme chose,
 Celuy là cache plus qui plus à plein l'expose:
 Tout pour desesperer l'ignorant vicieux;

Et tant plus alecher le docte ingenieux.
 Car s'ils n'eussent d'erreurs leur œuvre entretissuë
 Le plus simple du monde en une heure l'eust sceuë.
 Mais voyons la fontaine où ceux-cy ont puisé,
 Et comme l'inventeur l'a premier desguisé.

Il est vray, sans mentir, certains tres-veritable,
 Que ce qui est dessous au dessus est semblable:
 Pour d'une chose seule accomplir des effects
 Que par secret miracle on croiroit estre faits.
 Et comme du seul Dieu la pensee profonde
 D'une chose a produit toutes choses au monde;
 De cette chose unique ont pris leur estre aussi
 Par adaptation toutes choses icy.
 Phœbus l'a engendree, & Phœbé enfantee.
 Le vent comme marrice en ses flancs l'a portee.
 La terre est sa nourrice; Et de tout l'univers
 Le pere des tresors est compris en ces vers.
 Avec douceur constante & d'artifice rare,
 Sans violence ou haste, il convient qu'on separe
 Le subtil de l'espris, & la terre du feu.
 Lors elle monte au Ciel & descend peu à peu
 En terre où elle acquiert les deux vertus ensemble,
 Qu'un neud indissoluble estoittement assemble.
 Si en la nue en terre entier est son pouvoir;
 Et rien pareil en force au monde on ne peut voir.
 Car de son odeur seule elle tue & renverje
 Toute chose subtile; & les dures transperce
 Ainsi fut fait le monde, & à ces actions
 Admirables seront les adaptations.

Ainsi sur tout desastre emportant la victoire
 Tu iras triomphant du monde & de sa gloire.
 J'ay l'œuvre du Soleil plainement reveüe;
 Aussi suis-je Hermes Trimegiste appelle;
 Comme ayant les trois parts de toute sapience.

Ce centre est convenable à sa circonference;
 Car ce principe ombreux, noir d'ambiguité,
 Est l'obscur lanterne où luit la verité;
 Qu'on ne peut discerner qu'entrant aux sanctuaires
 D'un million d'Auteurs qui font ses commentaires.
 C'est le tige fecond de tous ces grand Ramsaux;
 Et l'immense Ocean de tous ces gros ruisseaux.

A l'exemple du pere, escoute la parolle
 Des fils, que Pithagore en ses trouppes enrolle.
 Prends cela & cela; fais ainsi & ainsi:
 Et tu auras cela. Si tu n'entens cecy,
 Conjoincts l'eau & le feu; le soulfre & le Mercure;
 Et mets tousiours Nature en sa propre Nature.
 Ou bien joincts en un corps la Lune & le Soleil;
 Et puis fais banqueroute à tout autre appareil.
 Fais de deux corps un cercle, & du cercle un quadrangle.
 Ramene ce quarré en forme de triangle,
 Et puis de ce triangle un cercle estant refait.
 Tu auras aux statuz de cet art satisfait.
 Que ton rouge blanchisse, & que ton blanc rougisse,
 Et tu auras de l'œuvre accompli l'artifice.
 Fais avec son esprit ton corps spirituel;
 Et par le mesme corps cet esprit corporel:
 Puis dans cet esprit corps, fais leur propre ame infondre;
 Et tu auras un bien que rien ne peut confondre,
 Le corps n'agist au corps; ny l'esprit en l'esprit:
 Jamais forme de forme impression ne prit:
 Matière de matière: & n'est rien plus probable
 Qu'un semblable ne prend la loy de son semblable.
 Mais il faut s'exposer au choc de mille maux,
 Il faut pour y monter l'eschelle des travaux.
 Lire un livre cent fois, par un autre l'entendre.
 Son bien, son temps, sa peine, avancer & despendre.
 Car nature & le Ciel ne plantent ces lauriers,
 Pour les jeunes Soldats, ains pour les vieux routiers,
 Non que tous les vieillards obtiennent la couronne;
 Mais ceux à qui Dieu seul par merite la donne.
 Combien de beaux esprits d'abus empoisonnez,
 Apres la sandarache ay-je veu addonner:
 Poison qu'ils surnommoient la Royne des minieres,
 Idolastrant ce nom jusqu'aux heures dernieres,
 Parce que la Sibille en ses vers a prescrit
 Que le subject doit estre en neuf lettres escrit.
 Figure, enigme, ambage, oracle veritable,
 Car c'est nostre Arsenic, qui d'Art emerveillable.
 Est arraché des reins du frere, & de la sœur,
 Par les ongles poignants de l'Aigle ravisseur.
 L'un a tenu vingt ans une lampe allumée;

L'autre douze; & tous deux n'ont rien veu que fumée.
 Ces esprits transcendans ailleurs sont à priser;
 Mais c'est vice en cet Art de trop subtiliser:
 Se voulant peindre en l'air maints succès impossibles;
 Et frayer des sentiers en lieux inaccessibles.
 Il faut par les raisons, & d'un jugement sain,
 Considerant Nature imiter son dessein.
 Fuyr les lieux ruyneux, & les voyes obliques
 Où nous vont esgarant les labeurs sophistiques.
 Il faut marcher sans crainte au chemin naturel,
 Aysé, commun, certain, droit, & continuél.
 En fin quittant Icare, il faut suivre Dedalle;
 Volland entre deux airs à elle tousjours egalle.
 Quoy qu'on puisse au labeur pere & fils appliquer,
 Si l'on scait bien leur fable au vray sens expliquer.

Dedalle est le corps double en son premier mestange
 Lors que la terre lourde en se dissolvant change
 Sa nature grossiere, & morte en s'eslevant
 Sur les ailes de l'eau, non de l'air ny du vent.
 Ce jeune audacieux, cet insolent Icare,
 Qui d'un vol plus hardy pres du Soleil s'esgare;
 Qui void fondre sa Cire & ses bras despumer,
 Puis dans la Mer qu'il nomme en tombant s'abismer ?
 C'est l'esprit qui son corps dans les ondes delaisse
 En ayant rayé l'ame: & de monter ne cesse
 Tant qu'au haut de son Ciel peu à peu parvenu
 Il retombe en la Mer d'où il estoit venu.
 Fable que dès long temps le grand Moïse a einte-
 Au pourpre Hermine de son histoire Sainte,
 Quand il dit que la voix de l'Artiste immortalé,
 Bastissant l'Univers son chef-d'œuvre eternalé,
 Separa l'eau de l'eau; pour de la plus grossiere
 Faire en l'espaisissant la terre nourrisserie:
 Et que la plus subtile il mit au firmament,
 Qui se forme en rosée, & coule incessamment
 Par les yeux de la nuit sur la terrestre masse,
 Où du Soleil luyfant l'essorce la ramasse.

Mais combien vont encor l'antimoyno adorant
 Comme leur Dieu Chimique; & tiennent ignorant
 Celay qui ne se pasme en merveille si rare,
 De voir que le Soleil le calcine & prepare,

Voire augmente son poids s'il va sur luy dardant
 Ses rayons enflammez par le miroir ardent?
 Et quand mon souvenir mes erreurs me tesmoigne,
 Je pallis de tristesse & rougis de vergongne
 D'avoir tant negligé l'Ange des bons auteurs,
 Pour croire aux faux demons des traitres imposteurs
 Race inique & manditte, engeance de Harpies,
 Isectant & vollant quiconque en eux se fie.
 L'esprit universel, où maint esprit confus
 Avec moy s'est pippe, fut mon premier abus.
 Je l'ay noircy, blanchy, & rougy en une heure:
 Mais nulle impression aux metaux n'en demeure,
 Quoy qu'il soit esprit, corps, cuit & rubifié,
 Il demeure impuissant s'il n'est spécifié:
 Car propre à toute espece il recoit toute forme;
 Et serf de tous subjects en tout il se transforme.
 Quittant ce fol dessein je me suis, peu ruzé,
 Aux metaux du Vulgaire un long temps annusé;
 Soûillant cet art sacré de pensees profanes.
 Car j'ay mis Sol & Lune en liqueurs diahanes.
 Et cuits avec Mercure à tres lente chaleur:
 Mais cet ingrat travail fut de mesme valeur;
 Nature veult Nature, & l'espece l'espece,
 Aborrant au congrez la semence diverse.
 Celuy ne peut pas rendre un pays bien peuplé
 Qui a masse avec masse au coit accoppé:
 Crime contre Nature, & faute abominable,
 Que tout le fen d'enfer d'expier n'est capable.
 Ainsi maint voyageurs par la nuit desvoyez,
 Trompez des fols ardans en un lac sont noyez.
 Or si de ces faux Dieux tu as creu les oracles
 Qui pippeurs t'ont rendu odieux nos miracles;
 Dereste les conseils de ces pernicious,
 Comme peste infernale & maudisson des Cieux.
 Puis toy mesme appellant de tes sentences folles,
 A genoux avec moy vien dire ces parolles:
 O science divine, ô surnaturel Art,
 Que Dieu comme par grace à ses esleus depart;
 Des mal'heurs de la vie unique & prompt remede,
 Qu'on peut bien dire heureux celuy qui te possede,
 Et qz il fut d'un bon Astre aperceu en naissant:

Puisque tant de tresors dont il est jouissant
 Proviennent de sa peine & de son industrie,
 Et non d'oppression, d'usure, ou tromperie,
 S'il est sage & discret pour la cause cacher
 De son contentement, rien ne le doit fascher,
 Car il peut aller vivre en tous les coins du monde
 Portant comme Bias sa richesse seconde.
 S'il trouve un languissant au danger de mourir,
 En passant charitable il peut le secourir.
 S'il rencontre une vefve avec sa triste bande
 D'Orfelins, qui l'aumosne à un marbre demande,
 (Car plusieurs ont un cœur de marbre dans le sein)
 Il leur peut rendre plume & l'une & l'autre main.
 Le laboureur chenu, le marchand honorable,
 Que la guerre ou le feu a rendu miserable;
 Celuy que l'usurier comme un chancre a rongé;
 Le captif qui lamente en desespoir plongé;
 Pourront sans y penser & sans qu'il y paroisse
 Sortir par ses bienfaits de prison & d'angoisse.
 Qui s'estonnera donc si le brave La son
 Messrisa les hazars pour gagner la Toison,
 Puisqu'il se voit par elle assouvir de richesse,
 Et r'entrer son viril pere en sa fleur de jeunesse?
 Ou qu'aux yeux de Caron pres de l'infernalle eau
 Ence alla cuillir le jaunissant rameau?
 L'on se plaindra plustost que la Muse divine
 Qui du doctre Saluste animoit la poitrine,
 Ait noyé dans Lethé ce precieux subject,
 Le plus digne ornement de son riche project;
 Puisqu'il veult de Dieu rechanter les merveilles;
 Car celle cy s'enrolle au front des nompareilles.
 Vray est qu'il a mieux fait que Gamon ny Linthault;
 Qui d'un discours si brave & d'un stile si haut,
 L'un comme un Apollon Philosophe & Poere;
 L'autre enfant d'Esculape estant son interprete;
 Ont pensé garantir leur renom du trespass.
 Enseignant au public ce qu'ils n'entendoient pas.
 Je n'en veux pour témoin que leur vulgal Mercure
 Dont ils cuident par art corriger la Nature;
 Secret ou l'un & l'autre erre tout esgaré,
 Puisque Nature à l'art la nostre a préparé.

Ils ont beau sublimer & luy donner pour ame
 L'esprit du vitriol, puis en faire amalgame
 Avec l'or cimente; Ce progres ne vaut rien.
 Il faut trouver conjointés d'un naturel lien
 Dans nostre vis argent le Soleil & la Lune.
 Non argent vis commun, sol ny lune commune,
 Mais ce couple jumeau que Iupin enflamé
 Au ventre virginal de Latone a formé.
 C'est nostre vis Solgil. C'est nostre Lune vis ve;
 Theriaque & venin du vis qui les avive,
 De ces trois ainsi joints le vray Mercure est fait,
 Qui par l'or & l'argent se fermente & parfait.
 C'est nostre Lion verd, c'est nostre eau permanente:
 Dont l'œuvre se compose, & dont elle s'augmente.
 C'est le lait virginal; Le Mercure animé;
 Nostre terre feuillée; & nostre sublimé.
 Des couleurs d'Hiacinthe & de Narcis capable
 Transformant tout en soy, comme en tout transformable.
 Qui devient immortel quand la mort il reçoit;
 Et meurtrit ses enfans alors qu'il les conçoit,
 En premier lieu l'Artiste a besoin de cognoistre
 Dequoy, & en quels lieux, les Metaux doivent naistre
 Comment ils sont conceus, engendrez, achevez;
 Mais non à mesme honneur par Nature eslevez.
 Puis, s'il ne veut avugle errer à l'avanture,
 Qu'il scaire où il doit suivre ou quitter la Nature,
 Qui a pour tout dessein (travaillant simplement)
 Des deux principes joints faire l'Or seulement.
 Qu'il tienne ma parole à foy Evangelique,
 De ne quitter jamais l'espere Metallique;
 Et ne prendre pourtant les Metaux du commun.
 Despouillez de leur vie, & sans esprit aucun:
 Car, bien que marins Auteurs ordonnent de les prendre,
 On ne doit si crument leurs sentences entendre,
 L'un possible en son dire est superstitieux;
 Et l'autre en ses escrits est peut estre en vieux.
 Nature a composé de feu, d'air, d'eau, & terre
 Un principe à cet Art qui est Pierre & non Pierre.
 Pierre quant à l'Aspect & à l'estouchement;
 Mais quant au naturel Metal entierement,
 Metal qui toute fois nul Metal ne ressemble;

Encore qu'en luy soient tous les Metaux ensemble;
 Cette masse indigeste avec peu d'action
 Est aisément conduite à la perfection;
 Car en ses Elements rien ne manque ou n'excede,
 Ains tout ce qu'il luy faut elle embrasse & possède.
 Le feu qui tout consume en son avidité,
 Desnuant tous les corps de leur humidité,
 Est le seul aliment dont elle est substantée;
 Car plus elle y demeure & plus est augmentée
 Son humeur radicale; arrivant à tel point
 Que le Roy des Metaux ne s'y compare point.

Grand Loy, qui sans autre ayde a pris son origine
 De cet Hermaphrodite, ou de cette Androgine,
 De ce Chaos Phisic en qui vivent cachez
 Sept esprits mineraux, par Art sont arrachez
 Leurs quatre generateurs, en la double semence
 Dont l'Embryon Chimic doit tirer sa naissance.
 Les deux sont au Mercure; & les deux autres sont
 Au souphre: & tous ensemble en mourant se passent
 Mercure est le mary, & Venus est la femme.
 L'Art en a fait deux corps, mais ces corps n'ont qu'une ame
 L'un & l'autre petit, puis agit à son tour,
 Sous les effets divers d'un mutuel amour:
 Amour qui les rassemble, & des deux morts fait naistre
 Un tiers tout dissimblable à ceux dont il prend l'estre.
 Voilà cet un mystique, & cette trinité,
 Qui comprend tout mystere en sa triple unité.

Deesse engendre-amours, germeuse Citerée,
 Qui par les regions de la voulte etherée
 Fais ta ronde eternelle en ton char radiéux,
 Montant de sphere en sphere au dernier des sept Cieux;
 Puis devallant soigneuse, à nos vœux opportune,
 Du Cercle de Saturne au cercle de la Lune,
 Ta vertu genitrice esbands également
 Dans les reins amoureux de chacun element.
 Comme au grand univers ta seconde influence
 Par l'esprit general à tout donne naissance,
 Tu produis les effets de maints astres divers
 Par l'esprit mineral ou Chimique univers:
 C'est pourquoy de ton nom nostre terre on appelle,
 Car nostre Herma; brodit est cenceu & na; d'elles.

Apres qu'estant recuite au bouillon de son eau,
 De sa tombe funeste elle a fait son berceau,
 Gentille *Salviacis*, que tu vis glorieuse
 D'embrasser le sujet de ta flame amoureuse,
 Baignant un corps si noble & des membres si beaux,
 Dans le flot cristallin de tes larmeuses eaux!
 Honteux adolescent, ton heureuse infortune:
 Te rend en t'offençant cette gloire commune;
 Soit que ton double sexe à ces flots s'unissant
 Tu sois fait pour produire agent ou patissant!
 Mais qui est le docteur tant subtil & tant sage
 Qui prouvaist par exemple, ou monstraist par usage,
 Qu'on puisse unir deux corps, de centres si divers
 Que l'un aspire au Ciel, l'autre aspire aux enfers,
 Qu'en muant leur Nature; & changeant leur substance?
 Chose tres-difficile à l'humaine ignorance;
 Mais possible, & requise à la perfection
 Que produit en cet Art cette conversion:
 Isoyant l'esprit agile au corps lourd & stupide,
 Le chaut vif au froid morne; & le secq à l'humide;
 Pour faire un composé, auquel soient limitez
 Les discordants effets des contrequalitez.
 L'air est de tous les corps le soutien & la vie.
 Il substante le feu; comme l'eau vivifie
 Le grand corps de la terre, & l'eau recoit de l'air
 Cet esprit animant; qu'elle laisse exaller
 Aux rais de la chaleur & celeste & centrale,
 Pour renvoyer à l'air ce qui de l'air devalle.
 Ainsi par le secours d'un prest continuel
 Chacun des elements se rend perpetuel,
 Et estre en actions, en vertus, en puissance;
 Donnant ce qu'il recoit, riche en son indigence,
 Autrement ce bel ordre à neant passerait;
 Et par tout la Nature inutile seroit.
 Mais cette sage mere a par sa providence
 Obstaclé ce desastre; ayant fait l'ordonnance
 Que circulairement (par eux mesme excitez)
 En se communiquant leurs propres qualitez,
 Par leur muacion proprement circulaire,
 Les transmuaions en tout se pourroient faire,
 Ainsi la terre prête au feu sa siccité.

Le feu, son chaut à l'air; L'air son humidité,
 A l'eau, qui va prestant sa froideur à la terres
 Et tous vivent en paix en se faisant la guerre.
 Voil a comme ces corps miraculeusement
 Se changeant changent tout, & vont tout reformant.

Docte Libavius, j'admire ta constance
 Approuver & reduire en Art cette science:
 Mais en tous tes escrits je n'ay oncque apperceu
 Que ce divin secret tu ayes jamais sceu.
 Toutefois je t'honore ainsi qu'un autre Alcide,
 Chasse mal de ton siecle, & vaillant monsticide.
 Crois tu que tous les viex qui ce but ont atteint
 Sçussent rien des labeurs que tu nous as depeint?
 Ce sont inventions modernes & frivoles,
 Contraire aux lecons de leurs vrayes Escolles,
 Pardonne je te prie à la naïfveté
 Dont use ma franchise & ma sincerité:
 Je te cede en doctrine & en grave eloquence;
 Mais non en la secrette & vraye intelligence
 De ce rare mistere, ou la grace d'enhaut
 Sans qui l'estude humaine & l'adresse ne vont.
 M'a conduit par miracle, alors que mon courage
 Par tant d'erreurs vaincu renoucoit à l'ouvrage.

Ceux à qui ce grand Dieu extremes en charité,
 Pour leur perseverance & leur fidelité
 A cette sapience à la fin deparrie,
 Veulent que son mystere avonde en sympathie
 Avec le plus secret des mysteres divins.
 Qu'elle ait fait aux premiers prévoir comme divins.
 Le ravage inhumain de l'universelle onde;
 Et le feu general consommateur du monde:
 Puis ait ravy leur sens en la felicité
 De l'espoir non trompeur d'une immortalité:
 Lors que des bienheureux les glorieuses ames
 Prendront leurs corps purgez par le Ciment des flames,
 Et moy suivant leur trace y reconnois assez
 Les effets à venir par les effets passez.
 Car si l'eau du deluge a possédé la terre
 Cent cinquante six jours; autant en nostre verre
 Apparoist un deluge, & ne se void rien qu'eau.
 Et Noë hors de l'Arche envoya le Corbeau.

Qui s'arresta gourmand, à la charogne morte;
 La noirceur qu'aux deux corps la pourriture apporte
 Comme un Corbeau les ronge & les quitte à regret
 Si la blanche Colombe annonca le secret
 De la future paix par la branche d'olive:
 La verdure qui se montre au vaisseau claire & vive
 Lors que nostre soleil a beu l'humidité.
 Vient prononcer l'arrêt de la tranquillité.
 Comme en l'Arche sacrée estoient mâle & femelle;
 En nostre arche luyssante est la couple jumelle.
 Comme l'eau vengeresse emporta les forfaits;
 Nostre eau purge nos corps par la noirceur infecte.
 Or si l'un a esté l'autre se peut bien croire,
 Puisque Dieu a voué l'un & l'autre à sa gloire:
 Et que sans l'action de ce contraire effect
 L'ouvrage projeté ne peut estre parfait.
 Escoute une maxime au commun non commun;
 Qu'en la nuit du Soleil est le jour de la Lune;
 Et la froideur solaire en la lunaire ardeur.
 Lors que la Lune obscure en sa moitte froideur,
 Recoit du clair Soleil la chaleur radiense,
 Le Soleil entre en elle & la rend lumineuse,
 Eschauffant & seichant sa froide humidité.
 Du Soleil au rebours la chaude siccité
 S'alentit & s'lumette, & d'une obscure nuë:
 Offusqué fait eclypse à nostre humaine veue.
 Puis si tost qu'au Soleil la Lune fait retour,
 Le Soleil se ranime & ralume le jour;
 Arrachant à sa sœur sa lumiere vollee.
 Qui vesve de clarté vit sombre & desolée.
 J'ay dit cent & cent fois, je le redis encor.
 Que le Soleil Chimique est le vis & pur or.
 Non pas cet or vulgaire assibli du martire
 Des flammes & des eaux qui bornent son empire.
 Qui n'a rien de parfait pour autre que pour luy;
 Et qui deviendroit pauvre enrichissant autruy.
 Ains celuy que Saturne en se spherre recelle;
 Sui n'est connu d'aucun si Dieu ne luy revele.
 Verdoyant, Vegetable, Animé, animant;
 Vis Soleil, qui paroist Lune premierement.
 Et qui n'aura des vieux desnoës les ambages.

Ne connoistra non plus cette Lune des sages,
 Lune qu'un voile noir infecte & va tachant:
 En son croissant premier à nos yeux la cachant:
 Diane ouvre Phœbus, & Phœbus clost Diane;
 Rendant l'esprit opaque, & le corps diaphane,
 Oste donc du Soleil l'ombreuse obscurité,
 Puis par tout l'univers s'espandra sa clarté:
 Mais sa vive splendeur ne sera departie
 Tout en un moment d'heure à la brune Cimbie,
 La froide Thitonide au teint jaune vermeil
 Annonçant aux mortels le retour du Soleil,
 Leur aprent de sa sœur le coucher & l'absence,
 Qu'il paroist toujours moins plus son frere s'avance.
 Laissons ces deux lumeaux vuidier leurs differents,
 Et vuidons d'autres points, combien qu'indifferens.
 On dit que Ciel & terre en un se doivent rendre,
 Di moy donc si le Ciel en terre doit descendre,
 Ou si plus tost au Ciel la terre doit monter?
 Tout esprit qui se laisse à la raison douter
 Croit qu'il faut que le Ciel vers la terre descende,
 Puis dissolue sa masse & legere la rende.
 Or l'on tient que la terre au Ciel va s'esle vant,
 Lors qu'avec son esprit qui la va dissolvant
 Elle demeure en luy vive & spirituelle.
 Qu'une similitude ingenieuse & belle
 Te peut faire comprendre avec estonnement,
 Lors que le fils de Dieu quittant le firmament
 Descendit en la Vierge, il y prit sa naissance,
 loignant nostre nature à la divine essence.
 Il fut vis entre nous pour de nostre salut
 Prescrire charitable & la voye & le but,
 Puis endurant pour nous une mort volontaire
 Immortel il retourne au paternel repaire:
 Haussant l'humanité de son corps precieux
 Sur les cercles du monde, Ou il vit glorieux
 Au palais eternel de la Trinité sainte.
 Ainsi lors que la Parque aura ma vie esteinte
 Mon ame s'eslevant sur l'alle de la foy,
 (Par l'insiny merite & faveur de son Roy)
 S'en ira dans le ciel d'où elle est descendue,
 Ayant la fresse escorce à la terre rendue

A laquelle, purgée, au jour du jugement
 Elle se viendra joindre inseparablement;
 Pour remonter ensemble à la vie éternelle.
 Mais d'un doute nouveau la question nouvelle
 Autrefois me fut faite, assavoir si l'esprit
 (Qui de l'ame & du corps tous les secrets comprit)
 Monte au Ciel avec l'ame, ou reste au corps en terres;
 Pour aller au triomphe ou mourir en la guerre?
 Je maintins que l'esprit les assemble icy bas;
 Et pendant certe vie est tiers en leurs combats:
 Mais la noirceur mûe en blancheur pure & monde
 Il y aura sur terre un plus excellent monde,
 Duquel l'esprit tiendra justement le milieu.
 Le corps tiendra le fonds, & l'ame ira vers Dieu.
 Quel; n'un dit que la terre est le vray Ciel de l'ame:
 L'ame celui du corps: & que l'esprit qu'on blasme
 D'avoir fait souiller l'ame en la solution,
 Participe aux tourments de sa punition,
 Dans les tristes cahots de l'ombreux purgatoire,
 Où la flâme blanchit l'ame de crimes noire:
 Puis, que l'ame purgée au Ciel se ressoit,
 Et qu'avec ses pechez, l'esprit s'esvanoit.
 Car s'il faisoit tousjours avec eux residence
 Ils n'auroient jamais paix ny constante alliance.
 Ce fol disoit à l'ame, en son courroux per vers,
 Je t'iray conduisant par l'horreur des enfers
 A la mort éternelle, aux maisms tenebreuses
 Où Pluton va logeant ses Idolles ombreuses.
 L'ame tirant à peine un sanglot de profond,
 A voix entrecoupee en pleurant luy respond:
 Las pourquoy, cher esprit, m'as tu donc arrachee
 De l'agréable sein où j'estois attachée?
 Je te croyois à moy joint & d'un nœud Gordien:
 Que me donnant à toy tu devois estre mien:
 Et ta bouche aujourd' huy le contraire m'annonce.
 Mais je pardonne aux maux que ton ire prononce,
 Comme dits de la langue, & du cœur non ditez.
 Et veux tout au contraire (égale aux deitez)
 Avec moy te conduire à la gloire éternelle,
 Honorant nostre corps d'une essence plus belle.
 Qu'en ne m'accuse point d'avoir escrit cecy

Pour rendre le secret de cet Art obscurcy:
 De corps, d'ame, & d'esprit, la pierre se compose;
 Et ces trois s'embrassant font une seule chose;
 Comme ces trois font l'homme unissant leurs accords,
 La matiere imparfaicte est prise pour le corps;
 Le ferment en est l'ame, & l'eau qui les assemble
 Est l'esprit, enchaissant l'ame & le corps ensemble.
 Le corps lourd & stupide est de soy vil & mort.
 L'ame le ressuscite, & le rend vif & fort.
 Et l'esprit qui le purge à la fin le fait digne
 Du manteau reluisant, de la blancheur insigne.
 Le corps, l'ame, & l'esprit, qui en nombre sont trois;
 En leur genre commun ne sont qu'un toutesfois.

Car Sol, Lune & Mercure, en leur substance entiers,
 Sont differents de forme & non pas de matiere,
 Combien de hauts secrets de sophismes couverts
 Meussent incognus dans les antiques vers?
 Le combat de Thesee & du fier Minotaure,
 La riche cuisse d'or du divin Pitagore,
 L'incroyable facon de se regenerer
 Trois fois en trois cens ans, se faisant digerer
 Dans un bain d'eau boiillante, & d'estrange maniere
 Pour cent ans se remettre en sa forme premiere;
 Sont autant de tesmoins des plus qu'humains effects
 Qui par cet art sublime ont jadis esté faits.

Ce courageux Thesee est le vray philosophe;
 Qui joignant de son oeuvre & l'une & l'autre estoffe,
 Combat dans les destours de son triple vaisseau
 L'inaccessible orgueil du monstre Mytaureau:
 Puis vainqueur triomphant pour couronne de gloire
 Fait la fille d'un Roy le prix de sa victoire.
 Ce Roy, c'est le Soleil des astres sousterrains,
 Qui n'engendre que Roys & Princes souverains:
 Et sa fille est la pierre en rougeur esclattante,
 Qui paye ses travaux, ses fraix, & son attente.
 Si son bel ail daignoit un jour luire à mes yeux,
 J'irois, nouveau Thesee, au ciel des demydieux,
 Car c'est l'estoille heureuse au lustre de laquelle
 Du perleux Orient comme Aurore nouvelle
 Vint la Roynne de l'Austre, oïr, entendre & voir.
 Du grand Roy Salomon la sagesse & l'avoir.

Comme en un ſeur az ille en ſes mains ſe retire
 La puiffance, l'honneur, la vertu, & l'Empire.
 Le Royal diadème ornement ſpecieux
 De ſon auguſte front, ſont les feux radieux
 De ſept Aſtres brillans qui le monde illuminent,
 Devant ſa Majeſté les plus grands Rois s'inclinent.
 Et comme eſpouſe ornee allant vers ſon eſpoux
 Aux veſtemens pompeux ſ'ottant ſur ſes genoux,
 On liſt en lettres d'or Grecques & Arabicques,
 Je ſuis l'unique fille aux Prophetes antiques.
 L'ignorance a fait dire à maint celebre auteur
 Que le vieil Pithagore eſtoit un enchanteur
 Qui monroit en cachette une cuiſſe d'or nuë.
 Mais cette cuiſſe eſtoit la ri cheſſe inco gnuë
 Que par ce haut miracle il alloit poſſedant,
 Et du ſeau du ſilence eſtroit tement gardant.
 La chaudiere où ſa chair fut trois fois conſommee,
 C'eſt la cuve ſecrete en ſa chambre enfermée.
 Ou dans un bain de fleurs conſittes par le Vin
 Il prenoit (quelques jours) de ce ſoulphre divin
 Qu'au decrepit Aeſon l'amourcuſe Medee
 Donna, pour deſpoüiller ſa vieilleſſe ridee.
 On employe maint texte à maint grave ſubject,
 Dont l'auteur n'eut jamais que cet Art pour object.
 Les labours d'Hercules qu'on tient pour vaines fables,
 Sont de cet Art ſecret figures veritables.
 Gerion aux trois corps redoutable & puiffant;
 Eſt le triple argent viſ Sol & Lune embrassant.
 Le geant terrené, l'inexpugnable Anthee,
 Dont la force n'eſtoit par aucun ſupplantee
 Tant qu'il touchoit ſa mere, eſt l'eſprit, viſ & chant:
 De noſtre or, que noſtre eau attire & leve en haut.
 L'hydre toujours naiſſante à ſept teſtes horribles;
 Eſt l'eau, mere de l'or & de tous corps ſuſibles:
 Eau qui ne mouille point, & n'eſteint point le feu:
 Serpent que le Soleil doit tuer peu à peu.
 Des Centaures legers l'eſpece monſtrueuſe;
 C'eſt des deux ſpermes joints la matiere hideuſe.
 Le traifre Diomedé & ſes cruels chevaux;
 C'eſt l'Artiſte-logeant ce cabos des Metaux:
 Dans la chambre ſecrete où ſon eau le devore.

Le bouclier d'Hippolite; est l'Iris qui decore
 Cette eau de cent couleurs. Le fumier meurtrisseur
 De l'estable d'Auges; est l'insecte noirceur
 Qui couvre les corps morts apres leur pourriture,
 Les Oyseaux stinphalins ravissans la pasture
 Du desastre Phinee, & l'allant infectant;
 Sont les fortes vapeurs qui des corps vont sortant,
 Du sangliere escumant la poursuite & la prise;
 C'est lors que la matiere entre à la couleur grise;
 Et quittant pour blanchir son ordre obscurité
 Donne un signe à l'ouvrier de sa felicité.
 La peau du grand Lion que ce demidieu portez
 C'est la rouffe couleur qui la blancheur emporte.
 Le Taureau qu'il dompta le corps qu'on va fixant,
 Le cerf aux cornes d'or; le corps fix jarrissant.
 Cerbere aux trois gosters; l'enfant nay, qui demande
 Qu'en l'aille alimentant de nouvelle viande.
 Voila comment les vieux cet œuvre alloient cachant
 A l'avare, à l'ignare, au fol, & au meschant.

Mais quelle Thisiphon, de ses rouges tenailles,
 Extresme en cruantez bourelle les entrailles
 Des haineux de cet Art, d'ignorance aveuglez;
 Qui troublez des vapeurs de leurs sens desfreiglez,
 Nous proposent pour loix leurs discours chimeriques
 Vculant qu'on les presere aux plus belles reliques
 Dont l'Egypte & la Grece en leur prosperité
 Doüerent les autels de leur posterité.
 Hair ce qu'on n'a pas, blasmer ce qu'on ignore;
 C'est un mal qui demande un quintal d'Helebre.

De ton trosne pourtant tu ne sois deboutré
 Bel Art, puisqu'il n'est rien dont quelqu'un n'ayt doute.
 Les mysteres diuins souuent en controverse
 Ne permettent pûrtant que l'Eglise on renverse.
 Iupiter ne sceut onc les mortels contenter,
 Ce qui fait pleurer l'un induit l'autre à chanter.

Des flancs du Montgibel la soulfreuse insolence
 Tant de langues de feu à plus Ondeux n'eslance,
 Que la traistresse envie aux funestes regards
 Descocbe par cent yeux de Basiliques dards,
 Au blanc de ton honneur (grand Royne des merveilles)
 Et tous, sans te blesser passent dans tes oreilles.

Qua ce monstre deschire un soufleur enfumé,
 Qui d'eau forte, de soulfhre, & d'orpin parfumé
 Ressemble au sergeron qu'une flame vert-bleuë
 Rend sous la nuit ombreuse un fantosme à la veuë,
 Cela n'est qu'à ta gloire, & luy vais pardonnant,
 Mais un fils legitime à qui tu vas donnant
 Le fillet d'Ariadne en ce confus Dedalle,
 Doit estre exempt du fil de sa langue infernalle.
 Et faut qu'un vray Thesee, ou Persee irrité,
 Extermine ce Monstre enflé d'iniquité.

Viendra tu point du Ciel belle ame Aurelienne,
 Geler de ces Corbeaux la voix magicienne,
 Et deffendre l'honneur de ton Pontife aymé,
 Qu'ils ont pour s'offencer meschamment diffamé.
 De tes beaux vers dorez, à l'egal doux & graves,
 Burins par qui ta gloire au front des ans tu graves,
 L'estoffs precieuse & l'œuvre plus exquis
 N'ont sinon des Lauriers pour ton loyer requis.
 Leur torrent plus fecond que le riche Pactolle
 Rouloit trop d'or caché dans son araise molle
 Pour une seule bource; où la bource eust esté
 Comme estoit le tresor grande en infinité.

Rongnez Muses rongnez l'ongle & le bec qui pince
 Vostre opulent Poëte & son illustre Prince.
 Empruntez de Pallas l'effroyable bouclier,
 D'où l'horrible Gorgonne eslançant maint esclair
 De ses gros yeux fataux empierre l'ignorance,
 Qui d'un dard espointé combat cette science.
 Et conseillez à ceux qui blasment tels secrets.
 D'estre un peu plus sçavants, ou beaucoup plus discrets.

F I N.

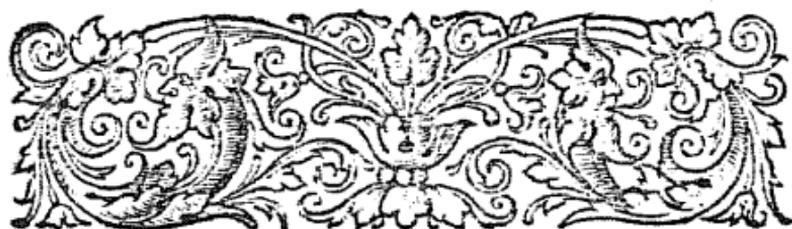
STAN-



STANCES.

A V gracieux reveil de la vermeille aurore
 Son œil chasse l'obscur du vuide aérien;
 Illustrant le contour du globe terrien
 Par son éclair brillant qui le Ciel recolore.
 Ainsi, quand la splendeur d'un haut sçavoir decore
 Quelque esprit espuré du bronillas ancien
 De vulgaire doctrine, il void tout, & n'est rien
 Pour secret qu'il puisse estre au monde, qu'il ignore.
 D'imposture & d'erreur la grand tourbe le fuit;
 (Ainsi que le Hiboux fuit le Soleil qui luit)
 Ne pouvant supporter l'esclat de sa science.
 Il marche en sa main dextre ayant longueur de jours;
 Richesses & honneurs en la gauche; & tousiours
 Suit pour phare & pour nord l'astre de sapience.
 Muses, chassez bien loing de vostre sanctuaire
 Tous excommuniez & maudits imposteurs;
 Qui prophanant cet Art, sacrileges menteurs,
 Font de son nom sacré une fable au vulgaire.
 Que ces esprits sillez d'une erreur populaire;
 Et ces Aïnes chargez de livres & d'auteurs
 Qui par opinion mesprisent nos Docteurs,
 N'approchent point aussi vostre autel salutaire.
 Que de sa main sordide un avaricieux.
 Que de son ongle impie un vain ambitieux;
 N'attendent de cueillir nos precieuses roses:

Mais que l'humble & le sage entrent en ce saint lieu,
 Car pour eux seulement sont reservez de Dieu,
 Et les fleurs, & les fruits, de nos metamorphoses.
 De ces preux champions pour le prix contendans,
 Qui dans le champ d'Hermes fot voller la poussiere;
 Vn à peine entre mille a cognu la matiere;
 Dont se fait la couronne où ils sont pretendans.
 Les uns, plus qu'il ne faut, subtils & transcendans,
 Loin du trac de Nature, essayant leur carriere,
 Abandonnent le cours de cette grand guerriere;
 Et frayent des sentiers aux siens tous discordans.
 Tels esprits facinez quittent leur bonne mere;
 Et vellent vagabons apres mainte chimere,
 Qui les paissant d'erreurs les porte au desespoir.
 Chacun à son object; Chacun à sa pratique;
 Et n'y a qu'un subject; & qu'une voye unique:
 Qu'on ne peut sans Nature obtenir ny sçavoir.
 Mille & mille avant moy, comme moy curieux,
 Ont consommé leur age, & leur bié, & leur peine,
 A chercher incertains, une chose certaine,
 Et à qui la cognoist tousiours presente aux yeux.
 Mais mille & mille aussi (plus favoris des Cieux)
 Avant moy comme moy ont cognu la fontaine
 Qui sur un sablon d'or son eau vive pourmene;
 Eau d'immortalité dont s'abreuvient les Dieux.
 Les uns comme aveuglez erroient à l'avanture,
 Les autres mieux appris, disciples de Nature,
 Au Ciel de ses secrets adresserent leurs pas,
 Ceux-là firent naufrage & des biens & de vie:
 Ceuxcy guidez au port, francs de crainte & d'envie,
 Vinquirent toute angoisse, & presque le trespas.



LES VISIONS HERMETIQUES.

Bien que nostre Art consiste en une seule chose;
Et que d'un vil habit nostre Roy soit caché:
Voyez comme il se change & se metamorphose,
Avant que du sepulchre il puisse estre arraché.

Je vey par un fort aigle un vicillard venerable
Au sein d'un gros nuage enlever jusq' aux Cieux.
Puis tournant dans un globe en facon effroyable,
Devenir eau tres claire, & sel tres precieux.

Je vey dans nostre mer deux poissons admirables,
Qui sans chair & sans os cuissoient en leur propre eau.
Et de leur suc enstoient les Ondes delectables
Qui leur donnerent l'estre, & qui sont leur tombeau.

Je vey dans un borbier une Phere sauvage,
Plus vite qu'un sanglier en la fange dormant;
Qui changeant peu à peu de poil & de corsage,
S'alloit en biche blanche à la fin transformant.

Je vey dans le profond de nostre forest noire,
Aupres d'une Vnicorne un cerf audacieux;
Suivi de cent Veneurs dont un seul plein de gloire
Feit de leur chair doree un mets delicieux.

Dans un vallon ombreux de cette forest mesme
Je vey deux fiers Lions l'un sur l'autre acharnez
Qui pris par ce Veneur avec travail extremes,
Furent sous un joug mesme en triomphe amenez.

*Je vey un chien superbe, & un loup plein de rage,
Se colleter l'un l'autre; & s'est anglant tous deux,
Convertir en venin leur sang & leur carnage:
Puis ce venin resoudre en baulme precieux.*

*Je vey dessous un autre un grand dragon horrible,
Vomissant son venin aux rayons du Soleil.
A tout autre animal redoutable & nuisible,
Car il n'est Basilic en cruauté pareil.*

*Je le vey tost apres surpris dans le cordage
Du Veneur cauteleux; ou pire qu'enrage
Il devoiroit sa queue; & par son propre outrage
En fine Theriaque estre son sang changé.*

*Dans la mesme forest ma veue fut conduite
Sur un nid, où gisoient les deux oyseaux d'Hermes,
L'un taschoit à voller, l'autre empeschoit sa fuite;
Ainsi l'un retient l'autre, & n'en partent jamais.*

*Au dessus de ce nid je vey sur une branche
Deux oyseaux se piller & se donner la mort.
L'un de couleur de sang, l'autre de couleur blanche;
Et tous deux en mourant prendre un plus heureux sort.*

*Je les vey transformer en blanches colombelles,
Puis en un seul phœnix toutes deux se changer.
Qui semblable au Soleil, sur ses brillantes ailes
Afranchy de la Parque au Ciel s'alla ranger.*

*Je vey un fier Monarque en sa royalle pompe,
Sortant de ces forests dont il se disoit Roy;
Aux quatre pars du monde au haut son d'une trompe
Appeller ses vassaulx pour recevoir sa loy.*

*Sur son chef éclattoit une triple couronne,
Ou maint large escarboucle alloit estincelant.
Et flamboit en sa dextre un beau sceptre, ou rayonne
Avec l'or precieux un esmail excellent.*

*D'un pourpre cirien orné de broderie,
Sa robe Imperialle à loys larges & longs
Par dessus un haris riche d'orsaurerie
Luy pendoit de l'essault au dessous des talons.*

Pompeux de Majesté, d'un front severe & grave
 Il dit à mille Rois à ses pieds prosternerz,
 Le plus puissant de vous n'est ore qu'un esclave;
 Car tous pour mon trophée estes prédestinez

Sur tous mes ennemis j'ay gagné la victoire;
 Et bravé la mort mesme en rochant mon tombeau.
 Je suis incomparable en puissance & en gloire;
 Plus riche que Pluton, & plus qu'Apollon beau.

J'esleve le plus pauvre en dignité Royale;
 Je donne aux imparfaits toute perfection,
 Et ceux que je parais à moy-mesme s'esgalle,
 Leur donnant les effets de la mesme action.

J'assouvis de tresors les ames plus avares;
 Je comble de santé les corps plus abatus;
 J'exalte le cristal sur les gemmes plus rares:
 Vn tresel en force, & unique en vertus.

Qui ne ne tiendr'it pour fable un progres si estrange?
 Veux qu'une chose vile, à chacun en mespris;
 Sans travail, sans despens de soy-mesme se change
 En un triple tresor sans pareil & sans prix.

Je suis donc le Phœnix qui renaist de sa cendre:
 Le grain qui pour produire en la terre pourrit:
 Je suis ce Pellican: Et cette Salemandre,
 Qui au feu prend naissance & du feu se nourrit.

Je suis tant que la terre en ses flancs me recelle,
 En trinité unique, ou trine en usité,
 Et viendrois de moy-mesme en grande autorité,
 Si l'avare envieux ne me separoit d'elle.

Tout le monde à vil prix m'achette & me possède:
 Mais c'est apres ma mort & quand seullet je suis,
 Qui doncque me prend vif, & sçait ce que je puis,
 Peut dire qu'aux tresors des esleux il succede.



V O E U

A LA FORTUNE.

O Princeſſe d'Antie, invincible Fortunée;
Oppoſtune à quelqu'heure, à quelqu'autre importunée,
Deeſſe incomparable, exigeant des mortels

Les ames pour victime, & les cœurs pour autels.
Sur les plus grands Palais tu fais naiſtre des herbes:
Changeant aux tristes pleurs les triumphes ſuperbes.
Le Monarque te ſuit: l'Empereur & le Roy
Couroient leurs chefs vainqueurs ſous le joug de ta luy.
Ceux que Mars, & Bellonne aiment à la guerre:
Ceux que Ceres deſtine au labour de la terre:
Ceux que le Dieu du gain, à la mercy des eaux
En ſepulture viſ dans leurs ſieſies vaiſſeaux:
Le Dace belliqueux: le Gelon plus farouche
Que l'Ource a vorte aux bords où le Soleil ſe couche
Les Libiens recuits: les Scithes paſſagers:
Les Parthes cauteleux: & les Gettes legers:
Redoutent le revers de ta dextre puſſante;
Et le tour incertain de ta Roue inconſtante.

La force aux points d'acier accompagne tes pas;
Qui fait voir le pouvoir que tu as icy bas,
Au globe qu'elle porte en ſigne de conquête;
Où eſt peinte l'horreur d'une obſcure tempeſtè:
D'airin eſt ſa Cuirace; & ſon Caſque profond;
Dont la pointe de vaille au milieu de ſon front.
De grands clous acerez, & de forts gonds de cuirre,
Sa main gauche eſt garnie: & ſiere ſe fait ſuivre
Par Saturne enchainé: qui porte ſuſpendu
Un pot d'Argille cuitte emply de plomb fondu.
La foy marche à ton flanc d'un voile blanc couverte
L'eſperance te ſuit ſous une robe verte;

Les yeux doux & riants; le visage tout feint;
 Le chef couvert de fleurs; & l'entour du col ceint
 Des carcans précieux; la bouche & les mains pleines
 De propos abuseurs, & de promesses vaines.
 Ces trois te font escorte; & d'elles sont chers
 Autant peuples que Rois, s'ils font tes favoris.
 Mais si le plus illustre est atteint de ton ire,
 Cette troupe les quite, & quant & soy retire
 Les subjects peu loyaux, & les amis bernes,
 Qui n'ayment que l'honneur dont les grands sont ornés.

Recey mes humbles vœux ô puissante deesse,
 Si que ta faveur chere au besoin de me laisse.
 Je n'aspire insélement aux pompeuses grandeurs
 Ny au gouvernement de Rois ou d'Empereurs.
 Mes desirs n'ont object que la plume & le livre;
 Pour les labours d'Hercule, & de la son poursuiure.
 Ton œil soit mon saint Herme, & mon phare, & mon nord.
 Et pour guider ma barque au salutaire port,
 Fay qu'au milieu des jots, tout remarque asséuree,
 Quelque jeune Triton sur sa teste azurée
 Eslevant hors de l'onde un gaz on verdissant,
 Tesmaigne que les Dieux vont mon cours benissant:
 Comme de leur faveur & de ton secours digne.

Lors pour juste guerdon de ce bien fait insigne
 Je doreay ta roue; & le globe roullant
 Que tes piads immortels pour baze vont foullant.

F I N.



COSMOPOLITE

O U

NOUVELLE LUMIERE DE LA PHISIQUE NATURELLE.

Traittant de la constitution generale
des Elements simples & des
composez.

Traduit nouvellement de Latin en François,
par le Sieur DE BOSNAY.



A LA HAYE,
De l'Imprimerie de THEODORE MAIRE.

M. DC. XXXIX.



A

MONSEIGNEUR,
MONSEIGNEUR
DE PUISIEUX,

Conseiller du Roy en ses Conseils
d'Etat & Privé, & Secretaire de
ses Commandemen:.



MONSEIGNEUR,

*On lit d'Aristotus, que quel-
que couleur qu'il print en ses veste-
mens, que quelque sorte d'habits qu'il portast, quoy
qu'il dist, quoy qu'il fist, c'estoit avec une extreme
bien-seance, ne pouvant offenser ny en ses gestes,
ny en ses paroles, voire mesmes les plus severes
& critiques. Aussi respondit il fort à propos, lors
qu'on luy dit que Diogenes luy reprochoit que s'il*

H 5 se

E P I S T R E.

se vouloit contenter de vivre de pain , d'eau , & de quelques herbes , il n'auroit que faire de mandier la faveur des Roys , ne bastir sa fortune en l'esclavage de sa liberté.

— Si sciret inquit regibus uti
Non pranderet olus.

Parlant & se mocquant de Diogenes. Car à la verité qui sçait user des choses en leur biais , & en leur vray sens , il ne peut ny offenser ny être offensé de personne. Ce discours me servira Monsieur , comme d'excuse , pour addoucir ce qu'il y auroit de temerité en moy , vous adressant ces Traictez de la Philosophie Chimique , comme abhorrans de la profession à laquelle il a plu à Dieu vous appeller , car une Ame bien née , une Ame haute , une Ame relevée , prend toutes choses ainsi qu'il faut , ne se deprime , ne s'esleve , & ne s'esbranle de rien , demeurant toujours ferme & stable sur la solidité de son cube , vray hieroglyphique de la vertu. D'ailleurs , ceste partie de la science naturelle , bien qu'elle soit vilipendée , & mesprisée par les ignorans , & honnie , & descriée par les meschancetez & faussetez des Pseudophilosophes charlatans , affronteurs & trompeurs , elle a

E P I S T R E.

neantmoins en soy, en son interieur, en sa verité, c'est à dire en son vray biais, je ne sçay quoy de haut, je ne sçay quoy de sublime, je ne sçay quoy de celeste, digne d'estre sçeu, digne d'estre admiré par ces belles ames, par ces rares esprits que Dieu faict naistre parmi nous comme grands lumineux, pour esclairer nos obscuritez, & auxquels tout est bien seant quelque couleur, & quelque habit qu'ils portent, ne pouvant offenser personne, ny estre offensez de quelque chose que ce soit.

Je prens donc la hardiesse, Monseigneur, avec ceste precaution de faire voir au public ceste version en langage vulgaire, & pour la seconde edition, sous la faveur & protection de vostre nom, non que je croye que vous ayez jamais appliqué vostre esprit, ou occupé vostre main à la recherche, & pratique de ceste plus que doutense science (& qui croiroit aussi que vos plus graves, & serieuses occupations, vous en donnassent le loisir:) mais pour ce que j'ay estimé, nec vana fides, que vostre rare esprit, que vostre haut jugement, pourroit plus equitalement juger du fonds de ceste doctrine, & plus facilement digerer les attraits & amertumes qui se lisent en ses ouvrages.

EPISTRE

*& finalement prendre le tout selon son vray biais,
& son vray sens. Quoy que ce soit, vous prendrez
s'il vous plaist en bonne part ma bonne volonté,
ne la mesurant pas selon la vilité ou bassesse du
subject, mais selon la candeur & sincerité de
mon affection, pour demeurer à jamais,*

MONSEIGNEUR,

Vostre tres-humble & tres-
obeyssant serviteur,

DE BOSNAY.



PRE-



P R E F A C E.

*Aux vrais, & naïfs Inquisiteurs de
l'Art Chimique, & enfans legitimes
d' Hermes.*

C Onsiderant en moy-mesme (Lecteurs benevoles) combien de livres faux, combien de fausses receptes fabriquées & composées par les imposteurs de ce temps, tombent entre les mains & viennent à la cognoissance des indagateurs & curieux des choses naturelles & occultes, par lesquels faux livres plusieurs par le passé ont esté trompez, & le sont encores pour le jourd'huy ceux qui vivent. J'ay estimé que je ne pouvois rien faire de plus utile & profitable aux vrais fils & heritiers de la science que de leur communiquer le Talent qu'il a pleu à ce grand Dieu pere des lumieres me donner à fiance, & comme en depost, à fin que nos nepveux croyent, & cognoissent quelque jour, que ceste benediction singuliere de la science Philosophique a esté octroyée à quelques signalez

P R E F A C E.

lez personnages non seulement és siecles paf-
 fez, ains encores pendant nos jours. Je n'ay
 point esté d'advis, pour certaines causes de
 publier mon nom, desquelles la principale
 est, que en cecy je ne recherche point d'e-
 stre loué & estimé, ains seulement le pro-
 fit & utilité des amateurs de la Philosophie.
 Aussi je laisse librement ceste avidité de
 gloire à ceux qui ayment mieux sembler e-
 stre gens de bien, que de l'estre tout à fait.
 Or ce que j'escris icy pour assertion & atte-
 station de la verité indubitable de la Philo-
 sophie, bien que ce soit en peu de paroles;
 le tout dis-je a esté tiré de l'experience ma-
 nuelle que j'en ay faicte, par la grace du
 Tres-haut, ce que je dis à fin que les cu-
 rieux & affectionnez à ceste loüable scien-
 ce, ne delaisent jamais l'exercice, & pra-
 ctique de si belles choses, & par mesme
 moyen je les puisse assureur à l'encontre de
 ceste miserable troupe de Charlatans, trom-
 peurs, & vendeurs de fumée, à qui rien
 n'est si doux que de tromper. Ce ne sont
 point des songes comme parle le vulgaire
 ignorant, Ce ne sont point de vains Com-
 mentaires de quelques esprits oyleux, com-
 me les fols estiment, que ceste science.
 C'est la pure & mesme verité, laquelle com-
 me amateur d'icelle, je n'ay peu ny deu ce-
 ler ny cacher, & moins passer sous silence,
 pour le support, & confirmation de la scien-

P R E F A C E.

ce Chimique, tant descritee sans l'avoir merit , bien que neantmoins la verité ne puisse sortir en public qu'avec grande crainte en ce temps & regne malheureux, où le vice & la vertu marchent à l'esgal, & où l'ingratitude, & l'infidelité rendent les hommes indignes de ce grand thesor. Il est bien vray que je pourrois mettre en jeu plusieurs graves auteurs pour tesmoins de sa certitude, selon le commun & unanime consentement de toute la venerable antiquité, consentement dis-je, univoque, bien que tiré de plusieurs & diverses nations: Mais ce qui est attesté & confirmé par l'experience n'a besoin d'autre preuve. Il n'y a pas long temps, & j'en parle comme s avant, que plusieurs de grande & basse qualité, ont veu ceste Diane toute nu . Et combien qu'il se trouve certains hommes mal nez, qui par envie ou par malice, ou de crainte que leurs impostures ne soient descouvertes, crient incessamment, que par un certain artifice, qu'ils couvrent sous une vaine ostentation de paroles fastueuses & ampoull es, l'on peut tirer l'ame de l'or, qu'ils appellent teinture, & estre remise par projection sur un autre corps, ce qui ne se fait, s'il se fait, qu'avec un grand derriment, & une grande perte de temps, de labour, & d'argent. Il faut neantmoins que tous les fils d'Hermes sçachent, & tiennent pour certain, que ceste

P R E F A C E.

ceste telle quelle extraction d'ame qu'ils appellent soit de Sol, soit de Lune, par quelque voye sophistique qu'elle se face, n'est autre chose que vaine persuasion, ce que plusieurs ne croyent pas, mais ils sont contrains de le croire par l'experience seule & vraye maistrasse de la verité, & c'est à leur dommage. Au contraire, quiconque pourra sans dol ny sans fraude teindre reellement le moindre metal du monde, soit avec profit, soit sans profit, en couleur de Sol ou de Lune, demeurant & resistant à toute forte d'examens: je peux hardiment assurez que les portes de la Nature sont ouvertes à celuy-là pour rechercher plus outre, & de plus hauts secrets, & mesmes les acquerir, avec la grace & benediction de Dieu. Or est-il que j'offre donc ces Traictez cy aux enfans de la science, à fin que estudians, & mettans toute leur cogitation, & force d'esprit, à la recherche des occultes operations de la Nature, ils puissent cognoistre au vray la verité des choses, & la Nature mesme, enquoy seulement consiste toute la perfection de ce saint Art Philosophique, pourveu qu'on chemine par le chemin Royal, c'est à dire par le chemin que la Nature nous montre en toutes ses operations. Et c'est pourquoy j'admoneste, & advertis icy le Lecteur benevole, qu'il ne juge point de mesescrits selon l'escorce & sens extérieurs des

paroles,

P R E F A C E.

paroles, ains plustost par la force de la Nature, de peur qu'il ne deplore à la fin son bien, son temps, & son labeur, considerant que ceste science n'est point une science de fols & d'ignorans, ains une science des Sages, desquels l'intention est toute autre que ne la peuvent comprendre, tous ces glorieux Trafons, tous ces doctes mocqueurs, tous ces hommes vicieux, & pervers, qui ne ce pouvans mettre en reputation par leurs propres vertus, tachent de le faire en calomniant les autres, ny tous ces vagabonds & ignorans souffleurs, qui ont ja presque trompé tout le monde avec leurs blanchiffemens & rubifications, non sans tres-grande diffamation & ignominie de ceste noble science. Car c'est un don de Dieu, & est tres-certain qu'on n'y peut parvenir si ce n'est par la grace de Dieu, qui vienne à illuminer l'esprit de celuy qu'il cognoist veritablement estre humble & patient, ou bien par la revelation & demonstration d'un maistre fidele & expert, c'est pourquoy Dieu rejette tousjours à bon droit ceux qui sont hors de sa crainte. Aureste, je prie instamment tous les fils de l'Art, qu'ils prennent en bonne part l'envie que j'ay de leur faire plaisir, & lors qu'ils auront fait Manifeste ce qui est Occulte, & qu'ils seront arrivez au port desiré par la grace de Dieu, & par leur labeur constant, ils chassent de leur compagnie tous

les

P R E F A C E.

les indignes (selon l'exemple de tous les Philosophes) c'est à dire, tous les meschans, & se resouvenans de leur prochain pauvre & incommodé, se ressouvenans dis-je de leur prochain d'une ressouvenance qui soit selon la crainte de Dieu, & sans ostentation, ils chantent loüanges eternelles, à Dieu trois fois tres-grand autheur de ce don special qu'il leur a revelé, usant d'iceluy sans abus, & cachant dans leur sein sans en faire semblant.

La simplicité est le vray seu de la verité.



T A-



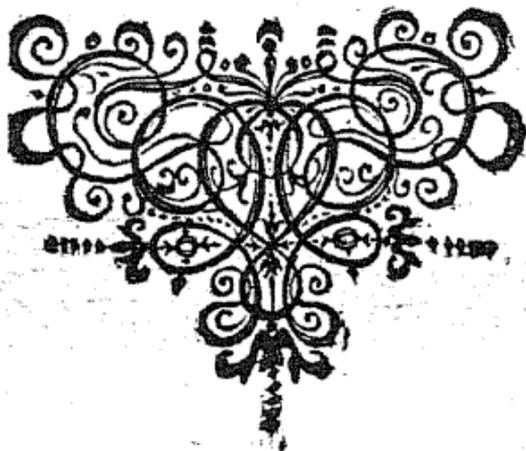
T A B L E

Ou Sommaire des Traictez de Cosmopolite, ou nouvelle lumiere Chimique.

- I. **D**E la Nature, que c'est que la Nature, & quels doivent estre les scrutateurs d'icelle.
- II. *Quelle est l'operation de la Nature en ce que nous nous proposons, & touchant le sperme que nous cherchons.*
- III. *De la vraye & premiere matiere des metaux.*
- IV. *De la generation des metaux, & comme se fait dans les entrailles de la terre.*
- V. *De la generation de toutes les especes de pierres.*
- VI. *De la seconde matiere, & comme les choses se putrescent.*
- VII. *De la vertu de la seconde matiere.*
- VIII. *De l'Art, & en quelle facon la nature travaille sur la semence.*
- IX. *Du meslange & commixtion des metaux, & en quelle maniere il faut tirer la semence metallique.*
- X. *De la generation supernaturelle du fils du Soleil.*

XI. De

- XI. De la pratique & confection de la pierre, & comment il faut faire la teinture selon l'Art.
- XII. De la pierre & de sa vertu.
Epilogue, Sommaire, & Conclusion des douze Traictez cy dessus.
Enigme Philosophique du mesme Auteur.
Dialogue de Mercure, de l'Alchymiste, & de Nature.



DE



D E
L A N A T U R E
E N G E N E R A L.

*Que c'est que la Nature, & quels doivent estre
les scrutateurs d'icelle.*

T R A I C T E' I.



Plusieurs hommes sages & tres-doctes ont par cy devant (voire mesmes selon le tesmoignage d'Hermes devant le deluge) escrit plusieurs preceptes touchant la confection de la pierre des Philosophes, & nous en ont laissié tant d'escrits, que si la Nature ne faisoit tous

les jours devant nos yeux des effects admirables, & lesquels nous ne pouvons nier, je croy qu'il n'y auroit personne qui estimast qu'il y eust une Nature au monde, veu la multitude des inventions & des inventeurs qui sont en ce temps. Aussi nos predecesseurs sans s'amuser à ces vaines recherches, ne consideroient autre chose que la Nature & la possibilité ou puissance d'icelle. Et bien qu'ils ayent demeuré en ceste voye simple de Nature,

re,

re, ils ont neantmoins trouvé tant de choses, qu'à grand peine les pourrions-nous imaginer avec toutes nos subtilitez multitude d'inventions. Et ce qui est cause de cela, c'est que la Nature & la generation ordinaire des choses qui croissent sur la terre, nous semble trop simple & de trop peu d'effect pour y employer la pointe de nostre intellect, qui ne s'exerce cependant qu'à imaginer des choses subtiles, non qui nous soyent cogneues, mais qui ne se peuvent faire, ou difficilement se peuvent faire. C'est pourquoy il ne se faut esmerveiller si nous arrivons d'excogiter plus facilement quelques certaines subtilitez, voire telles qu'à la verité les vrais Philosophes n'eussent peu presque imaginer que de parvenir au vray cours de la Nature & à leur intention. Mais quoy? telle est l'humeur naturelle des hommes de ce siecle, telle est leur inclination, de negliger ce qu'ils sçavent, & rechercher toujours plus outre quelque chose de nouveau: que feront donc les entendemens humain, ausque's la Nature est sujette? Comme pour exemple, vous verrez un artisan qui aura recherché la perfection de son art, il en cherchera un autre, ou bien passera plus outre, ou le laissera là du tout. Ainsi la genereuse Nature agit sans intermission, jusques à son Iliade, c'est à dire, jusques à son dernier terme. & puis cesse, Car des le commencement luy a esté concedé de s'améliorer en son cours, & posseder en fin un repos solide & entier, auquel pour cest effect elle tend de tout son pouvoir, se resjouissant de sa fin, comme les formis se resjouissent de leur vieillesse, qui leur donne des ailles à la fin de leurs jours. De mesme façon nos esprits ont procedé si avant, principalement en l'art & pratique Philosophique, que nous en sommes presque venus jusques à l'Iliade ou dernier bur. Car les Philosophes de maintenant ont trouvé de telles subtilitez, qu'il est presque impossible d'en trouver de plus grandes, & different de l'art des anciens Philosophes, comme l'orloerie est differente de la simple serrurerie. Car combien que le ferrurier & l'orloger manient le fer tous deux, & qu'ils soient maistres en leur art, l'un neantmoins ignore l'artifice de l'autre. Si bien que je m'assure que si Hermes, Geber, & Lulle, subtils & profonds Philosophes, estoient maintenant au monde, ils ne seroient estimez par ceux du jourd'huy que pour disci-

disciples , à grand peine pour Philosophes, tant est vaine nostre presumption. Aussi, sans doute, ces grands hommes la ignoroient tant d'inutiles distillations, uitrées aujourd'huy, tant de circulations, tant de calcinations, & tant de vaines operations que nos modernes ont inventées, n'ayant pas bien recogneu la lecture des livres de ces bons & doctes personages anciens. Ainsi ces modernes n'ont manque que d'une chose, c'est de sçavoir seulement ce que les Anciens ont sceu, qui est la teinture Physique. Et au contraire, extravagans qu'ils sont, en la cherchant ils rencontrent autre chose : mais n'estoit que tel est l'instinct naturel de l'homme, & que la nature n'usast en cecy de son droict, à grand' peine nous desuoyerions nous. Pour retourner doncques à nostre propos, j'ay promis en ce premier Traicté d'expliquer la Nature, à fin que nos vaines imaginations ne nous destournent de la vraye & simple voye. Je dis donc que la Nature est une, vraye, simple, entere en son estre, & laquelle Dieu a constitué devant tous les siècles, & luy a enclos un certain esprit universel. Il faut neanmoins noter que le terme de la Nature est Dieu, comme il en est le principe, car toute chose finit en ce enquoy elle a pris son estre & son commencement. J'ay dit qu'elle est unique, & par laquelle Dieu fait tout ce qu'il fait, non que je die qu'il ne peut rien faire sans elle (car c'est luy qui là faitte & il est Tout puissant) mais il luy a pleu ainsi : & il là fait. Toutes choses proviennent de ceste seule & unique Nature, & n'y a rien en toute la terre hors icelle Nature. Que si quelques fois nous voyons arriver des avortons, c'est la faute du lieu ou de l'artisan, & non pas de la Nature. Or ceste Nature est divisée en quatre principales regions ou lieux où elle fait tout ce qui se void, & tout ce qui est cache car sans doute toutes choses sont plustost à l'ombre & cachées, que veritablement elles apparoissent. Elle se change au male, & à la femelle, & est comparée au Mercure, pour ce qu'elle se joint à divers lieux, & selon les lieux de la terre bons ou mauvais, elle produit chaque chose, bien qu'à la verité il n'y ayt point de mauvais lieux en terre, comme il nous semble. Il y a quatre qualitez elementées en toutes choses, lesquelles ne sont jamais d'accord, car l'une excède toujours l'autre.

Notez

Notez donc que la Nature n'est point visible, bien qu'elle agisse visiblement, car ce n'est qu'un esprit volatil, qui fait son office és corps, & a son siege & son lieu en la volonté divine. Et en cest endroit elle ne nous fert d'autre chose sinon à fin que nous sçachions cognoître les lieux d'icelle, & principalement ceux qui luy sont plus proches & plus convenables, & à fin que nous sçachions conjoindre les choses ensemble selon la Nature, de peur de conjoindre le bois à l'homme ou le beuf avec le metal, ains au contraire qu'un semblable agisse sur son semblable, car alors la Nature ne faillira de faire son office. Or le lieu de la Nature n'est ailleurs qu'en la volonté de Dieu comme nous avons dit.

Les scrutateurs de Nature doivent estre tels qu'elle est, vrais, simples, patiens, constans, &c. & ce qui est le principal point, pieux, craignant Dieu, & ne nuisans aucunement à leur prochain, puis apres qu'ils considerent si ce qu'ils se proposent est selon la Nature, s'il est possible & faisable, & cela qu'ils l'apprennent par exemples apparens à sçavoir avec quoy se fait toute chose, comment & avec quel vaisseau Nature travaille. Car si simplement tu veux faire quelque chose comme fait la Nature, suy la, mais si tu veux faire quelque chose de plus excellent, regarde en quoy & par quoy elle l'ameliore, & tu trouveras que c'est tousiours avec son semblable. Comme pour exemple, si tu veux estendre la vertu intrinseque de quelque metal plus outre que la Nature, il te faut prendre Nature metalique, & ce encore au malle & en la femelle, autrement tu ne feras rien. Car si tu pense faire un metal d'une herbe tu travailleras en vain, comme aussi d'un chien tu ne sçauois produire un arbre.

De l'operation de la Nature en nostre proposition & semence.

T R A I C T E' II.

I'Ay dit cy dessus que la Nature est unique, vraye, & par tout apparente, continuë, qu'elle est cogneuë par les choses qu'elle produit, comme bois, herbes, &c.

Le vous ay dit aussi que le scrutateur d'icelle doit estre de mesme, veritable, simple, patient, constant, & appliquant son esprit à une chose tant seulement. Il faut maintenant parler de l'action de la Nature. Or notez que tout ainsi cōme la Nature est en la volonté de Dieu, & que Dieu l'a créé & l'a mise en toute imagination, de mesme la Nature s'est faicte une semence es Elements precedante de sa volonté : la verité est qu'elle est unique, & toutesfois elle produit choses diverses, mais neantmoins elle ne produit rien sans sperme. Car la Nature faict tout ce que veut le sperme, & elle n'est que comme l'instrument de quelque artisan. Le sperme donc d'une chacune chose est plus duisant & plus utile à l'artifice que la Nature : car par la nature seule vous ne ferez non plus sans sperme qu'un Orfeure pourroit faire sans feu, ou le Laboureur sans grain. Ayez donc ceste semence ou sperme, & sans doute la Nature fera prest de faire son devoir soit à mal soit à bien. Elle agit sur le sperme comme Dieu sur la libre volonté de l'homme. Et en cela il me semble qu'il y a un grand miracle, que la Nature obeyffe à la semence, non forcée toutesfois, mais de sa propre volonté, cōme aussi Dieu accorde à l'homme tout ce qu'il veut, non forcé toutesfois, ains de sa libre volonté. Et c'est pourquoy il a donné à l'homme le liberal arbitre, soit au bien soit au mal. Le sperme donc c'est l'Elixir ou la quinte-essence d'une chacune chose, ou bien encores la parfaite & accomplie decoction & digestion d'une chacune chose ou le banlme du soulfre, qui est une mesme chose que l'humide radical des metaux. Nous pourrions à la verité icy faire un grand & ample discours de ce sperme, mais nous ne voulous tendre à autre chose qu'à ce que nous avons proposé. En c'est art les quatre Elements donc engendrent ce sperme par la volonté de Dieu & par l'imagination de la Nature : car tout ainsi comme le sperme de l'homme à son centre ou receptacle convenable dans les reins, de mesme les quatre Elements, par un mouvement infatigable & perpetuel, chacun selon sa qualité, jetteront leur sperme au centre de la terre où il est digeré, & par le mouvement poussé dehors. Mais quand au centre de la terre, c'est un certain lieu vague ou rien ne peut reposer en l'excentre (s'il faut ainsi

parler) ou à la marge & circonférence du centre, les quatre Elements jettent leurs qualitez: comme l'homme jette sa semence dans l'habitable de la femme, dans lequel il ne demeure rien de la semence, mais apres que la matrice en a prins une deüë portion, elle jette le reste dehors. De mesmes arrive-il au centre de la terre, que la force Magnetique ou Aymantine de la partie de quelque lieu attire à soy ce qui luy est propre pour engendrer quelque chose, le reste elle le pousse dehors pour en faire des pierres & autres excrements. Car toutes choses ont leur origine de ceste fontaine, & rien ne naist en tout le monde que par l'arrousement de ses ruisseaux. Comme pour exemple, que l'on mette sur une table bien polie un vaisseau plein d'eau lequel soit colloqué au milieu d'icelle, & à l'environ qu'il y ayt plusieurs choses & plusieurs couleurs, & entre-autres choses qu'il y ait du sel, & chaque chose séparément colloquée: puis que l'on espanche l'eau, vous la verrez couler deçà & delà, & que ce ruisseau cy venant à rencontrer la couleur rouge se rubifiera avec icelle, celui là passant par le sel deviendra salé & ainsi des autres: car la verité est que l'eau ne change point les lieux, mais la diversité des lieux change l'eau. De mesme la semence ou sperme jetté par les quatre Elements au centre de la terre, passé par divers lieux, tellement que chaque chose naist selon la diversité des lieux: si il parvient à un lieu où il rencontre la terre & l'eau pure, il se fait une chose pure. La semence & le sperme de toutes choses est unique, neantmoins il se procréé diverses choses, comme il appert par l'exemple suyvante: La semence de l'homme est une semence noble, au moins créée pour la génération de l'homme, si l'homme neantmoins en abuse, ce qui est en son liberal arbitre, il en naist un avorton ou un Monstre, estant la Nature unique, & la semence ne trouvant pas le lieu qui luy est convenable: comme si par une inhumaine & detestable commixtion des hommes avec les bestes il naissoit diverses sortes d'animaux semblables aux hommes. Car sans doute il arrive infailliblement que si le sperme entre au centre, il en naist ce qu'il en doit naistre, mais si tost qu'il est venu en un lieu certain, & qu'il le conçoit, il ne change plus alors de forme. Toutesfois tant que le sperme est dans le centre, il se peut de luy aussi tost créer

un arbre qu'un metal, une herbe qu'une pierre, & l'une chose plus pure que l'autre, selon la pureté des lieux. Mais il nous faut dire maintenant en quel façon les Elements engendrent ceste semence. Il faut donc noter qu'ils sont quatre, deux desquels sont graves, & deux autres legers: deux secs, & deux humides, toutesfois l'un extremement sec, & l'autre extremement humide, & en outre sont masculins & feminins. Or un chacun d'iceux est tres-prompt à produire choses semblables à soy en la sphere: car ainsi l'a voulu le tres-haut. Ces quatre ne reposent jamais, ains agissent continuellement l'un en l'autre, & un chacun poussé de soy, & par soy ce qu'il a de plus subtil, & ont leur rendez vous general au centre, & dans le centre est l'Archæus serviteur de Nature, qui venant à melier ces spermes la les jette dehors. Or vous pourrez voir plus à plain en la conclusion de ces douze traictez comment cela se fait.

*De la vraye & premiere matiere des
metaux.*

TRAICTE' III.

LA premiere matiere des metaux est double, mais neantmoins l'une sans l'autre ne crée point un metal, la premiere & la principale est une humidité de l'air meslée avec chaleur, & ceste humidité les Philosophes l'ont appelée Mercure, lequel est gouverné par les rayons du Soleil & de la Lune, en nostre mer Philosophique, la seconde est la chaleur de la terre qu'ils appellent soulfre, mais d'aurant que tous les vrayes Philosophes l'ont caché le plus qu'ils ont peu, nous au contraire l'expliquerons le plus clairement que nous pourrons, principalement le poids, lequel ignoré tout est destruit, & delà il arrive que plusieurs d'une bonne chose produisent des avortons: car tels il y en a-il qui prennent tout

le corps pour leur matiere ou semence, les autres n'en prennent qu'un morceau, & tous se desvoyent du droit chemin : comme par exemple, si quelqu'un estoit si idiot que de prendre le pied d'un homme & la main d'une femme, & qu'il presumast de la pouvoir faire un hōme, il n'y a celuy pour ignorant qu'il soit, qui ne juge bien que cela est impossible, car en tout corps quelcōque il y a un centre & un lieu certain ou le sperme se repose, & est comme un point, comme environ la mille deux-centiesme partie du corps, pour petit qu'il soit, voire mesme en un grain de froment, & cela ne peut estre autrement. Aussi c'est folie de croire que tout le grain ou tout le corps se convertist en semence, il n'y en a qu'une petite scintille, laquelle est preservée & gardée de toute excessive chaleur & froideur par son corps, si tu as des oreilles & de l'entendement prens garde icy, & tu seras assuré contre ceux non seulement qui ignorent le vray lieu de la semence, & veulent prendre tout le corps au lieu d'icelle, mais encores contre ceux qui s'amulent à une vaine dissolution des metaux, se'forçant de les dissoudre tout entierement, à fin de creer un nouveau metal de leur mutuelle commixtion, mais les bonnes gens s'ils consideroient le progres de la Nature, ils verroient clairement que la chose va bien autrement : Car il n'y a metal si pur qu'il soit qui n'aye des impuretés, plus toutesfois l'un que l'autre; Toy doncques, amy Lecteur, pren garde au point de la Nature, & tu as assez, mais tien ceste maxime assurée qu'il ne faut point chercher ce point aux metaux du vulgaire, car il n'y est point, aussi sont-ils morts, & les nostres au contraire vifs & ayans esprit, & c'est ceux là de par Dieu qu'il faut prendre : car il faut que tu sçaches que la vie des metaux n'est autre chose que le feu, cependant qu'ils sont encores en leur premiere matiere, & leur mort est le feu, mais c'est le feu de fusion. Or la premiere matiere des metaux est une certaine humidité meslée avec un air chaud, en semblance d'une eau grasse adherante à une chacune chose pure ou impure qu'elle soit : en un lieu pourtant plus abondamment qu'en l'autre: ce qui se fait, parce que la terre est en un endroit plus ouverte & poreuse, & ayant une plus grande force attractive qu'en son autre. Elle provient quelquesfois & paroist au jour

de foy-mefme, mais veftuë de quelque robe, & principalement aux endroits où elle n'a à quoy adherer, & fe cognoift ainfi, par ce que toute chofe eft compofée de trois principes. Mais en la maniere des metaux elle eft unique & fans conjonction, excepté fa robe ou fon ombre qui eft fon fouphe.

*En quelle façon les metaux font engendrez
aux entrailles de la terre.*

TRAICTE' IV.

LES metaux font produits en cefte façon. Après que les quatre Elements ont pouffé leur force dans le centre de la terre. l'Archais en diftillant par la chaleur d'un mouvement perpetuel les fublime à la furface de la terre, car la terre eft poreufe, & le vent en diftillant par les pores de la terre fe refout en eau, d'où naiffent toutes chofes: fçachent doncques les enfans de doctrine que le fperme des metaux n'eft point divers du fperme de toutes les chofes qui font au monde, qui eft à fçavoir une vapeur humide. C'eft pourquoy les Alchymiftes en vain recherchent la reduktion des metaux en leur premiere matiere, qui n'eft autre chofe qu'une vapeur. Auffi les Philofophes n'ont point entendu cefte premiere matiere, ains feulement la feconde, comme difpute tres-bien Bernard Trevisan, combien qu'à la verité ce foit un peu obfcurement, par ce qu'il parle des quatre Elements, il a neantmoins entendu cela: mais il parle feulement aux fils de doctrine. Quant à moy, à fin de decouvrir plus ouvertement la Theorique, j'ay voulu icy advertir tout le monde de laiffer là tant de folutions, tant de circulations, tant de calcinations, & reiterations, puis que c'eft en vain que l'on cherche cela en une chofe dure qui de foy eft molle, & partant ne cherchez donc plus cefte premiere matiere, mais la feconde, à fçavoir telle que fi toft qu'elle eft conçeuë, elle ne peut changer de

forme : que si quelqu'un demande comme est-ce que le metal se peut reduire en ceste seconde matiere, je respons que je suy en cela l'intention des Philosophes : mais j'y insiste plus que les autres, à fin que les enfans de la science entendent le sens des Auteurs & non pas les syllabes, & que là où la Nature fait fin és corps parfaits metaliques, là il faut que l'Art commence. Mais pour retourner à nostre propos (car nous n'entendons parler icy seulement de la pierre) traitons un peu de la matiere des metaux. J'ay dit un peu au paravant que toutes choses sont produites par un air liquide & vapoureux que les Elements distillent dans les entrailles de la terre par un continuel mouvement, & si tost que l'Archeus le prend, il le sublime par les pores, & le distribue par sa sagesse à un chacun lieu, & ainsi par la varieté des lieux les choses proviennent & naissent diverses, comme nous avons dit cy-dessus. Il y en a qui estiment que le Saturne a une semence, l'or une autre, & ainsi chaque metal, mais ceste opinion est vaine, car il n'y a qu'une unique semence, tant au Saturne qu'en l'or, en l'argent, & au fer. Mais le lieu de leur naissance a esté cause de leur difference, si tu n'entends comme il faut, encores que la Nature en la procreation de l'argent a plustost achevé son oeuvre que en celle de l'or : Car quand ceste vapeur que nous avons dit est sublimée au centre de la terre, il est necessaire qu'elle passe par des lieux, ou secs, ou chauds, si elle passe donc par des lieux chauds & purs, ou une certaine graisse soulfre adhere aux parois, alors icelle vapeur, laquelle les Philosophes ont appellé leur Mercure, s'accommode & se joint à ceste graisse, laquelle elle sublime par apres avec soy, & de ce meslange se fait une certaine unctuosité, qui laissant le nom de vapeur prend le nom de graisse, & venant puis apres à se sublimer en autres lieux qui ont esté nettoyez par la vapeur precedente, & là où la terre est subtile, pure & humide, elle emplit les pores de ceste terre, & se joint à icelle, & ainsi il se fait de l'or. Que si ceste unctuosité ou graisse parvient à des lieux impurs & froids, c'est là que s'engendre le Saturne, & si ceste terre est pure, mais meslée de soulfre alors s'engendre le Venus: Car tant plus le lieu est pur & net, & tant plus purs sont les metaux qu'il procréé: Aussi il faut noter que ceste vapeur sort continuellement du centre à sa superficie, & en

& en allant elle purge les lieux: C'est pourquoy il arrive qu'aujourd'huy se trouvent des mines là où il y a mille ans qu'il n'y en avoit point; car ceste vapeur par son continuel progres subtilise toujours le crud & l'impur, tirant aussi successivement le pur avec soy: & voilà la reiteration ou circulation de Nature, laquelle sublime tant de fois, produisant choses nouvelles jusques à ce que le lieu est entierement bien depuré, & tant plus il est nettoyé, tant plus belles & nettes choses il produit. Mais en hyver quand la froideur de l'air vient à resserrer la terre, ceste vapeur unctueuse vient à se congeler, puis retournant le printemps elle se refout, se meile avec la terre & avec l'eau, & delà se fait la magnésie, tirant à soy un semblable Mercure de l'air, qui donne vie à tous les trois par les rayons du Soleil, de la Lune & des Estoilles, & ainsi sont produites les herbes, les fleurs, & choses semblables, car la Nature ne demeure jamais un moment de temps oisive: mais les metaux au contraire sont engendrez en ceste façon, par une longue distillation la terre est purgée, puis à l'arrivée de ceste vapeur unctueuse ou grasse ils sont procréez, & non comme quelques uns vainement estiment, interpretans en cela finièrement les escrits des Philosophes.

De la generation de toute sorte de pierre.

TRAICTE V.

LA matiere des pierres est toute telle que des autres choses, & selon la pureté des lieux, elle naît de ceste façon. Quand les quatre Elements distillent leur vapeur au centre de la terre, l'Archus la repousse & sublime tellement que passant par les lieux & par les pores de la terre, elle attire quant & soy toute l'impureté de la terre jusques à la superficie, là où estant, elle est par l'air congelée, parce que tout ce que l'air pur engendre, il est congelé par l'air crud, aussi l'air a ingrez dans l'air, & se joignent l'un l'autre, car Nature s'esjouit

de la Nature, & ainsi se font les pierres & les rochers pierreux, selon la grandeur ou petitesse des pores de la terre, lesquels tant plus ils sont grands, & tant mieux est purgé le lieu, car passant par ce souspirail une plus grande chaleur, & une plus grande quantité d'eau, plus grande en est la depuration des lieux, lesquels par ce moyen plus commodément naissent les metaux, comme témoigne l'expérience, & qui nous apprend qu'il ne faut point chercher l'or ailleurs qu'és montagnes, parce que difficilement se trouve-il dans les campagnes, qui sont lieux ordinairement humides & marécageux, non à cause de ceste vapeur que j'ay dit, mais à cause de l'eau Elementaire, laquelle attire à soy la dite vapeur de telle façon qu'ils ne se peuvent separer, si bien que le Soleil venant à la digerer, en fait de l'argile de laquelle usent les potiers: mais aux lieux où il y a une grosse arene, & ceste vapeur n'a point de soulfre conjoint avec soy en ces lieux là, comme és prez elle cree des herbes & du foin. Il y a encores d'autres pierres precieuses comme le Diamant, le Ruby, l'Esmeraude, Crisoperas, l'Onix, & l'Escarboncle, lesquelles sont engendrees en este façon. Quand ceste vapeur de Nature se sublime de soy-mesme sans ce soulfre ou unctuosité que nous avōs fait, & qu'elle rencontre un lieu d'eau pure de sel, alors se font les Diamans, & cela és lieux tres-froids, lesquels ne peut parvenir ceste graisse, parce que si elle y arrivoit elle empescheroit cest effect. Car on sçait bien que l'esprit de l'eau se sublime facilement & à petite chaleur, non pas l'huile ou graisse qui ne peut s'eslever qu'à force de chaleur & ce en lieux chauds, car combien qu'elle procede du centre, il ne luy faut pourtant gueres de feu pour la congeler & la faire arrester. Si bien que la vapeur passant tousiours, vient à se congeler dans l'eau en petits grains & pierrettes. Mais c'est un autre question, à sçavoir comment les couleurs se font esdites pierres precieuses: Pour en resoudre il faut sçavoir que c'est à cause du soulfre, & en ceste façon, si la graisse du soulfre est congelée, par ce mouvement perpetuel, l'esprit de l'eau puis apres le digere en passant, & le purifie par la vertu du sel, jusques à ce qu'il soit coloré d'une couleur digeste, rouge ou blanche, la quelle couleur tendant tousiours à sa perfection est esleeve par tant de

de distillations reiterees, que l'esprit qui a puissance de penetrer dans les choses imparfaites ; y introduit la dite couleur, qui se joint puis apres à cette eau en partie congelée, & ainsi elle remplit ses pores, & se fixe avec elle d'une fixation inseparable. Car l'eau quelle qu'elle soit est congelée par la chaleur, quand elle est sans esprit, & si elle a des esprits, elle se congele au froid : Mais qui sçait congeler l'eau au chaud, & joindre l'esprit avec elle, il a certes trouvé une chose mille fois plus precieuse que l'or, & que chose qui soit au monde : Faites donc que l'esprit se separe de l'eau, & qu'il se pourrisse, & que le grain apparaisse, puis apres rejettant là les fesses reduisez l'esprit en eau, & les faites joindre ensemble, car ceste conjunction engendrera un rameau semblable en forme & excellence à ses parens.

*De la seconde matiere, & de la putrefaction
de toutes choses.*

TRAICTE' VI.

Nous avons cy dessus traité de la premiere matiere de toutes choses, & comme elles naissent par la Nature sans semence, c'est à dire, comme la Nature reçoit la matiere des Elements de laquelle elle engendre la semence, maintenant nous parlerons de la semence & des choses qui s'engendent avec semence. Toute chose donc qui a semence est multipliée par icelle, mais sans doute cela ne se fait pas sans l'ayde de la Nature : car la semence en un corps n'est autre chose qu'un air congelé, ou une vapeur humide : tellement que si elle n'est resoulte par une vapeur chaude, elle est inutile. Que ceux qui recherchent l'art sçachent donc que c'est que la semence, à fin qu'ils ne cherchent une chose qui n'est pas. Or est-il que la semence est triple, & engendree des quatre Elements. La premiere espece de semence est la minerale : la seconde la vegetable : la troisieme l'animale.

La semence minerale est seulement cogneuë des vray^s Philosophes , la semence vegetable est cogneuë & est vulgaire comme nous voyons és fruiçts : l'animale se cognoist par l'imagination ; la vegetable nous montre à l'œil comme la Nature l'a crée des quatre Elements: Car il faut sçavoir que l'hyver est cause de putrefaction, parce qu'il congele les esprits vitaux és arbres , & lors qu'ils sont resous par la chaleur du Soleil, auquel il y a une force magnetique ou ayantine attractive de toute humidité , alors la chaleur de Nature excitée par mouvement pousse à la circonference une vapeur d'eau subtile , qui ouvre les pores de l'arbre & en fait distiller des gouttes , separant toujours le pur de l'impur ? neantmoins l'impur precede le pur, le pur se congele en fleurs , l'impur en lucilles , le gros & espais en escorve, laquelle demeure fixe , mais les fueilles tombent ou par le froid ou par le chaud , quand les pores de l'arbre sont bouchez & lors les fleurs sont congelées en la mesme couleur qu'est la chaleur, & apporte fruiçt ou semence. Comme la pomme, en laquelle est le sperme, duquel ne naist pas l'arbre, mais en iceluy sperme est la semence interieurement, duquel naist l'arbre: car la multiplication se fait non au sperme mais à la semence, comme nous voyons oculairement que la Nature creee la semence des quatre Elements , à fin que nous ne fussions occupez à cela , car ce qui est fait n'a besoin de facteur. Il suffira en cest endroit d'avoir admonesté le lecteur : Retournons à nostre propos mineral. Il faut donc sçavoir que la Nature creee la semence minerale, ou metalique dans les entrailles de la terre , c'est pourquoy on ne croit pas qu'elle soit , parce qu'elle est invisible . Mais ce n'est pas merveille que les ignares en doutent , puis qu'ils ne peuvent mesmes comprendre ce qui est devant leurs yeux , à grand peine concouroient-ils ce qui est caché & invisible. C'est pour tant une chose tres-vraye que ce qui est en haut est comme ce qui est en bas , & au contraire ce qui naist en haut naist d'une mesme source que ce qui est dessous dans les entrailles de la terre , & je vous prie quelle prerogative auroient les vegetables par dessus les metaux , que Dieu eust donné de la semence à ceux là & en eust exclus ceux cy: les metaux ne sont-ils pas en aussi grande autorité envers Dieu que les arbres? tenens donc

pour tout assuré que rien ne croist sans semence, car là où il n'y a point de semence la chose est morte. Autrement il est nécessaire que les quatre Elements créent la semence des métaux, ou qu'ils les produisent sans semence, si c'est sans semence, ils ne peuvent être parfaits, car toute chose sans semence est imparfaite, eu esgard au composé, qui n'ajoute foy à ceste indubitable verité il n'est pas digne de rechercher les secrets de Nature, car rien de naist au monde sans semence: les métaux à la verité ont en eux vrayement & réellement leur semence, mais leur generation se fait ainsi. Les quatre Elements en la premiere operation de Nature distillent par l'artifice d'Archæus, dans le centre de la terre, une vapeur d'eau pondereuse qui est la semence des métaux, & s'appelle Mercure, à cause de sa fluidité, & facile adhérence à chaque chose: il est comparé au soulfre à cause de sa chaleur interne, & apres la congelation c'est l'humide radical, & combien que le corps des métaux soit procréé du Mercure (ce qui se doit entendre du Mercure des Philosophes) neantmoins il ne faut point escouter ceux qui entendent que Mercure vulgaire soit la semence des métaux, & ainsi prennent le corps au lieu de la semence, ne considérant pas que le Mercure a aussi bien en soy sa semence que les autres. L'erreur de tous ces gens là sera manifeste par l'exemple suivant, il est tout certain que les hommes ont leur semence en laquelle ils sont multipliez: le corps de l'homme c'est le Mercure, la semence est cachée dans ce corps, & eu esgard au corps elle est tres-petite en quantité. Qui veut donc engendrer cet homme métallique, il ne faut pas qu'il prenne le Mercure, qui n'est qu'un corps, mais la semence qui est ceste vapeur d'eau congelée: Ainsi en la regeneration des métaux, les vulgaires Operateurs y procedent mal, car ils dissolvent les corps métalliques, soit Mercure, soit or, soit argent, soit plomb, & les corrodent avec des eaux forts, & choses heterogenées & estranges non requises à la vraye science, puis apres conjoignent ces dissolutions, ignorans, ou ne prenans pas garde que des pieces & morceaux d'un corps ne peut être engendré un homme, parce qu'en ceste façon la corruption du corps & la destruction de la semence a precedé: une chacune chose se multiplie au masculin & à la femelle, comme j'ay fait mention

au traité de la double matiere, la disjonction du sexe n'a garde de rien produire, ains c'est la conjunction qui produit une nouvelle forme : il faut donc qui veut faire quelque chose de bon, prendre les spermes ou semence, non les corps entiers : pren donc le masse vif, & la femelle vive, & les conjoints ensemble, à fin qu'ils s'imaginent un sperme pour procreer un fruit de leur Nature : car il ne faut point que pas un se mette en la fantaisie de pouvoir faire la premiere matiere. La premier matiere de l'homme c'est la terre, de laquelle il n'y a homme si effronté qui voulust entreprendre d'en faire un homme, c'est Dieu seul qui sçait cest artifice : mais de la seconde matiere qui est desia créée facilement avec l'aide de Nature s'n engendrera la forme de laquelle elle est semence. L'artiste ne fait rien en cecy, sinon de separer ce qui est subtil de ce qui est espois, & le mettre dans un vaisseau convenable : Car il faut bien considerer que comme une chose se commence ainsi elle se finit ; de un se font deux, & de deux un & rien plus, il y a un Dieu, de cest un est enndré le fils, tellement que un en a donné deux, & deux ont donné un saint Esprit, procedant de l'un & de l'autre, ainsi a esté créé le monde, & ainsi sera le fin. Considerez exactement ces quatre premiers points, vous trouverez en iceux premierement le pere, puis le pere & le fils, en fin le saint Esprit. Vous y trouverez les quatre Elements, & quatre Luminaires, deux celestes, deux centriques: Bref il n'y a rien au monde autrement qu'il apparoit en ceste figure, jamais n'a a esté, & jamais ne sera, & si je voulois remarquer tous les mysteres qui se pourroient tirer de là il en naistroit un grand volume. Je retourne donc à mon propos, & te dis en verité mon fils, que d'un tu ne sçaurois faire un, c'est à Dieu seul, à qui est cela réservé en propre, qu'il te suffise que tu puisses de deux en creer un qui te soit utile, & à cest effect sçachez que le sperme multiplicatif est la seconde & non la premiere matiere de tous metaux & de toutes choses la premiere est invisible, elle est cachée dans la Nature ou dans les Elements, mais la seconde apparoit quelques fois aux enfans de la science.

De la vertu de la seconde matiere.

TRAICTE' VII.

MAis à fin que tu puisses facilement comprendre quelle est ceste seconde matiere, je te descriroy les vertus qu'elle a, par lesquelles tu la pourras cognoistre : sçachez donc eu premier lieu que la Nature est divisee en trois regnes, desquels il y en a deux dont un chacun peut estre luy seul, encores que les deux autres ne fussent pas. Il y a le regne mineral, vegetal & animal : le regne mineral il est manifeste qu'il peut persister de soy-mesme, encores qu'il n'y eust au monde ny herbes ny hommes, le vegetal de mesme n'a que faire pour son establissement qu'il y ait au monde ny homme ny metaux : le troisieme au contraire prend vie des deux precedents, sans lesquels il ne pourroit estre, & est plus noble & precieux que les deux susdits, & estant le dernier domine sur eux, aussi la vertu se finit tousiours au troisieme, & se multiplie au second : voy-tu bien au regne vegetal, la premiere matiere est l'herbe ou l'arbre que tu ne sçauois creer, c'est la Nature qui le fait, mais la seconde matiere c'est la semence que tu vois, & en icelle se multiplie l'herbe ou l'arbre. Au regne animal, la premiere matiere est la beste ou l'homme que tu ne sçauois creer, mais la seconde en laquelle il se multiplie tu la cognois, qui est la semence. Au regne mineral tu ne peux creer un metal, & si tu t'en vanes tu es vain & menteur : la Nature a fait cela, & combien que tu eusse la premiere matiere selon les Philosophes, c'est à sçavoir ce sel centrique, toutesfois tu ne le sçauois multiplier sans l'or, mais la semence des metaux est cogneüe seulement des fils de la science; Es vegetables les semences apparoissent exterieurement, & les reins de leur digestion c'est l'air chaud. Aux animaux la semence apparoist dedans les reins, ou le lieu de sa digestion sont les reins de l'homme. Quant aux mineraux, l'eau est leur semen-

femence , qui est au centre du cœur d'iceux , & de leur vie , les reins ou le lieu de la digestion d'icelle, est le feu. Le receptacle de la femence des vegetaux c'est la terre, le receptacle de la femence animale c'est la matrice de la femelle & le receptacle en fin de la femence de l'eau mineralle c'est l'air, & faut noter que le receptacle de la femence est tel qu'elle est la congelation des corps , & telle est la digestion , quelle est la resolution, telle la putrefaction quelle est la destruction. Or la vertu d'une chacune femence est de se pouvoir conjoindre à une chacune chose en son regne , d'autant qu'elle est subtile , & n'est autre chose qu'un air congelé dans l'eau par le moyen de la graisse , or elle se cognoist ainsi , c'est que hors de son regne elle ne se joint naturellement à chose quelconque, elle ne se dissout point, mais se congele: car elle n'a pas besoin de resolution, ains de congelation. Il est donc nécessaire que les pores des corps s'ouvrent , à fin que le sperme soit poussé dehors , au centre duquel est la femence , qui n'est autre chose qu'air, & iceluy quand il rencontre matrice convenable , il se congele, & congele quant & soy ce qu'il trouve de pur, ou impur mesle avec le pur. Tant qu'il y a de la femence au corps, le corps est en vie, quand elle est toute consumée, le corps meurt, neantmoins tous corps après l'emission de la femence, sont debelitez , & l'experience nous montre que les hommes les plus adonnez à Venus , sont volontiers les plus debiles , comme les arbres qui font une année de grand rapport sont steriles l'année suivante. La femence donc pour conclusion est une chose invisible , comme nous avons dit tant de fois, mais le sperme est visible, & est presque comme une ame vivante qui ne se trouve point es choses mortes, elle se tire en deux façons, la premiere façon est douce, l'autre avec violence. Mais d'autant qu'en cest endroit nous parlons de la vertu d'icelle. Je dis que rien ne naist au monde sans femence, & que par la vertu d'icelle toutes choses se font , & sont engendrées, sçachent donc tous les fils de la science, que c'est en vain qu'on cherche de la femence en un arbre coupé , il la faut chercher seulement en ceux qui sont verds & entiers.

*De l'art, & comme la Nature opere par
l'art en la semence.*

TRAICTE' VIII.

Toute semence quelle qu'elle soit est de nulle valeur, si elle n'est mise ou par l'art, ou par la Nature en une matrice convenable, & encores que la semence de soy soit plus noble que toute creature, toutesfois la matrice est sa vie, laquelle faict pourrir le grain ou le sperme, & cause de la congelation du point, & en outre par la chaleur de son corps, elle le nourrit, & le fait croistre, cela se faict en tous les trois regnes subdits de la Nature, & se fait naturellement par mois, par annees, & par succession de temps. Mais subtil est l'artifice qui peut dans les regnes mineral & vegetable, trouver quelque accourcissement ou abreviation, non pas au regne animal; Au mineral l'artifice seulement paracheve ce que Nature ne peut parachever, à cause de la crudite de l'air, qui par sa violence a bouché les pores d'un chacun corps, non dans les entrailles de la terre, mais en la superficie d'icelle, comme j'ay dit cy devant es precedents chapitres. Mais à fin qu'on entende plus facilement cela, j'ay bien voulu encores adjoûter, que les Elements jettent quasi à l'ennuy l'un de l'autre leur semence au centre de la terre, comme dans leurs reins, & le centre par le mouvement continuel le pouffe dans les matrices, lesquelles sont sans nombre, car autant de lieux autant de matrices, l'une toutesfois plus pure que l'autre, & ainsi presque à l'infiny. Notez donc qu'une pure matrice engendrera un fruit pur & net en son semblable. Comme pour exemple es animaux vous avez les matrices des Femmes, des Vaches, des lumens, des chiennes &c. Au regne mineral & vegetal, sont les metaux, les pierres, les sels: Car en ces deux regnes principalement les sels sont à considerer, leurs lieux, selon le plus ou le moins.

*De la commixtion des metaux , ou de la façon de
tirer la semence metallique.*

TR A I C T E' IX.

NOUS avons parlé cy dessus de la Nature, de l' art, du corps, du sperme & de la semence, descendons maintenant à la pratique, à sçavoir comment les metaux se doivent mesler, & qu'elle est la correspondance qu'ils ont entr'eux. Sçachez donc que la femme est une mesme chose que l'homme, car ils naissent tous deux d'une mesme semence, & dans une mesme matrice, il n'y a que faute de digestion en la femme, & que la matrice qui produit le masse, a le sang & le sel plus pur, ainsi la Lune est de mesme semence que le Soleil, & d'une mesme matrice, mais en la procreation de la Lune, la matrice a eu plus d'eau que de sang digeste selon le temps de la Lune celeste. Mais à fin que tu te puisses plus facilement imaginer, comment les metaux s'assemblent & se joignent ensemble, pour jeter & recevoir la semence regarde le Ciel & les Spheres des Planettes : Tu vois que Saturne est le plus haut de tous auquel succede Iupiter, & puis Mars, le Soleil, Venus, Mercure, & en fin la Lune. Considere maintenant que les vertus des Planettes ne montent pas, mais elles descendent, mesmes l'experience nous apprend, que le Mars se convertit facilement en Venus, & non le Venus en Mars, comme plus basse d'une Sphere. Ainsi facilement le Iupiter est transmué en Mercure, pource que Iupiter est plus haut que Mercure, celuy-là le second après le firmament, celuy-cy le second au dessus de la terre, & Saturne le plus haut, la Lune la plus basse, le Soleil se mesle au milieu: mais il n'est jamais amélioré par les inferieurs. Or tu noteras qu'il y a une grande correspondance entre Saturne & la Lune, au milieu desquels est le Soleil, comme aussi entre Mercure & Iupiter, Mars & Venus, lesquels tous ont le Soleil au milieu.

La

La pluspart des Operateurs sçavent bien comme on transmuë le Fer en Cuivre sans le Soleil : & comme il faut convertir le Iupiter en Mercure, mesme il y en a quelques-uns qui de Saturne en font de la Lune ? Mais s'ils sçavoient par ces mutations seules administrer la Nature, certes ils trouveroient une chose plus precieuse que tous les tresors du monde. C'est pourquoy je dis qu'il faut sçavoir quels metaux tu dois conjoindre ensemble, & desquels la Nature est correspondante l'une à l'autre. C'est pourquoy il y a un certain metal qui a la puissance de consumer tous les autres : car c'est comme leur eau & leur mere : & il n'y a qu'une seule chose qui luy resiste, qui est l'humide radical du Soleil & de la Lune, & est amelioré par iceluy, mais à fin que je le descouvre, c'est l'Acier, il s'appelle ainsi, si une fois il se joint avec l'or, ou l'or avec luy, il jette sa semence, & est debilité jusques à la mort, alors l'Acier conçoit & engendre un fils plus clair que le pere, puis apres si la semence de ce fils desia né est mise en la matrice, elle la purge, & la rend mille fois plus aspre à enfanter de tres-bons fruiçts. Il y a toutes-fois un autre Acier qui est comparé à cestuy-cy, lequel est de foy créé de la Nature, & sçait par une admirable force & puissance, tirer & extraire des rayons du Soleil, ce que tant d'hommes ont cherché, & qui est le commencement de nostre œuvre.

*De la generation supernaturelle du fils
du Soleil.*

TRACTE' X.

Nous avons cy devant traité des choses que la Nature crée tous les jours, & que Dieu a créées de long temps, à fin que ceux, qui sont inquisiteurs de la science, entendissent plus facilement la possibilité

bilité de la Nature & jusques où elle peut estendre ses forces : Mais pour ne differer plus longuement , je commenceray à déclarer la maniere de faire la pierre des Philosophes. Sçachez donc que la pierre , ou la teinture des Philosophes , n'est autre chose que l'or , extrêmement digeste c'est à dire reduit & amené à une superbe digestion : Car l'or vulgaire , est comme l'herbe sans semence , laquelle quand elle vient à meurir elle produit de la semence , ainsi l'or quand il meurit il pouille hors sa semence ou sa teinture. Mais quelqu'un demandera pour quoy l'or, ou un autre metal ne produit point de semence? La raison est d'autant qu'il ne peut se meurir , à cause de la crudité de l'air qui empesche qu'il n'aye une chaleur suffisante , & en quelques lieux il se trouve de l'or impur , que la Nature eust bien voulu parfaire , mais elle a esté empeschée par la crudité de l'air. Comme pour exemple en Pologne croissent bien les Orangers comme les autres arbres : en Italie & ailleurs où est leur terre naturelle ils y croissent , non seulement , ains ils y portent fruit quant & quant , parce qu'ils ont de la chaleur à suffisance , mais en ces lieux froids nullement : car lors qu'ils pensent meurir ils sont empeschez par la crudité de l'air & ainsi on n'y a jamais de bons fruits ; que si quelquesfois la Nature est aydee par l'art & industrie ; comme de les arroser d'eau tiède , & les tenir en des caves , alors l'artifice fait esclorre ce que la Nature ne pouvoit ; & le mesme entierement arrive aux metaux. L'or peut apporter fruit , & semence , par le moyen de laquelle il se peut multiplier , mais c'est par l'industrie d'un habile artiste , qui sçait aider & pousser la Nature , autrement s'il vouloit l'entreprendre sans la Nature , il erreroit. Car non seulement en ceste science , mais en toutes choses nous ne pouvons rien faire que ayder la Nature. & ne la pouvons ayder par autre moyen que par le feu, & par la chaleur. Mais d'autant que cela ne se peut faire en un corps metallique congelé à cause que les esprits n'apparoissent point , il faut premierement que le corps soit dissous , & que les pores d'iceluy soient ouverts , à fin que la Nature puisse operer : Mais à sçavoir mon quelle doit estre ceste resolution ? je veux icy advertir le Lecteur , que combien qu'il y aye plusieurs fortes de dissolutions , lesquelles sont toutes inutiles , qu'il n'y

n'y en a neantmoins veritablement que de deux sortes, dont l'une est vraye & naturelle, l'autre violente, sous laquelle toutes les autres sont comprises: la naturelle est telle qu'il faut que les pores du corps s'ouvrent en nostre eau, à fin que la semence soit poussée dehors cuitte & digeste, & puis mise dans sa matrice. Mais ceste eau, c'est nostre eau celeste, non vulgaire, qui ne mouille point les mains, toutesfois est comme de pluye, le corps c'est l'or, qui donne la semence, la Lune est nostre (non pas l'argent vulgaire) qui la reçoit, le tout est puis après regy par nostre feu continuel, durant l'espace de sept mois, & quelquesfois dix, jusques à ce que nostre eau consume trois & en laisse un, & ce au double, puis après elle est nourrice du lait de la terre, ou de la gresse qui naist es mammelles d'icelle, & est regie & conservée de putrefaction par le sel de Nature, & ainsi est engendré cest enfant de la seconde generation. Venons maintenant de la Theologie à la Traictie.

*De la pratique & confection de la pierre
ou teinture selon l'art.*

TRAICTE' XI.

Nous avons estendu nostre discours par tous ces chapitres precedens, donnant les choses à entendre par exemples, à fin que plus facilement on peut comprendre la pratique, laquelle en imitant la Nature se doit faire en ceste façon. Resp. De nostre terre par unze degrez, unze grains, & de nostre or (non de l'or vulgaire) un grain, de nostre argent, & non de l'argent vulgaire, deux grains, & garde toy bien, te di-je, de prendre or ny argent vulgaire, car ils sont morts, & n'ont aucune vigueur, mais pren les nostres qui sont vifs, puis les mets dans nostre feu, & de là se fera une liqueur seche, car premierement la terre se resoudra en eau, laquelle s'appelle le Mercure des Philosophes, & ceste eau resoult les corps du Soleil & de la Lune, & les consume,

de façon qu'il n'en demeure que la dixiesme partie, avec une part, & voyla ce qu'on appelle humide radical. Puis apres Resp. de l'eau de sel nitre, tirée de nostre terre, en laquelle est le ruisseau & l'onde vive, si tu sçais caver & foüir dans la fosse naïfue & naturelle, prens donc en icelle de l'eau qui soit bien claire, & dans icelle eau tu mettras cest humide radical, mets le tout au feu de putrefaction & generation, non tel toutesfois comme tu a fait en la premiere operation, gouverne le tout avec grand artifice & discretion, jusques à ce que les couleurs apparoissent comme une queue de Paon, gouverne bien encores un coup, & qu'il ne t'ennuye point en digerant tousiours jusques à ce que les couleurs cessent, & qu'il n'y en aye qu'une seule qui apparoisse, à sçavoir la couleur verte, & ainsi des autres, & quand tu verras au fonds du vaisseau des cendres de couleur brune, & l'eau comme rouge: ouvre ton vaisseau alors mouille une plume, & en oingts un morceau de fer, s'il teint, aye soudain de l'eau, de laquelle nous parlerons tantost, & y mets autant de ceste eau, qu'il y a entré d'air creu, cuis le tout de rechef jusques à ce qu'il teigne. Jusques là est allée mon esperience, je n'ay rien trouvé plus oultre, je ne peux que cela. Mais cest eau que je dis, doit estre le menstruel du monde, de la Sphere de la Lune, tant de fois rectifié qu'il puisse calciner le Soleil. Je t'ay voulu descouvrir icy tout, & si quelquefois tu entends mon intention, non mes paroles, ou les syllables, je t'ay revelé tout, principalement au premier & second oeuvre. Mais touchant le feu il nous reste encores quelque chose à dire, le premier feu ou le feu de la premiere operation, est le feu d'un degré continuel, & qui environne la matiere: le second est un feu naturel, qui digere la matiere & la fige. Or je te dis la verité, que je t'ay descouvert le regime du feu, si tu entends la Nature. Il nous faut donc parler du vaisseau, lequel doit estre naturel, & deux suffisent, mais le vaisseau du premier oeuvre faut qu'il soit rond; & en la seconde oeuvre un peu moins, ains longuet comme une phiole ou ovale: Mais en tout & par tout, sçachez que le feu de Nature est unique, & s'il y a de la diversité, la distance des lieux en est cause. Comme aussi le vaisseau de Nature est unique, mais nous nous servons de deux pour abreger. La matiere

tiere est aussi une, mais de deux substances. Si tu bandes d'oc ton esprit, & que ce soit ton intention de produire quelques choses, regarde premierement celles qui sont desia creées, car si tu ne peux venir à bout de celles cy, qui sont ordinairement devant tes yeux, à grand peine viendras-tu à bout de celles qui sont encores à naître, & que tu desires produire: produis dis-je, car il faut que tu saches que tu ne sçauois rien créer, cela est le propre de Dieu, mais de rendre apparentes les choses occultes & cachées à l'ombre, de les rendre dis-je evidentes, & leur ôter leur ombre, cela est quelquefois permis aux Philosophes qui ont de l'intelligence, & Dieu le leur concède par le ministère de la Nature. Considere un peu je te prie en toy mesme la simple eau de la pluye; Qui est-ce qui croiroit jamais qu'elle eust & contint en soy toutes les choses qui sont au monde, les pierres dures, les sels, l'air, la terre, le feu, puis qu'en evidence elle n'apparoit autre chose qu'une simple eau? Que diray-je de la terre? qui contient en soy, eau, feu, air, sel, & n'apparoit neantmoins que terre? O admirable Nature! qui sçait par l'eau produire des fruits admirables en la terre, & leur suppediter la vie par le moyen de l'air. Toutes ces choses se font, & neantmoins les yeux vulgaires ne le voyent pas, mais ce sont les yeux de l'intellect & de l'imagination, qui le voyent d'une veüe tres-vertuable: Car les yeux des Sages voyent la Nature d'autre façon que les yeux communs. Comme par exemple, les yeux des hommes communs voyent que le Soleil est chaud: les yeux des Philosophes au contraire, voyent le Soleil estre plustost froid, mais ses mouvements estre chauds. Car ses actions & ses effets sont cognens par la distance des lieux: le feu de Nature est un, & mesme avec luy. Car tout ainsi comme le Soleil tient le centre & le milieu entre les Spheres, des Planettes, & que de ce centre du Ciel il espart en bas sa chaleur par son mouvement. Ainsi au centre de la terre est un Soleil terrestre, qui par son mouvement perpetuel pousse la chaleur ou ses rayons en haut à la superficie de la terre: & sans doute ceste chaleur intrinseque est beaucoup plus forte & plus efficace que ce feu elementaire que nous voyons, mais elle est temperée par l'eau sousterraine, qui de jour en jour penetre & passe par les pores de la terre en la rafraischissant,

& par

& par mesme similitude l'air tempere le Soleil celeste & sa chaleur, l'air dis-je, qui de jour en jour vole à l'entour de la terre, & si cela n'estoit, par ceste chaleur toutes choses seroient consumées, & rien ne naistroit. Mais comme ce feu invisible, ou ceste chaleur centrale consumerait tout si l'eau n'intercedoit & ne la temperoit, ainsi la chaleur du Soleil destruiroit tout, n'estoit l'air qui intervient au milieu. Mais je diray maintenant en peu de mots, comme ces Elements agissent entr'eux : Dans le centre de la terre est le Soleil centrique qui par son mouvemēt ou par le mouvement de son firmament, jette une grande chaleur qui s'estend jusques à la superficie de la terre. Ceste chaleur cause l'air en ceste façon. La matrice de l'air, e'est l'eau, laquelle engendre des fils de sa Nature, mais dissemblables, & beaucoup plus subtils, car où le passage est denié à l'eau, l'air y entre; puis quand ceste chaleur centrale (laquelle est perpetuelle) agit, elle fait eschauffer & distiller ceste eau, & ainsi ceste eau par la force de la chaleur se change en air, & par ce moyen passe jusques à la superficie de la terre, parce qu'il ne peut souffrir d'este enfermē, où apres qu'il est refroidy, il se resoult en eau dans les lieux opposites, cependant il arrive quelquefois que non seulement l'air, mais l'eau aussi passe jusques à la superficie de la terre, comme il apparoit en ces noires bruines qui sont portées par violences jusques en l'air, dequoy je vous donneray un exemple familier. Faites chauffer de l'eau dans un pot à feu lent, vous verrez s'eslever petit à petit des vapeurs lentes & douces, à feu plus fort apparoitront des vapeurs plus crasses. Ceste chaleur centrale opere en ceste mesme façon, l'eau la plus subtile est eslevée en l'air, & ce qui est plus crasse & espais tirant sur le sel ou graisse, il le distribue à la terre, d'où naissent choses diverses, le reste se change en rochers & en pierres. Quelqu'un pourroit objecter si la chose estoit ainsi, cela se feroit continuellement, & neantmoins bien souvent on ne sent aucun vent. Je responds qu'il n'y a point de vent à la verité quand l'eau n'est point jetée violemment dans le vaisseau distillatoire, car peu d'eau excite peu de vent. Vous voyez qu'il n'y a pas tousiours du tonnerre, encores qu'il pleuve & qu'il vente, mais seulement quand par la force de l'air une eau trouble

trouble est portée par violence jusques à la sphere du feu: car le feu n'endure point l'eau. Nous en avons un exemple devant nos yeux, jettez de l'eau froide dans une fournaise ardante, vous orrez quels tonnerres elle excitera: Mais pourquoy uniformement l'eau n'entre-elle en ces lieux: la raison est pource qu'il y a plusieurs de tels lieux vagues & concavites, quelquefois une concavité poussée hors de soy eau & vents par certains jours ou mois jusques à ce qu'il se face une repercussion d'icelle. Comme nous voyons en la mer les flots se suivre plusieurs lieües avant que trouver qui les repousse: mais retournons à nostre propos. Je dis donc que le feu ou la chaleur est cause du mouvement de l'air, & qu'il est la vie de toutes choses, & la terre est la nourrice, ou le receptacle de tout, mais si ce n'estoit l'eau qui refrigerer la terre, & nostre air, la terre seroit rendüe extremement seiche pour deux raisons susdites, c'est à sçavoir à cause de la chaleur tant du mouvement centrique que du Soleil celeste. Neantmoins en quelques lieux il arrive que les pores de la terre estans bouchez l'humidité ne peut penetrer, & alors par la correspondance des deux Soleils, celeste & cetricue, qui ont entr'eux une puissance ayman-tine, il arrive dis-je que la terre s'enflâme à ceste chaleur.

Et ainsi quelque jour le Monde perira.

Fay doncques que l'operation en nostre terre soit telle, que la chaleur centrale puisse changer l'eau en air, à fin qu'elle sorte jusques sur la superficie de la terre, & qu'elle respande le reste par les pores de la terre, & alors à l'opposite l'air se changea en eau beaucoup plus subtile que n'estoit la premiere, & cela se fera ainsi, si tu donnes à denoter à nostre veillard, l'or & l'argent à fin qu'il les consume, & que luy en fin mourant soit brulé, que ses cendres soient esparcées dans l'eau; & alors cuit le tout jusques à ce que ce soit assez, & tu auras une medecine qui guerit la lepre. Adyise au moins que tu ne prennes le froid pour le chaud, ou le chaud pour le froid, mette les natures ensemble, s'il y a quelque chose de contraire à la Nature, car une seule chose n'est necessaire, separe la, à fin que la Nature soit semblable à la Nature, fay cela avec le feu, non avec la main, & sçaches que si tu ne fuis la Nature tout ton labour est vain, & je te jure par le Dieu qui est saint, que je t'ay icy dit tout

ce

ce que le pere peut dire à son fils. Qui a des oreilles qu'il oye, & qui a du sens qu'il comprenne.

De la pierre, & de sa vertu.

TRAICTE' XII.

Nous avons assez amplement discouru aux chapitres precedents de la production des choses naturelles, des Elements, & des matieres, premiere & seconde, des corps, des semences, & en fin de l'usage & vertu d'iceux. J'ay en outre escrit la façon de faire la pierre, mais touchant la vertu d'icelle, j'en reveleray maintenant tout autant que l'experience m'en a montré, & que la Nature m'en a concedé. Mais à fin que de rechef sommairement & en peu de paroles je mette par abregé ces douze traictez, & que le lecteur craignant Dieu puisse concevoir mon intention, la chose en va ainsi. Quant à la verité de l'art, si quelqu'un en doute, qu'il lise les escrits des Anciens verifié par raison & par experience. auxquels, comme dignes de creance, on ne doit faire difficulté d'adjouster foy en leur dire: que si quelqu'un trop opiniastre ne veu. croire leurs escrits, alors il se faut tenir à la maxime qui dit que contre celui qui nie les principes il ne faut jamais disputer: car les sourds & les muets ne peuvent parler. Et je vous prie quelle prerogative auroient les autres choses universellement qui sont au monde par dessus les metaux. Pourquoi les exclurons-nous seuls de l'universelle benediction que le Createur a donné à toutes choses, incontinent après la création du monde, comme les saintes lettres nous tesmoignent & qu'une vaine & imaginaire denegation de semence leur seroit attribuée. Que si nous sommes contraints de confesser qu'ils ont de la semence, qui est-ce qui est si sot, qu'il ne croye qu'ils peuvent estre multipliez en icelle? & en sa Nature la Phisique est veritable, la Nature l'est aussi, mais rarement il se treuve un Operateur qui soit vray: Vnique est la Nature,

l'art est unique : mais les Operateurs sont divers. Or quant à ce que la Nature cree les choses des Elements, elle le fait par le vouloir de Dieu, & ce de la premiere matiere, que Dieu seul sçait & cognoist, mais elle les multiplie par la seconde, que les Philosophes cognoissent. Rien ne se fait au monde sans le vouloir de Dieu, & de la Nature. Car chaque Element à la varité est en sa sphere, mais l'un ne peut estre sans l'autre, l'un vit par le moyen de l'autre, & toutesfois conjoints ensemble ils ne s'accordent point, mais l'eau est le plus digne de tous les Elemens, pource que c'est la mere de toutes choses, & sur icelle nage l'esprit du feu, par le feu : L'eau est faite la premiere matiere, c'est à sçavoir par le combat du feu avec l'eau, & ainsi s'engendrent des vents ou vapeurs, apres & faciles à estre congelez avec la terre par l'air crud, qui dès le commencement a esté separé d'icelle, ce qui la fait sans cesse, & par un mouvement perpetuel, car le feu ou la chaleur n'est point excitée autrement que par le mouvement, ce qui se peut voir manifestement en un fer, lequel en le limant devient aussi chaud que s'il estoit rougy au feu, le mouvement donc cause la chaleur, & esmeut l'eau, & le mouvement de l'eau cause l'air, qui est la vie de routes choses vivantes. Les choses donc croissent en ceste maniere, comme j'ay dit cy dessus, c'est à sçavoir de l'eau, car de sa vapeur plus subtile, les choses plus subtiles & legeres precedent : mais de son huile, en viennent choses plus belles & excellentes que les premieres. Si donc par vostre operation vous voulez amender Nature, & luy donner un estre plus parfait & accompli, faites dissoudre le corps dont vous voulez vous servir, & ostez luy son terretre & superflu, lavez le, & le nettoyez bien, mettez les choses cuittes avec les cuittes, les pures avec les pures, & les creuës avec les creuës, selon le poix de Nature, & non pas de la matiere : Car vous devez sçavoir que le sel nitre central ne prend point d'avantage de la terre, qu'il luy en est besoin, pure ou non, mais la graisse ou l'unctuosité de l'eau se gouverne & manie d'autre façon, parce que jamais on n'en peut avoir de pure, & se nettoye par double chaleur, & derechef se réunir & conjoint.

FIN.

K

Epi-

*Epilogue, sommaire, & conclusion des douze
traictez cy dessus.*

A My Lecteur, j'ay fait, & composé ces douze traictez en faveur de ceux qui ayment ceste science, à fin qu'ils cognoissent les operations que la Nature nous enseigne, avant qu'ils commencent à travailler: & comme elle produit routes les choses qui sont au monde à fin qu'ils ne perdent point le temps, & ne vueillent s'efforcer d'entrer dans la porte sans avoir les clefs, parce que celuy se travaillera en vain, si premier il n'a la cognoissance de la Nature, voulant mettre la main à l'ouvrage; Car en ceste sacrée, sainte, & venerable science, celuy-la marchera en perpetuelles tenebres qui n'a le Soleil pour flambeau qui luy esclaire, & est enveloppé d'une obscurité grande, si Phœbe l'autre lampe du monde ne luy fait voir sa lumiere argentine parmy l'obscur de la nuit. La Nature a une lumiere propre qui n'apparoist pas à nos yeux, l'ombre de la nature n'est autre chose qu'un corps à nostre veuë, celuy qui est esclaire de ceste belle lumiere naturelle, tous nuages se dissipent & disparoissent de devant ses yeux, il met toutes difficultez souz le pied, toutes choses luy sont claires, presentes & manifestes, & sans empeschement aucun, on peut voir le point de nostre magnesie qui correspond à l'un & l'autre centre du Soleil & de la terre, car la lumiere de Nature darde ses rayons jusques là & nous fait voir ce qui est là de plus recelé; prenez cecy pour exemple: Que l'on veste de pareils vestemens un petit garçon & une fille de mesme aage, mettez les prez l'un de l'autre, personne ne pourra recognoistra qui est le masse ou la femelle des deux, parce que nostre veuë ne peut penetrer jusques en l'interieur, & pour cette occasion nos yeux nous trompent, & font que nous prenons le faux pour le vray: Mais quand ils sont desaccoustrez & mis à nud, en façon que l'on les puisse voir comme Nature les a formez, l'on recognoist facilement l'un & l'autre en son sexe: Par semblable

aussi nostre intelligence fait ombre à l'ombre de la Nature, parce que le corps nud en l'homme est l'ombre de la semence de Nature : Tour ainsi donc que le corps humain est couvert de vestemens, ainsi la Nature humaine est convertie du corps: laquelle Dieu s'est reservée à couvrir & decouvrir comme il luy plaist. Je pourrois en cest endroit, amplemēt & Philosophiquement discourir de la dignité de l'homme, de sa creation, & generation : mais je passeray cela sous silence, veu que ce n'est pas icy le lieu d'en traiter, nous parlerons seulement un peu de sa vie. L'homme donc créé de la terre, vit de l'air, car dedans l'air est cachée la viande de la vie, que de nuit nous appelons rosée, & de jour, eau mais eau rarefiée, de laquelle l'esprit invisible congelé est meilleur & plus pretieux que toute la terre universelle : O sainte & admirable Nature, qui ne permets point aux enfans de la science de faillir, comme tu le demontres de jour en jour, es actions de la vie humaine. Or en ces douze traittez j'ay allegué toutes ces raisons naturelles, à fin que plus facilement le Lecteur craignant Dieu, & desireux de sçavoir, puisse comprendre tout ce que j'ay veu de mes yeux, & que j'ay fait de mes mains propres, sans aucune fraude ny sophistication : Car il est impossible d'attaindre à la perfection de cest art, si ce n'est par une singuliere revelation, ou par une secrette demonstration faite par un amy. C'est une chose vile, & tres-precieuse, laquelle je repeteray icy volontiers encores que je l'ay descrite quelque fois. Resp. donc de nostre air dix parties de l'or vif, ou de la Lune vive une partie, & mets le tout dans ton vaisseau, & le cuis avec l'air premierement, à fin qu'il soit eau, & puis non eau, si tu ignores cela, & que tu ne sçaches cuire l'air, sans doute tu failleras, c'est là la vraye matiere des Philosophes. Car tu dois prendre ce qui est, mais qui ne se voit pas jusques à ce qu'il plaise à l'Operateur, c'est l'eau de nostre rosée, de laquelle est tiré le salpêtre des Philosophes, duquel toutes choses croissent & se nourrissent. Sa matrice est le centre du Soleil & de la Lune tant celeste que terrestre, & à fin que je le die le plus ouvertement, c'est nostre ayment, que par cy devant j'ay nommé Acier. L'air engendre cest ayment, & cest ayment engendre ou fait apparoitre nostre air. Je t'ay icy saintement dit verité, prie Dieu



qu'il favorise ton entreprise, & par ainsi tu auras icy la vraye interpretation des paroles d'Hermes, qui assure que son pere est le Soleil & la Lune sa mere, que le vent l'a porté, dans son ventre, à sçavoir le sel Alkali, que les Philosophes ont nommé sel Armoniac & vegetable, caché dans le ventre de la magnesie. Son operation est telle: Il faut que tu dissolves l'air congelé, dans lequel tu dissoudras la dixiesme partie d'or sigille cela, & travaille avec nostre feu jusques à ce que l'air se change en poudre, & alors apparoiſtront plusieurs couleurs. L'eusse décrit l'entiere procedure en ces traictez, mais d'autant qu'elle est assez au long expliquée dans les Livres de Raymond Lulle & des autres anciens Philosophes; je n'ay voulu traicter que la premiere & seconde matiere, ce que j'ay fait franchement & à cœur ouvert, & ne pense pas qu'il y aye homme au monde qui l'aye fait mieux que moy: car ce que je dis, je le dis non pour l'avoir leu dans les Auteurs, mais pour l'avoir fait de mes propres mains. Parqucy si tu ne m'entens, ou que tu ne vueilles croire la verité, n'accuse point mon livre, mais toy-mesme, & croy que Dieu ne te veut point reveler ce secret, prie le donc assiduellement, & relis plusieurs fois mon livre, principalement l'Epilogue de ces douze traictez, en considerant tousiours la possibilité de la Nature, & les actions des Elements, & lequel est la principale entrée en iceux, mais sur tout en la rarefaction de l'eau ou de l'air, car les cieux ont ainsi esté créez & tout le monde, & je t'ay bien voulu dire cela, comme le pere à son fils. Ne t'esmerveille point au reste de ce que j'ay escrit tant de traictez, ce n'a pas esté pour moy, car je n'ay point besoin de livres, mais pour advertir plusieurs qui travaillent en vain, & despensent vainement leurs moyens: & si en outre j'eusse bien peu comprendre le tout en peu de lignes, voire en peu de mots; mais je t'ay voulu conduire par raisons & par exemples à la cognoissance de la Nature, à fin que devant toutes choses tu sceusses ce que tu devois chercher, ou la premiere ou la seconde matiere, & que la Nature se fust ouverte & cogneuë & sa lumiere & son ombre, & ne te fasches point si tu trouves quelquesfois des contrarietez en mon livre, selon la coustume generale de tous les Philosophes, tu en as besoin, & à fin que l'entendes,

tendes, la rose ne se trouve point sans espines, espluches diligemment ce que j'ay dit cy dessus, à sçavoir comment les Elements distillent au centre de la terre l'umide radical, & comme le Soleil terrestre & centrique le repousse & sublime par son mouvement continuel jusques à la superficie de la terre. J'ay dit encores que le Soleil celeste a certaine correspondance avec le Soleil centrique, car le Soleil celeste & la Lune ont une particuliere force de distiller sur la terre par leurs rayons. car la chaleur facilement se joint à la chaleur, & cōme le Soleil centrique a sa mere, & une eau crüe perceptible, ainsi le Soleil celeste a sa mere & une eau subtile & perceptible, en la superficie de la terre, les rayons se joignent aux rayons & produisent les fleurs & toutes choses. C'est pourquoy quand il pleut la pluye prend de l'air une certaine force de vie, & la conjoint avec le sel nitre de la terre (lequel est tout de mesme que le rattr calciné qui par sa siccité attire l'air à soy & le resout en eau) & ce sel nitre de la terre a une mesme force d'attirer l'air, car il a est: air luy mesme, & est conjoint avec la graisse de la terre, & tant plus les rayons du Soleil sont forts, copieus, & en plus grande abondance, tant plus grande quantité de sel nitre se fait, & par consequent plus grande quantité de froment vient à croistre sur la terre, ce que nous enseigne l'experience de jour e jour. J'ay bien voulu declarer au long la correspondance que toutes les causes ont entre elles, & la force du Soleil, de la Lune, & des Estoilles, & ce à cause des ignorans: car ceux qui sçavent, n'ont besoin d'instruction, car nostre subject est devant les yeux de tout le monde & ne se cognoist pas. O nostre Ciel, ô nostre eau, ô Mercure nostre, ô sel nitre nostre, qui repaires dans la Mer du monde, ô vegetable, ô soulfre fixe & volatil, ô fesses ou reste de mort de nostre mer: Eau qui ne moüille point, sans laquelle personne au monde ne peut vivre, & sans laquelle il ne s'engendre & ne paroist rien en toute la terre; voila les epithetes de L'oiseau de Hermes qui ne repose jamais, e le est de vil prix, & personne ne s'en peut passer, par ainsi tu la cognois, tu as la chose la plus precieuse qui soit en le monde, laquelle je te dis ouvertement n'estre autre chose que nostre eau pontique, laquelle se congele dans le Soleil & la Lune, & se tire neantmoins du Soleil & de la Lune, par l'artifice de

nostre Acier, & par une façon esmerveillable & Philosophique, si elle est conduite par un sage fils de la science. Je n'avois à la verité aucune envie de publier ce livre, par les raisons que j'ay recitées en la Preface. Toutesfois le desir que j'ay de satisfaire & profiter aux esprits ingenuës & vrais Philosophes, m'a vaincu à fin que je monstrasse une bonne volonté à ceux qui me cognoissent, & que je manifestasse à ceux qui sçavent la science que je suis leur compagnon & pareil, & que je desire avoir leur cognoissance, je ne doute point qu'il n'y aye plusieurs gens de bien & de bonne conscience qui possèdent secretement ce grand don de Dieu, je les prie & conjure qu'ils ayent en singuliere recommandation le silence d'Arocrates, & qu'ils se fassent sages & advisez par mon exemple: car toutesfois & quantes que je me suis voulu declarer aux grands, cela m'a toujours esté ou nuisible ou dommageable. Tellement que par cest escrit je me manifeste aux fils de la science: & par mesme moyen j'instruis les ignorans. Car il faut que les heritiers de la science croyent qu'ils n'auront jamais meilleure voye pour travailler que celle que je leur ay icy monstrée: car ouvertement j'ay dit tout ce qu'il y a, principalement de l'extraction de nostre sel Armoniac, ou Mercure Philosophique, tiré des entrailles de nostre eau pontique, & si je n'ay pas bien apertement revelé l'usage d'icelle, c'est ce que ie n'ay pas eu licence du Maistre de la Nature de parler plus outre: car Dieu seul doit reveler cela, qui cognoist les cœurs & les esprits des hommes, lequel pourra ouvrir l'entendement à celuy qui le priera diligemment, & lira plusieurs fois ce petit traicté. Le vaisseau comme j'ay dit est unique, depuis le commencement jusques à la fin ou au plus deux: Le feu soit continuel en l'un & l'autre ouvrage, à raison dequoy ceux qui faillent: qu'ils lisent les 10. & 11. traictés: Car si tu travailles en la tierce matiere tu ne feras rien. Et sçais-tu ceux qui travaillent en ceste tierce matiere ce sont ceux qui laissant nostre Sel unique qui est le vray Mercure, s'amusent à travailler sur les herbes, pierres, animaux minieres, &c. Car excepté nostre Soleil & Lune, qui sont couvers de la Sphere de Saturne, il n'y a rien de veritable, & qui desire venir à la fin desirée, qu'il sçache la conversion des Elements, qu'il sçache faire pondereux

dereux ce qui de soy est leger, qu'il sçache faire que ce qui est de soy esprit ne le soit plus : car alors il ne travaillera point en chose estrange : le feu est le regime de tout, & tout ce qui se fait en cét art, se fait par le feu, & non autrement, comme nous avons dit cy dessus suffisamment. Adieu benevole Lecteur, & j'ouïs longuement de ces miens labours que j'ay confirmez par experience, j'ouïs-en, di-je à la gloire de Dieu, au salut de ton ame, & au profit d: ton prochain.

*Enigme Philosophique du mesme
Auteur.*

IE vous ay desia desouvert & manifesté, ô enfans de verité, tout ce qui dependoit de la source de la fontaine universelle, si bien qu'il ne me reste plus rien à dire, car en mes precedents traictez, j'ay expliqué suffisamment par exemple, ce qui est de la Nature, j'ay déclaré la Theorique & Prastique tout autant qu'il m'a esté possible & permis. Mais à fin que personne ne se puisse plaindre que j'ay escrit trop laconiquement, & que j'aye omis quelque chose pour ma briefveré, je vous descriray encores tout au long l'œuvre euriere, mais enigmatiquement, à fin que vous jugiés jusques cù je suis parvenu par la permission de Dieu. Il y a une infinité de livres escrits de cest art, mais à grand' peine trouverez-vous en pas un la verité si clairement expliquée, ce que j'ay bien voulu faire, d'autant que j'ay plusieurs fois conféré avec plusieurs qui pensoient bien entendre les escrits des Philosophes, mais j'ay bien cogneu par leurs paroles qu'ils les interpretoient beaucoup plus subtilement que la Nature ne requiert, car elle est simple, & mes paroles veritables, toutesfois, leur sembloient trop viles & trop basses, pour leur esprit, qui ne concevoit que des choses hautes, mesmes il m'est arrivé que j'ay déclaré la science de mot à mot, à quelques uns, qui n'ont jamais peu rien faire, pource qu'ils ne croyoient pas qu'il y eust de l'eau dans nostre Mer, & vonloient neantmoins estre appelez Philosophes. Puisque donc

ces gens là n'ont peu entendre mes paroles proferees sans Enigme ny obscurité, je ne crains point, comme les Anciens ont crainc anciennement, que personne le puisse si facilement entendre, c'est un don de Dieu aussi. La verité est bien, que si en ceste science il estoit requis une subtilité d'esprit, & que la chose fust telle qu'elle peust estre apperceuë par les yeux du vulgaire. J'ay rencontré de beau esprits & ames propres pour rechercher telles choses, mais je vous dy que vous soyez simples & non point trop prudens, jusques à ce que vous ayez le secret, car alors que vous l'aurez, necessairement la prudence vous accompagnera, & pourrez aussi facilement composer une infinité de livres, car cela est bien plus facile à celuy qui est au centre, & voit la chose, que celuy qui marche sur la circonference, & n'a rien que l'ouye. vous avez la seconde matiere de toutes choses clairement descrite, mais je vous adverty, que si vous voulez parvenir à ce secret, qu'il vous faut sur tout prier Dieu, puis aymer vostre prochain, & en fin n'aller point imaginer des choses si subtiles, desquelles la Nature ne sçait rien, mais demeurez en la simple voye d'icelle, car en la simplicité vous pourrez mieux toucher la chose, que la voir parmy tant de subtilitez. Ne vous amusez point aux syllabes, en lisant mes escrits, mais considerez tousiours la Nature, & ce qu'elle peut: & devant que commencer l'œuvre, imaginez-vous bien ce que vous cherchez, & quel est le but de vostre intention, car il vaut mieux l'apprendre premierement par imagination qu'à ses despens. Je vous dis encores qu'il vous faut trouver une chose qui est occulte, de laquelle par un grand artifice se tire une eau, laquelle sans violence & sans bruit, dissout l'or, voire mesmes aussi doucement & naturellement que l'eau chaude dissout & liquefie la glace. Si vous avez trouvé cela vous avez la chose de laquelle l'or a esté produit, & combien que les metaux & toutes les choses du monde ayent leur origine d'icelle: il n'y a rien routesfois qui luy soit si amy que l'or, d'autant qu'il est le plus pur de toutes choses, & par ainsi je conclus que si vous ne voulez vous rendre sages par mes admonitions, vous m'avez pour excuse, qui ne desire que vous profiter, je l'ay fait fidèlement tant qu'il m'a esté concedé, & comme un homme de bonne conscience, si vous deman-

dez

dez qui je suis, je suis Citoyen du monde, si vous me cognoissez, & que vous soyez gens d'honneur, vous vous taisez, si vous ne me cognoissez point ne vous en enquestez pas plus avant, car jamais à homme vivant je n'en declareray plus qu'il est porté par cest escrit public, croyez moy, que si je n'estois de telle condition que je suis, je n'aurois rien de plus agreable que la vie solitaire, ou de demeurer dans un tonneau comme un autre Diogenes: car je voy que tout ce qu'il y a au monde n'est que vanité: la fraude & l'avarice sont en regne, toutes choses se vendent, & en fin la malice a surmonté la vertu, je voy devant mes yeux la felicité de la vie future, de cela je me resioüis, je ne m'esmerveille plus de ce que les Philosophes anciens apres qu'ils avoient ceste excellente medecine, ne se soucient point d'abreger leurs jours, la vie future est devant les yeux d'un vray Philosophe, comme la face dans un miroir quand tu te regardes, que si Dieu te donne la fin desirée, tu me croiras & ne te reveleras point au monde.

*S'ensuit la parabole ou Enigme Philosophique,
adjouste de surplus.*

L arriva une fois que navigeant du Pole Arctique, au Pole Antarctique, je fus jetté par le vouloir de Dieu au bord d'une certaine grande Mer: Et combien que j'eusse cognoissance entiere des advenües & proprietes de ceste Mer, toutesfois j'ignorois si en ces quartiers là on pouvoit trouver ce petit poisson nommé Echeneis: que tant de personnes, grandes & petites ont recherché jusques au jour present avec tant de sollicitude. Mais cependant que je regarde çà & là les Molosines nageantes avec les Nymphes, je me laisse emporter au sommeil, fatigué que j'étois de mes labours precedents & abbatu tant par la varieté de mes cogitations, que par le doux murmure de l'eau; Comme donc je dormois ainsi doucement, il m'arrive une vision merveilleuse, car je vis sortir de nostre Mer le vieillard Neptune d'une apparence venerable, & armé de son Trident, lequel apres une

amiable salutation me meine en une Isle tres-agreable, Ceste belle Isle estoit situee du costé du Midy, & tres-abondante de toutes choses necessaires pour la vie & pour les delices de l'homme : Les champs Elisiens tant vantez par Virgile ne sont rien au prix. Tout le rivage de l'Isle estoit environné de Myrtes, de Cypres, & de Rosmarin. Les Prez herbus, tapissiez de diverses couleurs resplendoissoient la veüe de leur varieté, & remplissoient le nez d'une odeur tres-suave. Les collines estoient pleines de Vignes, d'Oliviers, & de Cedres. Les forests n'estoient que d'Orangers, & Citronniers, les chemins publics fournissoient d'une gracieuse ombre aux passans, estans plantez de cofié & d'autre d'une infinité de Lauriers & Grenadiers, entretissus & enlancez par un bel artifice, & pour le dire en un mot, tout ce qui se peut dire & desirer au monde se trouvoit là. Or en nous promenant Neprune me monstra dans ceste Isle deux mines d'or & d'acier, cachees sous une roche ; gueres loin de là, il me meine dans un Pré, au milieu duquel estoit un Jardin plein de mille beaux arbres divers, & dignes d'estre regardez, & entre plusieurs de ces arbres il m'en monstra sept, chacun ayant son nom, & entre les sept j'en remarquay deux principaux & plus eminents que les autres, desquels l'un portoit le fruit tres-clair, & reluisant comme le Soleil, & ses feuilles estoient comme or, l'autre portoit son fruit plus blanc que le lys, & ses feuilles estoient comme fin argent, & Neptune les nommoit l'un arbre Solaire, & l'autre arbre Lunaire. Mais encores que toutes choses se trouvoient à souhait dans ceste Isle, une chose routesfois y manquoit, on ne pouvoit y avoir de l'eau qu'avec grande difficulté. Il y en avoit plusieurs qui vouloient y en faire conduire par canaux, d'autres qui en tiroient de diverses choses, mais tout leur labeur estoit en vain car en ce lieu là on n'en pouvoit avoir, que si on en avoit, elle estoit inutile & veneneuse. si on qu'elle fust tiree des rayons du Soleil & de la Lune, ce que peu de gens ont peu faire, que si quelques uns ont eu la fortune propice en cecy, ils n'en n'ont jamais peu tirer que les dix parties : car ceste eau estoit de telle façon admirable, qu'elle surpassoit la neige en blancheur, & croy moy que j'ay veu & touché, ce que je die, & en la contemplant je me suis bien esmerveillé. Cependant que ceste

contemplation occupe tous mes sens, & commence desjà à me fatiguer, Neptune s'esvanoüit, & m'apparut en sa place un grand homme, au front duquel estoit escrit le nom de Saturne. Celuy cy prenant le vase puisales dix parties de ceste eau, & incontinent il print du fruit de l'arbre Solaire, & le mit dans ceste eau, & je vis ce fruit qui se consumoit dans ceste eau comme la glace se resour dans l'eau chaude, & je luy demanday, Seigneur, je voy icy une chose merveilleuse, ceste eau est presque de rien, & neantmoins je voy que le fruit de cest arbre se resour si doucement en icelle, à quoy sert tout cela? Il me respondit gracieusement: Il est bien vray mon fils, que c'est une chose esmerveillable, mais il faut qu'il soit ainsi. Car ceste eau est l'eau de vie qui a puissance de meliorer les fruits de cest arbre, de façon qu'il ne sera plus besoin d'en planter, ny anter: car elle pourra par sa seule odeur rendre les autres six arbres semblables à soy. En outre ceste eau est à ce fruit comme la femme à l'homme, car le fruit de cest arbre ne peut se pourrir ailleurs qu'en cest eau. Et combien que le fruit soit une chose precieuse & admirable, toutesfois s'il se pourrit dans cest eau, il s'engendre par ceste putrefaction la Salamandre perseverante au fer, le sang de laquelle est plus precieux que tous les tresors du monde. Ayant faculte de rendre fertiles les six arbres que ru vois, & rendre leurs fruits plus doux que le miel. Et je luy demanday: Seigneur, comment se fait cela? Il me dit ey devant (me dit-il) que les fruits de l'arbre Solaire sont vifs, sont doux, mais au lieu que maintenant un seul peut estre saoulé d'iceluy, apres qu'ils a cuit dans ceste eau on en peut saouler mille. Et puis je luy ay demandé, faut-il faire ceste cuisson à grand feu & long temps. Il me respond, que ceste eau avoit un feu intrinseque, lequel s'il est aydé par une chaleur continuelle il brusle trois parties de son corps, & n'en demeurera qu'une si petite partie, qu'à grand'peine la pourroit-on imaginer. Mais en somme la cuisson se fait par l'experte industrie du Maistre, & ce par l'espace de sept mois premierement, & puis dix: Mais cependant apparroissent plusieurs choses diverses, & toujours le cinquantesme jour apres le commencement plus ou moins. Et je l'ay encores interroge, Seigneur ce fruit

fruiſt peut-il eſtre cuit dans quelques autres eaux, ou bien ne luy adjouſte on rien? Il me reſpond, il n'y a que ceſte ſeule eau qui ſoit utile en tout ce pays & en toute ceſte Iſle, nulle autre eau ne peut penetrer les pores de ceſte pomme, & ſçaches que l'arbre Solaire eſt sorti de ceſte eau, laquelle eſt tiree des rayons du Soleil & de la Lune, par la force de noſtre aymant. C'eſt pourquoy ils ont enſemble une ſi grande ſympatie & correfpondance, que ſi on adjouſtoit quelque choſe d'eſtrange il ne pourroit faire ce qu'il faiſt de ſoy-meſme. Il la faut donc laiſſer ſeule & ne luy rien adjouſter que ceſte pomme. Car apres la decoction, c'eſt un fruiſt eternal & immortal ayant vie & ſang; parce que le ſang faiſt que les autres arbres ſteriles portent meſme fruiſt & de meſme nature que la pomme. Je luy demanday en outre, Seigneur, ceſte eau eſt elle tour par tout, & ſe peut elle tirer en autre façon? il me reſpond, elle eſt en tout lieu, & perſonne du monde ne peut vivre ſans elle. Elle ſe tire par un eſmerveillable moyen, mais celuy eſt le meilleur qui ſe faiſt par la force de noſtre Acier, lequel ſe trouve au ventre d'Artes: Et je luy dis, à quoy ſert cela? il reſpond, devant ſa decoction c'eſt un tres grand venin, mais apres une cuiſſon convenable c'eſt une ſouveraine medecine: Et alors il donne 29 grains de ſang, deſquels chaque grain te fournira huit cents ſoixante quatre, du fruiſt de l'arbre Solaire. Je luy demanday, Ne ſe peut-il pas meliorer plus outre? Teſinoin l'eſcriture Philoſophique, dit-il, il peut eſtre exalte premierement juſques à dix, puis juſques à cent, à mille, voire juſques à dix mille: J'inſiſtois, Je vous prie, Seigneur, dites moy ſi pluſieurs cognoiſſent ceſte eau, & a elle un nom propre. Il ſe print à crier, peu de gens l'ont cogneuë, mais tous l'ont veuë, la voyent, & l'aiment. Elle a non ſeulement un nom, mais pluſieurs & divers. Mais le vray nom propre qu'elle a, c'eſt qu'elle ſe nomme l'eau de noſtre mer. L'eau de vie qui ne mouille point les mains. Je luy demanday encores, D'autres perſonnes que les Philoſophes en uſent-ils à autres choſes? Toute creature, dit-il, en uſe, mais inviſiblement. Naiſt-il quelque choſes en icelle, luy dis-je. D'icelle ſe font toutes les choſes du monde, me dit-il, & vivent en icelle, mais à la verité dans elle il n'y a rien, ſinon que c'eſt une choſe qui ſe meſſe

avec

avec toutes les choses du monde, je luy demanday, est elle utile sans le fruit de cest arbre? A cela il me dit, elle est à la verité inutile en cest œuvre: car elle n'est ameliorée qu'avec le seul fruit de cest arbre Solaire. Et alors je commençay à le prier. Seigneur, je vous prie, nommez-la moy si clairement & ouvertement que je n'en puisse douter. Mais luy en eslevant sa voix, il cria si fort, qu'il m'esveilla, qui fut occasion que je ne peus luy demander rien d'avantage, & il ne me voulut rien déclarer d'avantage: & moy aussi je ne t'en peux dire plus. Contente toy de ce que je t'ay dit, car il n'est pas possible de parler plus clairement. Et si tu ne comprends ce que je t'ay dit, jamais tu n'entendras les livres des Philosophes. Apres le subit & inesperé depart de Saturne, un nouveau sommeil m'a surpris, & derechef Neptune m'apparut en forme visible. Et me felicitant de cest heureuse rencontre dans les jardins des Hesperides me monstra un Miroir dans lequel j'ay veu toute la Nature à descouvert. Apres plusieurs discours de costé & d'autre, je le remerciay de ses bien-faits, de ce que par son moyen je suis entré non seulement en cest agreable Jardin, mais j'ay encores eu l'honneur de deviser avec Saturne, ce que j'avois désiré il y a long temps. Mais d'autant qu'il me restoit encores quelques difficultez à foudre & desquelles je n'avois peu estre esclarcy à cause de l'inesperé depart de Saturne, je l'ay prié instamment de m'oster en ceste desirée occasion, le scrupule auquel j'estois, Et luy parluy en ceste façon: Seigneur, j'ay leu les livres des Philosophes qui afferment unanimement que toute generation se fait par masse & femelle, & neantmoins selon le songe que j'ay veu. Saturne ne mettoit dans nostre Mercure que le fruit de l'arbre Solaire, j'estime que comme Seigneur de la Mer, que vous savez bien cela, je vous prie de m'en resoudre. Il est vray mon fils, dit-il, que toute generation se fait au masse & femelle, mais à cause de la distraction des trois regnes de Nature, un animal à quatre pied n'aist d'une façon & un ver d'une autre. Car encores que les vers ayent yeux, veuë, ouye & les autres sens, toutesfois ils naissent de putrefaction, & le lieu d'iceux ou la terre où ils se pourrissent est la femelle. De mesme en l'œuvre Philosophique, la mere de ceste chose est ceste eau que

nous avons tant de fois repetee, & tout ce qui naist d'icelle, à la mode des vers, naist par putrefaction. C'est pourquoy les Philosophes ont crée le Phoenix & la Salamandre. Car s'il se faisoit par la conception de deux choses, ce seroit une chose sujette à la mort, mais d'autant qu'il se revivifie soy-mesme le corps premier estant corrompu, il en reüssit un autre incorruptible. Car la mort des choses n'est rien plus que la separation du composé. Ce qui faict en ce Phoenix, qui se separe luy-mesme de son corps corruptible. Puis je luy demaunday encore, Seigneur, y a-il en ceste œuvre choses diverses ou composition de plusieurs choses? il n'y a qu'une seule & unique chose, dit-il, à laquelle on n'adjouste rien sinon l'eau Philosophique, qui t'a esté manifestee en ton songe, laquelle doit estre dix fois autant pesant que le corps, & croy, mon fils, fermement & constamment que tout ce qui t'a esté revelé par songe en ceste Isle selon la coustume de la region, n'estre nullement songe, mais la pure verité, laquelle te pourra estre desconverte par l'assistance de Dieu, & l'experience, vray maistresse de routes choses. Et comme je voulois m'enquerir plus outre, apres m'avoir dit adieu, il me laissa sans response & resveillé dans la desirée region d'Europie. Et à toy aussi (amy Lecteur) te soit assez dit. Adieu.

Au seul Trium loüange & gloire.

Au Lecteur Benevole.

NE t'enqueste point, je te prie, amy Lecteur, qui est l'auteur de ce petit traité. Et moy aussi qui je sois, il n'est point de besoin que tu le sçaches, Croy seulement pour assuré que l'Auteur de ce petit Opuscule tient en sa possession, & a faict la pierre des Philosophes. Et y ayant entre luy & moy une sincere & mutuelle bien veillance je l'ay prié de m'expliquer les trois principes, Mercure, Soulfre, & Sel, & s'il faut chetcher ladite pierre des Philosophes en ceux que nous voyons

voyons & sont communs, ou s'il y en a d'autres, qu'il me declarast cela en paroles tres-claires, & un stile non broüillé. Ce que m'ayant esté par luy promis, & que j'eus transcrit ce present traite à la desrobée, je me suis persuadé que le faisant imprimer, bien que contre le gré de l'Authéur, qui est du tout hors d'ambition, les vrais Amateurs de la Philosophie m'en sçauroient bon gré, car je m'assure que l'ayant leu, ils se donneront mieux garde des imposteurs, & feront moins de perte de temps, d'argent, d'honneur, & de bonne renommée. Que si j'apperceoy que les gens de bien & vrais Philosophes (car je deteste un cas de vulgaires Alchymistes) me sçachent bon gré de ma bonne volonté, je tâcheray de tirer de l'Authéur les autres deux principes & plusieurs autres choses. Cependant j'ouys de celuy-cy, Adieu.

F I N.

*Dialogue de Mercure, de l'Alchymiste,
& de Nature.*

IL advint en un certain temps que plusieurs Alchymistes firent une assemblée, pour consulter & résoudre ensemblement comme ils pourroient faire la pierre Philosophale, & la preparer comme il faut, & ordonnerent entre-eux qu'un chacun dist son opinion par ordre, & selon ce qui luy en sembleroit. Or est-il que ce concert & assemblée se fit au milieu d'un beau Pré, à Ciel ouvert, & en un jour beau, & serein. Estant donc là assemblez, plusieurs d'entre eux furent d'avis que le Mercure estoit la premieré matiere de la pierre, les autres disoient que c'estoit le Soulphre, & les autres autre chose. Neanmoins ceux qui opinoient pour le Mercure estoit la plus forte, & emportoient presque le dessus, & se fondoient sur le dire des Philosophes, qui crient incessamment, nostre Mercure, nostre Mercure, donnans occasion

occasion de croire qu'ils le tiennent pour la première matière de la pierre. Comme donc ils alterquoient ainsi ensemblement, se travaillans à faire croire chacun son opinion estre la meilleure, & attendans avec desir, joye & impatience, la conclusion de leurs discours, il s'esleva une grande tempeste, avec orages, gresles, & vents espouvantables, & extraordinaires, qui separerent ceste belle Congregation renvoyant les uns & les autres en diverses Provinces, sans avoir fait aucune resolution par ensemble. Un chacun donc d'iceux estant chez soy, a recommencé ses labeurs comme ils avoient accoustumé, cherchant la pierre des Philosophes, qui en une chose, qui en une autre ce qui se continué encores jusques aujourd'huy sans cesser & sans repos. Or un d'iceux Philosophes, qui s'estoit trouvé en ceste compagnie, se ressouvenant que plusieurs notables personnes d'icelle, estoient d'opinion qu'il falloit chercher la pierre des Philosophes au Mercure, dit en soy-mesme encores qu'il n'y ait eu rien d'arresté & de conclu en nos discours, & qu'on n'aye fait aucune conclusion, si est-ce que je travailleray sur le Mercure, quoy qu'on en dise, & quand j'auray fait ceste benoiste pierre, alors la conclusion sera faite, car je vous advertis que c'estoit un homme qui parloit tousiours avec soy-mesme comme font les Alchymistes. Il commença donc à lire les livres des Philosophes, & entre-autres il tomba sur la lecture d'un livre d'Alain, qui traite du Mercure. & par la lecture de ce beau livre, ce Monsieur le Philosophe devint Alchymiste; mais Alchymiste sans conclusion. Il prend donc le Mercure, & se met à travailler dessus. Pour le faire court, il le met dans un vaisseau, & le feu dessous, le Mercure comme il a accoustumé s'envole, & se resout en air. Mon pauvre Alchymiste, qui ignoroit la Nature du Mercure, commence à battre sa femme, bien & beau, luy reprochant qu'elle luy avoit desrobé son Mercure, car personne, ce disoit-il, ne pouvoit estre entré là dedans qu'elle seule. Ceste pauvre femme innocente, ne peut faire autre chose que s'excuser en pleurant, puis luy dit tout bas entre ses dents, Que Diable feras-tu de cela, dit pauvre badin, de la merde?

Mon Alchymiste prend derechef du Mercure, & le met dans un vaisseau, & de crainte que sa femme ne le luy

luy

luy dérobaſt , il le gardoit luy-mefme ; mais le Mercure à ſon accouſtume ſ'envole auſſi bien cettè fois comme l'autre . Mais l'Alchymiſte en lieu d'être faſché de la fuite de ſon Mercure , ſ'en reſjouyt grandement , pource qu'il ſe reſſouvint qu'il avoit leu que la premiere maniere de la pierre devoit eſtre volatile . Et partant il ſe perſuada , & creut entierement , que deſormais il ne pouvoit plus faillir , tant qu'il travailleroit ſur cettè matiere , & deſlors il commença à traiter hardymént le Mercure apprint à le ſublimer , apprint à le calciner d'admirable façon , tantotſt par les Sels , tantotſt par le Soulphre , puis le meſloit tantotſt avec les metaux , tantotſt avec des minieres , puis avec du ſang , puis avec des cheveux , puis le mace-roit avec les eaux forts , avec des jus d'herbes , avec de l'urine , avec du vinaigre , mais le pauvre bon-homme n'a peu rien trouver qui reüſſit à ſon intention , ny qui le contentoit , encores qu'il n'eüſt rien laiffé en tout le monde avec quoy il n'eüſt eſſayé de coaguler , & fixer ce beau Mercure . Voyant donc qu'il n'avoit rien fait , & qu'il ne pouvoit rien faire , reduit preſque au deſeſpoir il commença à ſonger , & ſe reſſouvint d'avoir leu dans les Auteurs que la matiere eſtoit de ſi vil prix qu'elle ſe trouvoit dans les fumiers , & dans les retraits , ſi bien qu'il recommença à travailler de plus belle , & meſler ce pauvre Mercure , avec toutes ſortes de fientes , tant humaines que d'autres animaux , tantotſt ſeparément , tantotſt toutes enſemble . En fin apres avoir bien peiné , ſué , & tracaffé , apres avoir bien tourmenté le Mercure , & s'eſtre bien tourmenté ſoy-mefme , il s'endormit pleins de divers penſemens , & agité de diverſes cogitations . Or en ſonge il luy apparut une viſion . c'eſt qu'il arriva vers luy un bon vieillard , qui le ſalua , & luy dit familièrement . Mon amy dequoy vous contriſtez vous ? Auquel il reſpondit , Monsieur , je voudrois volontiers faire la pierre Philoſophale . Le vieillard luy replique , ouy mon amy ; voyla un bon ſouhait , mais ce n'eſt pas tout , avecques quoy la voulez-vous faire la pierre des Philoſophes ?

L'Alchymiſte. Avec le Mercure Monsieur.

Le Vieillard , Mais avecques quel Mercure ?

L'Alchymiſte. Ha ! Monsieur , pourquoy me demandez-

mandez-vous avecques quel Mercure, car il n'y a qu'un?

Le Vieillard. Il est vray, mon Amy, qu'il n'y a qu'un Mercure, mais diversifié par les divers lieux où il se trouve, & toujours une partie plus pure que l'autre.

L'Alchymiste. O Monsieur, je sçay tres-bien comme il le faut purger, & nettoyer, avec le sel & vinaigre, avec le nitre, & le vitriol.

Le Vieillard. Et moy je vous dis & vous declare mon bon Amy, que ceste purgation ne vaut rien, & n'est point la vraye, & que ce Mercure là ne vaut rien, & n'est point le vray. Vrayement les hommes sages & vrayes Philosophes ont bien un autre Mercure, & un autre purgation, & apres avoir dit cela, il s'esvanoüit, & n'apparut plus, Mon pauvre Alchymiste resveillé qu'il iut, ayant perdu & son songe, & son sommeil, se print à penser profondement quelle pouvoit estre ceste vision, & quel pouvoit estre ce Mercure des Philosophes, mais il ne peut rien excogiter, que ce Mercure vulgaire; & disoit en soy-mesme; O mon Dieu, si j'eusse peu parler plus long temps avec ce bon Vieillard, sans doute j'eusse descouvert quelque chose. Il recommença donc encores ses labours, je dis ses sales labours, broüillant toujours son Mercure avec de la merde, tantost de la fienne propre, tantost d'enfans ou d'autres animaux, & ne manquoit point de veur tous les jours une fois au lieu où il avoit veu ceste vision, pour essayer s'il pourroit point encores parler avec son Vieillard, & là quelques fois il faisoit semblant de dormir, & fermoit les yeux en l'attendant, mais comme le Vieillard ne venoit point, il estima qu'il eust peur, & qu'il ne creust pas qu'il dormist, & commença à jurer, Monsieur, Monsieur le Vieillard, n'avez point de peur, ma foy je dors, regardez plustost à mes yeux, si vous ne me voulez croire; voila-r'il pas un sage personnage. En fin ce miserable Alchymiste apres tant de labours, & la perte & consommation de tous ses biens, s'en alloit petit à petit perdre l'entendement, songeait toujours à son Vieillard, si bien qu'un jour entre-autres, à cause de ceste grande & forte imagination, il s'endormit, & en songe il luy apparut un fantosme en la forme de ce Vieillard, qui luy dit: Ne perdez point courage, mon amy, ne perdez point courage. vostre Mercure est bon, & vostre matiere aussi est bonne, mais

mais si ce meschant ne vous veut obeyr, conjurez-le. Quoy, vous estonnez-vous de cela ? He ! n'a-t'on pas accoustumé de conjurer les serpens, pourquoy ne conjurera-on pas aussi bien le Mercure ? Et ayant dit cela, le fantosme s'en voulut aller, mais l'Alchymiste pensant l'arrester, s'escria si fort, Ha ! Monsieur attendez, qu'il s'esveilla soy-mesme & perdit par ce moyen & son songe, & son esperance, neantmoins il fut bien consolé de l'avertissement que luy avoit donné le fantosme. Il prend donc un vaisseau plein de Mercure, & commence à le conjurer de terrible façon, comme luy avoit enseigné le fantosme en son sommeil, & se ressouvenant qu'il luy avoit dit ou'on conjuroit bien les Serpens, il s'imagina qu'il le falloit conjurer tout de mesme que les Serpens. Qu'ainsi ne soit, disoit-il, ne peint-on pas le Mercure avec des Serpent entortillez en une verge. Il prend donc son vaisseau plein de Mercure, & commence à dire. Vx. Vx. Os. Tas, &c. Et là où la conjuration porte le nom de serpent, il y mettoit celuy de Mercure, disant : *Es tu Mercuri novissima bestia, &c.* c'est à dire, & roy Mercure, meschante beste, &c. Aufquelles paroles le Mercure se print à rire, & parler, disant, Venez ça, Monsieur l'Alchymiste, qu'est-ce que vous me voulez ?

*Ma fuy vous avez grand tort
De m'y tourmenter si fort.*

L'Alchymiste. Ho ho, meschant coquin, que tu es, tu m'appelles à ceste heure Monsieur, quand je te touche au vif, je t'ay donc trouvé une bride, atten, atten un peu, par Dieu je te feray bien chanter une autre chanson. Et ainsi il commença à parler plus hardiment au Mercure, & comme tout furibond & en colere, il luy dit, viença, je te conjure par le Dieu vivant, es-tu pas le Mercuse des Philosophes ? Le Mercure tout tremblant, luy respond, ouy Monsieur, je suis le Mercure des Philosophes.

L'Alchymiste. Pourquoy donc, meschant garnement que tu es, pourquoy ne m'as-tu pas voulu obeyr, & pourquoy ne t'ay-je pas peu fixer ?

Le Mercure. Ha ! mon tres magnifique & honoré Seigneur, pardonnez à moy pauvre miserable, c'est que je

je ne sçavois pas que vous fussiez si grand Philosophe .

L'Alchymiste. Pendant , & ne le pouvois-tu pas bien sentir, & comprendre par mes labeurs infinis, & par mes procédures qui estoient si Philosophiques.

Le Mercure. Cela est vray , Monseigneur, mais je me voulois tousiours cacher , & fuir vos liens, mais je voy bien pauvre miserable, que je suis, qu'il m'est impossible d'éviter que je ne paroissè en la presence de mon tres-magnifique & honoré Seigneur.

L'Alchymiste. Ha ! Monsieur le galant, tu as donc trouvé un Philosophe à ceste heure.

Le Mercure. Ouy, Monseigneur, je voy bien voirement, & à mes despens, que vostre excellence est un tres-grand Philosophe. Mon Alchymiste donc se resiouyssant en son cœur, commence à dire en soy mesme, pardieu j'ay trouvé ce que je cherchois. Puis se retournant vers le Mercure, il commença à luy dire d'une voix terrible, çà çà traistre me seras-tu donc obeyssant à ceste fois ? Regarde bien à ce que tu as à faire, car autrement je te.

Le Mercure. Monseigneur je vous obeyray tres-volontiers si je peux, car certes je suis desia fort debile.

L'Alchymiste. Comment, coquin, tu t'excuses desia ?

Le Mercure. Non fais dea, Monsieur, je ne m'excuse pas, mais je languis.

L'Alchymiste. Qu'est-ce qui te fait mal ?

Le Mercure. L'Alchymiste me fait mal.

L'Alchymiste. Et quoy traistre vilain, tu te moques-encores de moy ?

Le Mercure. Ha ! Monseigneur, à Dieu ne plaisë que je me mocque de vous, je parle de l'Alchymiste, & non pas de vous, vous estes trop grand Philosophe.

L'Alchymiste. Bien, bien, tu as raison, cela est vray. Mais viençà dy moy que t'a il fait cest Alchymiste ?

Le Mercure. Ha ! Monsieur il m'a faicè mille maux, car il m'a mešlé & broüillé avec tout plein de choses qui me sont contraires, ce qui m'empesche de pouvoir monstret mes forces, car il m'a tant tourmenté que je suis presque reduit à la mort.

L'Alchymiste. Tu merites tous ces maux, & encore de plus grands, pourquoy n'es-tu obeyssant ?

Le Mercure. Moy, Monseigneur, Jamais je ne fus desobeyssant à un Philosophe, quel qu'il ayt esté, mais

que

que sert cela, il faut confesser la verité, mon naturel est tel, que je me mocque volontiers des fols.

L'Alchymiste. Et quelle opinion as tu de moy ?

Le Mercure. De vous, Monseigneur, vous estes un grand personnage, tres-grand Philosophe, surpassant en doctrine & sapsience, voire mesme Hermes.

L'Alchymiste. Certainement cela est vray, je suis homme docte, mais je ne me veux pas loier moy-mesme, mais ma femme me l'a bien dit ainsi, que j'estois un fort docte Philosophe, elle a cogneu cela de moy, ceste bonne femme.

Le Mercure. Je le croy bien Monsieur, car tels doivent estre les vrais Philosophes, qu'ils deviennent insensez à force de sagesse, de prudence, & de labeur.

L'Alchymiste. Là, là, ce n'est pas tout, dy moy un peu, que feray-je de toy, comment en pourray-je faire la pierre des Philosophes ?

Le Mercure. Aussi vray Monseigneur, je n'en sçay rien. Vous estes Philosophe, vous le devez sçavoir, pour moy je ne suis que pauvre serviteur des Philosophes, ils font tout ce qu'il leur plaît faire de moy, & je leur obey en ce que je peux.

L'Alchymiste. Tout cela est bel & bon, mais tu me dois dire comment je dois proceder pour faire de toy la pierre des Philosophes.

Le Mercure. Monseigneur, je ne vous peux dire autre chose, si vous le sçavez, vous le ferez, si vous ne le sçavez, vous ne ferez rien ; voila tout ce que vous aurez de moy.

L'Alchymiste. Comment, pauvre malotru, tu parles avec moy, comme avec un simple homme. Peut-estre ignores-tu que j'ay travaillé chez les grands Princes, & qu'ils m'ont eu en estime d'un fort grand Philosophe.

Le Mercure. Je le croy facilement Monseigneur, car je sçay bien que je suis encores tout souillé, & tout empuanty, par les meslanges de vos beaux labeurs.

L'Alchymiste. Dy moy donc si tu es le Mercure des Philosophes ?

Le Mercure. Pour moy, je sçay bien que je suis Mercure, mais si je suis celuy des Philosophes, c'est à vous à le sçavoir.

L'Alchymiste. Dy moy seulement si tu es le vray Mer-

Mercuré, ou s'il y en a un autre, & ainsi il s'esvanoüit. Mon pauvre Alchymiste bien dolent, commence à parler & crier, mais personne ne luy respond, & puis pensant en soy-mesme, certainement je cognois à ceste heure que je suis fort homme de bien, puis que le Mercure a parlé avec moy, certes il m'ayme. Il recommence donc derechef à travailler diligemment, & de sublimer le Mercure & de le distiller, de le calciner, de le turbifer, de le precipiter, & dissoudre de façons admirables, & avec eaux diverses, mais comme devant en vain il s'est efforcé & n'a fait autre chose que consommer son temps, & son bien. Et partant il commença à maudire le Mercure, & blasphemer contre la nature de ce qu'elle l'avoit crée. Mais la Nature oyant ces blasphemes elle appella le Mercure à soy, & luy dit, qu'as-tu fait à cest homme qu'il te maudit & blaspheme contre moy? que ne fais-tu ce que tu dois. Mais le Mercure s'excusa fort modestement, & la Nature luy commanda d'estre fort obeissant aux enfans de la science, qui le recherchent; ce que le Mercure luy promit faire, & dit, Mere Nature, qu'est-ce qui pourra contenter les fols? La Nature se souffriant s'en alla, & le Mercure qui estoit en colere contre l'Alchymiste, s'en alla aussi.

Quelques jours apres il tomba en l'esprit de Monsieur l'Alchymiste qu'il avoit oublié quelque chose, il reprend donc encores ce pauvre Mercure, & le mesle avec de la merde de porceau. Mais le Mercure fasché de ce qu'il avoit esté accusé mal à propos devant la Mere Nature, se print à crier, & dit, viença maistre fol, que veux-tu avoit de moy, pourquoy m'as-tu accusé?

P'Alchymiste. Es-tu celuy-là que je desire tant de voir?

Le Mercure. Ouy, je le suis, mais je te dis que les aveugles ne me peuvent voir.

P'Alchymiste. Je ne suis point aveugle moy.

Le Mercure. Si es en verité, & grandement aveugle, car tu ne te vois pas toy-mesme, à grand' peine me pourrois tu voir.

P'Alchymiste. Voy, voy, depuis quand es-tu devenu si superbe? Je parle avec toy, le plus modestement qu'il m'est possible, & tu me mesprises. Peut-estre ne sçais-tu pas que j'ay travaillé avec les grands Princes, & qu'ils m'ont en opinion d'estre Philosophe?

Le Mercure. C'est à la Cour des grands Princes, que courent ordinairement les fols, car là ils sont honorez, & en estime par dessus tous autres, tu as donc aussi esté à la Cour ?

L'Alchymiste. Ha ! sans doute tu es un diable, & non pas Mercure, puis que tu veux parler comme cela, avec les Philosophes, voyla comme tu m'as trompé cy devant.

Le Mercure. Mais dy moy, par ta foy cognois tu les Philosophes ?

L'Alchymiste. Demandes-tu si je cognois les Philosophes, je suis moy-mesme Philosophe ?

Le Mercure. Ha, ha, ha, voicy un Philosophe que nous avons de nouveau, & bien, bien, Monsieur le Philosophe, dites moy donc, que cherchez vous, que voulez-vous avoir, que desirez-vous de faire ?

L'Alchymiste. Belle demande, je veux faire la pierre des Philosophes.

Le Mercure. Mais avec quelle matiere veux-tu faire la pierre des Philosophes ?

L'Alchym. Avec quelle matiere, avec nostre Mercure ?

Le Mercure. Garde toy bien de dire comme cela, car si tu parles ainsi, je m'enfuiray, car je ne suis pas vostre.

L'Alchymiste. O pardieu, tu ne peux estre autre chose qu'un diable qui me veut seduire.

Le Mercure. Certainement, mon Philosophe, c'est toy qui m'es pire qu'un diable, & non pas moy, car tu m'as traité tres-meschamment, & d'une maniere diabolique.

L'Alchymiste. O qu'est-ce que j'entens, certes c'est là un demon, car je n'ay rien fait, que selon les escrits des Philosophes, & je suis tres-bon Operateur.

Le Mercure. Vrayment, ouy, tu es un bon Operateur, car tu fais plus que tu ne sçais, & que tu ne lis dans les livres. Car les Philosophes disent tous unanimement qu'il faut meller les Natures avec les Natures, & hors la Nature ils ne commandent rien. Et toy au contraire tu m'as meslé avec toutes les choses les plus sordides, puantes, & infectes, qui soyent au monde, ne craignant point de te souïller avec toutes sortes de fientes, pourveu que tu me tourmentasses.

L'Alchymiste. Tu as menty, je ne fais rien hors de la Nature, mais je seme la semence en sa terre, comme disent les Philosophes.

Le Mercure. Ouy, vrayment, tu es un beau semeur, tu me semes dans de la merde, & le réps de la moisson venu, je m'envole, & toy tu ne moissonnes que de la merde.

L'Alchymiste. Mais les Philosophes ont escrit neantmoins qu'il falloit chercher leur matiere dans les fumiers, & dans les retraicts.

Le Mercure. Ce qu'ils ont escrit, est vray, & tu le prens à la lettre, ne regardant que les syllabes, sans te foucier de leur intention.

L'Alchymiste. Je commence à comprendre qu'il peut estre que tu es Mercure, mais tu ne me veux pas obeyr, & alors recommença à le conjurer de rechef, disant, Vx. Vx. Os. tas, &c. Mais le Mercure luy respondit en riant, & se moquant de luy. Tu as beau dire Vx. Vx. tu ne profites de rien mon amy, tu ne gagnes rien.

L'Alchymiste. Ce n'est pas sans occasion qu'on dit de toy, que tu es admirable, que tu es inconstant & volatil. Je te vas donner la resolution là dessus. Je suis constant à un Operateur, & artist constant, je suis fix à un esprit fixe. Mais toy & tes semblables estes de vrayes girovettes, vagabondant d'une chose en une autre, d'une matiere en une autre.

L'Alchymiste. Dy moy donc si tu es le Mercure duquel les Philosophes ont escrit, & assure qu'il estoit le principe de routes choses, avec le soulfre & le sel, ou bien s'il en faut chercher un autre.

Le Mercure. Certainement, le fruit ne tomba pas loin de son arbre, mais je ne cherche point ma gloire. Escoute moy bien, je suis le mesme que j'ay esté, mais mes annees sont diverses. Dés le commencement j'ay esté jeune, aussi long temps comme j'ay esté seul, maintenant je commence a estre vieil, & si suis le mesme que j'ay esté.

L'Alchymiste. Ha, ha, tu me plais à ceste heure, de dire que tu commences à vieillir, car j'ay tousiours cherché le Mercure qui fut le plus meur, & le plus fixe, afin de me pouvoir plus facilement accorder avec luy.

Le Mercure. En verité, mon bon amy, c'est en vain que tu me recherches, & visites en ma vieillesse, puis que tu ne m'as pas cogneu en ma jeunesse.

L'Alchymiste. Qu'est-ce que tu dis, que je ne t'ay pas cogneu en ta jeunesse? Et je n'ay cessé de te manier en

tant

sant de diverses façons, comme toy-mesme le confesses; & assure toy que je ne suis pas encores las, & que je te feray pis que je n'ay fait jusques à ce que j'aye accompli l'œuvre des Philosophes.

Le Mercure. O miserable que je suis que feray-je; ce fol icy me meslera peut-estre avec de la merde encore, l'apprehension seule m'en tourmente desia. Hé! Monsieur le Philosophe, je te prie au moins d'une chose, ne me meste pas avec de la merde de pourceau, autrement me voyla perdu, car ceste puanteur là me contraint à changer ma forme. Et que diable veux-tu que je face d'avantage, ne suis-je pas assez tourmenté? ne t'obeis-je pas? ne me meslay-je pas avec tout ce que tu veux, ne suis-je pas sublimé, ne suis-je pas précipité, ne suis-je pas Turbith, ne suis-je pas Amalgame, quand il te plaist, ne suis-je pas en fin tout ce que tu veux? que demandes tu d'avantage de moy? Mon corps est de telle façon, craché, souillé, & flagellé, que mesme une pierre auroit pitié de moy, tu tires de moy du lait, tu tires de moy de la chair, tu tires de moy du sang, tu tires de moy du beurre de l'huile, de l'eau, & bref que tu ne tires-tu point de moy? & lequel est-ce de tous les metaux, ny de tous les mineraux, dy gros butor, qui puisse faire ce que je fais moy seul? Et il n'y a point de misericorde avec moy. O quelle pitié!

l'Alchymiste. Vrayement, tu m'en contes bien, tout cela ne te nuit point car tu es meschant, & quelque forme que tu prenes en apparence; ce n'est que pour nous tromper, car tu retournes tousiours en ta premiere forme.

Le Mercure. Tu es un mauvais homme, de dire cela, car je fay tout ce que tu veux. Si tu veux que je sois corps, je le suis, si tu veux que je sois poudre, je la suis. Je ne scay en quelle façon m'humilier d'avantage, que de devenir poudre, & ombre pour t'obeir.

l'Alchymiste. Dy moy donc quel tu es en ton centre, & je ne te tourmenteray plus.

Le Mercure. Je voy bien, que je seray contraint de parler fondamentalement avec toy. Si tu veux, tu me peux entendre, & comprendre mes paroles, escoute les donc. Tu vois ma forme à l'exterieur, tu n'as que faire de cela. Mais quant à ce que tu m'interroges de mon

centre, je te veux respondre cathégoriquemēt. Mon centre est le cœur très-fixe de toutes les choses, immortel, & penetrant, en iceluy est le repos de mon Seigneur. Mais moy, je suis la voye, le precursor, le pelerin, le domestique, le fidelle à mes compagnons, qui ne laisse point ceux qui m'accompagnent, mais demeure avec eux, & peris avec eux. Je suis un corps immortel, & si je meurs quand on me tuë, mais je ressuscite au jugement par devant un Iuge sage, & discret.

L'Alchymiste. Tu es donc la pierre de Philosophes.

Le Mercure. Ma Mere est telle. D'icelle naist artificiellement un je ne scay quoy, mais mon frere qui habite dans la forteresse, a en son vouloir, tout ce que veut le Philosophe.

L'Alchymiste. Mais dy moy es-tu vicil?

Le Mercure. Ma mere m'a engendré, mais je suis plus vicil que ma mere.

L'Alchymiste. Qui diables te pourroit entendre? Tu ne respons jamais à propos, tu me contes tousiours des paraboles. Dy moy en un mot, si tu es la fontaine, de laquelle Bernard Comte Trevisan a escrit si solemnellement.

Le Mercure. Je ne suis point fontaine, mais je suis eau, c'est la fontaine qui m'environne.

L'Alchymiste. L'or se dissout il en toy, puis que tu es eau?

Le Mercure. J'ayme tout ce qui est avec moy, comme mon amy, & tout ce qui naist avec moy, je luy donne nourriture, & tout ce qui est nud, je le couvre de mes ailles.

L'Alchymiste. Je voy bien qu'il n'y a pas moyen de parler avec toy, je te demande une chose, tu me respons d'une autre. Si tu ne me veux mieux respondre que cela, je te vay encores sangler mieux que devant.

Le Mercure. He! mon bon Monsieur, soyez moy piçoyable, je te diray librement ce que je scay.

L'Alchymiste. Dy moy donc, si tu crains le feu?

Le Mercure. Si je crains le feu, je suis feu moy mesme.

L'Alchymiste. Pourquoi t'ensuis-tu donc du feu?

Le Mercure. Ce n'est pas que ie m'ensuie, mais mon esprit, & l'esprit du feu s'entr'ayment & tant qu'ils peuvent l'un accompagner l'autre.

L'Alchymiste. Et où t'en vas-tu, quand tu montes avec le feu ?

Le Mercure. Ne sçais-tu pas qu'un pelerin tend toujours du costé de son païs, & quand il est arrivé d'où il est sorty, il se repose, & retourne toujours plus sage, qu'il n'estoit.

L'Alchymiste. Et quoy ? retourne-tu donc quelques-fois ?

Le Mercure. Je retourne voirement, mais en une autre forme.

L'Alchymiste. Je n'entens point cela, & touchant le feu je ne sçay que c'est.

Le Mercure. Si il y a quelqu'un qui cognoisse le feu de mon cœur, celui-là cognoistra que le feu (c'est à dire une deüe chaleur) est ma vraye viande, & tant plus long temps l'esprit de mon cœur mange de feu, tant plus gras devient-il, duquel la mort, est puis apres la vie de toutes les choses qui sont au regne ou je suis.

L'Alchymiste. Es-tu grand ?

Le Mercure. Pren l'exemple de moy-mesme, de mille & mille gouttelettes je me ressemble en un, & d'un je me refous un mille & mille gouttelettes, comme tu vois mon corps devant tes yeux : si tu sçais joüer avec moy, tu me peux diviser en tout autant de parties que tu voudras derechef je seray un. Que sera-ce donc de mon esprit intrinseque, qui est mon cœur, & mō centre le quel toujours d'une petite partie en produit plusieurs milliers ?

L'Alchymiste. Et comment donc faut-il proceder avec toy pour te rendre tel que cela ?

Le Mercure. Je suis feu en mon interieur, le feu est ma viande, & le feu est ma vie, & la vie du feu est l'air, car sans l'air le feu s'esteint. Le feu est plus fort que l'air, c'est pourquoy je ne suis point en repos, & l'air crume me pent coaguler ny restraindre, adjouste l'air avec l'air, afin qu'il soient un, & qu'ils ayent poids, conjoints-le avec le feu chaud, & le donne au temps pour le garder.

L'Alchymiste. Qu'arrivera il apres tout cela ?

Le Mercure. Le superflus s'offera, & le reste tu le brusleras avec le feu, & le mettras dans l'eau, & puis le cuiras, & estant cuit tu le donneras hardiment en medecine aux malades.

L'Alchymiste. Tout cela est rien c'est tout un, tu ne



respons point à mes questions, je vois bien que tu ne veux seulement que me tromper avec tes paraboles, - Ca ma femme apporte moy de la merde de pourceau, que je traicte ce maistre galand de Mercure à la nouvelle façon, pardieu je luy feray bien dire comme il faut faire la pierre des Philosophes.

Le pauvre Mercure ayant ouy tous ces beaux discours, commence à se lamenter & plaindre de ce bel Alchymiste, s'en va à la mere Nature, & accuse cest ingrat Operateur. La Nature croit son fils Mercure qu'e'le sçait bien estre veritable, & toute en colere elle appelle l'Alchymiste? hola ho, où es-tu maistre Alchymiste?

L'Alchymiste. Qui est-ce qui m'appelle?

La Nature. Viença maistre fol qu'est-ce que tu fais avec mon fils Mercure? pourquoy le tourmentes-tu? pourquoy luy fais-tu tant d'injures, luy qui desire te faire tant de bien, si seulement tu le vulois entendre?

L'Alchymiste. Qui diable est cest impudent qui me rance si aigrement, moy qui suis un si grand homme, & si excellent Philosophe?

Nature. O fol, le plus fol de tous les hommes, plein d'orgueil, & la lie des Philosophes, c'est moy qui cognois les vrais Philosophes, & les vrais sages que j'ayme, & ils m'ayment aussi reciproquement, & font tout ce qu'il me plaist, & m'aydent en ce que je ne peux. Mais vous autres Alchymistes, du nombre desquels tu es, vous faites tout ce que vous faites sans mon sceu, & sans mon consentement, & contre mon dessein, aussi tout ce qui vous arrive est au contraire du vostre. Vous estimez que vous traitez bien, mes enfans, ains vous ne faites rien qui vaille. Mais si vous considerez bien, vous ne les traitez pas, ains ce sont eux qui vous manient à leur volonté, car vous ne sçavez & ne pouvez rien faire d'eux, eux au contraire font de vous quand il leur plaist des insensez, & des fols.

L'Alchymiste. Cela n'est pas vray, Je suis Philosophe & scay fort bien travailler, j'ay esté avec plusieurs Princes; qui ont fait estat de mon sçavoir, ma femme le sçait bien. Je ne m'en soucie point, j'ay un livre manuscrit, qui a esté caché plusieurs certaines d'annees dans une muraille, je scay bien en fin que j'en viendray à bout, & que je scauray la pierre des Philosophes, car cela m'a esté

esté revelé en songe. Je ne songe jamais que choses vrayes, tu le sçais bien ma femme.

Nature. Tu feras comme les autres tes compaignons, qui au commencement sçavent tout ou presument sçavoir, & à la fin il n'y a rien de plus ignorant, ny de si asne.

l'Alchymiste. Si tu es toutesfois la vraye Nature, c'est de roy de qui on fait l'œuvre.

La Nature. Cela est vray, mais ce sont seulement ceux qui me cognoissent, qui sont en petit nombre. Et ceux-là n'ont garde de tourmenter mes enfans, ne font rien qui empesche mes actions, ains font tout ce qui me plait, & qui augmente mes biens, & guerit les corps de mes enfans.

l'Alchymiste. Ne fais-pas comme cela ?

Nature. Toy, tu fais tout ce qui m'est contraire, & procedes avec mes fils contre ma volonté. Tu tués, là où tu devrois revivifier. Tu sublimes, là où tu devrois figer, tu distilles, là où tu devrois calciner, principalement le Mercure qui m'est un bon & obeissant fils, avec combien d'eaux corrosives & veneneuses l'affliges tu ?

l'Alchymiste. Ne procedois-je pas avec iceluy tout doucement par digestion tant seulement.

Nature. Cela va bien ainsi si tu l'entens, sinon tu ne luy niras pas, mais à toy-mesme & à tes folles despenses. Celuy est tout autant d'estre meslé avec de la fiente, comme avec de l'or, tout de mesme que la pierre precieuse, à qui la fiente ne nait point, elle demeure toujours ce qu'elle est, car estant lavée elle est aussi replenissante qu'au paravant.

l'Alchymiste. Pour cela, n'est rien, je voudrois bien faire la pierre des Philosophes.

Nature. Ne traites donc point si cruellement mon fils Mercure. Car il faut que tu sçaches que j'ay plusieurs fils & plusieurs filles, & que je suis prompte à secourir ceux qui me cherchent, s'ils en sont digne.

l'Alchymiste. Dittes moy donc qui est ce Mercure ?

Nature. Sçache que je n'ay qu'un fils qui soit tel, il est un de sept, & le premier de tous, & mesme il est toutes choses, & luy qui estoit un, n'est rien, & si son nombre est entier. En iceluy sont les quatre Elements, luy qui n'est pas toutesfois Element, il est esprit, luy qui est



neantmoins corps. Il est masse, & fait neantmoins office de femme, il est enfant, & porte les armes d'un homme, il est animal, & a neantmoins les aïles d'un oiseau. C'est un venin, & neantmoins il guerit la lèpre, il est la vie, & neantmoins il tuë tout, il est Roy, & si un autre possède son Royaume, il s'enfuit au feu, & neantmoins le feu est tiré d'iceluy, c'est une eau, & il ne mouille point, c'est une terre. & neantmoins il est semé, il est air, & il vit de l'eau.

L'Alchymiste. Je voy bien maintenant que je ne sçay rien, mais je ne l'ose dire: car je perdrois ma bonne réputation, & mon voisin ne voudroit plus fournir aux frais, s'il sçavoit que je ne sceusse rien. Je ne laisseray pas de dire que je sçay quelque chose, autrement au diable l'un qui me voudroit avoir donné un morceau de pain, & plusieurs esperent de moy beaucoup de biens.

Nature. En fin que penses-tu faire encores que tu prolonges tes tromperies, tant que tu voudras, il viendra toutesfois un jour qu'un chacun te redemandera ce que tu luy auras cousté.

L'Alchymiste. Je les repaisiray d'esperance tant que je pourray, & ceux que je ne pourray, &c.

Nature. Mais à la parfin, quoy?

L'Alchymiste. Cependant à cachette & sans faire semblant de rien, j'assayray divers labours, s'ils succedent tant mieux, je les paieray, sinon tant pis, je m'en iray en un autre Province, & en feray encores de mesme.

Nature. Tout cela ne veut rien dire, car encores faut-il une fin.

L'Alchymiste. Ha, ha, ha, il y a tant de Provinces, il y a tant d'avaricieux, je leur prometteray à tous des montagnes d'or, & ce en peu de temps, & cependant la mort arrivera.

Nature. En verité tels Philosophes n'attendent qu'une corde, va t'en à la mal'-heure, & mets fin à ta telle quelle Philosophie au plustost que tu pourras. Car par ce seul conseil tu ne tromperas, ny moy qui suis la Nature, ny ton prochain, ny toy-mesme.

F I N.

T R A I C T E'

D U

S O V L P H R E,

SECOND PRINCIPE

DE NATURE.

Faict par le mesme Auteur, qui par
cy devant a mis en lumiere le premier
Principe, intitulé le Cosmopolite.

Traduit de Latin en François, par
F. G V I R A Y D, *Docteur en*
Medecine.

Avec plusieurs autres Opuscules du mesme sujet.



A LA HAYE,

De l'Imprimerie de THEODORE MAIRE.

M. DC. XXXIX.



P R E F A C E
A U L E C T E U R .

D'AVTANT que je n'ay point écrit (Lecteur Bénévole) plus clairement qu'ont fait jadis les anciens Philosophes , peut estre que mes écrits ne te seront pas agréables ; veu spécialement que tu es entre tes mains tant de divers livres de bons Philosophes . Mais croy qu'aussi n'ay je besoin d'en mettre aucun en lumière : car je n'en espere aucun profit , ny n'en recherche aucune vaine gloire ; & c'est pourquoy je n'ay point voulu , ny ne veux pas encore faire cognoistre au public que je suis . Encores que ce qu'en ta faveur j'ay par cy devant fait de sia imprimer , te devoit plus suffire ; neantmoins tu en auras encores d'avantage de ma part cy apres ; ce sera le traité de l'harmonie , où j'ay proposé de discourir amplement des choses naturelles . Ayant écrit ce petit livret du Soulfre , meü des prieres que m'ont fait mes amis , lequel livre je ne scay s'il doit estre adjousté à mes premières oeuvres , mais si les écrits de tant de Philosophes ne te suffisent , cestuy ne te suffira pas ; joint qu'aucuns exemples ne te peuvent servir , si tu ne prens pour exemple la quotidienne operation de la nature . Car si d'un meür jugement tu consi-

P R Æ F A G E

derois comment la nature opere, tu n'aurois point besoin de tant de volumes, car selon mon jugement il vaut mieux apprendre de ceste grande maistresse la Nature, que non pas de ses disciples. Je t'ay assez amplement monstré en la Preface de mes douze traictez, qu'il y a tant de livres escrits de cette science, qu'ils embroüillent plustost le cerveau de ceux qui les lisent, qu'ils ne servent à les esclarcir de ce qu'ils doutent: Ce qui est arrivé à cause des grands Commentaires que les envieux ont faict sur les laconiques preceptes d'Hermes, lesquels de jour à autre semblent vouloir s'eclipser de nous. Ce sont dis-je les envieux possesseurs de ceste science, qui ont embroüillé les preceptes d'Hermes, car les ignorans ne savent pas ce qu'il faut adjouster ou diminuer, sinon ce qu'ils ne peuvent lire. Or est qu'en ceste science principalement, un mot de trop, ou de manque, importe beaucoup, pour ayder ou nuire, à bien comprendre la volonté de l'Authour. Comme pour exemple, il est escrit en un lieu. Tu mesteras par apres ces eaiies ensemble: l'autre adjouste cest adverbe, Non; Et dit, Tu ne mesteras par apres ces eaiies ensemble. Il y a vraiment peu d'addition, neantmoins tout le sens en est perversy. Mais que le diligent scrutateur de ceste science, sçache que les abeilles savent bien colliger le miel des herbes veneneuses. De mesme luy s'il rapporte ce qu'il lira à la possibilité de la nature, il cognoistrà facilement les sophismes; C'est à dire, ce qui est deceptible pour le rejeter: qu'il ne cesse donc de lire, car un livre ouvre l'astre. Et qui est celuy qui sçait si les livres de Geber n'ont point esté envenimés des sophismes d'autres authours

en telle maniere qu'aujourd'huy on ne les puisse entendre ? Si donc ce n'est un tres-docte & tres-ingenieux esprit (car il ne faut pas que les ignorans se meslent de ceste lecture) qui les relisent mille & mille fois. Il y en a vrayement plusieurs qui se sont meslez de l'interpreter, mais leur explication est beaucoup plus difficile a entendre que n'est pas le texte mesme. C'est pourquoy je te conseille de t'y arrester, & rapporter le tout à la possibilité de la nature, recherchant en premier lieu que c'est que nature. Or tous d'une commune voix disent que c'est une chose commune, de vil prix, & facile à avoir. Et il est vray, mais ils devoient adjouster cecy : A ceux qui la sçavent. Car quiconque la sçait, la recognoistra bien dans les fumiers, mais ceux qui ignorent ne croient pas qu'elle soit aussi dans l'or. Que si ceux qui ont escrit ces livres si obscurs, qui sont neantmoins tres-vrays, n'eussent point sçeu l'art, ains qu'il leur eust fallu chercher, je croy qu'ils y eussent eu plus de peine, que n'en ont pas aujourd'huy les Modernes : Je ne veux pas louer mes escrits, j'en laisse juge celuy qui les appliquera à la possibilité, & au cours de la nature. Que si par iceux il ne peut cognoistre l'operation de Nature, les minieres, les esprits vitaux qui restraignent l'air, ny quelle est la premiere matiere, a grand' peine le comprendra-il par les œuvres de Lulle. C'est une chose difficile à croire que les esprits ayent tant de pouvoir dans le ventre du vent. J'ay esté aussi contraint d'entrer dans ceste forest, & la multiplier comme les autres ont fait, mais en telle maniere que les plantes que j'y enteray serviront de guide aux inquisiteurs

P R E F A C E

teurs de cette science, qui veulent passer par ceste forest : car mesdites plantes sont comme des esprits corporels. Le temps jadis n'est plus, qu'on s'entr'aymoit tant qu'un amy declaroit de mot à mot cette science à son amy : on ne l'acquiert aujourd'huy que par une sainte inspiration de Dieu. C'est pourquoy quiconque l'ayme & le craint, la pourra posseder : s'il la cherche il la trouvera, parce qu'on la peut plusost impetver de la misericorde de Dieu, que du sçavoir d'aucun homme. Car il est tout misericordieux & n'abandonne jamais ceux qui ont toute leur esperance en luy, ne rejettant point un cœur contrit & humilié. C'est luy qui a eu pitié de moy, qui suis la plus indigne de toutes ses creatures, moy dis-je qui suis totalement incapable de raconter sa puissance, sa gloire, & la misericorde qu'il luy a pleu de m'ostroyer.

Que si je ne luy puis rendre graces plus particulieres, pour le moins je ne cesseray point d'escrire ses loüanges. Prends donc courage, amy Lecteur, car si tu adores Dieu devotement, que tu l'invoques, & mettes ta totale esperance en luy ; il ne te desniera pas la mesme grace qu'il m'a concedee : ains il t'ouvrira la porte de nature, & lors tu verras comme elle opere simplement. Sçaches pour tout certain que nature est tres-simple, & qu'elle ne se delecte qu'en la simplicité : & croy moy que tout ce qui est de plus noble en la nature, est aussi le plus facile & le plus simple, car toute verité est simple. Dieu le Createur de tout n'a rien mis de difficile en la nature : Si donc tu veux imiter la nature, je te conseille de demeurer

A V L E C T E U R.

en sa simple voye, & tu trouveras toutes choses bonnes. Que si mes escrits ne te plaisent, recours à d'autres. Te n'escriis pas de grands volumes, tant afin de ne te faire guere despendre à les acheter, que pour ce que tu les ayes plustost leus; car par apres tu auras du temps de consulter les autres Auteurs: Ne t'ennuye donc pas de chercher, on ouvre à celuy qui heurie, joint que voicy le temps que plusieurs secrets de la nature seront descouverts. Voicy le commencement d'une quatriesme Monarchie, qui regnera vers le Septentrion. Le temps s'approche; la mere des sciences viendra. On verra bien des choses plus grandes & plus excellentes qu'on n'a pas fait durant les autres trois monarchies passees. Parce que Dieu (selon le presage des anciens) plantera ceste quatriesme monarchie par un Prince orné de toutes vertus, & qui peut estre est desia né. Car nous avons en ces parties boreales un Prince tres-sage, tres-belliqueux, que nul Monarque n'a surmonté en victoires, & qui surpasse tout autre en pieté & humanité. Sans doute Dieu le Createur permettra, qu'on descouvrira plus de secrets de la nature pendant le temps de ceste Monarchie boreale, qu'il ne s'en est descouvert, pendant les autres trois Monarchies, que les Princes estoient ou Payens ou Tyrans. Mais entens ces Monarchies selon le sens des Philosophes, qui ne les content pas selon la puissance des grands, ains selon les quatre poincts Cardinaux du monde. La premiere a esté Orientale: la seconde Meridionale: la troisieme qui regne encores aujourd'huy est Occidentale: on attend la derniere en ces pays Septentrionaux: Nous en parlerons de toutes en nostre

PREFACE AV LECTEUR.

nostre traitté de l'harmonie . En ceste attractive polaire , Septentrionale Monarchie (comme dit le Psalmiste) la misericorde & la pieté viendront au devant , la Paix & la Iustice seront cheries , la verité sortira de terre & la Iustice regardera du Ciel un troupeau & un Pasteur , plusieurs sciences sans envie , c'est ce que j'attens avec desir . Quant a toy (Benevole Lecteur) prie Dieu , crains le , & l'ayme , puis lis diligemment mes escrits : Que si Dieu te fait la grace , nature y cooperant (laquelle tu dois toujours suivre) que tu arrives au port de ceste Monarchie , tu verras alors & cognoistras , que je ne t'ay dit , qui ne soit utile & veritable .





TRAICTÉ
DU
SOULPHRE,
AUTRE PRINCIPE
DE NATURE.

Du Soulfre, second Principe.

LE Soulfre n'est pas le dernier des trois Principes, car c'est la principale partie, & du metal, & de l'œuvre Phisique. Et à cause de son excellence plusieurs Sages nous en ont laissé beaucoup de choses par escrit qui sont tres-veritables, spécialement Gebert en son livre de la grande Perfection, chap. 28. où il rapporte dudit soulfre ce qui s'ensuit. Par le Dieu immortel, c'est luy qui illumine tous les corps, car c'est la lumiere de la lumiere, & la teinture.

Mais avant que parler de luy, qui par tous les Anciens a esté estimé, & recogneu pour le principal des Principes, nous escrirons l'origine des trois, & leur generation. Or d'autant que peu de gens avant nous l'ont fait, & qu'il est tres-difficile de juger d'aucun des trois Principes comme de toute autre chose, si on ignore son origine & sa generation, nous accomplirons en ce Traicté ce que nos ancestres ont obmis.

Les

Les Anciens n'ont constitué que deux Principes des choses naturelles, & spécialement és métaux : à sçavoir le Soulfre & le Mercure, mais les modernes en ont déclaré trois, le Sel, le Soulfre, & le Mercure, qui ont pris leur origine des quatre Elements: l'origine desquels nous escrivons aussi avant toute autre chose.

Que ceux donc qui ayment cette science sçachent qu'il y a quatre Elements; chacun desquels a dans son centre un autre Element qui l'elemente, & que ces quatre derniers icy sont les quatre piliers du monde, lesquels Dieu separa du Chaos lors qu'il voulut creer ledit monde. Aussi sont-ce eux qui par leurs contraires actions maintiennent toute la machine du monde en egalité & proportion. Aidez aussi des influences celestes ils produisent routes les choses qui croissent dedans & dessus la terre, desquelles nous traiterons en leur lieu : & retournant à nostre propos nous parlerons de la Terre qui est le plus proche Element.

De l'Element de la Terre.

LA Terre est un assez digne Element en sa qualité & dignité, & dans icelle les autres trois Elements se reposent, mais spécialement le feu : Elle est tres-habile pour cacher, & manifester ce qui luy est donné pour cest effect. Elle est grossiere, poreuse & pesante, si on considere sa petitesse, mais legere au esgard à sa nature : c'est aussi le centre du monde & des autres Elements, & par le centre d'icelle, passe l'essieu dudit monde jusques à l'un & l'autre Pole. Elle est dis-je poreuse comme une esponge, & de soy ne peut rien produire : mais elle reçoit tout ce que les autres Elements jettent & laissent couler dans elle, qu'il cache ce qui faut cacher, manifeste ce qu'il faut manifester. De soy-mesme comme nous avons dit elle ne produit rien, mais elle reçoit tout ce qu'elles autres Elements produisent, & tout ce qu'ils ont produit demeure en icelle, par le moyen de la chaleur motive se pourrit en icelle, par le moyen de la

la mesme chaleur se multiplie aussi en icelle, apres la separation du pur d'avec l'impur : Ce qui est pesant demeure en terre, la chaleur centrale pousse à la superficie ce qui est leger. C'est donc elle qui est la matrice & la nourrice de toute semence & de toute commixtion. Elle ne peut faire autre chose sinon de conserver jusqu'à parfaite maturité la semence & le composé. Elle est froide & seiche, mais l'humidité de l'eau tempere ceste seicheresse. Exterieurement elle est visible & fixe, mais en son interieur elle est invisible & volatile. Elle est vierge dès la creation (de la distillation) du monde : le *caput mortuum* qui reste apres en avoir tiré son humidité, sera, si Dieu le veut, calciné, à fin que d'icelle on en puisse extraire une nouvelle Terre crySTALLINE. Cest Element est divisé en deux parties, l'une pure, l'autre impure : la partie pure se sert de l'eau pour produire toutes choses, l'impure demeure en son globe. Cest Element aussi est le domicile où tous les thresors sont cachez, & en son centre est le feu de gehenne qui conserve cette machine du monde en son estre, & ce en poussant l'eau souterraine jusques à l'air. Ce feu est causé & allumé par le roulement du premier mobile, & par l'influence des Estoilles, & lors qu'il s'efforce de pousser l'eau susdite jusqu'à l'air il rencontre la chaleur du Soleil celeste temperee de l'air, laquele faisant attraction luy aide premierement à faire venir jusqu'à l'air ce qu'il veut pousser hors de la terre. Et secondement luy aide à faire mourir ce que ladite Terre a conceu dans son centre. Ainsi la Terre a une grande affinité avec le feu qui est son intrinseque, & elle ne se purifie que par le feu, car chaque Element ne se purifie que par celuy qui luy est intrinseque. Or l'intrinseque, ou le centre de la Terre, c'est une substance tres-pure, meslée avec le feu, auquel centre rien ne peut demeurer : car c'est comme un lieu vuide, dans lequel les autres Elements jettent ce qu'ils produisent, comme nous l'avons monstré en nostre œuvre des douze Chap. Il suffit d'avoir ainsi parlé de la Terre que nous avons dite estre comme une esponge, & receptacle des autres Elements.

De l'Element de l'Eau.

L'Eau est un Element plus digne en sa qualité, il est tres-pesant & plein de flegme unctueux : exterieurement il est volatil, mais fixe en son interieur : il est froid & humide : c'est l'air qui le tempere ; c'est luy qui est le sperme du monde, & dans lequel la semence de toutes les choses du monde se conserve, tellement qu'il est le gardiataire de toute espee de semence. Scachez donc qu'autre chose est le sperme, autre chose est la semence. La terre est le receptacle du sperme, l'eau est la matrice de la semence. Tout ce que l'air jette dans l'eau par le moyen du feu, l'eau le jette dans la terre, le sperme est toujours en assez grande abondance, & n'attend que la semence pour la porter dans sa matrice, ce qu'il fait par le mouvement de l'air, excite de l'imagination du feu. Mais à cause que le dit sperme n'a quelquefois pas assez de semence, pour n'avoir esté la dite semence assez digerée par la chaleur digestive, il entre à la verité dans la matrice, mais il en sort aussi sans effect : ce dequoy nous traiterons plus amplement au Traicté du troisieme Principe le Sel.

Il arrive neantmoins bien souvent en la Nature que le sperme entre en sa matrice avec suffisante quantité de semence, & toutesfois il n'engendre aucune chose, où s'il en produit ce n'est ce qui devoit estre engendré : mais cela advient à cause de l'indisposition de la matrice qui est pleine de soulfres ou de flegmes impurs. En cest Element aussi pour en parler selon l'equité il n'y a rien, sinon qu'en la maniere de ce qui a accoustumé d'estre dans le sperme. Il se plaist fort en son propre mouvement, & se mesle aisément à chaque chose, ce qu'il fait à cause que la superficie de son corps est volatile. C'est luy (comme nous avons dit) qui est le receptacle de la semence universelle, & comme la terre se resoult & se purifie facilement en luy, de mesme l'air se congele en luy, & se conjoit avec luy sa profondeur : Son centre est le menstrual du monde, que l'air penetre, & la vertu de la
chaleur

DU SOULPHRE.

chaleur aérienne attire de ce centre une vapeur chaude avec foy, laquelle est cause de la generation naturelle de toutes les choses, desquelles la terre est impregnee, comme une matrice; & quand la matrice a receu une suffisante quantité de semence, s'il y a quelque chose qui en doit naître, il se fait voir: Et Nature sans intermission opere sur ce corps, jusques à ce qu'elle l'aye amené à une entière perfection, & puis cesse. Mais la Nature jette à costé ce qui reste d'humidité, qui est le sperme, lequel par le moyen de la chaleur se putrefie, & apres il s'en engendre un autre corps quelquefois diverses bestioles, quelquefois des petits vers. Ces choses ainsi recitées, un Philosophe bien spirituel, pourra cognoître & voir plusieurs miracles de la Nature qui se font de cest Element, comme du sperme, pourveu toutesfois qu'il prenne ce sperme, dans lequel il y a desia une imaginee semence astrale d'un certain poids. Car la Nature produit des choses pures par la premiere putrefaction, mais elle en produit bien de plus pures, de plus dignes & de plus nobles par la seconde putrefaction: Le bois nous sert d'exemple en cecy: car par la premiere putrefaction de ces trois Principes, il n'est venu que bois qui est un corps immobile, & sans sentiment: mais quand il se corrompt & se putrefie derechef, il en vient des vers & autres petites bestioles, qui ont & la vie, & la veüe tout ensemble. Or c'est une chose tres-assuree, qu'un corps sensible est plus noble, & plus parfait qu'un insensible; la raison est, qu'il faut une matiere plus subtile & plus pure, pour taire les organes des choses sensibles, que pour faire le corps des insensibles.

Mais retournant à nostre propos, nous disons que l'Eau (qui est le menstrual du monde) est divisé en trois parties, l'une simplement pure, l'autre plus pure, la troisiésme tres-pure. De celle icy les Cieux ont esté faits: la plus pure se convertit en air: la plus grossiere a demeuré en sa Sphere, le tout par la vouloir de Dieu. Or est à noter que cette plus grossiere partie d'Eau conserve (Nature y cooperant) toutes choses subtiles, son centre est au cœur de la mer, la Terre & l'Eau ne font qu'un globe, & n'ont aussi tous deux qu'un effieu polaire, sur lequel vire, & duquel sort le cours de toutes les eaux, mesme celuy des fontaines, lesquelles eaux s'accroissent par apres en grâds fleuves

fleuves. Cette sortie d'eaux humecte & arrose la terre, & par ainsi la preserve de combustion. Or est-il que toute la terre reçoit par cest arrosement la semence universelle, que le mouvement & la chaleur ont faite. C'est une chose assez cogneüe que toutes les eaux retournent au cœur de la mer, mais peu sçavent où elles vont par-apres. Car il y en a quelques-uns qui croient que les Astres ont produit toutes les eaux qui tombent dans la mer, & ne sçachant pourquoy la mer ne s'en accroist point, disent que ces eaux se consomment dans le cœur d'icelle; ce qui est impossible en la Nature, comme nous l'avons montré parlant des pluyes. Il est bien vray que les Astres causent, mais ils en endrent point, car rien n'est engendré que par son semblable: Or les Astres estans faits de feu, & d'air, cōment pourront-ils engendrer les eaux. Que s'il estoit ainsi que quelques Estailles engendrassent des eaux, il s'en suivroit que d'autres produiroient la terre, & ainsi d'autres Estailles produiroient d'autres Elemēts: car cette machine du mōde est reglee en cette sorte, qu'un Element n'a pas plus de privilege que l'autre, sins sont tous quatre esgaux en vertus, car si l'un surpassoit l'autre, il s'en suivroit une ruine. Toutefois, celuy qui le voudra croire autrement, qu'il demeure en son opiaion: mais quand à nous nous avons appris dans la lumiere de Nature, que Dieu conserve la machine du monde, par l'egalité qu'il a proportionnée dans les quatre Elements, en telle maniere, que l'un n'excede point l'autre en son operation: mais les eaux par le mouvement de l'air sont contenues sur les fondemens de la terre, comme si elles estoient dans un tonneau, & sont resserrees vers le Pole Arctique, par le mesme mouvement: car il n'y a rien de vuide au monde: & pour cette raison le feu de gehenne est au centre de la terre, où l'Archee de Nature le gouverne. Car quand au commencement de la creation du monde, Dieu tout-puissant separa les quatre Elements du Chaos, il exalta aussi leurs quinte-essences, & la fit monter plus haut que n'est le lieu de sa propre Sphere: Or il esleva par sur tout la quinte-essence du feu (qui est la plus pure partie d'iceluy) laquelle environne la sacrosaincte Majesté, de laquelle la divine & immense Sagesse, de sa propre volonté fit allumer le feu qui avoit resté au centre du Chaos, lequel

quel feu fit distiller la tres-pure partie ou quinte-essence des eaux contenuës dans le Chaos. Et d'autant que la tres-pure substance du feu est la plus haute essence, & environne le throsne de Dieu, il a fallu que la tres-pure substance des eaux se soit condensée en un corps qui est le Ciel, lequel demeure sous la quinte-essence du feu: Et à fin que ces eaux celestes fussent mieux soustenuës, le feu qui estoit au centre du Chaos a distillé une seconde essence du feu, qui n'estant pas si pure que la premiere n'a pas montré si haut qu'elle, ains a demeuré dans sa propre Sphere. De sorte qu'il y a des eaux congelées, & contenuës entre deux feux. Or le feu central du Chaos par la vouloir de Dieu n'a point cessé d'agir, ains a fait encorès distiller une autre essence d'eau, moins pure, & moins parfaicte que la premiere laquelle s'est convertie en air, qui a demeure en sa propre Sphere, sous l'Element du feu, & est environné de luy comme d'un tres fort fondement. Et tout ainsi comme les eaux des Cieux ne peuvent monter si haut, & passer par dessus le feu qui environne le throsne de Dieu, de mesme aussi le feu qu'on appelle Element ne peut monter si haut, & passer par dessus les eaux celestes, qui sont proprement les Cieux. L'air aussi ne scauroit monter si haut qu'est le feu elementaire, & passer par dessus luy. L'eau a demeuré avec la terre, & tous deux joints ensemble n'ont fait qu'un globe, car l'eau ne scauroit demeurer en l'air, excepté cette partie susdite que le feu centric convertit en air pour la quotidienne fortification de cette machine du monde. Car s'il y eust eu quelque lieu voidé en l'air, lors toutes les eaux se fussent resoluës en ce lieu, & eussent esté faictes air, tellement qu'il n'y eust plus eu d'eau au monde. Mais d'autant que la Sphere de l'air est pleine, elle comprime les eaux, & les contraint de couler vers la terre, & se joindre avec elle pour faire le centre du monde. Ceste operation se fait successivement de jour à autre, de maniere que naturellement le monde ne devoit jamais perir: mais l'absoluë volonté du tres-haut y repugne, sans laquelle le monde dureroit eternellement, à cause que le feu centric s'allumera perpetuellement, tant pour le mouvement universel que par l'influence des Astres, & s'allumant il eschauffera toujours l'eau, laquelle eschauffée se resoudra toujours en air, qui

com-

comprime toujours le reste des eaux, & les contraindra par ce moyen de demeurer toujours au centre avec la terre, à fin qu'elles ne sortent point hors de leur centre. La souveraine Sageſſe a ainſi créé le monde, & à l'exemple de cette operation toutes les choſes naturelles qui y croiſſent & qui ſ'y font, ſe doivent néceſſairement faire. Nous n'avons voulu eſclaircir cette creation du monde, à fin de te faire cognoiſtre que les Elements inferieurs ont une naturelle ſympathie avec les ſuperieurs, parce qu'ils ſont tous d'une meſme Chaos. mais les plus bas ſont gouvernez par les plus hauts, & de là eſt ſortie cette obeyſſance en ce bas monde, que les inferieurs cedent aux ſuperieurs. Choſe que les Philoſophes ont naturellement trouvee, comme il ſera dit en ſon lieu. Mais retournons à noſtre propos du cours des eaux, du flux & reflux de la mer, & monſtrons comment elles paſſent par l'eſſieu Polaire pour aller de l'un à l'autre Pole. Il y a donc deux Poles, l'un Arctique, qui eſt en la partie ſuperieur & Septentrionale, l'autre Antarctique, qui eſt ſous terre, en la partie Meridionale: Le Pole Arctique a une force magnetique d'attirer les eaux, l'Antarctique a une force de les repouſſer: ce qui nous appert par l'exemple de l'aimant. Le Pole Arctique donc attire les eaux par l'eſſieu, lesquelles ayant entré, ſortent de rechef par l'eſſieu du Pole Antarctique. Et d'autant que l'air ne leur permet aucune inegalité, elles ſont contraintes de retourner derechef à leur centre le Pole Arctique, & d'observer continuellement leur cours, & comme ces eaux roulant continuellement ſur l'eſſieu du monde, du Pole Arctique à l'Antarctique, elles ſ'eſpanchent par les pores de la terre, & ſelon le plus ou le moins, il en ſort de grandes ou petites ſources, qui venant par apres à ſe ramaffer les unes avec les autres, ſ'accroïſſent en fleuves, lesquelſ retournent d'où ils avoient ſorty, cela ſe faiſt inceſſamment par le mouvement univerſel.

Quelques ignorans (comme nous avons dit) diſent que les Aſtres ont engendré ces eaux, & qu'elles n'alloient point ſe perdre dans le cœur de la mer, par le moyen du mouvement univerſel; ny par l'operation des Poles; les Aſtres toutesſois ne produïſent n'y n'engendrent rien de materiel, mais ſeulement par leurs influen- ces celeftes impriment des vertus ſpirituelles, lesquelles

n'ad-

n'adjouſtent point de poids à la matiere. Les eaux donc ne s'engendrent point, mais ſeulement ſortent du centre de la mer, & par les pores de la terre s'eſpanchent par tout le monde. De ces fondemens naturels les Philoſophes ont trouvé pluſieurs instruments, pluſieurs conduits d'eaux & de fontaines. Car on ſçait bien que naturellement les eaux ne peuvent monter plus haut qu'eſt le lieu d'où elles ont ſorty : & ſi la Nature ne le faiſoit, l'art ne le pourroit, puis qu'il l'imité. Ce qui donc ne ſe peut faire en Nature ne peut ſuccéder par l'art : c'eſt pourquoy l'eau ne peut monter plus haut qu'elle eſt prinſe, ce qui ſe voit par l'inſtrument qui faiſt ſortir le vin du tonneau. Sçachez donc pour conſequence, que les Aſtres n'engendrent point les eaux ny les ſources, mais qu'elles viennent toutes du centre de la mer, auquel elles retournent derechef, & ainſi continuent un mouvement perpetuel. Car ſi cela n'eſtoit, il ne s'engendreroit rien ny dans ny deſſus la terre, ains tout tomberoit en ruine. Mais quelqu'un dira les eaux de la mer ſont ſalées, & celles des ſources ſont douces: Je reſponds que cela advient, d'autant que l'eau ſalée s'adoucit & perd ſa ſaleure paſſant par les pores de la terre, en des lieux eſtroits pleins de ſablon: & à ceſt exēple on a inventé les Ciſternes. La terre auſſi en quelques endroits a des pores plus larges, par leſquels l'eau ſalée paſſe, d'où il advient des miniers de ſel, & des fontaines ſalées, comme à Halle en Allēmaigne: en quelques lieux auſſi elles ſont reſſerrées par le chaud, tellemēt que le ſel demeure és ſablons: mais l'eau pouſſe ouvre, & ſort par d'autres pores, comme en Pologne, VVielicie, & Bochnie. De meſme auſſi quand les eaux paſſent par des lieux chauds & ſulphurez, elles s'eſchauffent, & de là viennent des bains. Car és viſieres de la terre il y a des lieux eſquels la Nature produit une miniere ſulphurée, de laquelle elle ſepare l'eau quand le feu central l'a allumée. L'eau donc coulant par ces lieux ardans, s'eſchauffe plus ou moins, ſelon quelle en paſſe pres ou loin, & ainſi paſſe à la ſuperficie de la terre, retenant une ſaveur de ſoulphre, comme un boüillon retient celle des herbes qu'on a faiſt boüillir dedans, la meſme choſe arrive quand l'eau paſſe par des lieux minéraux, allumineux ou autres, elle retient leur ſaveur. Tel eſt donc le diſtillateur, Createur de ce

grand

grand Tout, qui tient en sa main le distillatoire, à l'exemple duquel les Philosophes ont inventé toutes leurs distillations : Ce que le mesme Dieu tout puissant & misericordieux, a sans doute inspiré en l'ame des hommes, lequel pourra quand il luy plaira esteindre le feu centric, ou rompre le vaisseau ; & lors le monde finira. Mais d'autant que son infinie bonté ne tend jamais qu'en mieux, il exaltera quelquefois sa tres-saincte Majesté, haussera ce tres-pur feu, qui est au firmament, sur les eaux celestes, & donnera un degré plus fort au feu central : tellement que toutes les eaux se refoudront en air, & la terre se calcinera; de telle maniere que le feu ayant cōsume tout ce qui est d'impur, il subtiliera les eaux qu'il aura circulées en l'air, & les rendra à la terre purifiée : & ainsi (s'il est permis de philosopher en cette sorte) Dieu en fera un monde plus noble que cestuy-cy. Que donc tous les inquisiteurs de ceste science, sçachent que la terre & l'eau ne font qu'un globe, & que joints ensemble elles font tout, parce que sont deux Elements palpables, dans lesquels les autres deux sont cachez. Le feu empesche la terre d'estre submergee, ou de se disfondre : l'air empesche le feu de s'esteindre : l'eau empesche la terre d'estre bruslee. Il nous a semblé bon d'escrire ce que dessus, à fin de faire cognoistre aux studieux les fondemens des Elements, & comment les Philosophes ont observé leurs contraires actions, meslant la terre avec le feu, l'eau avec l'air, mais quand ils ont voulu faire quelque chose de noble, ils ont meslé le feu avec l'eau, considerant que le sang de l'un est plus pur que celuy de l'autre, comme les larmes sont plus pures que n'est pas l'urine. Qu'il te suffise donc d'avoir appris de nous ce que dessus ; que l'Element de l'eau est le sperme & le monstrual du monde, & le vray receptacle de la semence.

De l'Element de l'Air.

L'AIR est un Element entier, tres-digne en sa qualité, exterieurement il est volaril & invisible, mais en son interieur il est visible & fixe, chaud & humide ; c'est le feu qui le tempere, il est volatil, mais il se

se peut fixer, & quand il est fixé il rend tout corps pénétrant. Les esprits vitaux des animaux se font & sont produits de sa tres-pure substance: la simplement pure s'est élevée en sa propre Sphere, la plus grossiere partie a demeuré dans l'eau, & se fircule avec elle, comme le feu se circule avec la terre, parce qu'ils sont amis. C'est un tres-digne Element, comme nous avons dit, qui est le vray lieu de la semence de toutes choses: & comme dans l'homme il y a une semence imaginée, de mesme aussi en l'air, il y en a une qui apres par un mouvement circulaire est jetée en son sperme. C'est Element a une forme entiere, qui par le moyen du sperme & menstrual du monde distribue chaque espece de semence en ses matrices: outre qu'en l'air est la semence de routes choses, il contient aussi l'esprit vital de toute creature, lequel esprit vit partout, penetre tout, & qui ferre la semence es autres Elements comme l'homme es femmes. C'est l'Air qui nourrit les autres Elements: c'est luy qui les conserve: c'est luy qui les impregne: Et l'experience quotidienne nous monstre, que non seulement les mineraux, vegetaux & animaux, vivent par le moyen de l'Air, mais aussi les autres Elements: car les eaux se putrefient si l'air leur est denié: le feu s'esteint s'il n'a de l'air. Et à raison de ce, les Alchymistes sçavent faire des registres, pour mener leur feu par degrez, selon le plus ou le moins d'air qu'ils luy donnent. Les pores de la terre sont aussi conservez par l'air; de maniere que tout le monde est conserve par luy. L'homme comme aussi tous autres animaux meurent si on les prive de l'air. Bref rien ne croitroit au monde si en l'air il n'y avoit une force penetrante, alterante, & attirante à soy le nutriment multiplicatif. En cet Element la semence est imaginee par la vertu du feu, & cette semence comprime le menstrual du monde par cette force occulte, comme aux arbres & aux herbes la chaleur spirituelle fait sortir le sperme avec la semence par les pores de la terre, & à mesure qu'elle sort l'air le comprime proportionnellement, & le congelé goutte à goutte: & ainsi de jour en jour les arbres croissent & viennent fort grands, l'une goutte se congelant sur l'autre, comme nous l'avons montré en nostre Livre des douze Traictez. En cet Element routes choses sont entieres par l'imagination du feu; aussi est il

remply de vertu divine, car l'esprit du Seigneur y est en-fermé (qui tesmoin la sainte Escriture avant la creation du monde estoit porté sur les eaux) & a volé sur les plumes des vents. S'il est donc ainsi, comme il n'en faut point douter, que l'esprit du Seigneur fust porté sur les eaux, qui osera douter qu'il n'aye laissé dans elles quelque chose de sa divine puissance. Car comme les Monarques enrichissent de parements leurs domiciles, de mesme le Souverain a donné pour ornement à cer Element l'esprit vital de toute creature; car dans luy est la semence de toutes les choses qui sont dispersées çà & là. Et comme nous avons dit cy dessus, Dieu dès la creation du monde, luy a enclos une force magnetique, pour attirer son nutriment, par le moyen duquel il s'accroît & se multiplie. Que s'il n'avoit point ceste force attractive, il ne pourroit attirer aucun aliment: & ainsi la semence demeureroit en petite quantité sans pouvoir croistre ny multiplier. Mais comme la pierre d'aimant attire à soy le fer, à l'exemple du Pole Arctique, qui attire à soy les eaux, comme nous l'avons montré cy dessus traitant de l'eau, de mesme l'air par son aimant vegetable, qui est contenu dans la semence, attire à soy son aliment du menstrual du monde, qui est l'eau. Toutes ces choses se font dans l'air, veu qu'il est le conducteur des eaux, & sa force ou puissance magnetique que Dieu luy a enclose pour attirer son aliment, est cachée dans toute espece de semence pour attirer l'humide radical, & cette vertu ou puissance qui est en toute semence est la 280. partie de ladite semence, comme nous l'avons montré au livre des douze Traictéz. Si donc quelqu'un veut bien planter les arbres, qu'il regarde tousiours que la pointe attractive soit tournée vers le Septentrion, & par ainsi il ne perdra pas son labour: Car comme le Pole Arctique attire à soy les eaux; de mesme le point vertical attire à soy la semence, & toute pointe attractive ressemble au Pole: le bois nous sert d'exemple en cecy, la pointe attractive duquel tend tousiours à son point vertical, lequel aussi l'attire. Car qu'on elabore un bois en telle maniere qu'il soit egal par tout en grosseur, si tu veux sçavoir quelle estoit sa partie superieure avant qu'il fust coupé de son arbre, jette le dans une eau qui soit plus large que n'est la longueur dudit bois, & tu verras que

que la partie supérieure sortira toujours hors de l'eau, avant la partie inférieure, car la Nature ne peut errer en son office. Mais en nostre Traicté de l'Harmonie, nous parlerons plus amplement de cette force magnetique : (*quamvis de magnete facile si poterit, cui natura metallorum cognita est.*) Il nous suffit donc d'avoir dit que l'eau est un tres-digne Element, dans lequel est la semence de l'esprit vital, ou domicile de l'ame de toute creature.

De l'Element du Feu.

LE Feu est le plus pur & le plus digne Element de tous, plein d'une univoisité corrosive, penetrante, digerante & tres-adherante : exterieurement visiblement, mais invisible en son interieur, tres-fixe, chaud & sec, c'est la terre qui le tempere. Nous avons dit en l'Element de l'eau, qu'en la creation du monde, Dieu exalta premierement la tres-pure substance du feu, & la fit monter en haut, qu'elle environne le throsne de sa sacrosainte Majesté, & que la tres-pure substance des eaux s'est congelee en un corps qu'on appelle Ciel. Nous disons à present que Dieu a créé les Anges de la substance du feu qui est moins pure que la susdite, & qu'il a créé les Luminaires & les Estoilles de la substance du feu, qui est encores moins pure que la seconde, mais il l'a meslee avec la tres-pure substance de l'air, la substance du feu encores moins pure que la troisieme susdite, a demeuré en sa Sphere sous les Cieux, la plus impure & univoise a demeuré au centre de la terre où Dieu l'a enfermee, pour continuer l'operation du mouvement, nous appellons cette partie impure, feu de gehenne. Le feu certainement est divisé en ces cinq parties, mais elles ont toutes une naturelle simpatie. Cet Element est le plus tranquille de tous, & semble à un chariot qui roule lors qu'il est trainé, & demeure immobile si on ne l'attire : il est en routes les choses du monde, mais on ne le peut appercevoir, & l'ame raisonnable est en luy, laquelle est insitée au commencement de la vie humaine : car par elle

seule l'homme differe d'avec les brutes, & est fait semblable à son Createur. Ceste ame dis-je, faite de la plus pure partie du feu elementaire, est divinement infuse dans l'esprit vital; & à cause d'elle l'homme (apres a creation du grand monde) a esté crée un petit monde. Dieu le Createur a mis son siege & sa Majesté en l'homme, comme au plus pur & plus tranquille subject qui est gouverné par la seule immense & divine Sagesse: C'est pourquoy Dieu abhorre toute espece d'impureté, telle-ment que rien d'immonde, de composé ou de vitie, ne peut approcher de luy: Partant aucun homme naturel-lement ne peut voir ny approcher de Dieu, car le tres-pur feu qui environne la Majesté divine est tellement estenduë, qu'aucun œil ne le peut peretrer, car il ne peut souffrir aucun corps composé, d'autant qu'il le destruit en separant ses parties qui le composent. Nous avons cy dessus dit, qu'il estoit immobile de soy, car il est vray, autrement Dieu ne pourroit estre à repos, chose qui est tres-pernicieuse de la songer seulement; parce qu'il est en perpetuel repos, voire mesme plus que l'ame humaine ne se scauroit imaginer. Que le feu soit de soy immo- bile, les pierres te servent d'exemple, esquelles il y a du feu qui neantmoins ne se peut voir, & la chaleur duquel on ne peut ressentir, s'il n'est excité & allumé par quel- que mouvement: De mesme aussi ce tres-pur feu qui environne la tres-saincte Majesté du Createur, n'a aucun mouvement s'il n'est excité par la propre volonté du tres-haut; car lors ce feu va où il plaît au Seigneur le faire aller: & quand il s'esmeut, c'est un vehement & terrible mouvement: comme par exemple, lors que quelque Monarque de ce monde est en son siege Maje- stueux, quel grand silence y a-t-il autour de luy? quel grand repos? Et encores que quelqu'un de ses Cour- tisans se remuë, neantmoins ce mouvement particulier n'est point considéré: Mais quand le Monarque com- mence à se mouvoir pour aller d'un lieu à l'autre, toute l'assemblée se remuë universellement: de telle maniere qu'on entend un grand bruit. Qu'est-ce donc qu'on doit croire du Monarque des Monarques, du Roy des Rois, (qui est représenté par les Roys de ce monde) lors qu'il se meut es Cieux? Quel mouvement? quelle treneur y a-t-il es Cieux, puis que toute l'armee celeste qui l'envi-

ronne, se meut avec luy? Mais quelques moqueurs demanderont, comment Monsieur le Philosophe, sçavez-vous cela, veu que les choses celestes sont cachees aux humains? Nous leur respondrons que l'incomprehensible Sageſſe de Dieu a inspiré au cœur des Philosophes deux choses: La premiere est, que toutes choses sont crees à l'exemple de la Nature, de laquelle ils ont une parfaite cognoissance; la seconde est, que la Nature ne fait rien qu'à l'imitation des choses celestes ou supernaturelles: tellement que le mesme ord.e qui est en haut, est aussi en bas, comme il appert par les divers offices des Anges. Or rien ne naist au monde que naturellement, & toutes les inventions ou artifices qui sont aujourd'huy, ou naistront par cy apres, ne sont edifiees que des fondemens de la Nature. Le tres-haut Createur a bien voulu manifester à l'homme toutes les choses naturelles, & luy donner aussi cognoissance des choses celestes qui ont prins leurs fondemens de la Nature, à fin bue par ce moyen l'homme peult mieux cognoistre son absoluë puissance, & incomprehensible Sageſſe; ce que les Philosophes voyent dans la lumiere de Nature, comme dans un Miroir. Si doncques ils ont eu en grande estime cette science, & qu'ils l'ont recherchee avec beaucoup de soin, ce n'a pas esté le desir de posséder or ny argent, ains seulement pour les deux choses susdites; à sçavoir pour avoir ample cognoissance de toutes les choses naturelles, & de la puissance de leur Createur, & si apres estre parvenus à leur fin desiree ils n'ont parlé de cette science que figurativement, & encores fort peu, c'est qu'ils n'ont pas voulu esclaircir aux ignorans les mysteres divins, lesquels nous conduisent à la parfaite cognoissance des actions de la Nature. Si donc tu peux cognoistre, & que tu n'ayes l'entendement trop grossier, tu comprendras facilement comment tu es fait à la semblance du grand Monde, voiste mesme à l'image de ton Dieu: Tu as en ton corps l'anatomie du grand Monde, car pour firmament tu as comme au plus haut lieu de ton corps, dans la peau de la quinte essence des quatre Elements, laquelle est extraicte des spermes confusément meslées dans la matrice. Au lieu de feu tu as un pur sang, dans lequel est le siege de l'ame en forme d'un Roy, y colloquee par l'esprit vital. Au lieu du la terre tu

as le cœur, dans lequel est le feu central qui opere continuellement, & conserve en son estre la machine de ce microcosme; la bouche r'est un Pole Arctique, l'anüs est l'Antarctique, & tous les membres ont une correspondance avec les celestes, ce dequoy nous traicterons quelque jour plus amplement en nostre harmonie, chap. de l'Astronoir ie où nous avons descrit que l'Astronomie est un Art facile & naturel comment les aspects des Planettes & des Estoilles causent des effets, & pourquoy par le moyen desdits aspects on pronostique des playes & autres accidents; ce qui seroit trop long à raconter en ce lieu, & toutes ces choses liees & enchainees ensemble, donnent naturellement une plus ample cognoissance de la deité. Nous avons bien voulu accomplir ce que les autres ont obmis, tant à fin que le diligent scrutateur de ce secret comprint plus clairement l'incomprehensible puissance du tres-haut que pour qu'il l'aymast & adorast aussi avec plus d'ardeur. Que donc l'Inquisiteur de cette sainte science sçache de l'ame de l'homme tient en ce microcosme le lien de Dieu son Createur, & est comme un Roy colloquee dans l'esprit vital du tres-pur sang. Cette ame gouverne l'esprit, & l'esprit gouverne le corps: quand l'ame a conceu quelque chose, l'esprit sçait quelle est cette conception, laquelle il faict entendre aux membres du corps, qui obeyssans attendent avec ardeur les commandemens de l'ame pour les mettre à execution & accomplir sa volonteé; car le corps de luy-mesme ne sçait rien, mais il cognoit les volonteés de l'ame, & les execute par le moyen de l'esprit: tellement que ledit corps n'est à l'esprit que comme un instrument dans les mains d'un artiste. Or l'ame qui faict differer l'homme des brutes, exerce à la verité ses fonctions dans le corps, mais non pas si parfaictement que comme lors qu'elle est separee, parce qu'elle est alors totalement absoluë en ses operations: l'homme donc differe des brutes à cause qu'elles n'ont qu'un esprit, mais non pas une ame participante de la divinité. De mesme aussi nostre Dieu Createur de tout, opere en ce monde ce qui cognoist necessaire d'estre faict; & à cause donc qu'il opere dans le monde, faut conclurre qu'il est par tout le dedans d'ice-luy: mais il en est aussi de hors par sa divine & immense Sagesse, les conceptions de laquelle se font hors de ce

monde, à raison dequoy elles sont si hautes que surpassant la Nature il est impossible que l'homme les puisse concevoir comme estant les vrais secrets de Dieu. Tout ainsi donc que l'ame exerce ses fonctions plus noblement, les a plus relevees lors qu'elle est separee de son corps, que lors qu'elle y séjournoit? c'est la cause pourquoy elle ressemble à son Dieu, qui hors du monde opere supernaturellement: Neantmoins les actions de l'ame hors de son corps au respect de celles de son Createur hors du monde, ne sont que comme une chandelle allumee, au respect de la lumiere Meridionale: Car les actions de l'ame ne s'executent que par imagination seulement, mais celles de Dieu sont reelles? comme quand l'ame s'imagine d'estre à Rome, ou ailleurs, elle y est en un clin d'œil mais seulement par esprit; mais Dieu execute cette imagination essentiellement. Il n'est donc dans le monde, que comme l'ame est dans le corps, il a son absoluë puissance separee du monde, comme l'ame de chaque corps a un absolu pouvoir, qui est separé d'avec luy: lequel pouvoir absolu peut faire des choses si hautes que le corps ne les scauroit comprendre; elle peut donc beaucoup sur nostre corps, car autrement nostre Philosophie seroit vaine. Apprend donc de ce que dessus à cognoître Dieu, & tu scauras la difference qu'il y a entre le Createur & les creatures, puis apres de toy-mesme tu pourras concevoir choses plus hautes, veu que nous t'avons ouvert la porte, mais à fin de n'estre trop prolix, retournons à nostre propos. Nous avons dit cy dessus que le feu est un Element trop coy, & de soy immobile, s'il n'est excité par un mouvement, lequel est cogneu des hommes sages. Il faut que le Philosophe cognoisse toute generation & corruption, car par ce moyen il scait non seulement la creation du Ciel, mais aussi la composition & commixtion de toutes choses; mais combien que les Philosophes sachent tout, neantmoins ils ne peuvent pas tout: Nous savons bien la composition de l'homme en toutes ses qualitez, mais nous ne luy pouvons pas infuser une ame, car ce mystere appartient à Dieu seul, qui surpasse tout par tels infinis mysteres supernaturels: Or cette action n'est pas en la disposition de la Nature, car elle ne fait rien sans matiere; Dieu donne la premiere matiere à la Nature, le Philosophe luy donne la seconde:

mais en l'œuvre Philosophique, Nature doit exciter le feu que Dieu a enfermé dans le centre de chaque chose, ce que quelquefois Nature fait de sa propre volonté, quelquefois aussi elle le fait par la volonté d'un subtil artiste qui la dispose à ce faire : car naturellement le feu purifie toute espee d'impureté; tout corps composé se dissout par le feu. Et tout ainsi que l'eau nettoye toutes les ordures qui ne sont pas fixes, & conjoint tout ce qui est dissout : de mesme le feu purifie tout ce qui est fixe & separe tout ce qui est conjoint il purge tres-bien, & augmente tout ce qui participe de sa nature & propriété; il l'augmente dis- en non pas en quantité. mais en vertu, agissant occultement par merueilleux moyens, tant es autres Elements qu'en toutes les choses du monde : Car comme l'ame est venuë du tres-pur feu, de mesme la vegetable est venuë du feu elementaire que la Nature gouverne. Or cet Element agit au centre de chaque chose en cette maniere. La Nature donne le mouvant ce mouvant excite l'air, l'air excite le feu, le feu separe, purge, digere, colore, & fait meurir toute espee de semence, & estant meure, il la pouffe, par le moyen du sperme, dans des matrice qui sont ou pures ou impures, chaudes plus ou moins, seiches ou humides : tellement que selon la disposition du lieu ou matrice il naist diverses choses dans la terre comme nous avons dit au livre des douze Traictez, autant de lieux, autant de matrices. Dieu le Createur de tout a ainsi ordonné des choses de ce monde, que l'une seroit contraire à l'autre, en telle maniere toutes-fois que la mort de l'une seroit la vie de l'autre, & que ce que l'un produira, l'autre le destruira, & du subject destruit il en renaist naturellement un autre beaucoup plus noble que le premier, de maniere que par ces continuelles destructions, & regenerations, l'egalité des Elements est conservée; & ainsi la naturelle separation de toutes choses composees, vivantes s'appelle mort : Et pour ceste cause naturellement l'homme doit mourir, parce qu'il est composé des quatre Elements, qui se doivent un jour separer l'un de l'autre. Mais cette separation de l'humaine composition se devoient seulement faire au jour du Jugement : car l'homme, selon la sainte Escriture, & les Theologiens, avoit esté créé immortel dans le Paradis terrestre, de laquelle

quelle immortalité aucun Philosophe n'a rendu raison jusqu'à présent. Et neantmoins il faut que l'Inquisiteur de cette science le sçache, à fin qu'il puisse facilement voir & entendre, comme naturellement cela pouvoit estre: combien que ce soit une chose difficile à croire, & comme supernaturelle, qu'un homme composé des quatre Elements qui sont subjects à se separer, laquelle separation au regne animal s'appelle mort; nonobstant toutesfois cette separation naturellement il pouvoit estre immortel. Mais Dieu a inspiré dès long temps aux hommes pieux & vrais Philosophes comment cette immortalité naturellement pouvoit estre en l'homme, laquelle nous te ferons entendre en cette sorte.

Dieu a créé le Paradis terrestre des vrais tres purs Elements, non elementez, les ayant conjoints ensemble en tres-grande perfection: de maniere que comme ils sont incorruptibles, ce qui venoit d'eux également, & tres-parfaitement conjoints, devoit estre immortel; car cette egale & tres parfaite conjunction ne se peut plus des-unir. Or l'homme avoit esté fait de cette indivisible union des Elements elementans, c'est pourquoy il avoit esté créé immortel pour demeurer dans ce Paradis, qui sans doute avoit aussi esté créé pour sa demeure. Or nous en parlerons amplement en nostre Traicté de l'Harmonie où nous descrirons du lieu où il est situé. Mais apres que l'homme eut transgressé les commandemens de Dieu, il le bannit du Paradis terrestre, pour estre citoyen du monde corruptible & elementé, qu'il avoit seulement fait pour l'habitation des brutes, & d'autant que l'homme ne peut vivre sans aliment, il est contraint de se mendier des Elements elementez qui sont corruptibles, & cette nourriture corruptible a infecté les purs Elements de sa creation. De maniere que peu apres il a decliné vers la corruption, jusques à ce qu'une qualité predominant sur l'autre, aye causé l'entiere ruine du composé, faisant en fin une entiere separation de toutes ses parties, d'où la mort s'est ensuivie. Les enfans des premiers hommes ont esté plus proches de la mort que leurs peres d'autant qu'ils ont desia esté procrez d'une semence corruptible, & dans le monde corruptible, non pas dans le Paradis terrestre incorruptible. Puis donc que telle qu'est la cause tel est l'effect: la semence provenüe d'une

d'une matiere mortelle ne peut pas estre immortelle . & tant plus nous nous esloignons du bannissement du Paradis terrestre , d'autant plus nous nous approchons de la corruption: d'où il s'ensuit que nostre vie est plus courte que n'est estoit celle des Anciens , & elle viendra jusques à ce point qu'on ne pourra plus procreer son semblable, à cause de sa briefueré. Il y a toutesfois des lieux qui ont l'air plus pur , & des constellations plus favorables , qui empesche que la Nature ne se corrompe si tost : cause aussi que les humains y vivent plus naturellement , mais les intemperez accourussent leur vie par leur mauvais regime de vivre . L'experience aussi nous montre, que les enfans des peres valetudinaires ne sont pas de longue vie. Mais si l'homme eust demeuré au Paradis terrestre , lieu convenable à sa nature , où les Elements incorruptibles sont tous vierges, il eust vescu immortel. Car c'est une chose assuree que le corps qui provient de l'egale commixtion des Elements purifiez , il doit estre incorruptible. Or telle doit estre la pierre des Philosophes , la fabrication de laquelle , selon les anciens Philosophes, doit estre semblable à la creation de l'homme ; mais les modernes suivant le sens literal des Anciens la veulent faire semblable à la corruptible generation des hommes de ce siecle. Cette immortalité de l'homme a esté la principale cause que les Philosophes ont recherché cette pierre , car ils ont sçeu qu'il avoit esté créé des purs & parfaicts Elements , & meditant sur cette creation qu'ils ont cogneuë naturelle , ils ont commencé à rechercher soigneusement sçavoir s'il estoit possible d'avoir ces Elements iucorruptibles , ou de trouver quelque sujet dans lequel ils fussent conjoints & infusés, lesquels Dieu inspira , que la composition de tels Elements estoit dans l'or : Car d'estre és animaux cela est impossible , veu qu'ils se nourrissent des Elements corruptibles : quelle soit és vegetaux, cela ne se peut, car on a trouvé dans eux l'inegalité des Elements. Or d'autant que toute chole creée tend à sa multiplication, les Philosophes ont jugé que ceste possibilité de Nature se pouvoit trouver au regne mineral , laquelle trouvee , ils ont veu d'innombrables secrets, desquels comme les ayant estimez divins , ils ont fort peu parlé. Tu as maintenant veu comme les Elements corruptibles tombent dans un

subject

subject, & comme ils se separent lors que l'un surpasse
 l'autre; car alors la putrefaction se fait par la premiere
 separation, & la separation du pur d'avec l'impur se
 fait par la putrefaction: & si alors il se fait une nou-
 velle conjunction, lors par la vertu du feu centric, le sub-
 ject acquiert une plus noble forme. Car au premier estat
 du compose, le gros meslé avec le subtil se corrompt le-
 quel corrompu ne se peut purifier ny ameliorer que par
 la putrefaction, & union des forces elementaires qui sont
 en tout corps compose: car quand le compos doit se
 des-unir, il le fait par l'Element de l'eau, dans laquelle
 tous les Elements estans confus, le feu qui est potentiel-
 lement dans la terre, & dans l'air, les appelle à son ayde,
 & se joignent ensemble; & s'estans pretez une mutuelle
 force l'un sur l'autre, ils surpassent le pouvoir de l'eau:
 tellement qu'ils la digerent, puis la cuisent, & en fin la
 congelent. Voila comment Nature ayde à la Nature:
 Car si le feu central cache (*qui in vita captus erat*) est le
 vainqueur comme il est tres-pur, aussi agit-il sur ce qui
 est de plus pur & plus proche de luy. Il se joint avec luy,
 de maniere qu'il surmonte son contraire, & separe le pur
 de l'impur; & de la s'en engendre une nouvelle forme
 beaucoup plus noble que la premiere, & quel quefois par
 l'esprit d'un habile artiste il en reussit une chose immor-
 telle, speciallement au regne mineral. Toutes choses
 donc se font, & sont amenees à un estre parfait, par le
 seul feu bien & deuement administré si tu m'as entendu.
 Or je t'ay escrit en ce Traicté, succinctement l'origine
 des Elements, leur nature & leur operation: ce qui suffit
 pour satisfaire à nostre intention: car si autrement nous
 voulions escrire chaque Element comme il est, il en nai-
 stroit un grand volume, ce qui seroit inutile en ce lieu,
 mais nous remettons cela en nostre Traicté de l'Har-
 monie, où Dieu aydant & nous prestant la vie, nous trai-
 terons plus amplement de cette matiere.

Des trois Principes de toutes choses.

A Pres avoir décrit ces quatre Elements, il faut parler des trois Principes des choses, lesquels immédiatement lesdits quatre Elements ont produit en ceste maniere.

Incontinent apres que Dieu eust constitué la nature, pour regir toute la Monarchie du monde, elle commença à distribuer à chaque chose des dignitez selon leurs merites. Et premierement elle constitua les quatre Elements, Princes du monde, & à fin que la volonté du Tres-haut (au vouloir duquel est la Nature) fust executee. Elle ordonna que chacun desdits Elements agiroit incessamment dans l'autre : De maniere que le feu commença d'agir contre l'air, & cette action produit le soulfre : l'air pareillement commença à bloquer l'eau, & cette action produit le sel. L'eau aussi commença à agir contre la terre, & cette action produit le Mercure. Mais la terre ne trouvant plus d'autre Element contre qui elle peust agir, ne peut aussi rien produire, mais elle retient en son centre ce que les autres trois avoient produit : De sorte qu'il n'y eut que trois Principes, desquels la terre demeura la marrice & la nourrice.

Il y a trois Principes comme nous avons dit, mais les anciens Philosophes n'en ont fait mention que de deux; mais qu'ils ne les ayent cogneus tous trois, ou qu'ils les ayent voulu cacher, qui est-ce qui l'osera juger; veu qu'ils n'ont escrit que pour leurs enfans, auxquels ils ont dit que le Soulfre & le Mercure estoient la matiere des metaux, mesme de la pierre des Philosophes; & de vray ces deux seuls nous suffisent. Quiconque donc veut rechercher cette sainte science, faut que necessairement il cognoisse les accidents, & l'accident mesme, & qu'il apprenne à quel subject ou Element, il se propose d'arriver, à fin qu'il y aille par les medions convenables pour accomplir le nombre quaternaire. Car comme les quatre Elements ont produit les trois principes, de mesme en diminuant faut que ces trois en produisent deux, sçavoir

voir le masse & la samelle. Faut aussi que ces deux en produisent un qui sera incorruptible, à cause que les quatre susdits y seront egaux, bien depurez, & bien digests, ainsi le quadrangle respondra au quadrangle. Or c'est un susdit est la quinte-essence, en laquelle il n'y a aucune contrarieté, & qui est principalement requise & tres-necessaire à tout artiste. Ainsi donc a cause de ces trois Principes, tu trouveras en chaque cōposition naturelle un corps, un esprit, & une ame cachee, lesquels trois si tu separes & les purifies tres-bien, puis apres les reünis derechef, sans doute ils te donneront un fruit tres-pur. Or encores que l'ame de ta matiere aye forty d'un tres-noble corps (c'est à dire, auquel il n'y avoit aucune contrarieté) elle ne scauroit neantmoins arriver où elle desire, sinon par le moyen de son esprit, *qui est le lieu convenable*. c'est à dire, si tu la veux faire r'entrer en son corps, il la faut premierement purifier; & que le lieu, c. ledit corps le soit aussi à fin que l'ame puisse estre glorifiée en iceluy, & qu'elle ne s'en puisse plus jamais separer. Tu as maintenant l'origine des trois Principes, desquels en imitant la Nature, tu dois extraire le Mercure des Philosophes, & leur premiere matiere, sans la separation desquels Principes, speciallement de ceux des metaux, il t'est impossible de rien faire qui vaille, veu que la Nature mesme ne faict & ne produit rien sans eux. Ces trois, dis-je, sont en toutes les choses du monde, & sans eux il ne se faict rien, & naturellement ne se fera rien au monde.

Mais à cause que nous avons dit cy dessus que les anciens Philosophes ont tant seulement nommé les Principes I V S, à fin que l'Inquisiteur de la science ne faille point, faut qu'il sçache qu'encores qu'ils n'ayent faict mention que du Soulfre & du Mercure, & neantmoins sans le Sel ils n'eussent jamais peu arriver à cette œuvre, car c'est luy qui est la clef & le Principe de cette divine science: c'est luy qui ouvre les portes de Juïce: c'est luy qui a les clefs des prisons où le soulfre est emprisonné, comme je le declareray plus amplement en nostre troisieme Traicté des Principes, qui sera intitulé *de Sale*. Maintenant retournons à nostre propos des trois Principes, veu qu'ils nous sont du tout necessaires, d'autant qu'ils sont la matiere prochaine: car il y a deux ma-

reires

rières des métaux, l'une plus proche, l'autre plus éloignée: La plus proche sont le Sel. Soulfre & Mercure: La plus éloignée sont les quatre Elements, desquels il n'appartient qu'à Dieu seul d'en produire des choses. Laisse donc les Elements, veu que d'iceux tu n'en feras rien, & n'en sçauois rien faire autre chose, que d'en extraire les trois Principes, car la Nature mesme n'en peut rien produire autre chose. Si donc desdits quatre Elements tu n'en peux rien produire que les trois Principes, pourquoy t'amuses-tu à un si vain labour que de chercher ou vouloir faire ce que la Nature a desia fait? Ne vaut-il pas mieux cheminer trois milliers que quatre? Qu'il te fuffise donc d'auoir les trois Principes desquels la Nature produit toutes choses dans la terre, & sur la terre, lesquels aussi tu trouveras entierement en toutes choses. Or Nature en les separant & conjoignant comme il appartient, produit d'iceux au regne mineral, les pierres & les métaux; au regne vegetal, les arbres & les herbes &c. au regne animal, le corps, l'esprit & l'ame: ce qui cadre fort à l'œuvre des Philosophes. Le corps c'est la terre, l'esprit c'est l'eau, l'ame c'est le feu, ou soulfre de l'or. L'esprit n'augmente que la quantité du corps, mais l'ame, ou le soulfre, ou le feu augmente la vertu. Mais d'autant qu'au poids il y a plus d'esprit. c. d'eau que de feu, l'esprit s'exalte, & opprime le feu, & l'attire à soy; De maniere qu'un chacun de ces deux s'augmente en vertu, & la terre qui est le medium d'iceux croist en poids. Que donc tout Inquisiteur de l'Art concluë en son esprit, lequel des trois principes il cherche, & qu'il le secoure, afin qu'il puisse vaincre son contraire, & que par apres il adiouste son poids au poids de Nature, à fin que l'Art accomplisse le defaut de Nature: & ainsi le Principe que tu cherchois surmontera son contraire. Nous auons dit au chap. de la Terre, qu'elle n'est que le receptacle des autres Elements, dans laquelle le feu & l'eau se combattent par l'intervention de l'eau, & que si en ce combat l'eau surmonte le feu, qu'il en arrive une chose corruptible: mais que si le feu surmonte l'eau, qu'il en naist des choses incorruptibles & perpetuelles. Considere donc ce qui t'est necessaire. Sçache outre-plus qu'encores que le feu & l'eau soient en toutes choses, toutesfois ils n'y feroient rien ains

un chacun d'eux demeureroit toujours en son terme & en son poids, sans qu'ils soient tous deux excitez par la chaleur extrinseque, laquelle par les mouvemens des vertus celestes, s'allume au centre de la terre; & lors excite comme j'ay dit le feu & l'eau à se mouvoir l'un contre l'autre, pour acquerir l'un plus de vertu que l'autre, dans le subject auquel Nature les a joints, en deuë & convenable proportion. De sorte qu'en ce combat chacun appelle son compagnon à son aide, & ainsi ils montent & croissent jusques à ce que la terre ne puisse plus monter avec eux. Or agissant l'un contre l'autre par les pores que l'air a ouverts dans la terre qui monte avec eux, ils se subtilient l'un l'autre, & de cette subtiliation il en naist des fleurs & des fruits, dans lesquels le feu & l'eau se sont rendus amis, comme on peut voir aux arbres, lesquels d'autant plus qu'ils se sont subtiliez & purifiez en montant, d'autant plus aussi en produisent ils de meilleurs fruits si principalement ils finissent lors que les forces du feu & de l'eau sont également conjoints.

Avant donc purifié les choses desquelles tu te veux servir, fais que le feu & l'eau soient amis, ce qu'ils feront facilement en la terre qui a monté avec eux, & alors tu paracheveras plustost que la Nature. Si tu sçais bien conjoindre l'eau avec le feu, non pas comme ils ont esté auparavant, mais comme la Nature le requiert, & comme il t'est nécessaire, parce que la Nature en toute chose qu'elle compose, elle y met moins de feu que des trois autres Elements. Il y a toujours, dis-je, moins de feu, mais la Nature adjouste selon son plaisir un feu extrinseque pour exciter l'interne, selon le plus ou le moins qu'il est de besoin à chaque chose, & ce aussi avec plus ou moins de temps. Et selon cette operation, si le feu intrinseque surmonte ou est surmonté par les autres Elements, il en arrive des choses parfaites, soit és mineraux ou és vegetaux. C'est la verité que le feu extrinseque n'entre pas essentiellement en la composition de la chose; car le feu intrinseque materiel suffit pour amener à perfection ladite chose, dans laquelle il est, pourveu qu'il aye quelque nourriture. Or le feu extrinseque luy sert de nourriture, comme le bois au feu elementaire, & selon telle nourriture le feu intrinseque croist & se multi-

riple.

riple. Il se faut toutesfois donner garde que le feu extrinseque ne soit trop grand, car il suffoquerait l'intrinseque; comme si un homme mangeoit plus qu'il ne pourroit, il seroit aussi suffoqué: une grande flamme devore un petit feu. Le feu extrinseque doit estre nutritif & multiplicatif, & non pas devorant, car ainsi les choses viennent à leur perfection. La decoction donc est celle qui ameine toutes choses à perfection: Et ainsi la Nature adjouste la vertu au poids, & paracheve son vouloir. Mais à cause qu'il est difficile d'adjouster au composé, & que c'est une chose de longue haleine, & de tres-longs labours; je te conseille donc d'oster dudit composé, ses superfluites, autant qu'il en faudra oster, ou autant que la Nature le requiert: puis lesdites superfluites ostées faire une mixtion: & par apres la Nature te fera voir ce que tu cherchois. Aussi cognoistras-tu si la Nature a bien ou mal conjoint les Elements, veu qu'en la conjunction tous lesdits Elements y consistent. c. sont egaux en vertus, de maniere qu'un ne peut plus agir contre l'autre, & par consequent le composé sera incorruptible. Mais plusieurs artistes sement de mauvais grain pour du bon, d'autres sement le bon avec le mauvais, d'autres y en a qui jettent ce que les Philosophes ayment, les autres commencent & achevent en mesme temps, pour n'avoir pas assez de patience, & pour estre d'un naturel trop inconstant. De maniere qu'en un Art qui est de tres-difficile acquisition, ils y pensent arriver sans travailler que bien peu; & c'est ce qui est cause qu'il rejettent les bonnes matieres sur lesquelles ils devroient operer, & s'amusent à travailler sur d'autres qui ne valent rien. Mais tout ainsi comme les bons Auteurs au commencement de leurs Livres cachent cette science: De mesme les Artistes au commencement de leur labour rejettent la vraie matiere. Nous disons que cest Art n'est autre chose qu'une egale commixtion des quatre qualitez elementaires, une egalité naturelle du chaud, du froid, du sec & de l'humide, une conjunction du male & de la femelle, qui a engendré ledit male (c'est à dire) une conjunction du feu & de l'humide radical des mercur: considerant que le Mercure des Philosophes a en soy son propre soulfure qui est bon, selon que la Nature l'a plus ou moins depuré & concoctionné. Or est-il que pre-

nant

nant ce seul Mercure tu en pourras achever l'œuvre, mais si tu sçais adjoûter ton poids, au poids de Nature, en doublant le Mercure, & triplant le soulfre, le dit Mercure sera plustost terminé en bon, puis en meilleur, jusques à ce qu'il soit tres-bon : encores qu'en apparence il n'y aye qu'un soulfre & deux Mercures, mais d'une meisme racine, lesquels deux Mercures ne sont pas crus, ny trop cuits, mais purifiés & dissoultz si tu m'as entendu, il n'est point de besoin que je declare par escrit la matiere du Mercure des Philosophes, ny la matiere de leur Soulfre. Car jamais homme n'a peu par cy devant, & ne pourra par cy apres la declarer plus apertement, ny plus clairement que les anciens Philosophes l'ont descrite, & commencé, s'il ne veut estre anatheme de l'Art. Car elle est si communement nommée qu'on de l'estime pas (c'est à dire) qu'on n'en fait point d'estat ; c'est pourquoy les Inquisiteurs de cette science la laissent, pour s'donner a la recherche de vaines subtilitez, avec lesquelles ils ne trouveront pas si tost quelle est cette matiere de laquelle on extrait le Mercure des Philosophes, comme s'ils demeuroient en la simple voye. Nous ne disons pas que le Mercure des Philosophes soit une chose triviale, & clairement nommée par son propre nom : Mais ouy bien la matiere de laquelle les Philosophes extrayent leur Mercures & leur Soulfre : car le Mercure Philosophic ne se trouve point sur terre, ains il le faut extraire par art du Soulfre & du Mercure conjoints, il ne se montre point, car il est nud, neantmoins la Nature l'a merveilleusement envelopé. Conclusion : Nous disons en repetant que le Soulfre & le Mercure conjoints, sont la Miniere de nostre argent-vif, de celuy d's je, qui a le pouvoir de dissouldre les meraux, les mortifier, & les vivifier, laquelle puissance ledit argent-vif a receuë du Soulfre, qui de sa propre nature est aigre. Mais à fin que tu puisses encores mieux comprendre cecy, escoute quelle difference il y a entre nostre argent-vif & celuy du vulgaire ; l'argent-vif vulgaire ne dissoult point l'or ny l'argent, & ne se mesle point avec eux inseparablement : mais nostre argent-vif dissoult l'or & l'argent, & se mesle avec eux inseparablement ; car si une-fois il s'est meslé avec eux on ne les peut jamais separer, non plus que de l'eau meslée

avec

avec de l'eau : Le Mercure vulgaire a en soy un Soulfre combuftible, noir, & mauvais, mais nostre Mercure a un Soulfre incombuftible, fixe, bon, tres blanc, & rouge. Le Mercure vulgaire est froid & humide, le nostre est chaud & humide. Le Mercure vulgaire noircit les corps metalliques, le nostre les blanchit jusques à une blancheur crystaline. En precipitant le Mercure vulgaire, on le convertit en une poudre citrine, & en un mauvais Soulfre; nostre argent-vif moyennant la chaleur se convertit en un Soulfre tres-blanc, bon, fixe & fusible. Tant plus on coctionne le Mercure vulgaire, d'autant plus il se rend fusible : mais le nostre au contraire, tant plus de coction on luy donne, d'autant plus il s'espoiffit & se rend moins fusible. Toutes lesquelles circonstances te peuvent faire voir quelle & combien grande est la differéce entre l'un & l'autre Mercure. Or si tu ne m'entends pas, n'espere point que jamais homme vivant parle plus clairement que je viens de faire. Mais parlons à present des vertus de nostre argent-vif : il est tel que de soy il suffit assez, & pour toy, & pour luy (c'est à dire) tu n'as besoin que de luy. Car par la seule decoction, sans aucune addition de chose estrange il se dissout luy-mesme, & se congele. Mais les Philosophes pour accourcir le temps, adjoustent avec luy en la concoction son Soulfre bien digeste bien meur, & travaillent avec cela. Nous pourrions bien citer les Philosophes, pour confirmer ce que nous disons : mais à cause que nous avons escrit plus clairement qu'eux, nous ne les citons pas : car quiconque les entendra ; il nous entendra bien aussi. Si donc tu venx suivre nostre conseil, nous te conseillons en premier lieu, que tu apprennes à retenir ta langue. En apres cherche la Nature des mineraux, metaux, & vegetaux, parce que nostre Mercure se trouve en tout subject, & le Mercure des Philosophes se peut extraire de toute chose, mais de l'une plustost que de l'autre. Sçaches aussi pour tout certain, que ceste science n'est point fortuite ny casuelle, mais qu'elle est réelle & il n'y a que cette seule matiere au monde, par laquelle, & de laquelle on prepare la pierre des Philosophes. Cette matiere veritablement est en toutes les choses du monde, mais la vie d'un homme ne seroit pas assez longue pour l'extraire. Or si tu y travaille sans la cognoissance des choses

choses naturelles, spécialement au regne mineral, tu seras semblable à un aveugle qui chemine par usage. Et qui-conque travaille de mesme, tout son labour est fortuit, & encores (comme il arrive souvent) que quelqu'un travaille sur la vraye matiere de nostre argent-vif; tout ainsi comme fortuitement il l'a trouvée, aussi la perd-il fortuitement: car il cesse d'operer là où il devoit commencer, d'autant qu'il n'a point de fondement, sur lequel il puisse bien jeter son intention. C'est pourquoy cette science est un don de Dieu, & ne peut estre que difficilement cogneuë, sinon par revelation divine, ou par demonstration faicte par un amy. Car nous ne sommes tous de Gebers, ny de Lulles, & encores que Lulle fust un esprit tres subtil, neantmoins il n'en eust point eu la cognoissance. sans qu'Arnault la luy monstra; & Arnault confesse aussi l'avoir euë d'un sien amy. Or il est facile à celuy d'escrire ce que la Nature luy dicte: Et dit-on en commun Proverbe, qu'il est facile d'adjouster à ce qui est inventé. Tout art, & toute science est facile aux maistres, mais aux disciples qui ne font que commencer il n'en va pas de mesme, & pour acquerir cette science il y faut un long temps, plusieurs vaisseaux de grandes despenses, un perpetuel travail, avec de grandes meditations, mais à celuy qui la sçait, toutes ces choses luy sont plus legeres.

Nous disons en concluant, que cette science est seulement un don de Dieu, & que celuy qui en a la vraye cognoissance le doit incessamment prier, à fin qu'il luy plaïse benir le tout de ses saintes graces: car celuy qui possède ce tresor, il luy sera inutile sans la benediction divine, comme nous l'avons experimenteré, ayans à cause de nostre sçavoir encouru de rres-perilleux hazards, & receu plus d'incommoditez que de contentemens, mais c'est l'ordinaite des hommes, que d'estre sages trop tard. Les jugemens de Dieu sont plusieurs abysses, toutes-fois parmi nos infortunes, nous avons toujours admiré la providence divine, qui ne nous a jamais laissé opprimer à nos envieux, & qui a toujours preservé cette Arche du naufrage. Cette Arche, dis-je, dans laquelle il luy a pleu enclore un si grand tresor, qui par sa sainte bonté il y conservera perpetuellement: car nous avons ouy dire que nos ennemis s'estoient mesme attrapez aux pieges

pieges qu'ils nous tendoient : Ceux qui nous vouloient faire mourir sont decedez : Ceux qui ont usurpé nos biens , ont perdu le leur : mesmes quelques-uns leurs Royaumes. Nous sçavons outre-plus que ceux qui ont voulu nous des-honorer, ont honteusement pery. Nous avons en fin tellement esté conservez , & avons receu tant de graces du Tres-haut nostre Createur , que tant s'en faut que nous les puissions escrire , que nous ne pouvons pas seulement imaginer les bien-saicts qu'avons receus de celuy, qui dés le berceau nous a tousiours conservé sous l'ombre de ses ailles , auquel soit honneur & gloire par infinis siecles des siecles. A grand peine a-il jamais tant concedé de graces à aucun mortel comme à nous : Et pleust à Dieu, avoir assez d'esprit d'entendement & d'eloquence , pour luy rendre graces : car nous confessons n'avoir pas de nous mesmes tant merité, mais nous croyons que toute nostre felicité est arrivée, à cause que nous avons tousiours esperé, esperons, & espererons tousiours en luy : car nous sçavons que c'est luy seul qui nous peut aider , & non pas les hommes mortels : Aussi est-ce une chose vaine de se confier aux Princes , qui ne sont pas qu'hommes selon le Psalmiste: tous lesquels ont receu de Dieu l'esprit de vie, lequel osté, le reste n'est que poussiere : mais de colloquer son esperance en Dieu (duquel comme d'une fontaine de bonté , tous biens fluent abondamment) c'est une chose tres-bonne , & tres-assiuree. Toy donc qui desires arriver au but de cette sainte science , mets tout ton espoir en ton Createur, & le prie incessamment, & croy fermement qu'il ne t'abandonera point : car s'il cognoist ton cœur estre franc , & que tu ayes mis toute esperance en luy , il te donnera un medium , où t'enseignera quelque vöye , pour te conduire au but que tu desires. *Le commencement de sagesse est la crainte de Dieu : prie, & travaille . Dieu à la verité donne l'entendement , mais il faut que tu en sçaches user : car comme un bon intellect & une bonne occasion sont des Dons de Dieu , de mesmes aussi le peché est cause que nous les perdons.*

Mais retournons à nostre propos : Nous disons de l'argent-vif est la premiere matiere de ceste œuvre ; & veritablement il n'y a rien autre chose, car tout ce qu'on y adjouste , a forté de luy. Nous avons dit cy dessus, que

que toutes les choses du monde se font des trois Principes : mais nous, nous les purifions ; & estans bien purs , nous les reconjoignons en adjoustant és choses qui requierent addition , nous remplissons ce qui est defectueux : & en imitant la Nature , nous cuisons jusques au dernier degré de perfection , ce que la Nature n'a peu parachever , à cause de quelque accident , & elle a desia finy où l'Art doit commencer. C'est pourquoy si tu veux imiter la Nature , imite-la és choses eiquelles elle opere , & ne te soucie pas si tu trouves de la contrariété en nos escrits : Il faut que cela soit ainsi , de crainte que l'Art ne soit trop divulgué. Mais toy eslis les choses qui s'accordent avec la Nature , prends la rose , & laisse les espines . Si tu veux faire quelque metal , prends un metal pour fondement materiel : car un chien engendre un chien , le metal produit le metal : Car sçaches pour tout certain , que si tu ne prends l'humide radical du metal , separé d'avec son corps , tu ne feras jamais rien. Celuy-là labouré la terre en vain , qui n'a aucun grain pour y semer : Nostre semence est une seule chose ; nostre Art est unique , nostre operation est unique. Si donc tu veux produire un metal , tu le fermenteras par un metal : mais si tu veux produire un arbre , il faut que la semence d'un arbre de mesme espece que celuy que tu veux produire , te serve de ferment pour ceste production. Il n'y a , comme j'ay dit , qu'une seule operation , hors laquelle il n'y en a aucune qui soit vraye. Ceux donc errent , qui disent qu'il y a quelque vray particulier hors de ceste voye unique , & naturelle matiere : car on ne peut couper des rameaux , si donc ils n'ont sorty du tronc de l'arbre : C'est une chose impossible , & une folle entreprise , de vouloir plustost faire venir le rameau , que l'arbre d'où il doit sortir. Il est plus facile de faire la pierre , qu'aucun petit particulier , qui soit bon , & qui soustienne les espreuves. Il y en a neanmoins qui se glorifient de pouvoir faire une Lune fixe , mais ils feroient mieux s'ils fixoient le plomb , ou l'estain ; veu qu'à mon jugement c'est une mesme chose : car ces choses ne resistent point à l'examen du feu , pendant qu'i's sont en leur nature : mais la Lune en sa nature est assez fixe , & n'a besoin d'aucune fixation sophistique : mais autant de testes , autant y a-il

y a-il d'opinions: Or nous laissons à un chacun la sienne: car qui ne nous veut pas croire, ny imiter la nature, qu'il demeure en son erreur: On peut bien faire des particuliers, quand on a l'arbre: les jettons duquel peuvent estre entez à plusieurs autres arbres, tout ainsi qu'avec une eau, on peut faire cuire diverses sortes de viandes, selon la diversité desquelles, le bouillon aura diverse saveur; & neantmoins ne sera fait que d'une mesme eau. Nous concluons donc, qu'il n'y a qu'une unique Nature, tant es metaux, qu'es autres choses, mais son operation est diverse: Il y a aussi selon Hermès, une matiere universelle, de laquelle toutes choses ont pris leur origine: Il y a pourtant plusieurs labourans qui travaillent chacun à sa fantaisie: ils cherchent une nouvelle creature, & une nouvelle matiere: aussi trouvent ils un nouveau rien, parce qu'ils interpretent les dictés des Philosophes selon le sens literal, & ne regardent pas la possibilité de Nature: mais telles gens sont compagnons de ceux desquels nous avons parlé en nostre Dialogue du Mercure avec l'Alchymiste, lesquels retournerent en leurs maisons sans avoir rien conclud. Ces gens, dis-je, cherchent la fin de l'œuvre, sans vouloir comencer, ny passer par le milieu: d'autant qu'ils veulent parvenir à un si haut but, sans fondement, ou sans lire les Philosophes: mais se servent tant seulement des receptes de quelques coureurs, ou se contentent de leurs promesses. Or d'autant que les Livres des Philosophes ont peut estre esté mutilez par les envieux qui y ont peu adjouster, & diminuer, apres qu'ils les ont leus, & qu'ils ont travaillé selon leur doctrine, sans que rien aye succédé, ils recourent aux sophistications, & font une infinité de vaines espreuves, en blanchissant, rubifiant, fixant la Lune, tirant l'ame de l'or; ce qu'en nostre Preface des douze traictez avons soutenu ne se pouvoir faire: Non pas que je vueille nier, qu'il faille extraire l'ame metallique: ains au contraire, il la faut necessairement avoir, mais non pas pour l'employer aux sophistications, ains tant seulement à l'œuvre des Philosophes: l'ayant donc extraicte de son corps, & l'ayant bien purifiée, il faut derechef qu'elle reprenne son corps, à fin qu'il se face une vraye resurrection du corps glorifié. Jamais nous n'avons pensé à dire que sans le grain de froment, on peut multiplier le froment, mais

nous soutenons que cette ame metallique, extraicte de son corps, puisse sophistiquement teindre un autre metal : car faut que tu sçaches que cela est tres faux, & ceux qui disent que cela est vray, sont des menteurs. Mais nous traicterons de cecy plus amplement en nostre *Traicte de Sale*, car ce n'est pas icy l'endroit où il en faile dire d'avantage.

Du Soulfre.

Les Philosophes à bon droit ont attribué le premier degré d'honneur au Soulfre, comme à celuy qui est le plus parfait des trois Principes ; aussi toute la science ne depend que de la vraye preparation d'iceluy. Or le Soulfre est triple, sçavoir le Soulfre teignant ou colorant, le Soulfre coagulant le Mercure, le troisieme est le Soulfre essentiel, qui amene à maturité duquel nous devons serieusement traicter. Mais d'autant que nous avons finy l'un des Principes par un Dialogue, aussi terminerons-nous les autres en la mesme forme. Le Soulfre est le plus meur des trois Principes, & le Mercure ne se sçaurroit congeler sans le Soulfre : De maniere que toute nostre intention & operation ne doit estre autre, que d'extraire du corps des metaux, le Soulfre, par le moyen duquel nostre argent-vif se coagule en or & en argent, dans les entrailles de la terre, lequel Soulfre, extraict des metaux, est en ce lieu prins pour le male : c'est pourquoy il est tenu pour le plus digne, & le Mercure est prins pour la femelle. Le composé qui vient de ces deux, engendre des Mercurus Philosophic.

Nous avons décrit au Dialogue du Mercure avec l'Alchymiste, la congregation que firent les Alchymistes, pour consulter par entre-eux, quelle estoit la matiere de laquelle les Philosophes ont fait leur pierre, & comment il failloit faire ladite pierre. Nous avons aussi dit qu'ils se separerent tous, sans avoir rien conclud de ce qu'ils avoient proposé, à cause d'un orage tempestueux qui les surprint : & les separa en telle sorte, qu'ils se disperferent par tout l'Ynivers, & les estoigna ladite rem-
pette

peste tellement l'un de l'autre, que du depuis ils n'ont
 penſe ſ'asſembler, à raiſon dequoy, pour n'avoir rien
 conclud, chacun ſ' imagine encores diverſes chimeres, &
 veut faire la pierre à ſa fantaſie. Or entre tous ceux de
 cette Congregation, qui eſtoient de diverſes nations, il y
 en eut un, duquel nous allons parler, qui comme les au-
 tres, ſans eſtre fondé en aucune raiſon, ſe propoſoit de
 trouver fortuitement cette pierre Philoſophie, au reſte il
 eſtoit homme de bonne vie, & compagnon de celuy qui
 un jour parla avec Mercure, à raiſon dequoy il diſoit, que
 ſi ce bon heur luy euſt arrivé comme à ſon compagnon,
 qu'il euſt tellement tourné & viré de paroles ledit Mer-
 cure, qu'en fin il l'eſt contrainct de luy deſlier le noëud
 gordian, & luy declarer apertement la maniere de faire
 la pierre des Philoſophes, & eſtimoit ſon compagnon
 eſtre un idiot, pour ne l'avoir ſceu faire; quant a moy
 diſoit il, jamais le Mercure ne m'a pleu, & ne croy pas
 qu'il contienne rien de bõ, mais i'approuve fort le Soul-
 phre, parce qu'en noſtre Congregation nous avons fort
 bien diſputé de luy, & crois je, que ſi la tempeſte ne nous
 euſt deſtourne, & rompu noſtre aſſemblee, nous eſſions
 en fin conclud que c'eſtoit la premiere matiere, d'autant
 que j'abonde en profondes imaginations, & ne conço-
 y rien que choſes graves. Or ſe faiſant à croire ces belles
 fantaſies, il ſe delibera de travailler ſur le Soulphre, &
 commença de le diſtiller ſublimer, calciner, fixer, d'en
 extraire l'huile par la campagne, avec des cryſtaux, avec
 des coquilles d'œuf, & par pluſieurs autres labeurs il em-
 ploya beaucoup de temps, ſans jamais rien trouver; à
 raiſon dequoy le pauvre miſerable ſ'attriſta fort, & paſſa
 pluſieurs nuitées ſans dormir, alloit le jour hors la
 ville, à l'eſcart, ruminer & ſonger quelque bon expé-
 diant, pour parvenir à ce qu'il deſiroit. Or un jour qu'il
 ſe promenoit en ſi profonde penſée, qu'il en eſtoit pres-
 que en extaſe, il arriva juſqu'à une certaine forêt tres-
 verte, qui abonde en toutes choſes, & en laquelle il y
 avoit des Minieres minerales, & metalliques, toutes ſor-
 tes d'animaux, & d'oiſeaux: les arbres, les herbes & les
 fruités y eſtoient en abondance: il y avoit divers canaux
 d'eau: auſſi n'en pouvoit on puiser, ſi non par divers in-
 ſtrumens, ſelon la diverſité tant des hommes qui l'eſpui-
 ſoient, que des lieux où ils la prenoient. La meilleure, la

principalle, & la plus claire, estoit celle-la qu'on tiroit des rayons de la Lune. Aussi cette excellente eau n'estoit dediee que pour la Nympe de cette Forest, en laquelle il y avoit des moutons & des Toreaux qui paissoient: il y avoit aussi deux Pasteurs, que l'Alchymiste interrogeoit en cette maniere: A qui, dit-il, appartient cette Forest? c'est le Jardin de la Forest de la Nympe Venus, respondirent ils: Ce lieu luy estoit fort agreable, & se promenoit çà & là, jettant toujours les yeux de sa pensee sur son Soulfre: En fin, s'estant laisse à force de promenades, il s'assit sous un arbre, qui estoit jus un canal, & commença à se lamenter amèrement, & deplorer son temps, sa peine, & les grandes despenses qu'il avoit foiblement employees, sans aucun fruit (car autrement il n'estoit pas meschant, ains il ne faisoit mal qu'à soy-mesme) & dit: Que veut dire cela? Tous disent que c'est une chose comme, vile, & facile: & moy qui suis homme docte, je ne puis comprendre quelle est cette miserable pierre. De maniere, qu'il commença deslors à foudroyer contre le Soulfre, qui luy avoit fait en vain despendre tant de biens, consommer tant de temps, & employer tant de peines. Or comme il se lamentoit ainsi, il entendit la voix d'un vieillard, qui luy dit, Mon amy, qu'as-tu à plorer si fort, & pourquoy chantes-tu tant d'injures au Soulfre? L'Alchymiste regarda incessamment tout autour de luy, & ne voyant personne, s'espouvanta. Cette voix luy dit derechef, Mon amy, pourquoy t'attriste-tu? L'Alchymiste reprenant ses esprits, luy dit: Comme celuy qui a faim, ne songe qu'en du pain, de mesme, moy, je n'ay autre pensee, qu'en la pierre des Philosophes. La voix luy demande, & pourquoy maudis-tu tant le Soulfre? Parce que, dit l'Alchymiste, j'ay creu que c'estoit la premiere matiere de cette pierre Philosophale? à raison dequoy j'ay travaillé sur luy plusieurs annees, j'y ay beaucoup despendu, sans avoir peu trouver cette pierre. La voix luy dit: Mon amy, j'ay bien cogneu que le Soulfre est le vray & principal subject de cette pierre, mais tu ne le cognois point? Tu as tort de maudire ainsi le Soulfre, car il est estroitement emprisonné dans une prison tres-obscur, les pieds liez; & en outre il y a des Gardes, qui ne luy permettent que d'aller où il leur plaist, c'est pourquoy il ne

peut pas estre commun à toute sorte de gens.

P'Alchymiste. Et pourquoy est-il emprisonné ?

La Voix. Parce qu'il vouloit obeyr à tous les Alchymistes, & faire tout ce qu'ils vouloient, contre la volonté de sa mere, qui luy avoit commandé, de ne se manifester qu'à ceux qui la cognoissoient ; c'est pourquoy elle le fit emprisonner, luy fit lier les pieds, & luy ordonna des Gardes, sans le sceu & vouloir desquelles il ne scauroit jamais sortir.

P'Alchymiste. O miserable, c'est ce qui est cause, qu'il n'a peu m'estre favorable, vrayement sa mere luy fait grand tort : mais quand sortira-il de ces prisons ?

La Voix. Mon amy, le Soulfre des Philosophes n'en peut sortir qu'avec un tres-long temps, & avec de tres-grands labeurs.

P'Alchymiste. Seigneur, qui sont ceux qui le gardent ?

La Voix. Mon amy, ses Gardes, sont de pareil genre que luy, mais sont des Tyrans.

P'Alchymiste. Mais vous, qui estes vous ? & comment vous appelez vous ?

La Voix. Je suis le Juge, & le Geoilier de ces prisons, mon nom est Saturne.

P'Alchym. Le Soulfre donc est détenu en vos prisons ?

La Voix. Il est vray, mais il a d'autres Gardes.

P'Alchymiste. Que fait le Soulfre en vos prisons ?

La Voix. Il fait tout ce que ses Gardes veulent, Mais que scait-il faire ? C'est un mille Artisan, c'est le cœur de toutes choses, qui scait ameliorer les metaux, corriger les Minieres, qui donne l'intellect aux animaux, qui scait produire toutes sortes de fleurs aux herbes, & aux arbres, qui domine sur toutes ces choses : C'est luy qui corrompt l'air, & qui par apres le purifie : C'est luy duquel viennent toutes les odeurs du monde : c'est le peintre qui peint toutes les couleurs.

P'Alchymiste. De quelle matiere fait-il les fleurs ?

La Voix. Ses Gardes luy fournissent de matiere, & de vase : le soulfre digere cette matiere, & selon la diverse digestion qu'il en fait, & le diversité du poids de ladite matiere, il en produit aussi diverses fleurs, & diverses odeurs.

P'Alchymiste. Seigneur, est-il vieux ?

La Voix. Mon amy, le Soulfre est la vertu de chaque chose.

chose, c'est le plusné, mais le plus vieux de tous, le plus fort, & le plus digne, mais c'est un enfant obeyssant.

L'Alchymiste. Seigneur comment le cognoist-on?

La Voix. En plusieurs façons, mais il se fait & cognoistre és animaux par leur raison vitale, és metaux par leur couleur, és vegetaux par leur odeur, sans luy sa mere ne peut rien faire.

L'Alchymiste. Est-il seul heritier, ou s'il a des freres?

La Voix. Mon amy, sa mere a seulement un fils semblable à luy, ses autres freres sont allóciez des meschans: Il a une seur, laquelle il ayme, & reciproquement il est aymé d'elle, car elle luy est comme sa mere.

L'Alchymiste. Seigneur, est-il par tout, & en tous lieux d'une mesme forme:

La Voix. Quant à sa Nature, elle est toujours une, & d'une mesme forme, mais il le diversifie dans les prisons: c'est la verité que son cœur est toujours pur, mais ses habits maculez.

L'Alchymiste. Seigneur, a-t-il esté quelquefois libre?

La Voix. Ouy certes, & principalement, lors du vivant de ces hommes sages, qui avoient une grande familiarité avec sa mere.

L'Alchymiste. Qui estoient ceux-là?

La Voix. Hermes en a esté un, Aristote, Avicenne, plusieurs Roys & Princes, & autres inómbables qui ont sceu deslier les liens du Soulphre.

L'Alchymiste. Seigneur, que leur a-t-il donné, pour l'avoir mis en liberté?

La Voix. Il leur a donné trois Royaumes, car quand quelqu'un le scait delivrer de prison, il subjugué ses Gardes (qui maintenant le gouvernoient en son Royaume) il les garrotte, & les donne à celuy qui l'a delivré, & luy donne aussi en propriété leurs Royaumes. Mais ce qui est de plus grand, c'est qu'en son Royaume il y a un Miroir, dans lequel on voit tout le monde, quiconque regarde en ce Miroir, il voit les trois parties de la sapience de tout le monde & par ainsi il devient tres-sage en ces trois regnes, comme Aristote, Avicenne, & plusieurs autres, qui comme leurs pr. decesseurs ont veu dans ce Miroir comme le monde a esté créé, par son moyen ils ont appris les influéces des corps celestes & inferieurs, & comme la Nature compose les choses par le poids du

feu, par son moyen ils ont appris le mouvement du Soleil & de la Lune : mais principalement ce mouvement universel, par lequel sa mere est gouvernee : Ils ont en outre cogneu par son moyen les vertus des herbes, & de toute autre chose, les degrez de chaleur, froidure, humidité, & siccité, à raison dequoy ils sont devenus tres-bons Medecins: Et certainement un Medecin ne peut estre habile en son Art, s'il ne sçait la raison pourquoy cette herbe est telle, ou telle, pourquoy elle est chaude, froide, seiche ou humide en tel degre : ce qu'il doit sçavoir, non pas pour l'avoir appris dans les Livres de Galien, ou autres ; mais il doit l'avoir espuise de la fontaine de Nature, comme les Philosophes l'ont fait jadis, qui ont diligemment consideré cela, & l'ont laissé par escrit à leurs successeurs, à fin d'attirer les hommes à la cognoissance des choses hautes, & apprendre à delivrer le Soulfre, & dissoudre ses liens ; mais ceux de ce temps ont prins leurs escrits pour un fondement final, & ne veulent rien rechercher, car il leur suffit de dire pour toute raison ; Aristoste & Galien l'ont ainsi escrit.

L'Alchymiste. Seigneur, que dites vous ? peut-on cognoistre une herbe sans herbier ?

La Voix. Je te dis que les Anciens n'en ont point eu, & qu'ils ont eu la cognoissance des simples par la lumiere de Nature, suyvnt laquelle ils ont escrit leurs receptes.

L'Alchymiste. Seigneur, comment cela ?

La Voix. Sçaches que toutes choses du monde sont produites sur la terre, & dessous elle par les trois Principes, quelquefois par deux, auxquels le troisieme est adherant. Quiconque donc les cognoit, & cognoist aussi le poids d'un chacun, tel que la Nature a mis, en les meslant l'un l'autre pour la production de quelque chose, il cognoistra facilement en quel degre elle fera, chaude ou froide, & si la Nature l'a amenee à une bonne ou mauvaise, ou mediocre concoction, car il sçaura le plus ou le moins de feu qui sera dans ledit subject. Ceux donc qui cognoissent bien les trois Principes cognoissent bien aussi parfaitement tous les vegetaux.

L'Alchymiste. Et comment cela ?

La Voix. Par la veüe, par le goust, & par l'odorat, on peut cognoistre les trois principes des choses & le degre de leur decoction.

L'Alchymiste.

P'Alchymiste. Seigneur, ils disent que le soulfhre est medecine ?

La Voix. Voire, mesme il est Medecin, & quiconque le delivre de sa prison, il luy donne pour recompense son sang, qui est la medecine.

P'Alchymiste. Seigneur, combien peut vivre celuy qui possede cette medecine universelle ?

La Voix. Jusques au terme de la mort, mais il en faut user sagement, car plusieurs qui l'ont eue, sont morts avant leur terme de vie.

P'Alchymiste. Quoy, Seigneur, que dites vous ? est-ce un veniu ?

La Voix. Ne sçavez-vous pas qu'une grande flamme de feu en consume une petite, il y a eu plusieurs Philosophes qui ont eu cette medecine par d'autres, & n'en sçavoient pas la vertu, ains estimoient que tant plus elle estoit subtile, & plus penetrante, transmuant plus grande quantite de metal, que d'autant plus aussi estoit-elle salubre pour le corps humain.

P'Alchymiste. Seigneur, comment en devoient ils user ?

La Voix. Tant plus elle est subtile, tant moins en faut-il prendre, de crainte qu'elle ne surpasse la chaleur naturelle : car il en faut user si discrettement, qu'elle nourrisse & corobore seulement nostre chaleur, & non pas qu'elle la surmonte.

P'Alchymiste. Seigneur, je sçay bien faire cette medecine.

La Voix. S'il est vray, comme tu le dis, tu es bienheureux, car le sang du Soulfhre est cette intrinseque vertu & siccite, qui congele & convertit l'argent-vif en pur or, & tout les autres metaux, qui conserve & restitue la sante aux humains.

P'Alchymiste. Seigneur, je sçay bien faire l'huile de Soulfhre, qui se prepare avec les chrysteaux calcinez, j'en sçay aussi sublimer un autre par la campane.

La Voix. Vrayement, tu es aussi un des Philosophes de cette belle assemblee : Car, si je ne me trompe, tu interpretes aussi bien mon dire que celuy des Sages.

P'Alchymiste. Seigneur, cette huile, n'est-ce pas le sang du soulfhre ?

La Voix. Mon amy, personne ne peut avoir le sang

du Soulfhre, finon ceux qui le ſçavent delivrer de priſon.
P'Alchymiſte. Seigneur, le Soulfhre peut-il quelque
 choſe és metaux ?

La Voix. Je t'ay dit qu'il ſçait tout faire : Mais il a
 encores plus de pouvoir ſur les metaux que ſur toute
 autre choſe, mais à cauſe que ſes Gardes ſçavent qu'il en
 peut librement ſortir, ils le gardent eſtroitement en de
 tres-fortes priſons, de maniere qu'il ne peut respirer ;
 car ils craignent qu'il n'arrive au Palais des Roys.

P'Alchymiſte. Seigneur, le Soulfhre eſt-il comme cela
 eſtroitement emprisonné en tout les metaux ?

La Voix. Il eſt vraiment en tous les metaux ; mais és
 uns il y eſt en une façon, és autres, il y eſt en une autre :
 de ſorte, qu'il n'eſt pas ſi eſtroitement emprisonné és
 uns, qu'és autres.

P'Alchymiſte. Et pour quoy eſt-il comme cela em-
 priſonné dans les metaux ?

La Voix. Parce que ſ'il en eſtoit ſorty, il ne craindroit
 plus ſes Gardes, ains viendrait à ſon Palais Royal, d'où
 il ſe pourroit faire voir à tous, & regarder par les fe-
 nestres : car eſtant libre, il eſt alors en ſon luſtre, non pas
 toutesfois encores tant comme il le deſire.

P'Alchymiſte. Seigneur, que mange-il ?

La Voix. Quand il eſt libre, il mange du vent cuit, mais
 quand il eſt en priſon, il eſt contraint d'en manger de
 caud.

P'Alchymiſte. Pourroit-on reconcilier l'inimitié qui
 eſt entre ſes gardes & luy ?

La Voix. Les Sages le peuvent faire.

P'Alchymiſte. Pourquoi ne leur parle-il d'accord ?

La Voix. Il ne le ſçauroit faire de luy meſme, car
 incontinent il entre en cholere, & en furie contre eux.

P'Alchymiſte. Que n'enterpoſe-il donc un tiers pour
 moyenner une paix ?

La Voix. Heureux, voire tres-heureux, & digne d'e-
 ternelle memoire ſeroit celuy, qui pourroit faire cette
 paix, qui ne peut arriver que par le moyen d'un homme
 tres-ſage, qui auroit cointelligence avec la mere du Soulf-
 phre, & traicteroit avec elle : car ſ'ils eſtoient amis les
 uns les autres, l'un n'empescheroit point l'action de
 l'autre, ains uniroient enſemble leurs forces ; & par ce
 moyen produiroient des choſes immortelles : de maniere
 que

que celui qui les accorderoit feroit digne d'un honneur
eternel.

L'Alchymiste. Seigneur, je feray bien cette paix, & mettray bien le Soulfre hors de prison, car je suis homme sage, & docté, bon praticien; spécialement quand il en faut venir là.

La Voix. Mon amy, je voy bien que tu es grand, & founy d'une grosse teste, mais je doute que tu puisses faire ce que tu dis.

L'Alchymiste. Seigneur, peut-estre ignorez-vous le pouvoir des Alchymistes, quand il est question de traicter quelque accord, il restent tousiours victorieux: & moy je ne suis pas des derniers; assurez vous & croyez moy, que si les ennemis du Soulfre veulent m'entendre pour le moyennement de cette paix, que je l'auray bien tost delivré de sa prison.

La Voix. Voila qui est bon, j'entends que vous estes homme d'entendement.

L'Alchymiste. Seigneur, dites moy encores si cela est le vray soulfre des Philosophes?

La Voix. Vrayement ce que vous me montrez, est bien du soulfre, mais si c'est celui des Philosophes, c'est à vous à le scavoir, car je vous en ay assez dit.

L'Alchymiste. Seigneur, si je trouvoys ses prisons, le pourrois je faire sortir?

La Voix. Si vous le scavez, vous le pourrez facilement faire, car il est plus aise de le delivrer que de le trouver.

L'Alchymiste. Seigneur, dites-moy encores, si je le trouvois en pourrois-je faire la pierre des Philosophes?

La Voix. Mon amy, ce n'est pas à moy à le deviner, mais pensez-y vous-mesmes: Je vous diray neantmoins que si vous cognoissez sa mere, & que vous la suiviez; apres avoir delivré le soulfre, incontinent la pierre se fera.

L'Alchymiste. Seigneur, en quel subject est le soulfre?

La Voix. Scachez pour tout certain que ce Soulfre est doué d'une grande vertu, sa Miniere sont toutes les choses du monde; car il est és animaux, és vegetaux, comme arbres, herbes, fleurs, &c. és metaux, & minéraux, és pierres &c.

L'Alchymiste. Qui trente mille battoirs de diables (Dieu nous soit en ayde) le pourrois-je trouver entre tant de

divets subjects? Dites moy si vous voulez quelle est la matiere de laquelle les philosophes extrayent leur soulfhre. Mon amy vous en voulez trop sçavoir, toutesfois pour vous contenter, sçachez qu'encores que le soulfhre soit par tout, & en tout subject, qu'il a neantmoins certains Palais où il a accoustumé de donner audience aux Philosophes : mais eux, ils l'adorent quand il est en sa mer, joiuant avec Vu' can, & aussi quand ils approchent de luy lors qu'il est vestu d'un chetif habit, pour n'estre point cogneu.

L'Alchymiste. Seigneur, ce n'est pas à moy de l'aller chercher en la mer, veu qu'il est caché icy plus pres.

La Voix. Je t'ay dit que les gardes l'ont mis en une prison tres-obscure, à fin que tu ne le voyes point, car il est en un seul subject, lequel si tu ne trouves point chez toy, à grand' peine le trouveras-tu dans les Forests; mais à fin que tu ne perdes pas l'esperance de le trouver en le cherchant, je te jure saintement, qu'il est tres-parfaict en l'or & en l'argent: mais en l'argent-vif il est tres-facile.

L'Alchymiste. Seigneur, je ferois bien de bon cœur la pierre Philosophale.

La Voix. Voila un bon souhait, le soulfhre pareillement sortiroit de bon cœur hors de prison, Lors Sarrurne s'en alla, & l'Alchymiste fut espris d'un profond sommeil, durant lequel cette vision luy apparut. Il vid en cette Forest une fontaine pleine d'eau, autour de laquelle, le sel & le soulfhre se promenoient, & en parlant se picquerent de paroles jusques à en venir aux mains, en telle sorte que le sel blessa le soulfhre d'une playe incurable: de laquelle au lieu de sang, il en sortit une eau blanche comme du lait; laquelle s'accrut en un grand fleuve: Lors Diane la belle sortit de ceste Forest, & alla se laver dans ce fleuve, où elle fut apperceüe d'un grand Prince, accompagné de ses serviteurs, lequel admira son extrême beauté, & à cause qu'elle estoit de mesme Nature que luy, il fut espris de son amour, ce qu'estant venu à la cognoissance de cette Nymphe, elle le print reciproquement en amitié, de sorte que brulante de son amour, elle tomba en syncope, à raison de quoy elle se noya dans le fleuve. Ce que voyant ledit Prince, il commanda à ses serviteurs de l'aller secourir, mais

mais ils n'osèrent approcher dudit fleuve & le Prince leur demanda, Pourquoi ne secourez-vous pas cette vierge Diane ? Ils luy respondirent, Seigneur, il est vray que ce fleuve est petit, & presque tout sec, mais il est tres-dangereux : car une-fois nous le voulusmes traverser à vostre décen, à grand' peine peus-mes nous éviter la mort ; nous scavons d'autre part, que nos predecesseurs y ont esté submergez. Lors le Prince quitta son gros manteau, duquel il estoit envelopé, & se jetta dans le fleuve pour secourir la belle Diane, & luy tendit la main, qu'elle print, & se voulant sauver par ce moyen elle attira le Prince avec elle, de maniere qu'ils se noyèrent tous deux : Peu de temps apres leurs ames sortirent du fleuve, voltigeoient autour, & se resioüissoient, disans : Cette submersion nous a esté bien heureuse, car sans elle nous n'eussions jamais peu sortir de nos corps infects. L'Alchymiste interrogea ces ames, & leur demanda, retournez-vous encores quelque jour dans vos corps ? Les ames luy respondirent, Ouy, mais ce sera quand ils seront purifiez, & lors que ce fleuve sera desfeiché par la chaleur du Soleil, & que cette Province aussi aura esté bien souvent examinée par l'air.

L'Alchymiste Et que ferez cependant ?

Les Ames. Nous ne cesserons de voltiger sur le fleuve, usques à ce que ces tempestes retenteuses aient totalement cessé : Cependant l'Alchymiste fut encores espris d'un plus grand sommeil ; Et comme il resuoit toujours sur son soulfre, il arriva en ce lieu plusieurs autres Alchymistes, qui cherchoient aussi du soulfre ; & ayant trouvé en la fontaine le cadaver ou corps mort du soulfre que le sel avoit tué, ils le diviserent, & nostre Alchymiste en print aussi sa part ; & ainsi chacun retourna en sa maison, avec ce qu'il avoit de vinette ferree. Ils commencerent deslors à travailler, & ont continué jusqu'à present : Mais Saturne vint au devant de l'Alchymiste comme il s'en retournoit chez luy, & luy demanda. Et bien mon amy, comment se porta ton affaire ?

L'Alchymiste. O Seigneur, que j'ay veu d'estranges & esmerveillables choses, je ne pense pas que ma femme les vueille croire. C'est à ce coup que j'ay trouvé le soulfre, je vous prie aydez moy & nous ferons cette pierre.

Saturne. Ouy da, mon amy, je t'ayderay fort volontairement, prépare moy donc l'argent-vif & le soulfhre, & donne moy un vaisseau de verre.

L'Alchymiste. Seigneur, ne parle point de Mercur: car c'est un pendart qui s'est mocqué de mon compagnon, & de tous ceux qui ont travaillé sur luy.

Saturne. Scâches que les Philosophes n'ont jamais rien fait sans l'argent-vif, au regne duquel le soulfhre est desia Roy, ny moy pareillement je ne scaurois rien faire sans luy.

L'Alchymiste. Seigneur, ne prenons que le seul soulfhre pour faire cette pierre,

Saturne. Je le veux bien, mon amy, mais tu verras ce qui en arrivera. Ils prirent donc le soulfhre que l'Alchymiste avoit trouvé, & travaillerent à sa volonté, le mirent en plusieurs estranges fourneaux qui estoient chez l'Alchymiste, mais la fin de leurs labours n'ont esté que de petites allumettes soulfhrees, que les vieilles vendent publiquement: Ils commencerent encotes à sublimer le soulfhre, le calciner, mais rien n'est encotes venu que des allumettes. Alors l'Alchymiste dit à Saturne, Seigneur, je voy bien que si vous suivez rousiours mon opinion, nous ne ferons jamais rien qui vaille; c'est pourquoy ne vous amusez plus à moy, ains je vous prie, travaillez à vostre volonté, & comme vous scavez tres-bien faire. Lors Saturne luy dit, regarde moy donc faire, & apprens. Il print donc deux Mercurus de diverse substance, mais d'une mesme racine, que Saturne lava de son urine, & les appella les soulfhres des soulfhres, puis messa le fixe avec le volatil, & les mit en un vaisseau propre, qu'il ferma tres-bien, de crainte que rien n'exhalast, puis apres il acheva tres-bien le tout par le bien d'un feu tres-lent, comme la matiere le requeroit. Ils firent donc la pierre des Philosophes, car d'une bonne matiere, il en vient une bonne chose. Si nostre Alchymiste en fut bien aise, je le vous laisse à penser, pour vous dire, qu'il print la pierre avec le verre, & admirant sa couleur qui estoit rouge comme du sang, ravy d'une extrême joye, il commença à sauter si fort, qu'en sautant le vaisseau où estoit ladite pierre, tomba à terre, & se rompit, & lors Saturne s'en alla. L'Alchymiste resveillé, ne trouva rien entre ses mains, que les allumettes qu'il avoit

faites.

faïtes de son foulphre, car la pierre s'envola, & vole encores aujourd'huy ? à raison dequoy on l'appelle volatile. De maniere que le pauvre Alchymifte n'a appris par sa vifion qu'à faire des allumettes, & voulant acquérir la pierre des Philosophes, il a ti bien opere, qu'à la fin il y acquist une pierre dans les roignons ? pour laquelle guerir, il voulut devenir Medecine: car c'est la fin de tous les Alchymiftes de mefme farine que luy, qui travaillent en cette science fans fondement: Quelques autres il y en a, qui après avoir travaillé en vain, difent: Nous fômes fages, & fçavôs bien que chaque chose fe multiplie par le moyen de fa femence: s'il y avoit quelque verité en cette science, nous en fuissions venus au bout: Et ainfi pour cacher leur honte, & pour n'être mocquez comme ignozans, ils la blaifment: Mais s'ils n'ont atteint la fin par eux tant defirée, ce n'est pas que la science ne foit veritable, mais c'est qu'ils ont comme les autres la cervelle trop mal timbrée, & le jugement trop foible, pour comprendre un fi haut myftere. Quant à nous, nous confeffons, que les ignorans n'en viendront jamais à bout: mais nous affieurons tous les enfans de doctrine, que la tranfmutation metallique est une chose vraye, & tres-vraye, comme nous l'avons fait voir par experience à des gens de haute condition, & qui meritoient bien voir par effect cette verité. Que nous avons fait cette medecine de nous mefmes non, mais c'est un intime amy qui la nous a donnée, que fi quelqu'un la veut chercher, il le peut faire, & fi nos efcrits ne luy plaifent, qu'il aye recours à d'autres: toujours neanmoins avec cette precaution, qu'il confidere, que ce qu'il lira foit poffible à la Nature ou non, à fin qu'il n'entreprene rien qui ne foit fous la poffibilité de la Nature, car s'il penfe faire autre chose, il y fera trompé: voire mefme quand il feroit efcrit dans les cayers des Philosophes, que le feu ne brulie point, il ne le faudroit pas croire, car c'est une chose contre Nature, mais s'il trouvoit efcrit que le feu efchauffe, & qu'il deffeiche, il le faut croire, car cela est naturel, & la Nature s'accorde toujours avec un bon jugement, en elle il n'y a rien de difficile, & toute verité est fimple. Qu'il apprenne auffi que les choses en la Nature fe voifine de plus pres, ce qu'il pourra plus aifément cognoiftre par nos efcrits, que par aucuns d'autres.

pour

pour le moins telle est nostre croyance, car nous croyons en avoir assez dit, jusques à ce qu'il en vienne un autre apres nous, qui escrive entierement la maniere de faire cette pierre, comme s'il vouloit enseigner de faire un fromage avec la cresse du lait, ce que nous ne voulons pas faire. Mais il faut aussi bien parler à ceux qui ont beaucoup prins de peine à faire cette medecine, comme à ceux qui ne font qu'y commencer. Voyez-vous cette region où le mary a emmené sa femme, les nopces desquels furent fait en la maison de Nature? Avez vous entendu comme le commun peup'e a aussi bien veu ce soulfre comme vous, qui avez tant prins de peine à le chercher? Si vous vou'ez donc que les femmes exercent vostre Philosophie, montrez-la de l'atation de ces soulfres, & dites ouvertement, Venez, & voyez, l'eau est desia divisee, & le soulfre en est sorty, il retournera blanc, & coagulera les eaux. faites donc cuire le soulfre, extrait du soulfre combustible, lavez-le, blanchissez-le, & le rubifiez, jusques à ce que le soulfre soit fait Mercure, & que le Mercure soit fait soulfre, puis apres enrichissez-le avec l'ame de l'or. Car si du soulfre, vous n'en tirez le soulfre par sublimation, & le Mercure du Mercure, vous n'avez pas encores trouvé cette eau qui est distillee. & faite la quinte essence du soulfre & du Mercure qui n'a pas descendu ne monterz point. Plusieurs perdent en cest Art ce qui est de plus remarquable en la preparation. car nostre Mercure s'aguisse par le soulfre, autrement il ne profiteroit point. Le Prince est miserable sans son peuple, aussi bien que l'Alchymiste sans le soulfre & le Mercure. J'ay dit, si vous m'avez entendu. l'Alchymiste estant de retour à son logis deploreroit la pierre qu'il avoit perduë, & s'attristoit fort de n'avoir pas demandé à Saturne quel estoit ce sel qu'il avoit veu en son songe, veu qu'il y a tant de sortes de sels? puis il dit le reste à sa femme.

Conclusion.

TOut Inquisiteur de cet Art doit en premier lieu examiner d'un meur & sain jugement la creation des quatre Elements, leurs vertus, & leurs actions, car s'il ignore leurs origine, & leur Nature, il ne parviendra jamais à la cognoissance des Principes, & ne cognoistra point la vraye matiere de la pierre, beaucoup moins terminera-il son labour par une bonne fin, car la fin est telle que le commencement. Quiconque sçait bien ce qu'il commence, il sçait bien ce qu'il achevera. L'origine des Elements est le chaos duquel Dieu a créé, & separé les Elements, desquels par apres la Nature, par le vouloir de Dieu, a produit les Principes : Puis la mesme Nature a d'iceux produit les Minieres & toutes choses, desquelles l'artiste en l'imitant peut faire beaucoup de merveilles ; Car la Nature n'a pas immediatement produit les metaux des quatre Elements, ains mediatement (c'est à dire) par l'intervention des trois Principes, Sel, Soulphre & Mercure, qui sont un medium entre les Elements & les metaux. Si donc Nature ne peut rien produire des quatre Elements simplement, c'est à dire, sans qu'elle y interpose les trois Principes, beaucoup moins l'Art le pourra-il faire. C'est pourquoy à fin que le bon Inquisiteur de cette science puisse facilement considerer en quel degré la pierre est distante des metaux, & les metaux des Elements, nous avons en ce Traicté suffisamment escrit les Elements, leurs actions, & l'origine des Principes ; voire mesme nous en avons parlé plus clairement qu'aucun de ceux qui nous ont precedé : non pas que nous voulions reprendre les anciens Philosophes, ains nous confirmans ce qu'ils ont dit estre vray, en adjoûtant à leurs escrits ce qu'ils n'ont pas voulu dire ; ou bien si ç'a esté une omission qu'ils ayent fait, ils estoient hommes, & un ne peut pas suffisamment faire tout. Quelques-uns aussi de ces grands personnages ont esté deceus par des miracles, en telle

maniere

maniere, qu'ils n'ont pas bien jugé des effets de la Nature comme nous lisons en Albert le grand, Philosophe tres-subtil, qui escrit, que de son temps on a trouvé des grains d'or entre les dents d'un mort. Il n'a pas bien peu cognoistre la cause de ce miracle, ayant attribué cela à une force minerale qu'il croyoit estre en l'homme, fondé sur le dire de Morienes, & cette matiere O Rzj, se peut tirer de vostre corps ; mais il n'en va pas ainsi que l'a pensé Albert le Grand : Et Morienes l'a pas voulu aussi entendre de mesme, car la vertu minerale demeure en son regne, la vegetale au sien, & l'animal au sien, comme nous l'avons monstré au Livre des douze Traictéz, où nous avons dit qu'il y avoit trois regnes en la Nature, & qu'un chacun se multiplie en soy-mesme, sans entrer en l'autre. Il est vray qu'au regne animal il y a un Mercure comme matiere, & un Soulfre comme la forme ou vertu, mais sont matieres & vertus animales, non pas minerales. Car s'il n'y avoit pas en l'homme un Soulfre animal (c'est à dire) une vertu ou une force sulphuree, le Mercure ne coaguleroit le sang pour le convertir en chair & en os ? Tout de mesme s'il n'y avoit point de soulfre vegetable au regne vegetal, le Mercure, ou l'eau vegetable ne se convertiroit point en herbes & en arbres ? de mesme le faut-il entendre au regne mineral. C'est la verité que ces trois Mercurés ne different point en vertu, ny ces trois soulfres aussi, car chaque soulfre a le pouvoir de coaguler son Mercure, & chaque Mercure peut estre coagulé par son soulfre, mais non pas par un autre estranger, c'est à dire, qui n'est pas de mesme regne ; mais si on a trouvé de l'or entre les dents d'un mort, c'est qu'il faut que durant sa vie, il aye usé de Mercure, soit ou par la bouche ou par onction : Et la nature du vif argent, est de monter à la bouche de celuy qui en use ; il y fait des ulceres, par lesquels le Mercure s'evacue, mais avant qu'il fust evacué, le malade mourut & le Mercure luy demeura entre les dents, lequel par longueur de temps fut purifié par le flegme corrolif du corps humain ; puis par son propre soulfre coagulé en or : Mais si dans ce cadaver il n'y eust point eu de Mercure mineral, jamais il n'y eust esté trouvé d'or. Et cela est un exemple tres-veritable, car la Nature produit és visceres de la terre, l'or,

l'argent, & les autres métaux du seul Mercure, selon la disposition du lieu ou matrice où il entre: car il a en soy son propre soulfre qui le convertit en or, s'il n'est empêché par quelque accident, ou s'il n'a faute de chaleur, ou s'il n'est bien enfermé. La vertu donc du soulfre animal ne convertit pas le Mercure mineral en or, mais seulement elle convertit le Mercure animal en chair &c. car si cette vertu estoit en l'homme, la chose n'arriveroit pas à un seul, mais à tous. Il arrive beaucoup d'autres tels accidents miraculeux, qui pour n'estre pas bien considerez par ceux qui en escrivent, font errer ceux qui les lisent. Mais le bon Inquisiteur doit toujours considerer la possibilité de la Nature, car si ce qu'on trouve par escrit ne s'accorde point avec la Nature, il le faut laisser, car il y a difference entre l'or & l'eau, mais elle est moindre entre l'eau & le Mercure. Elle est encores plus petite entre le Mercure & l'or, car la maison de l'or c'est le Mercure, & la maison du Mercure, c'est l'eau, le soulfre est celuy qui coagule le Mercure, la preparation duquel soulfre est tres-difficile, & il y a encores plus de difficulté à le trouver qu'à le preparer, car toute l'arcane gist au soulfre des Philosophes, qui est contenu es entrailles du Mercure, la preparation duquel (sans laquelle tout labour est inutile) nous enseignerons, en nostre troisieme Principe, du Sel, veu qu'en ce lieu nous traitions de l'origine de la vertu, & de la pratique du Soulfre.

C'est donc assez, ô Lecteur, d'avoir en ce Traicté appris l'origine des Principes, car le Principe ignoré, la fin en est toujours douteuse; nous en avons parlé, non point enigmatiquement, mais le plus clairement qu'il nous a esté possible, & autant qu'il nous est permis de ce faire. Que si Dieu par ce nostre petit labour outre l'entendement de quelqu'un, il sçaura combien les heritiers de cette science sont redevables à leurs predecesseurs, car elle ne s'acquiert que par de pareils esprits que ceux qui l'ont possédée, & apres l'avoir clairement monstrée, nous la commettons comme aussi les bons lecteurs, & nous pareillement en la sainte misericorde de Dieu, auquel soit gloire & louange par infinis siècles des siècles.